3858

Pilot XLI 36/12

DICTIONNAIRE
DES
GENS DU MONDE.
TOME II.

LOUIS II

GUERRA MONETA

DES

[illegible]

DICTIONNAIRE

DES

GENS DU MONDE;

Hiſtorique, Littéraire, Critique, Moral, Phyſique, Militaire, Politique, Caractériſtique & Social :

Où l'on traite des Mœurs, des Loix, des Uſages, du Caractère & des Intérêts des François & des Anglois ; des Nations anciennes & modernes ; des Arts utiles, des Arts agréables, & généralement de tout ce qui peut avoir rapport aux différentes circonſtances de la vie humaine.

TOME II.

A PARIS,

Chez J. P. COSTARD, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais, la porte cochere au-deſſus du Collége.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

584589

AVERTISSEMENT
DES ÉDITEURS.

LES Compilations ſont-elles réellement utiles ou non ? C'eſt ce que nous ne nous croyons point permis de décider ; mais il eſt certain qu'elles ont ſouvent contribué à donner des lumieres à des gens qui, ſans elles, ne ſe ſeroient peut-être jamais aviſés d'en acquérir. C'eſt-là préciſément leur objet. Comme il eſt plus aiſé de paroître inſtruit, que de s'inſtruire méthodiquement, on a recours aux Dictionnaires. La pareſſe y trouve ſon compte ; l'amour-propre eſt ſatisfait ; le Libraire les vend, & tout le monde y gagne. Le grand mal au fond, quand on auroit tout l'eſprit poſſible à l'aide de celui des autres ? N'eſt-ce pas là l'hiſtoire de tous les cercles, de toutes les aſſemblées, de toutes les converſations (*) ? Et quel eſt l'homme à qui

(*) Peut-être même de tous les Ouvrages d'eſprit faits & à faire.

une idée de ſon voiſin n'en a pas fait naître mille ? Placez un jeune homme encore tout hériſſé de grec & de latin au milieu d'un cercle de femmes jeunes & charmantes, à qui la nature & l'éducation ont tout prodigué, & qui vont étonner la timidité, la retenue de ſon âge (je ne dis point l'honnêteté de ſon cœur; je le ſuppoſe introduit chez des femmes vertueuſes) par la vivacité de leurs diſcours, de leurs geſtes, de leur maintien ; vous le voyez rougir, bégayer, & ne répondre, encore avec bien de la peine, que lorſqu'il eſt interrogé. La rapidité avec laquelle on fait ſuccéder le plaiſant au ſérieux, la ſaillie au raiſonnement, le rire à la ſévérité ; l'air d'élégance qui regne dans les parures, dans les meubles, dans tout ce qui l'environne ; le jeu des phyſionomies piquantes qu'il a devant les yeux; quelle ſource inépuiſable de réflexions pour cette ame neuve avide de connoître & de ſentir ! Le voilà déja preſqu'inſtruit d'une infinité de choſes qu'il lui importe de ſavoir. Les

nuances des caracteres, qu'il s'empreſſe de ſaiſir, vont bientôt le mettre au fait d'une bonne partie des ſcenes qui doivent ſe paſſer ſous ſes yeux pendant le cours de ſa vie. Eh bien! qu'on regarde, ſi l'on veut, ce livre comme un cercle compoſé d'honnêtes-gens; qu'en l'ouvrant, on s'imagine entrer dans la bonne compagnie. Nous croyons, au moins, qu'en le refermant, on ne s'aviſera point de dire: « Mais ces gens-là ſont mauſſades; mais ces gens-là n'ont pas le » ſens commun; mais je me ſuis ennuyé à périr, &c ». Le choix des interlocuteurs doit être un sûr garant de ce que nous avançons.

Il ne nous reſte plus qu'à parler de la forme bigarrée, peut-être même de l'air de *marquetterie* qu'on pourroit reprocher à ce Dictionnaire, ſur lequel, en ce cas, il faut bien ſe garder de précipiter ſon jugement. La méthode qu'on a eu ſoin d'obſerver dans les articles qui le compoſent, ſe fera aiſément appercevoir, quand on aura une fois pris le ton du monde

chez qui l'on ſe trouve. Il ne s'agit pas ici de diſſerter peſamment : on ne prend que la fleur du ſujet; on ne dit préciſément que ce qu'il faut dire. Tantôt c'eſt un point de morale qu'on traite; tantôt c'eſt un ſentiment qu'on n'exprime que par un ſoupir, une exclamation ; quelquefois même, pour ainſi dire, par un geſte : car on ne fait que l'indiquer (*). Ici, c'eſt une anecdote piquante, un fait intéreſſant qu'on raconte; là, c'eſt une plaiſanterie qui s'étend ſur le général, & qui ne touche perſonne en particulier; &, comme on n'a parlé que l'un après l'autre, on eſt tout étonné de ſe retrouver toujours, ſans beaucoup de fatigue, au point d'où l'on eſt parti pour commencer la converſation.

C'eſt ſous ce point de vue que nous avons regardé le livre que nous préſentons au public. Au reſte, tout ce que nous en pouvons dire, c'eſt qu'il

(*) Le ſentiment eſt beau; mais il n'amuſe pas.
M. FAVART. *Soliman II.*

eſt le travail d'un homme de goût (*) qui, dans le cours de ſes lectures & de ſes occupations littéraires, s'eſt plu à relever, ſur des notes, les endroits dont il a été le plus vivement affecté dans les livres qui lui ont paſſé par les mains.

(*) Il en a donné des preuves dans un Ouvrage intitulé *Garrick*, ou *les Acteurs Anglois*; qui ſe trouve à Paris chez Lacombe.

PRÉFACE.

CETTE Compilation, tirée d'une infinité de volumes, promet au Public un Dictionnaire assez neuf. On y verra souvent l'histoire & la morale représentées en tableaux; quantité de faits, de définitions & d'arguments y sont offerts sous la forme agréable du dialogue. Ici, c'est un grand-homme qui s'interroge; là, c'est un héros qui gémit, ou qui rend graces au destin; un petit-maître qui s'adore; un méchant qui menace; une prude qui soupire, &c. Voilà comment les mœurs & l'histoire même, soumises à tous les mouvements de l'ame, échappent aux langueurs de la narration, & nous sauvent de la sécheresse des maximes: au lieu d'un livre classique, on croit lire un ouvrage d'agrément; méthode indispensable pour ôter, en grande partie, à cette sorte de Recueil, ce ton didactique & sentencieux, dont il est presqu'impossible de l'affranchir absolument.

On a préféré quelquefois, dans les articles de celui-ci, un titre moins exact, & d'un uſage plus commun, à un titre moins connu & plus précis; car l'eſſenciel de cette eſpece de moſaïque littéraire, doit être le choix judicieux des faits, des ſentiments & des penſées, autant que l'élégance des ſtyles.

A l'égard des Ouvrages & des Auteurs non cités, ſoit par oubli, ou pour des raiſons particulieres, qu'importe aux choſes le nom des hommes ou des livres? Les morceaux anonymes en ſeront jugés peut-être avec plus d'équité: par cette omiſſion, bien des perſonnes, libres des préjugés contraires ou favorables aux réputations, jouiront de leur propre ſentiment. Timide ou décidé, un lecteur ſeroit moins déshonoré de louer, de blâmer au hazard, que d'être dupe de la célébrité qui rend tout admirable, ou d'un nom décrié qui dépriſe à nos yeux des paſſages excellents.

Pluſieurs articles ne ſont qu'effleurés; quelques-uns ſont plus étendus,

parce que les premiers ſont faits pour annoncer & préparer les autres.

On a tâché ſur-tout de raſſembler ici le caractere des nations anciennes & modernes : par ce moyen, on trouve aſſez ſouvent, dans un même article, des faits intéreſſants, des idées ſublimes, riantes, ſingulieres, ou utiles, ſur la littérature, la philoſophie, les arts & les mœurs, &c. &c.

DICTIONNAIRE

DICTIONNAIRE
DES GENS DU MONDE.

DANGER.

1. JE m'apperçois que jai cru le danger plus grand qu'il n'étoit : il diminue, au contraire, à meſure qu'il approche. (*Théât. angl.*)

2. Un méchant ne brave le péril que faute de le connoître, ou par l'eſpoir d'en échapper. Tout homme ſans vertu eſt au fond de l'ame un lâche, qui n'a pour ſe défendre que l'emportement & la rage.

3. La plûpart des François ſacrifient tout au plaiſir, excepté leur honneur : il ſemble que les conjonctures changent leur caractere. Voluptueux & pareſſeux dans la paix, on les retrouve actifs & infatigables à la guerre. Cette jeuneſſe qui à Paris révolte ſi ſouvent par ſes ridicules, ſous la tente n'eſt occupée que de ſes devoirs : peut-être eſt-il vrai qu'un peuple guerrier aime l'oiſiveté, & qu'il préfere le danger au travail.

4. Il y a bien de la différence entre la prudence & la peur ; & ce n'eſt pas manquer de courage que de fuir le danger.

5. Quand le péril eſt inévitable, peut-on mieux faire que de l'affronter ?

6. Les plus grands dangers ont leurs charmes, pour peu que l'on apperçoive de gloire dans la perſpective des mauvais ſuccès ; les médiocres dangers n'ont que des horreurs, quand la perte de la réputation eſt attachée à la mauvaiſe fortune.

7. A la bataille de Créci, donnée en 1346, on vint avertir Edouard III, roi d'Angleterre, que les François preſſoient vivement le prince de Galles : « retournez vers lui & » vers ceux qui vous ont envoyé, répondit » Edouard, & dites-leur qu'ils ne m'envoyent » déſormais requérir, pour aventure qui » leur advienne, tant que mon fils ſera en » vie, & que je leur mande de laiſſer gagner » à l'enfant ſes éperons. Je veux, ſi Dieu l'a » ordonné, que la journée ſoit ſienne, & » que l'honneur lui en demeure, & à ceux » à qui je l'ai baillé en garde ». Il étoit pourtant aſſez ſingulier pour ces temps-là de voir Edouard retiré ſur une montagne à l'abri du péril, tandis que le roi Philippe fondoit ſur l'ennemi, & partageoit tous les dangers.

8. Pendant que les Goths aſſiégeoient Rome l'an 537, un Romain, pourſuivi par l'ennemi, tomba dans une foſſe profonde, dont il ne put ſe retirer. Le lendemain un

Goth, fuyant devant les Romains, tomba dans la même foſſe. Leur commun danger les rendit amis. Après avoir fait leurs conventions, ils pouſſerent tous deux des cris perçans. Les Goths, dont le camp n'étoit pas fort éloigné, accoururent vers la foſſe. Le Goth leur cria de jetter une corde, pour l'aider à ſortir de cette foſſe. Les Goths ayant jetté la corde, le Romain s'en ſaiſit, & remonta en haut; il dit aux Goths etonnés, qu'il étoit convenu avec le compagnon de ſon infortune de monter le premier, de crainte que, s'il reſtoit le dernier, les Goths, après avoir ſauvé leur compatriote, n'abandonnaſſent leur ennemi. Le Goth, retiré de la foſſe, confirma le rapport du Romain, qui fut renvoyé libre vers les ſiens.

Outre l'adverſité commune, qui, dans pareilles circonſtances, rapproche les hommes les plus diviſés; on peut préſumer que le beſoin que ces deux ennemis avoient l'un de l'autre, les fit s'accorder ſur le champ. Il s'agiſſoit de ſe faire entendre à des gens éloignés; ils ne devoient donc pas s'enrouer tous deux à la fois, & l'un devoit crier, quand l'autre étoit fatigué: de-là leur convention juſte & naturelle que le Romain ſortiroit le premier du péril.

DANSE.

1. La danſe attend encore un homme de génie. Elle eſt mauvaiſe par-tout, parce qu'on ſoupçonne à peine que c'eſt un genre d'imitation. La danſe eſt à la pantomime, comme la poëſie eſt à la proſe, ou plutôt comme la déclamation naturelle eſt au chant. C'eſt une pantomime meſurée.

Je voudrois bien qu'on me dît ce que ſignifient toutes ces danſes, telles que le menuet, le paſſe-pied, le rigaudon, l'allemande, la ſarabande, où l'on ſuit un chemin tracé. Cet homme ſe déploie avec une grace infinie; il ne fait aucun mouvement où je n'apperçoive de la facilité, de la douceur & de la nobleſſe; mais qu'eſt-ce qu'il imite? Ce n'eſt pas là ſavoir chanter, c'eſt ſavoir ſolfier.

Une danſe eſt un poëme: ce poëme devroit donc avoir ſa repréſentation ſéparée; c'eſt une imitation par les mouvements, qui ſuppoſe le concours du poëte, du peintre, du muſicien & du pantomime. Elle a ſon ſujet; ce ſujet peut être diſtribué par actes & par ſcenes. La ſcene a ſon récitatif libre ou obligé, & ſon ariette.

Les pas marchés & la pantomime non meſurée ſont le récitatif de la danſe. Un récitatif peut être coupé d'une ariette de dépit; c'eſt à l'orcheſtre à parler; c'eſt à lui à ren-

dre les diſcours, à imiter les actions. Le poëte a dicté à l'orcheſtre ce qu'il doit dire; le muſicien l'a écrit; le peintre a imaginé les tableaux; c'eſt au pantomime à former les pas & les geſtes : d'où vous concevez facilement que, ſi la danſe n'eſt pas écrite comme un poëme, ſi le poëte a mal fait le diſcours, s'il n'a pas ſu trouver des tableaux agréables; ſi le danſeur ne ſait pas jouer; ſi l'orcheſtre ne ſait pas parler, tout eſt perdu. Lorſque l'orcheſtre trouble le récit, c'eſt un récitatif mêlé d'un peu de chant. La danſe a auſſi ſes duo, trio, quatuor, ſolo.

Un duo peut être précédé d'un bout de récitatif compoſé des petits geſtes du viſage, du corps & des mains.

L'approche eſt un récitatif; le diſcours, un duo, trio, &c.

Un monologue eſt un récitatif obligé.

La pantomime a auſſi ſes chœurs.

2. L'exercice de la danſe ſemble avoir été inventé par l'amour, pour faire briller les graces.

3. Elles étoient auſſi peu faites à nos menuets, que nous à leurs allemandes. Elles croyoient que nous marchions, & nous croyions qu'elles ſautoient. Mais peu-à-peu les goûts ſe rapprocherent; on eut l'avantage de gâter les deux danſes; elles marcherent avec nous dans les allemandes, & nous

ſautames avec elles dans les menuets.

(*Negre philoſophe.*)

4. Théſée, étant parti de Crète, s'arrêta à Délos, île de la mer Egée au milieu des îles Cyclades; & après avoir fait un ſacrifice à Apollon, & dédié une ſtatue de Vénus, qu'il avoit eue d'Ariane, il danſa avec les jeunes Athéniens qui étoient partis pour être dévorés, une danſe qui étoit encore du temps de Plutarque chez les Déliens, & dans laquelle il imitoit les tours & les détours du labyrinthe.

5. La danſe nous plaît par la légèreté, par une certaine grace, par la beauté & la variété des attitudes, par ſa liaiſon avec la muſique; la perſonne qui danſe étant comme un inſtrument qui accompagne; mais ſurtout elle plaît par une diſpoſition de notre cerveau, qui eſt telle qu'elle ramene en ſecret l'idée de tous les mouvements à de certaines attitudes.

6. Les danſeuſes de Surate ſont des filles ſi dévouées au public, qu'on peut dire qu'elles ont fait vœu de débauche, & qu'elles l'obſervent très-régulièrement; car, ſuivant leur inſtitut, elles ne peuvent refuſer perſonne pour un certain prix, qui varie ſuivant leur beauté & leurs perfections. Elles amaſſent d'immenſes richeſſes; elles mettent en bourſe commune leurs profits, les emploient à un commerce règlé, & elles ont à

elles des vaiſſeaux qui ſont des voyages avantageux.

7. Pyrrhus inventa la pyrrhique, qui ſe danſe avec des armes, & qui l'a rendu auſſi célebre que ſa beauté & ſa valeur.

On dit que Rhéa fut la premiere qui ſe plut à cet exercice, & qu'elle l'enſeigna à ſes prêtres les Curetes & les Corybantes, tant en Crète qu'en Phrygie. Cette invention ne lui fut pas inutile ; car en ſautant & danſant, ils ſauverent la vie à Jupiter, que ſon pere Saturne vouloit dévorer: ſi bien que le monarque des cieux doit ſon ſalut à la danſe. C'étoit alors un exercice militaire, qui ſe faiſoit en frappant des épées & des javelots contre des boucliers.

Les Lacédémoniens avoient appris cet art de Caſtor & de Pollux, & n'alloient à la guerre qu'en danſant.

Un barbare, c'eſt-à-dire un étranger dans Athenes, voyant cinq maſques & cinq habits préparés pour un ballet, & ne voyant qu'un danſeur, demanda qui feroit les autres perſonnages; on lui dit que cet homme les joueroit tous lui ſeul. Il faut donc, répondit le barbare, que dans un ſeul corps il ait pluſieurs ames. (*LUCIEN.*)

8. Socrate, dit-on, apprit à danſer d'Aſpaſie. Ceux de Sparte & de Crète alloient à l'aſſaut en danſant. Les Romains n'avoient que du mépris pour cette ſorte d'exercice. Ciceron fait reprocher à Gabinius, homme

conſulaire, d'avoir danſé. Tibere chaſſa les danſeurs de Rome. Salluſte reprocha à Sempronia qu'elle ſavoit danſer avec plus d'art & de curioſité, qu'il n'eſt ſéant à une honnête femme. Il y a, diſent quelques voyageurs, des nations de l'Amérique méridionale qui danſent pour marquer leur triſteſſe.

9. Il y a à Paris une communauté de maîtres à danſer & de joueurs d'inſtruments, dont on ignore l'origine, tant elle eſt ancienne : le chef, qui eſt à ſa tête, s'appelle roi des Violons, des maîtres à danſer, & des joueurs d'inſtruments.

10. Mademoiſelle Sallé paroiſſoit dans l'*Europe galante*, au milieu de ſes rivales, avec les graces & les deſirs d'une jeune Odalique qui a des deſſeins ſur le cœur de ſon maître. Sa danſe étoit formée de toutes les jolies attitudes qui peuvent peindre une pareille paſſion. Elle l'animoit par degrés. On liſoit dans ſes expreſſions une ſuite de ſentiments : on la voyoit flottante tour-à-tour entre la crainte & l'eſpérance ; mais au moment où le ſultan donne le mouchoir à la ſultane favorite, ſon viſage, ſes regards, tout ſon maintien, prenoient rapidement une forme nouvelle : elle s'arrachoit du théâtre avec cette eſpece de déſeſpoir des ames vives & tendres, qui ne s'exprime que par un excès d'accablement.

(*Traité hiſt. de la danſe.*)

Voyez CALOMNIE.

DÉBAUCHE.

1. Figure agréable & trompeuſe, il n'avoit que le maſque d'un ſexe dont il avoit uſé ſans modération, auſſi-tôt qu'il avoit pu ſe ſentir. Théris, avant l'âge viril, avoit preſque ceſſé d'être homme, pour s'être trop hâté de l'être, & ſous les traits de la jeuneſſe avoit déjà tous les ſimptômes d'une vieilleſſe anticipée. C'étoit un de ces mauvais ménagers, qui, par une folle profuſion d'eux-mêmes, ont abuſé de la nature, comme d'autres font de la fortune, & qui, avec un front couronné des riantes fleurs du printemps, apportent dans le ſein des amours les glaces des languiſſants hyvers: cadavres embaumés, chez qui tout eſt mort, excepté le goût du plaiſir qui les ſuit ſans ceſſe, & l'inutile deſir, pere des regrets.

2. L'eſprit humain eſt la contradiction même; dans une débauche licencieuſe, on ſe révolte avec fureur contre les préceptes; & la loi faite pour nous rendre plus juſtes, ne ſert ſouvent qu'à nous rendre plus coupables.

3. Il me parut peu délicat, peu tendre, mais vif & ardent, dévoré de deſirs, ne connoiſſant point l'art de les ſatisfaire par degrés, ignorant la galanterie, ne ſentant point de certaines choſes, ne détaillant rien, mais s'occupant eſſentiellement de tout.

(*M. DE CRÉBILLON.*)

4. Vers l'an LXXXVII, Athenes fut affligée d'une peſte qui avoit déſolé la plûpart des parties du monde, & qui lui enleva l'élite de ſes ſujets & de ſes ſoldats. Telle étoit ſa violence, que les paſſants mouroient ſubitement dans les rues, & que les oiſeaux de proie & les bêtes voraces fuyoient les cadavres de ceux qui en avoient été infectés. Sa malignité laiſſa de cruelles impreſſions ſur ceux qui échapperent à ſes ravages: ils perdirent la mémoire juſqu'à ſe méconnoitre eux mêmes & leurs parents. Thucydide, qui en fut attaqué, décrit au long ſes funeſtes effets: il remarque qu'elle acheva de corrompre les mœurs: le peuple qui, pour détourner ce fléau, eut recours à ſes dieux, s'appercevant que ſes prieres & ſes vœux redoublés ne le garantiſſoient de rien, & que le mal étoit général, paſſa du déſeſpoir à la débauche, & chacun employa ſon argent & ſon temps comme s'il n'avoit eu qu'un jour à vivre. On imputa cet accident à Périclès, & l'on crut que la multitude d'habitants qu'il avoit attirés dans la ville, avoit corrompu l'air. Tandis que la peſte déſoloit Athenes, l'ennemi ravageoit l'Attique; cependant Périclès perſiſta dans ſes deſſeins, & refuſa conſtamment d'abandonner toutes les eſpérances de ſes concitoyens à l'évènement d'un combat.

5. Puiſque la volupté eſt à l'ame ce que le plaiſir eſt au corps, le défaut de votre

Imagination ne vous permettra tout au plus d'être que débauché : or, qu'eſt-ce que la débauche ? l'excès du plaiſir ſans le goûter.

6. A Madagaſcar les hommes & les femmes ſont fort débauchés, & celles qui s'abandonnent publiquement ne ſont pas déshonorées.

7. Si l'on dîne au cabaret, qui eſt fréquenté à Londres par les gens de tous les états, les *Toſtes* ſont encore plus variées ; aſſez ſouvent après avoir bu à la ſanté de ſes amis, on boit à la ruine & à la damnation de ſes ennemis. Il n'eſt aucune ſorte d'extravagance dont on ne s'aviſe alors pour s'échauffer les uns les autres & s'exciter à boire.

8. Sardanapale ſurpaſſa tous ſes prédéceſſeurs en luxe, en molleſſe, en lâcheté. Il filoit, ſe fardoit comme les femmes. Il ordonna qu'on mît ſur ſon tombeau deux vers, qui ſignifioient qu'il emportoit avec lui tout ce qu'il avoit mangé, & tout ce qu'il s'étoit procuré de plaiſirs : mais qu'il laiſſoit tout le reſte.

9. Ces gens qui meſurent tout leur bonheur aux plaiſirs groſſiers du corps, n'ont pas le ſentiment aſſez délicat pour vouloir faire la félicité des autres. La pitié eſt une vertu que la bonne fortune n'apprend gueres, & ces mêmes voluptés, ces délicateſſes, ces aiſes de la vie, qui rendent l'ame ſi molle, rendent le cœur dur & impitoyable.

10. Le premier empire du monde, qui eſt celui des Aſſyriens, n'eſt tombé que par la lâcheté d'un prince plongé dans toutes ſortes de délices; les Perſes furent plutôt vaincus par leur luxe & leur molleſſe, que par la valeur d'Alexandre.

11. Amour, combien peu ſentent le prix de tes bontés ! Combien peu ſe reſpectent même dans les bras de la volupté ! Oui, ceux qui ſont capables de la moindre diſtinction, ceux à qui tes plaiſirs ne tiennent pas lieu de tous les autres, pour qui tu n'es pas tout l'univers, ceux-là, indignes du rang de tes élus, le ſont de tes faveurs: plus ils te ſacrifient, plus ils ſouillent tes autels & profanent ton temple. Ce ſont des impudiques, & non des voluptueux, aſſez ſemblables à ces victimes de la débauche publique, qui ſont forcées de jouer tes plaiſirs pour en donner.

12. Un prélat nommé *Henri*, évêque de Liége, reçut cette lettre du vertueux pape Grégoire X: « Nous avons appris avec la » plus vive douleur, que vous avez eu plu» ſieurs enfants devant & après votre pro» motion à l'épiſcopat: une abeſſe de l'ordre » de S. Benoît eſt votre concubine publique, & » vous vous êtes vanté dans un feſtin d'avoir » eu quatorze enfants en vingt-deux mois. » Vous avez établi un ſérail dans une de vos » maiſons nommée le *Parc*, & vous y re» tenez une religieuſe avec pluſieurs autres

» femmes. Lorſque vous allez à cette maiſon » tous les gens de votre ſuite reſtent dehors, » & vous y entrez ſeul ».

13. Burrhus & Séneque ne trouvant dans Néron, leur empereur & leur élève, aucune inclination au travail, le laiſſerent s'abandonner aux plaiſirs; imaginant, dit un hiſtorien, que ſes débauches n'apporteroient pas un grand préjudice à l'état, & qu'il finiroit par s'en dégoûter de lui-même. Etrange maxime de ces hommes ſi éclairés, qui ne voyoient pas que l'excès des plaiſirs n'eſt fait que pour corrompre l'homme, & non pour le corriger.

Voyez BRUTALITÉ, IMAGINATION, MAL VÉNÉRIEN.

DÉCENCE.

1. Il eſt vrai, Monſieur, que nous ſommes naturellement libertins, ou, pour mieux dire, corrompus; mais en fait d'ouvrages d'eſprit, il ne faut pas prendre cela à la lettre, ni nous traiter d'emblée ſur ce pied-là. Un lecteur veut être ménagé; vous, auteur, voulez-vous mettre ſa corruption dans vos intérêts? allez-y doucement du moins, apprivoiſez-la, mais ne la pouſſez pas à bout.

Ce lecteur aime pourtant les licences, mais non pas les licences extrêmes, exceſſives; celles-là ne ſont ſupportables que dans la réalité, qui en adoucit l'effronterie; elles ne ſont à leur place que là, & nous les y

paſſons, parce que nous y ſommes plus hommes qu'ailleurs ; mais non pas dans un livre, où elles deviennent plates, ſales & rebutantes, à cauſe du peu de convenance qu'elles ont avec l'état tranquille d'un lecteur.

Il eſt vrai que ce lecteur eſt homme auſſi : mais c'eſt alors un homme en repos, qui a du goût, qui eſt délicat, qui s'attend qu'on fera rire ſon eſprit, qui veut pourtant bien qu'on le débauche, mais honnêtement, avec des façons & avec de la décence.

2. La décence eſt étroitement liée aux vertus qui ont pour baſe la pureté des mœurs. Comme la pudeur, elle eſt facile à s'allarmer. Ce qui la diſtingue eſt, plus de ménagement & moins d'éclat. Elle cauſe une émotion plus douce & plus tranquille. Elle réfléchit avec la retenue, & partage avec elle cette connoiſſance du monde qui bannit la répugnance, ou adoucit ſes effets. Elle combine avec la modeſtie, non-ſeulement ce qui convient à une ame pure, mais encore ce qu'une ſévérité trop rigoureuſe peut faire perdre d'agréments à la ſociété. Elles preſcrivent enſemble à la gaieté des loix qui la rendent plus fine & plus touchante.

(*M. CHARPENTIER. La décence, &c.*)

3. Ils ont pris cet arrangement pour n'avoir pas l'air de s'en retourner enſemble à Paris : il faut avouer que l'on a bien perfectionné la décence.

4. La décence eſt inimitable ; ſes actions ſont ſi naturelles, ſi variées, qu'il faut être elle-même pour la ſuivre. On ne manque jamais de la reconnoître ; mais comment diſtinguer ces nuances imperceptibles, appercevoir ces démarches délicates dont elle donne cent exemples dans un moment ? Un coup d'œil, un geſte l'annoncent. Quelle fineſſe dans l'un & dans l'autre ! C'eſt l'ame qui les dirige, & ſon action eſt inſenſible... Rarement on la remarque dans la vieilleſſe ; ce douloureux période de la vie, marqué par la foibleſſe & les infirmités, ou ramene l'homme à l'état d'enfance, ou n'en fait qu'un objet de reſpect...Mais c'eſt cette facilité même à pratiquer le bien, qui fait encore qu'un vieillard ne ſe diſtingue point par la décence. On diroit qu'elle aime à écarter les obſtacles, que c'eſt dans les combats qu'elle paroît dans toute ſa gloire.

L'âge viril eſt le plus beau théâtre de la décence ; les paſſions ſont dans toute leur force ; la raiſon, accoutumée à les modérer, a acquis ſur l'ame tout l'empire dont elle eſt capable. La connoiſſance du monde & des uſages eſt à ſon plus haut degré ; la beauté extérieure brille du plus grand éclat ; l'eſprit mûr & réfléchi ſacrifie les ſaillies au jugement qui le guide ; la vertu épurée dans les combats contre le vice, a prodigué les récompenſes, & en confie le choix & l'emploi à la décence. L'homme expoſé au

grand jour du monde, & abandonné à lui-même, partage tous les agréments de la ſociété ; plus il y contribue, plus ce partage le flatte.

Le grand art pour remplir cette obligation indiſpenſable, c'eſt d'être doué d'une vertu aimable ; c'eſt-à-dire, guidé par la décence ; c'eſt de jouir de ſoi-même, en pouvant ſe livrer aux paſſions, & en ne s'y livrant pas. L'âge viril raſſemble tous ces avantages plus complettement que nul autre ; il eſt donc celui où la décence brille avec le plus d'éclat.

Cet âge, & quelquefois l'adoleſcence ne ſe diſtinguent par elle, qu'en marquant une averſion conſtante pour le vice ; qu'en embraſſant la vertu, par l'idée de ſon excellence & par un choix libre. La vieilleſſe n'eſt pas décente, faute de fraîcheur & de paſſions. L'adoleſcence l'eſt rarement, parce qu'elle eſt privée de lumieres, de liberté, & ſouvent de perfections dans les organes. La jeuneſſe poſſede ces dons, & eſt capable de décence. Celle-ci exige des qualités préciſes, n'eſt pas de tous les âges ; elle eſt donc une vertu primitive, & non l'effet d'un préjugé national.

« Il eſt, dit M. le Préſident de Monteſ-» quieu, de la nature des êtres intelligents, de » ſentir leurs imperfections. La nature a donc » mis en nous la pudeur ; c'eſt-à-dire, la » honte de nos imperfections ». Ce n'eſt pas encore

encore assez que nous en ayons une confusion stérile. Si elles venoient à la connoissance des autres, elles pourroient les séduire. C'est donc à la décence à achever l'ouvrage de la pudeur, à suspendre un voile entre nos semblables & nous, pour leur dérober nos foiblesses, & leur en épargner les tristes effets. La société ne gagneroit assurément rien à les connoître; il est certain qu'elle y perdroit souvent: il est donc sage de les lui cacher: ce n'est donc point une imposture à reprocher à la décence.

(*La décence, &c.* M. CHARPENTIER.)

5. Dans le temps que madame de Staal écrivoit ses mémoires, une femme de ses amies lui demanda comment elle s'y prendroit pour se peindre elle-même, lorsqu'elle en seroit à la sensibilité de son cœur, à ses aventures galantes? *Oh!* dit-elle, *je ne me représenterai qu'en buste.*

Voyez LICENCE, THÉATRE, TON.

DÉCLAMATION.

1. Je rendrai sensible aux oreilles les plus dures & les moins flexibles cette autre vérité, que l'art de concilier les sons & de les unir entr'eux d'une maniere qui soutienne l'auditeur, qui le soulage, le séduise, & ouvre son ame à la persuasion, est en effet presque toute la différence qu'il y a entre les bons & les médiocres écrivains.

(DE PRÉMONTVAL.)

2. Dans un nouvel opéra, une actrice repréſentoit une princeſſe épriſe d'un feu violent pour un infidele, & elle ne mettoit point dans ſon rôle la tendreſſe qu'il exigeoit. Une de ſes compagnes, qui, malgré les raiſons que deux perſonnes de leur profeſſion & de leur ſexe ont de ne ſe point aimer, étoit ſon amie, voulut lui faire jouer ce rôle avec ſuccès. Elle lui donna pluſieurs leçons; mais les leçons ne produiſirent point l'effet deſiré. Enfin un jour la maitreſſe dit à l'écoliere: ce que je vous demande eſt-il ſi difficile? Mettez-vous à la place de l'amante trahie. Si vous étiez abandonnée d'un homme que vous aimeriez tendrement, ne ſeriez-vous pas pénétrée d'une vive douleur? ne chercheriez-vous point... Moi? répondit l'actrice à qui s'adreſſoit ce diſcours, je chercherois les moyens d'avoir au plutôt un autre amant. En ce cas, répliqua la maitreſſe, nous perdons toutes deux nos peines; je ne vous apprendrai jamais à jouer votre rôle comme il faut.

La conſéquence qu'elle tiroit étoit juſte; ſon amie ne connoiſſoit dans l'amour que l'intérêt ou la vanité; elle étoit incapable d'en exprimer les délicateſſes.

(*M. RÉMOND DE SAINTE-ALBINE.*)

3. Il y a des endroits qu'il faudroit preſqu'abandonner à l'acteur; c'eſt à lui à diſpoſer de la ſcene écrite, à répéter certains mots, à revenir ſur certaines idées, à en

retrancher quelques unes & à en ajoûter d'autres.

Dans les *cantabile*, le muſicien laiſſe à un grand chanteur un libre exercice de ſon goût & de ſon talent ; il ſe contente de lui marquer les intervalles principaux d'un beau chant. Le poëte en devroit faire autant, quand il connoît bien ſon acteur. Qu'eſt-ce qui nous affecte dans le ſpectacle de l'homme animé de quelque grande paſſion ? Sont-ce ſes diſcours ? Quelquefois : mais ce qui émeut toujours, ce ſont des cris, des mots inarticulés, des voix rompues, quelques monoſyllabes qui s'échappent par intervalles, je ne ſais quel murmure dans la gorge, entre les dents. La violence du ſentiment coupant la reſpiration & portant le trouble dans l'eſprit, les ſyllabes des mots ſe ſéparent, l'homme paſſe d'une idée à une autre. Il commence une multitude de diſcours ; il n'en finit aucun ; & à l'exception de quelques ſentiments qu'il rend dans le premier accès, & auxquels il revient ſans ceſſe, le reſte n'eſt qu'une ſuite de bruits foibles & confus, de ſons expirants, d'accents étouffés, que l'acteur connoît mieux que le poëte. La voix, le ton, le geſte, l'action ; voilà ce qui appartient à l'acteur ; & c'eſt ce qui nous frappe ſur-tout dans le ſpectacle des grandes paſſions : c'eſt l'acteur qui donne au diſcours tout ce qu'il a d'énergie ; c'eſt lui qui porte aux oreilles la force & la vérité de l'accent.

J'ai penſé quelquefois que les diſcours des amants bien épris n'étoient pas des choſes à entendre ; car, me diſois-je, ce n'eſt pas l'expreſſion, *je vous aime*, qui a triomphé des rigueurs d'une prude, des projets d'une coquette, de la vertu d'une femme ſenſible : c'eſt le tremblement de voix avec lequel il fut prononcé, les larmes, les regards qui l'accompagnerent.

Un ramage oppoſé à ces vraies voix de la paſſion, c'eſt ce que nous appellons des *tirades*. Rien n'eſt plus applaudi & de plus mauvais goût. Dans une repréſentation dramatique, il ne s'agit non plus du ſpectateur, que s'il n'exiſtoit pas. Y a-t-il quelque choſe qui s'adreſſe à lui ? L'auteur eſt ſorti de ſon ſujet, l'acteur entraîné hors de ſon rôle. Ils deſcendent tous les deux du théâtre; je les vois dans le parterre ; & tant que dure la tirade, l'action eſt ſuſpendue pour moi, & la ſcene reſte vuide.

Il y a dans la compoſition d'un piece dramatique une unité de diſcours qui correſpond à une unité d'accent dans la déclamation. Ce ſont deux ſyſtèmes qui varient, je ne dis pas de la comédie à la tragédie, mais d'une comédie ou d'une tragédie à une autre. S'il en étoit autrement, il y auroit un vice ou dans le poëme, ou dans la repréſentation ; les perſonnages n'auroient pas entr'eux la liaiſon, la convenance à laquelle ils doivent être aſſujettis, même dans

les contraſtes ; on ſentiroit dans la déclamation des diſſonnances qui bleſſeroient ; on reconnoîtroit dans le poëme un être qui ne ſeroit pas fait pour la ſociété dans laquelle on l'auroit introduit.

C'eſt à l'acteur à ſentir cette unité d'accent. Voilà le travail de toute ſa vie. Si ce tact lui manque, ſon jeu ſera tantôt foible, tantôt outré, rarement juſte ; bon par endroits, mauvais dans l'enſemble.

(*M. DIDEROT.*)

4. Un mauvais déclamateur, à qui le philoſophe Démonax diſoit qu'il ſe devoit exercer, lui ayant répondu qu'il déclamoit tous les jours en ſon particulier ; c'eſt que tu déclames devant un ſot, ajoûta Démonax.

5. Je voudrois bien parler de l'accent propre à chaque paſſion ; mais cet accent ſe modifie en tant de manieres ; c'eſt un ſujet ſi fugitif & ſi délicat, que je n'en connois aucun qui faſſe mieux ſentir l'indigence de toutes les langues qui exiſtent & qui ont exiſté. On a une idée juſte de la choſe ; elle eſt préſente à la mémoire : cherche-t-on l'expreſſion ? on ne la trouve point. On combine les mots de *grave* & d'*aigu*, de *prompt* & de *lent*, de *doux* & de *fort* ; mais le réſeau, toujours trop lâche ne retient rien. Qui eſt-ce qui pourroit décrire la déclamation de ces deux vers ?

Les a-t-on vu ſouvent ſe parler, ſe chercher ?
Dans le fond des forêts alloient-ils ſe cacher ?

C'eſt un mêlange de curioſité, d'inquiétude, de douleur, d'amour, & de honte, que le plus mauvais tableau me peindroit mieux que le meilleur diſcours : c'eſt une raiſon de plus pour écrire la pantomime. L'intonation & le geſte ſe déterminent réciproquement ; mais l'intonation ne peut ſe noter, & il eſt facile d'écrire le geſte.

Heureuſement une actrice d'un jugement borné, d'une pénétration commune, mais d'une grande ſenſibilité, ſaiſit ſans peine une ſituation d'ame, & trouve, ſans y penſer, l'accent qui convient à pluſieurs ſentiments différents qui ſe fondent enſemble, & qui conſtituent cette ſituation que toute la ſagacité du philoſophe n'analyſeroit pas.

DÉCLARATION D'AMOUR.

1. Pour me convaincre, on me dit : je vous aime : en doutez-vous ? ma main, ma fortune, tout eſt à vous avec mon cœur : donnez-moi le vôtre, ou guériſſez le mien ; cédez à mes ſentiments, ou apprenez-moi à les vaincre ; rendez-moi mon indifférence, ou partagez mon amour ; & l'on me dit tout cela avec des charmes, avec des yeux, avec des tons qui auroient triomphé du plus féroce de tous les hommes.

2. Les paroles les plus obſcures d'un

homme qui plaît, donnent plus d'agitation que des déclarations ouvertes d'un homme qui ne plaît pas. (*Mᵉ DE LA FAYETTE.*)

3. Savoir être aimé ne ſuffit pas; on veut ſe l'entendre dire par la bouche de celle qu'on aime: ſi ce n'eſt pas là le plaiſir le plus vif de l'amour, c'eſt du moins le plus délicat.

(*GAUDRIOLE.*)

4. J'étois livrée à ce trouble enchanteur, dont le premier aveu d'une paſſion inſpirée & ſentie remplit notre ame.

(*Mᵉ RICCOBONI.*)

5. Car, que l'on vienne à ſurprendre le cœur d'une femme vertueuſe; quand une fois elle eſt convenue qu'elle l'a donné, il ne reſte plus rien à combattre: la vérité de ſon caractere ne peut s'accommoder de ce manège dont ſe ſervent les coquettes, ni de ces dehors affectés qui rendent les prudes d'un accès ſi difficile: vraie dans la réſiſtance qu'elle a oppoſée aux deſirs, elle ne l'eſt pas moins dans la façon de ſe rendre; elle ſuccombe parce qu'elle ne peut plus combattre. Les conquêtes les plus mépriſables ſont quelquefois celles qui coûtent le plus de ſoins; & l'hypocriſie montre ſouvent plus de ſcrupules que la vertu même.

(*M. DE CRÉBILLON.*)

6. Chaque pays a ſes coutumes particulieres, & ſi, en France, les femmes & même les filles qui vont partout ſur leur bonne-foi, s'offenſent, ou du moins le doi-

vent faire, de la moindre déclaration d'amour ; en Eſpagne, où elles ſont reſſerrées comme des religieuſes, on ne les offenſe point de leur dire qu'on les aime, quand celui qui le leur diroit n'auroit pas de quoi ſe faire aimer. Elles ſont bien davantage ; ce ſont preſque toujours les dames qui font les premieres avances, & qui ſont les premieres priſes, parce qu'elles ſont les dernieres à être vues.

7. Une déclaration d'amour peut n'avoir pas le ſuccès qu'on s'en promet toujours ; mais j'ai ouï dire, & cela me paroît fort probable, qu'elle ne bleſſe jamais à un certain point la femme qui la reçoit, ſur-tout lorſqu'en flattant d'un côté ſon amour-propre par le récit de l'impreſſion qu'elle fait, on a, de l'autre, ſoin de le ménager, en ne lui montrant point des eſpérances qui pourroient lui prouver qu'en même temps qu'on priſe beaucoup ſes charmes, on a aſſez mauvaiſe opinion de ſa vertu : j'entends lorſqu'il eſt queſtion d'une femme honnête ; car il eſt poſſible qu'il y en ait à qui cette circonſtance ne conviendroit point du tout:
(*Lettres de la ducheſſe de . . . au duc de . . .*)

8. De la façon dont alors les femmes penſoient, il y avoit plus à craindre auprès d'elles à ne leur pas dire qu'on les aimoit, qu'à leur montrer toute l'impreſſion qu'elles croient devoir faire. Ce qu'alors les deux ſexes nommoient amour, étoit une ſorte

de commerce où l'on s'engageoit, ſouvent même ſans goût, où la commodité étoit toujours préférée à la ſympathie, l'intérêt au plaiſir, & le vice au ſentiment.. On diſoit trois fois à une femme qu'elle étoit jolie, car il n'en falloit pas plus : dès la premiere aſſurément elle vous croyoit, vous remercioit à la ſeconde, & aſſez communément vous en récompenſoit à la troiſieme. Il arrivoit même quelquefois qu'un homme n'avoit pas beſoin de parler ; & ce qui, dans un ſiecle auſſi ſage que le nôtre, ſurprendra peut-être plus, ſouvent on n'attendoit pas qu'il répondît.

(*Egarements du cœur & de l'eſprit.*)

9. Les premieres avances doivent être modérées ; pour peu qu'un amant ait d'eſprit, il les entend, quitte à les pouſſer ſans ménagement, s'il ne ſait pas les entendre.

DÉDICACES.

1. Dans ſa dédicace de Don Japhet d'Arménie, Scarron parle ainſi au roi : je tâcherai de perſuader à Votre Majeſté qu'elle ne ſe feroit pas grand tort, ſi elle me faiſoit un peu de bien ; je ſerois plus gai que je ne ſuis. Si j'étois plus gai que je ne ſuis, je ſerois des comédies enjouées : ſi je faiſois des comédies enjouées, Votre Majeſté en ſeroit divertie, ſon argent ne ſeroit pas perdu. Tout cela conclut ſi néceſſairement, qu'il me ſemble que j'en ſerois perſuadé, ſi

j'étois auſſi bien un grand roi, comme je ne ſuis qu'un pauvre malheureux.

2. Rangouze, auteur françois ſous le règne de Louis XIV, ne m'eſt point connu par ſes beaux endroits ; car on ne nomme point ainſi l'induſtrie avec laquelle un auteur ſait mettre à profit ſes épitres dédicatoires. Ce n'eſt pas que cette induſtrie, très-mauvaiſe moralement parlant, ne puiſſe tenir un rang fort conſidérable parmi ce qu'on nomme bonnes qualités naturelles ou acquiſes. On ne doit donc pas s'étonner que j'aie mis au nombre des bonnes choſes l'induſtrie du ſieur Rangouze, après l'avoir exclue du rang des vertus morales. Elle eſt bonne au même ſens que nous donnons cet éloge à la mémoire, à la vue, à l'ouïe, à l'odorat, &c. quand ces qualités ont la perfection que la nature leur a deſtinée. Toute ſcience, ſans en excepter même celle des ruſes & des tromperies, eſt une eſpece de perfection ; la ſubtilité de l'eſprit eſt un avantage naturel, tout comme la ſtupidité & la ſottiſe ſont de grandes imperfections. Moralement parlant, la ſcience des tromperies n'eſt ni bonne ni mauvaiſe : mais phyſiquement parlant, c'eſt une fort bonne qualité, c'eſt un avantage, c'eſt une perfection. Une ſimplicité d'eſprit, qui n'eſt capable ni de tromper, ni d'éviter d'être trompée, eſt, phyſiquement parlant, un défaut & une mauvaiſe qualité. Si l'on réduit en pratique l'art de tromper,

il devient moralement parlant une très-mauvaiſe choſe, c'eſt un crime puniſſable ; mais quand on punit ſur la roue certains voleurs dont l'induſtrie & d'autres qualités naturelles étoient parvenues au ſouverain degré de la perfection en leur eſpece, on ne laiſſe pas d'admirer ce qu'il y avoit en eux de bien phyſique ; on déteſte ſeulement le mauvais uſage qu'ils en avoient fait.

Diſons donc en général que l'adreſſe de s'enrichir, ſoit dans les finances, ſoit dans le négoce, eſt un bien & un avantage naturel qui mérite d'être eſtimé, quand on le ſépare de l'abus qu'en peuvent faire les hommes. Il faut dire la même choſe de l'induſtrie d'un auteur qui s'enrichit par le travail de ſa plume, & par la ſoupleſſe avec laquelle il trafique d'épîtres dédicatoires & d'exemplaires envoyés de-çà & de-là. Vous ne ſauriez nier qu'un tel homme n'ait une ſorte d'eſprit & une eſpece de ſagacité & de fin diſcernement, qui ſont une perfection naturelle que l'on devroit admirer à certains égards, ſauf le droit de la mépriſer & de la blâmer à cauſe de ſes abus & de ſes ſuites.

Les perſonnes équitables diſtribuent inégalement leurs cenſures à cette claſſe d'auteurs ; car ils n'accablent point de tous les traits ſatyriques que Furetiere a raſſemblés dans la ſomme dédicatoire, ceux qui, chargés d'une nombreuſe famille, ſans patrimoine, ſans penſion du public, n'ont point

d'autre voie de ſubſiſter, que les revenus de leur plume. On excuſe alors la multiplicité de leurs dédicaces, & on admire bien moins que chacun de leurs ouvrages ſoit diviſé en pluſieurs tomes dédiés à autant de gens différents, & que les ſecondes éditions ſoient dédiées à de nouveaux Mécenes; on admire, dis-je, bien moins cela, que l'on n'admire qu'ils viennent à bout de trouver au bout de leur plume la ſubſiſtance honorable de leurs femmes & de leurs enfants, & que ce ſoit l'unique pivot ſur quoi ils faſſent rouler toute une grande famille.

On étend en leur faveur une regle qu'un bel-eſprit a propoſée pour juſtifier ceux qui s'appliquent à des bagatelles. Voici ſes paroles: « Qui ne ſait d'ailleurs que des raiſons » très-ſolides nous attachent quelquefois à » des ouvrages qui ſemblent ne l'être pas, » & qu'un devoir caché & obſcur l'emporte » ſouvent ſans injuſtice ſur cet autre devoir » public & éclatant? Cet homme que vous » blâmez, a trouvé peut-être que, pour ré- » tablir ſa ſanté qui eſt ruinée, pour ſe dé- » fendre de la mauvaiſe fortune, pour le » bien d'une famille dont il eſt l'appui, il lui » eſt plus utile de travailler à des chanſons, » qu'à des traités de morale & de politique». Si cela eſt, je le dirai hardiment, la morale & la politique elles-mêmes lui ordonneront de faire des chanſons; & c'eſt une injuſtice ſans exemple, de condamner les occupa-

tions d'autrui, dont on ne ſait ni les motifs, ni les circonſtances. (*BAYLE.*)

3. Antigone dit à un auteur qui lui avoit dédié un *traité de la juſtice* au ſort de ſes conquêtes: cela eſt fort à propos dans un temps où je prends le bien d'autrui.

4. Mademoiſelle de Scudery parle d'un auteur qui avoit trois épîtres toutes prêtes pour un même livre, pour trois perſonnes fort différentes en condition & en mérite, ayant réſolu d'employer celle dont il pourroit tirer le plus d'utilité, & faiſant ménager cela par une tierce perſonne. En effet il dédia le livre à la perſonne qui lui en donna le plus, quoique de moindre mérite. Cette dame ajoûte qu'un auteur ayant préparé une épître qui pouvoit paſſer pour un grand panégyrique, la ſupprima, parce qu'avant la fin de l'impreſſion, celui à qui il dédioit le livre fut diſgracié. Elle prétend qu'un homme du Dauphiné ayant fait le panégyrique du cardinal de Richelieu, & le trouvant mort quand il arriva, il en fit le panégyrique de la reine mere Anne d'Autriche. Et j'ai ſu auſſi qu'un auteur, après avoir fort loué un homme vivant, & l'avoir loué juſtement, lui ôta toutes les louanges qu'il lui avoit données, ſans qu'il eût fait nulle autre choſe qui l'en rendît indigne, ſinon qu'il étoit mort ſans avoir pu donner à cet auteur ce qu'il croyoit mériter. Tous ces exemples, pourſuit-elle, ſont fort particuliers;

mais on m'en a conté un aſſez plaiſant d'un nommé Rangouze, qui avoit fait un recueil de lettres imprimées ſans chiffres ; de ſorte que le relieur de ce livre mettoit celle que l'auteur vouloit la premiere ; & par ce moyen, tous ceux à qui il donnoit ce volume, ſe voyant à la tête, s'en trouvoient plus obligés. Cela me paroît bien biſarre, & il faut aimer autant à dédier qu'un habile médecin italien, qui, ayant travaillé ſur les aphoriſmes d'Hippocrate, dédia chaque livre de ſes commentaires à un de ſes amis, & la table à un autre.

5. Un auteur a beau préſenter ſon livre en ſouriant, celui qui le reçoit n'en devient que plus ſérieux, & l'on en a vu quelques-uns devenir plus pâles que des morts à la vue d'un livre qui ne leur promettoit pas moins que de les faire vivre éternellement.

6. Il faut que l'épître dédicatoire paye ou protège. Vous n'avez rien donné à votre auteur ; protégez-le donc tout au moins.

DÉFAITE.

1. Coligni étoit plus dangereux après une défaite, que ſes ennemis après une victoire.

2. Les Lacédémoniens, par leur alliance avec le roi de Perſe, qui les renforça d'une flotte nombreuſe & leur ouvrit ſes tréſors, prirent à la fin une telle ſupériorité ſur Athenes leur ennemie, qu'après lui avoir enlevé cent quatre-vingts vaiſſeaux, ils l'aſſiége-

rent, & la forcerent de ſe rendre à diſcrétion. Alors maîtres du ſort d'Athenes, ils aſſemblerent leurs alliés pour en délibérer avec eux & pour le régler. La plûpart, tant elle avoit aigri les eſprits & aliéné les cœurs, vouloient impitoyablement la ruiner de fond en comble. Thebes appuya fortement cet avis. Les Lacédémoniens, plus modérés, crurent qu'on ne pouvoit ni avec sûreté abattre un des principaux boulevards de la Grèce, ni ſans ingratitude exterminer un peuple à qui elle devoit ſon ſalut & ſa gloire. Ils ſe contenterent d'exiger que les Athèniens démoliroient leurs murailles, raſeroient les fortifications faites par Thémiſtocle au célebre port de Pirée, ne pourroient avoir que douze vaiſſeaux armés, & reconnoîtroient les Lacédémoniens pour chefs ſur mer & ſur terre. A ce prix, on donna la paix aux vaincus. Ainſi finit l'empire d'Athenes, qui avoit commencé peu de temps après la défaite des Perſes, & qui dura ſoixante & treize ans. Les Grecs ne firent que changer de maîtres: Sparte reprit ſa ſupériorité; mais ce nouvel empire ne paſſa pas trente ans.

3. La défaite des ennemis domeſtiques doit préparer & commencer celle des ennemis étrangers.

4. En 1356 le prince de Galles s'étoit avancé juſques dans le Berri. Le roi Jean ſe met à ſa pourſuite, & le ſerre de

ſi près, qu'il lui coupe tous les chemins par où il eût pu ſe retirer. Dans cette extrémité, le prince ſe retranche à Maupertuis, à deux lieues de Poitiers, ſur un terrein inégal, embarraſſé de vignes, de haies, de buiſſons, & d'un abord très-difficile à la gendarmerie, qui faiſoit alors la principale force des armées. Il étoit preſqu'impoſſible de le forcer dans ce poſte ; mais on pouvoit l'affamer aiſément. Le prince de Galles offrit de payer tout le dommage qu'il avoit fait dans ſa courſe ; de rendre tous les priſonniers, & de ne point porter les armes contre la France pendant ſept ans. Le roi Jean rejetta ces offres, & exigea que le prince ſe rendît priſonnier avec toute ſon armée. Il auroit pu le contraindre d'accepter toutes ces conditions, s'il eût ſeulement patienté quelques jours ; mais une ardeur imprudente l'aveugla : il attaqua le prince de Galles dans ſes retranchements invincibles. L'armée du roi fut battue, malgré la ſupériorité du nombre ; lui-même reçut deux bleſſures au viſage, eut ſon cheval tué ſous lui, & fut fait priſonnier. On le traita avec tous les égards qui étoient dus à ſon rang ; le prince de Galles lui donna à ſouper dans ſa tente ; on dit qu'il le ſervit lui-même, ſans vouloir s'aſſeoir à table, malgré toutes les inſtances que lui en fit le roi.

Voyez CONQUÉRANTS, COURAGE, TYRANNIE.

DÉFAUTS.

1. Je connois une perſonne qui n'a que de petits défauts ; mais il n'y a aucun de ces défauts qui ne ſoit l'effet ou la cauſe de quelques bonnes qualités. (*C. DE RETZ.*)

2. Je ne ſuis pourtant pas parfait moi-même ; j'ai au contraire de grandes imperfections : je ne ſouffrirai pas cependant qu'elles ſervent d'excuſe à celles de ma femme, & qu'elle en conclue que je doive ſupporter chez elle des défauts qu'elle peut corriger, parce qu'elle en ſupporte chez moi de plus grands. (*PAMELA.*)

3. Car on ne ſe corrige ordinairement d'un défaut que par l'excès contraire.

(*M. DE CRÉBILLON.*)

4. Les grands ſe plaiſent dans les défauts dont il n'y a que les grands qui ſoient capables, parce qu'ils les diſtinguent des petits.

5. On aime à avouer de ſoi les défauts des gens d'eſprit, parce qu'on s'imagine que ceux qui les voient, en regarderont plutôt la cauſe que l'effet.

6. Si c'eſt une petiteſſe d'eſprit de nous déſoler pour quelques défauts que nous tenons de la nature, il n'eſt pas moins indigne de nous enorgueillir pour des avantages que nous recevons de ſa libéralité.

7. Notre amour-propre nous dérobe à nous-mêmes, & nous diminue tous nos dé-

fauts. Nous vivons avec eux, comme avec les odeurs que nous portons, nous ne les ſentons plus ; elles n'incommodent que les autres. Pour les voir dans leur vrai point de vue, il faut les voir dans autrui ; voyez vos imperfections avec les mêmes yeux que vous voyez celles des autres ; ne vous relâchez point ſur cette regle, elle vous accoutumera à l'équité. Examinez votre caractere, & mettez à profit vos défauts ; il n'y en a point qui ne tiennent à quelques vertus, & qui ne les favoriſent. La morale n'a pas pour objet de détruire la nature, mais de la perfectionner. Êtes-vous glorieuſe ? ſervez-vous de ce ſentiment-là pour vous élever au-deſſus des foibleſſes de votre ſexe, pour éviter les défauts qui humilient. Il y a à chaque déréglement du cœur une peine & une honte attachées, qui vous ſollicitent à le quitter. Êtes-vous timide ? tournez cette foibleſſe en prudence ; qu'elle vous empêche de vous commettre. Êtes-vous diſſipatrice, aimez-vous à donner ? il eſt aiſé, de la prodigalité, d'en faire de la généroſité. Donnez avec choix & à propos ; ne négligez pas les indifférents, prenez ſoin des pauvres ; prêtez dans le beſoin ; mais donnez à ceux qui ne peuvent pas rendre. Par-là vous cédez à votre ſentiment, & vous faites de bonnes actions. Il n'y a pas une foibleſſe dont, ſi vous voulez, la vertu ne puiſſe faire quelqu'uſage.

8. Quand on voit le moindre défaut dans une perſonne accomplie, on dit : c'eſt dommage, parce qu'il ne faut qu'un nuage pour éclipſer le ſoleil.

9. Si Damis n'avoit point de défauts, il ne prendroit pas tant de plaiſir à remarquer ceux des autres.

10. Il eſt bien moins rare de trouver des hommes ſans vices, que des hommes ſans défauts.

11. Si quelqu'un vous reprend de vos défauts, ne vous fâchez pas contre lui, mais chagrinez-vous des choſes qu'il vous dit.

12. Heureux celui qui corrige ſes défauts ſur les défauts des autres !

13. Si tu ne veux pas que j'apperçoive tes défauts, ne découvre pas les miens.

14. Les vices partent d'une dépravation du cœur ; les défauts, d'un vice de tempérament ; le ridicule, d'un défaut d'eſprit.

15. Cette réſerve que les hommes gardent entr'eux, en évitant de ſe communiquer les penſées qu'ils ont au déſavantage les uns des autres, fait qu'au lieu que la charité oblige à avertir les perſonnes mêmes de leurs défauts, pour leur donner moyen de s'en corriger, & à les cacher aux autres, pour ne pas bleſſer leur réputation, on fait d'ordinaire tout le contraire, & l'on parle de ces défauts à tout le monde, à l'exception de ceux-là ſeulement qu'il ſeroit utile d'en avertir.

16. Qu'un homme prenne une citrouille pour une femme, on dira de lui qu'il eſt fou : qu'un autre homme prenne une Laïs pour une Pénélope ; ſi cette Laïs, que je ſuppoſe jolie, eſt ſa femme ou ſa maitreſſe, on dira de lui qu'il eſt ſage. Pourquoi cette différence de noms ? C'eſt que le premier défaut eſt celui de peu de perſonnes, & le ſecond celui de preſque tout le monde.

Voyez VICES.

DÉFIANCE.

1. On dit que les poſtes ſont sûres ; mais la défiance l'eſt davantage.

2. On eſt ſouvent plus dupe par la défiance, que par la confiance. (*C. DE RETZ.*)

3. Je crois en effet qu'il eſt plus honorable d'être ſouvent trompé, que de ſe défier toujours. (*Hiſt. d'Henriette.*)

4. L'art enſeigne à fortifier les villes par des travaux & de grands frais ; la nature, plus ſimple & non moins ingénieuſe, ceint & entoure le ſage d'un boulevard qui le couvre de tous côtés, la défiance.

5. Le lieu que choiſirent Antoine & Octave, pour leur premiere entrevue, après leur révolte contre le ſénat, fut une petite île à deux milles de Boulogne, formée par le Rhénus qui coule aux environs de cette ville. Ils s'y rencontrerent avec toutes les précautions qui convenoient à leur caractere ; troublés par leur jalouſie & leurs ſoup-

çons, accompagnés de leurs meilleures troupes, c'eſt-à-dire chacun de cinq légions qui avoient leur camp ſéparé à la vue de l'île. Lépidus y entra le premier, comme l'ami commun des deux autres, pour reconnoître la place, & s'aſſurer qu'il n'y avoit rien à craindre de la trahiſon. Lorſqu'il eut donné le ſignal dont on étoit convenu, Antoine & Octave s'avancerent des deux côtés de la riviere, & paſſerent dans l'île ſur des ponts, où ils laiſſerent, chacun de leur côté, une garde de trois cents hommes. Au lieu de s'embraſſer en s'abordant, leur premier ſoin fut d'obſerver s'ils n'avoient rien à redouter l'un de l'autre, & de viſiter même leurs habits, dans la crainte qu'il ne s'y trouvât quelque poignard ou quelqu'autre arme cachée. Après cette cérémonie, Octave prit ſa place entre les deux autres, c'eſt-à-dire, la plus honorable, parce qu'il étoit revêtu de la dignité conſulaire.

6. Jules-Céſar a des traits d'humanité & de clémence; mais j'ai peine à lui pardonner deux fautes, l'une de ne s'être point encore aſſez défié de Brutus, l'autre de s'être laiſſé préſenter le diadême, & d'avoir fait une tentative ſi périlleuſe; car, quant à l'amour de Cléopâtre, je trouverois les grands perſonnages bien malheureux, s'ils étoient obligés de ne vivre que pour la gloire. J'eſtime autant la conquête de cette reine que celle de l'Egypte entiere. Du tempérament dont Cé-

ſar étoit, il en devoit devenir amoureux; c'eſt une marque de ſon bon goût : je le loue d'avoir été *formarum ſpectator elegans*. Il ſuffit qu'on traite ces choſes d'amuſement, & qu'elles ne détournent pas un grand perſonnage de ſon chemin. Alexandre & M. le Prince en ont uſé de la ſorte. Je pourrois tirer mes exemples de plus haut, & alléguer Jupiter *. *Quem Deum !* Jules-Céſar a donc pu le faire. Je ſouhaiterois ſeulement que ſa paſſion ne l'eût point mis en un danger auſſi grand que celui où il ſe trouva. Je ſouhaiterois encore, pour le bien univerſel de tous les peuples d'alors, qu'il eût été auſſi ſuperſtitieux & auſſi adonné aux devins & aux ſonges, que l'étoit le prince de Macédoine ; il n'auroit pas été au ſénat ſe livrer à ſes ennemis. Je conclus de-là que la défiance eſt bonne, quand on eſt au ſuprême degré de la fortune. (*LA FONTAINE.*)

7. Beaucoup de défiances & d'eſpérances raiſonnables ſont trompées.

8. On découvre tant de choſes indignes, & on en entend ſi ſouvent d'imaginées par la calomnie, qu'on ne ſait plus que croire. Plus on a d'inclination à aimer la vertu & à s'y confier, plus on eſt embarraſſé & troublé en ces occaſions. Il n'y a que le goût de la vérité & un certain diſcernement de la ſincere vertu, qui puiſſe empêcher de tom-

* Alluſion à Louis XIV.

ber dans l'inconvénient d'une défiance universelle, qui ſeroit un très-grand mal.

9. Il y a des gens qui gardent juſqu'aux moindres billets de leurs amis, & qui ſurtout conſervent précieuſément les billets dont ils ſe pourroient prévaloir, en cas de rupture. Ils font réflexion ſur l'inconſtance de nos paſſions; ils aiment, comme ſi un jour ils devoient haïr. Il eſt certain que ceux qui conſervent, dans cette vue, les lettres de leurs amis, leurs converſations, leurs confidences, ſont de très-mal-honnêtes gens.

10. Chacun, vous ne l'ignorez pas, a ſes maximes: il eſt dans les miennes, par exemple, que, dans la poſition où je ſuis, une femme ne ſauroit ni ſe craindre trop tôt, ni, quoi qu'il en puiſſe coûter à l'amour-propre, penſer trop mal d'elle-même.

(*Lettr. de la ducheſſe de... au duc de...*)

11. Louis XI, en 1475, s'étant rendu à Amiens, & ſachant qu'Edouard IV, roi d'Angleterre, n'en étoit éloigné que d'une demi-lieue, lui envoya trois cents chariots d'excellent vin... Les deux rois ont une entrevue à Péquigni, petite ville à trois lieues d'Amiens, ſur la riviere de Somme. On fit un pont ſur la riviere, & ſur le pont une barriere ou treillis de barreaux dreſſés en telle façon, que l'on pouvoit ſeulement paſſer les bras à travers. Il n'y avoit point de guichet par où l'on pût paſſer le corps entier. On ſe ſouvenoit encore du duc de Bour-

gogne, aſſaſſiné ſur le pont de Montereau; dans l'entrevue qu'il eut avec le dauphin Charles. Edouard s'avança vers le roi de France, vêtu de drap d'or, & portant ſur la tête une barette ou toque de velours noir, enrichie d'une grande fleur-de-lys de pierreries; beau prince & de grande taille, mais qui commençoit à s'engraiſſer & prendre ventre. Quand il fut à cinq pieds de la barriere, il ôta ſa toque, & fit par trois fois une révérence très-profonde au roi de France. Louis l'attendoit, appuyé contre la barriere: il lui rendit le ſalut, & l'embraſſant *par entre les barreaux*, « Monſieur mon » couſin, lui dit-il, vous ſoyez le bien venu: » il n'y a homme au monde que je deſiraſſe » tant à voir que vous; & loué ſoit Dieu » de ce que nous ſommes-ci aſſemblés à ſi » bonne intention ». Sur la fin de l'entretien, Louis, qui aimoit à plaiſanter, dit, en riant, à Edouard qu'il falloit qu'il vînt à Paris, & qu'il le fêtoieroit avec les dames, & qu'il lui bailleroit monſeigneur le cardinal de Bourbon pour confeſſeur, qui étoit celui qui l'abſoudroit très-volontiers de ce péché, s'aucun y commettoit. Cette propoſition ne pouvoit manquer d'être agréable à Edouard, le prince le plus galant de ſon temps. Mais Louis eût été bien embarraſſé, ſi on l'eût pris au mot. En s'en retournant, il dit confidemment à Commines, qu'il avoit trouvé le roi d'Angleterre ſi près de venir à Paris, que cela

ne lui avoit point plu ; que c'étoit un très-beau roi ; qu'il aimoit fort les femmes ; qu'il pourroit trouver quelqu'affétée à Paris, qui lui pourroit bien dire tant de belles paroles, qu'elle lui feroit envie de revenir.

Voyez ENFANTS, JUGES.

DÉGÉNÉRATION.

Si l'on admet une fois qu'il y ait des *familles* dans les plantes & dans les animaux, que l'âne ſoit de la famille du cheval, & qu'il n'en différe que parce qu'il a dégénéré, on pourra dire également que le ſinge eſt de la *famille* de l'homme, que c'eſt un homme dégénéré, que l'homme & le ſinge ont eu une origine commune comme le cheval & l'âne ; que chaque *famille*, tant dans les animaux que dans les végétaux, n'a eu qu'une ſeule ſouche, & même que tous les animaux ſont venus d'un ſeul animal, qui, dans la ſucceſſion des temps, a produit, en ſe perfectionnant & en dégénérant, toutes les races des autres animaux.

Les naturaliſtes, qui établiſſent ſi légerement des familles dans les animaux & dans les végétaux, ne paroiſſent pas avoir aſſez ſenti toute l'étendue de ces conſéquences, qui réduiroient le produit immédiat de la création à un nombre d'individus auſſi petit que l'on voudroit : car s'il étoit une fois prouvé qu'on pût établir ces *familles* avec raiſon ; s'il étoit acquis que dans les animaux, &

même dans les végétaux, il y eût, je ne dis pas pluſieurs eſpéces, mais une ſeule qui eût été produite par la dégénération d'une autre eſpéce; s'il étoit vrai que l'âne ne fût qu'un cheval dégénéré, il n'y auroit plus de bornes à la puiſſance de la nature, & l'on n'auroit pas tort de ſuppoſer que d'un ſeul être elle a ſu tirer avec le temps tous les autres êtres organiſés.

Mais non, il eſt certain, par la révélation, que tous les animaux ont également participé à la grace de la création, que les deux premiers de chaque eſpéce & de toutes les eſpéces ſont ſortis tout formés des mains du créateur, & l'on doit croire qu'ils étoient tels alors à-peu-près, qu'ils nous ſont aujourd'hui repréſentés par leurs deſcendants: d'ailleurs depuis qu'on obſerve la nature, depuis le temps d'Ariſtote juſqu'au nôtre, l'on n'a pas vu paroître d'eſpéces nouvelles, malgré le mouvement rapide qui entraîne, amoncelle, ou diſſipe les parties de la matiere, malgré le nombre infini de combinaiſons qui ont dû ſe faire pendant ces vingt ſiécles, malgré les accouplemens fortuits des animaux d'eſpéces éloignées ou voiſines, dont il n'a jamais réſulté que des individus viciés & ſtériles, & qui n'ont pu faire ſouche pour de nouvelles générations. La reſſemblance, tant extérieure qu'intérieure, fût-elle dans quelques animaux encore plus grande qu'elle ne l'eſt dans le che-

val & dans l'âne, ne doit donc pas nous porter à confondre ces animaux dans la même *famille*, non plus qu'à leur donner une commune origine; car s'ils venoient de la même ſouche, s'ils étoient en effet de la même *famille*, on pourroit les rapprocher, les allier de nouveau, & défaire avec le temps ce que le temps auroit fait.

Il faut de plus conſidérer que, quoique la marche de la nature ſe faſſe par nuances & par degrés, ſouvent imperceptibles, les intervalles de ces degrés ou de ces nuances ne ſont pas tous égaux à beaucoup près; que plus les eſpéces ſont élevées, moins elles ſont nombreuſes, & plus les intervalles des nuances qui les ſéparent y ſont grands; que les petites eſpéces, au contraire, ſont très-nombreuſes, & en même temps plus voiſines les unes des autres, en ſorte qu'on eſt d'autant plus tenté de les confondre enſemble dans une même *famille*, qu'elles nous embarraſſent & nous fatiguent davantage par leur multitude & par leurs petites différences, dont nous ſommes obligés de nous charger la mémoire: mais il ne faut pas oublier que ces *familles* ſont notre ouvrage, que nous ne les avons faites que pour le ſoulagement de notre eſprit; que, s'il ne peut comprendre la ſuite réelle de tous les êtres, c'eſt notre faute & non pas celle de la nature, qui ne connoît point ces prétendues

familles, & ne contient en effet que des individus.

Un individu eſt un être à part, iſolé, détaché, & qui n'a rien de commun avec les autres êtres, ſinon qu'il leur reſſemble, ou bien qu'il en différe : tous les individus ſemblables, qui exiſtent ſur la ſurface de la terre, ſont regardés comme compoſant l'eſpéce de ces individus ; cependant ce n'eſt ni le nombre ni la collection des individus ſemblables qui fait l'eſpéce, c'eſt la ſucceſſion conſtante & le renouvellement non interrompu de ces individus qui la conſtituent ; car un être qui dureroit toujours ne feroit pas une eſpéce, non plus qu'un million d'êtres ſemblables qui dureroient auſſi toujours : l'eſpéce eſt donc un mot abſtrait & général, dont la choſe n'exiſte qu'en conſidérant la nature dans la ſucceſſion des temps, & dans la deſtruction conſtante & le renouvellement tout auſſi conſtant des êtres : c'eſt en comparant la nature d'aujourd'hui à celle des autres temps, & les individus actuels aux individus paſſés, que nous avons pris une idée nette de ce que l'on appelle eſpéce, & la comparaiſon du nombre ou de la reſſemblance des individus n'eſt qu'une idée acceſſoire, & ſouvent indépendante de la premiere ; car l'âne reſſemble au cheval plus que le barbet au levrier, & cependant le barbet & le levrier ne ſont qu'une même eſ-

péce, puiſqu'ils produiſent enſemble des individus qui peuvent eux-mêmes en produire d'autres, au lieu que le cheval & l'âne ſont certainement de différentes eſpéces, puiſqu'ils ne produiſent enſemble que des individus viciés & inféconds.....

L'eſpéce n'étant donc autre choſe qu'une ſucceſſion conſtante d'individus ſemblables, & qui ſe reproduiſent, il eſt clair que cette dénomination ne doit s'étendre qu'aux animaux & aux végétaux, & que c'eſt par un abus des termes ou des idées que les nomenclatures l'ont employée pour déſigner les différentes ſortes de minéraux: on ne doit donc pas regarder le fer comme une eſpéce, & le plomb comme une autre eſpéce, mais ſeulement comme deux métaux différents; & l'on verra dans notre diſcours ſur les minéraux, que les lignes de ſéparation que nous emploierons dans la diviſion des matieres minérales, ſeront bien différentes de celles que nous employons pour les animaux & pour les végétaux.

Quoiqu'on ne puiſſe pas démontrer que la production d'une eſpéce par la dégénération, ſoit une choſe impoſſible à la nature, le nombre des probabilités contraires eſt ſi énorme, que philoſophiquement même on n'en peut gueres douter; car ſi quelque eſpéce a été produite par la dégénération d'un autre, ſi l'eſpéce de l'âne vient de l'eſpéce du cheval, cela n'a pu ſe faire que ſuc-

ceſſivement & par nuances; il y auroit eu entre le cheval & l'âne un grand nombre d'animaux intermédiaires, dont les premiers ſe ſeroient peu-à-peu éloignés de la nature du cheval, & les derniers ſe ſeroient approchés peu-à-peu de celle de l'âne; & pourquoi ne verrions-nous pas aujourd'hui les repréſentants, les deſcendants de ces eſpéces intermédiaires? Pourquoi n'en eſt-il demeuré que les deux extrêmes? (*M. DE BUFFON.*)

Voyez ESPECES.

DÉISTES.

1. Tous les incrédules me ſont ſuſpects du côté du cœur & des mœurs; & s'ils vouloient parler ſincerement, ils avoueroient qu'ils ſe défient tous les uns des autres à cet égard. Mais il n'y en a point qui me le ſoient davantage que ces déiſtes inconſéquents, qui nient les peines & les récompenſes futures, & qui croient que Dieu n'exige d'eux que le ſtérile aveu de ſon exiſtence, de ſa grandeur & de leur petiteſſe. S'il eſt des athées de ſyſtême, leur ſyſtême eſt mieux lié. En effet, quand on reconnoît un Dieu auteur du monde, s'arrêter-là, & ne pas reconnoître en même temps un Dieu vengeur des crimes & rémunérateur des vertus, ce ne peut être l'effet que de cette eſpéce d'aveuglement qui a ſa ſource dans le cœur. Ou Dieu eſt juſte, ou il n'y a point de Dieu; ou Dieu n'eſt pas juſte, ou il y a une providence; & ſi l'homme de bien infortuné

n'a rien à eſperer après cette vie, ſi le coupable heureux n'a rien à craindre, la providence n'eſt plus qu'une chimere; & cet attribut de la divinité, par lequel principalement elle exiſte pour nous, reſte ſans défenſe contre les objections de l'athée. Un Dieu, un Dieu juſte, une providence, une autre vie, toutes ces vérités tiennent l'une à l'autre par un enchaînement néceſſaire; & ne les pas admettre également, c'eſt rompre le fil des conſéquences, c'eſt renverſer toutes les loix du raiſonnement.

2. Pourquoi tant d'orgueil dans des hommes qui n'eſperent plus d'être? & comment peuvent-ils déſeſperer d'être avec tant d'orgueil? . . . Il ſemble qu'on ne faſſe plus myſtere aujourd'hui de ſe donner pour déïſtes. Ce n'eſt apparemment que pour ſe mettre à couvert du ſoupçon de l'athéïſme, dont le nom inſpire trop d'horreur pour oſer s'en faire gloire. Mais quelle différence peut-on mettre entre ne point reconnoître de Dieu, & convenir qu'il en eſt un, ſans s'embarraſſer de lui rendre ſes hommages?

(*Philoſophe bienfaiſant.*)

3. Le théïſte peut tout au plus riſquer quelque choſe pour gagner infiniment; & l'athée aime mieux perdre tout que de rien riſquer. L'un eſt nourri d'une eſpérance flatteuſe, l'autre attend & deſire l'anéantiſſement qu'on ne peut regarder comme un

avantage, & dont on n'a d'ailleurs aucune certitude. (*Traité de la véritable religion.*)

4. Il ne s'agit pas moins que de ſavoir s'il eſt ſpinoſiſte & déïſte ; &, quoique ces deux accuſations ſoient par elles-mêmes contradictoires, on le mene ſans ceſſe de l'une à l'autre. Toutes les deux étant incompatibles, ne peuvent pas le rendre plus coupable qu'une ſeule; mais toutes les deux peuvent le rendre plus odieux.

(*Défenſe de l'eſprit des loix.*)

5. J'ai découvert à Paris un nombre infini de Juifs, qui le ſont ſans croire l'être, & ſans en rien ſavoir .... Tout ce qu'on appelle ici eſprits-fort, gens du bel-air, femmes du monde, ſe contentent de croire un Dieu, je ne ſais ſi nous pouvons leur refuſer le titre de Juifs; ceux-ci croient un Dieu qui a créé l'univers, qui récompenſe les bons, & punit les méchants. Que croyons-nous davantage? (*Lettres juives.*)

DÉLICATESSE.

1. La délicateſſe ſe définit aſſez par elle-même: c'eſt une fineſſe dans l'eſprit, & même une juſteſſe.

2 Fatmé, en s'abandonnant aux deſirs de Dahis, annonçoit aſſez qu'elle avoit auſſi peu de délicateſſe que de vertu; & n'exigeoit pas de lui cette vivacité dans les tranſports, ces tendres riens que la fineſſe de l'ame

l'ame, & la politeſſe des manieres rend ſupérieurs aux plaiſirs, ou qui, pour mieux dire, les font eux-mêmes.

(*M. DE CRÉBILLON.*)

3. Il eſt bien vrai que plus on eſt délicat, plus on s'amuſe de bagatelles. Le ſentiment ſeul connoît ces tendres écarts qu'il imagine, & qu'il varie ſans ceſſe.

4. Plus on a de délicateſſe, plus on a les paſſions vives.

5. Les femmes jugent d'ordinaire de la paſſion qu'on a pour elles, par le ſoin qu'on prend de leur plaire & de les chercher; mais ce n'eſt pas une choſe difficile, pour peu qu'elles ſoient aimables; ce qui eſt difficile, c'eſt de ne s'abandonner pas au plaiſir de les ſuivre, c'eſt de les éviter par la peur de laiſſer paroître au public, & quaſi à elles-mêmes, les ſentiments que l'on a pour elles. Et ce qui marque encore mieux un véritable attachement, c'eſt de devenir entiérement oppoſé à ce que l'on étoit, & de n'avoir plus d'ambition, ni de plaiſir, après avoir été toute ſa vie occupé de l'un & de l'autre. (*Me DE LA FAYETTE.*)

6. Les effets de la délicateſſe du goût ſont les mêmes que ceux de la délicateſſe du ſentiment; l'une & l'autre étendent la ſphere de nos plaiſirs & de nos peines.

7. Les gens délicats ſont ceux qui, à chaque idée ou à chaque goût, joignent beau-

coup d'idées ou beaucoup de goûts acceſſoires. Les gens groſſiers n'ont qu'une ſenſation; leur ame ne ſait compoſer, ni décompoſer; ils ne joignent ni n'ôtent rien à ce que la nature donne: au lieu que les gens délicats dans l'amour ſe compoſent la plûpart des plaiſirs de l'amour. Polixene & Apicius portoient à la table bien des ſenſations inconnues à nous autres mangeurs vulgaires; & ceux qui jugent avec goût des ouvrages d'eſprit, ont & ſe ſont fait une infinité de ſenſations que les autres hommes n'ont pas.

8. La délicateſſe eſt la fineſſe du ſentiment; la fineſſe eſt la délicateſſe de l'eſprit.
(*M. MARMONTEL.*)

9. On voit des amants, (& ce ſont les plus délicats), qui querellent toujours leurs maitreſſes, parce qu'ils leur trouvent de légers défauts, & qu'ils voudroient les voir parfaites.

10. On trouve à la cour une délicateſſe de goût en toutes choſes, qui vient d'un uſage continuel des ſuperfluités d'une grande fortune, de la variété, & ſur-tout de la laſſitude des plaiſirs, de la multiplicité, de la confuſion même des fantaiſies, qui, lorſqu'elles ſont agréables, y ſont toujours bien reçues.

11. Les gens délicats ſont ingénieux pour les plaiſirs des autres, ils ſont fertiles en

dégoûts pour eux-mêmes ; &, dans l'idée qu'ils ont de la perfection des choſes, trop difficiles à ſe contenter.

12. La délicateſſe eſt quelquefois une légere nuance de galimathias, répandue habilement ſur une penſée claire d'elle-même, & que tout le monde entendroit d'abord, ſans cet effet d'une imagination heureuſe.

13. On parle d'une perſonne qui avoit le palais ſi délicat, qu'après avoir éprouvé dix ſortes de thé, il pouvoit diſtinguer celle qu'on lui offroit, ſans qu'il en vit la couleur. Bien plus, ſi on lui en faiſoit boire de deux ſortes mêlées enſemble dans une égale proportion, il les diſcernoit toutes deux ; il a même pouſſé l'expérience ſi loin, qu'après avoir bu d'un mélange de trois ſortes, il les a d'abord reconnues.

C'eſt ainſi qu'un homme qui a le goût fin & délicat pour les ouvrages d'eſprit, ne découvre pas ſeulement en général les beautés & les imperfections d'un auteur, mais ſes différentes manieres de penſer & de s'exprimer, qui le diſtinguent de tous les autres écrivains, avec toutes celles qui ne ſont pas de ſon crû, & les ſources où il les a puiſées.

14. La délicateſſe eſt plus ſouvent le poiſon des plaiſirs, qu'elle n'y ajoûte de charmes. Notre imagination va toujours au-delà de nous-mêmes, & nos beſoins ſont plus aiſés à ſatisfaire que nos idées.

15. Que j'aie tort ou raiſon ; dans un

homme, l'amour ne ſera jamais à mes yeux qu'un deſir caché plus ou moins, ſous des apparences de délicateſſe.

(*Lettr. de la ducheſſe de... au duc de...*)

16. Je ne liſois de plaiſir dans ſes yeux, ou du moins je n'y en liſois un tranquille, que quand, preſſé par l'excès de ſes charmes, il m'arrivoit de lui dire tendrement que je l'adorois: je ne pouvois contenter ſon cœur qu'en le répétant ſans ceſſe. Qu'elle-même le prononçoit bien! que d'ame! que de nobleſſe! que de vérité! & avec cela, combien de fineſſe dans ce qu'elle me diſoit, & que ſon ſentiment lui donnoit d'avantage ſur moi! Que, malgré tout mon art, elle le ſentoit bien, & que ſa ſupériorité lui étoit cruelle, où l'égalité ſeule auroit pu la ſatisfaire!

17. Autrefois il exiſtoit parmi nous un honneur plein d'enthouſiaſme; ce ſiecle-là que nous appellons barbare, a pourtant vu ce beau regne. Si, de notre temps, l'honneur a perdu, nous avons, dans d'autres articles, de certaines délicateſſes inconnues au ſiecle dernier. Le ſur-intendant Fouquet donna, par exemple, à Louis XIV une fête ſuperbe dans ſon château de Vaux, & fit dépoſer, dans la chambre de chaque ſeigneur de la ſuite du roi, une certaine quantité de louis d'or, pour ceux qui pouvoient manquer d'argent au jeu. Perſonne ne prit ce procédé pour une offenſe, & même il fut

admiré. Si quelque miniſtre des finances riſquoit d'en faire autant aujourd'hui, la délicateſſe de ſes hôtes en ſeroit bleſſée avec raiſon ; tous refuſeroient avec hauteur & dignité.

Voyez INJURE.

DÉLICES.

1. Il n'y a point de délices qui ne perdent ce nom, quand l'abondance & la facilité les accompagnent. (*Mᵉ DE SÉVIGNÉ.*)

2. Rien ne découvre mieux à mon ſens l'intention de la nature au ſujet des plaiſirs, que toutes les choſes qu'elle a produites ; il n'y en a preſque pas une ſeule à quoi elle n'ait attaché de l'agrément. Voyez la terre, l'étonnante quantité d'arbres de toutes eſpece, de plantes, d'animaux, de fleurs & de fruits, dont un grand nombre contente tout-à-la-fois la vue, le goût, l'odorat & tous les ſens. La mer eſt pleine de mille choſes délicieuſes & utiles ; les cieux, les aſtres, les feux divers qui y naiſſent, toutes ces beautés infinies qui y ſont étalées ſans ceſſe & ſi diverſement donnent-elles un médiocre plaiſir aux yeux mêmes les moins intelligents ?

Je vous défie de tourner la vue en quelqu'endroit du monde, ſans trouver mille objets qui ne l'attachent & ne la réjouiſſent. A chaque pas qu'on fait, on met le pied ſur quelque beauté & ſur quelque choſe de

doux. La nature ſe plaît à nous marquer une amitié toujours nouvelle, ſource inépuiſable de délices; elles ſortent de tous côtés; chaque ſaiſon a les ſiennes, dont la variété nous réjouit autant qu'elle l'abondance. La libéralité de la nature égale ſes richeſſes; il eſt impoſſible de me ſauver de tant de plaiſirs qui m'entourent de toutes parts, qui s'offrent en foule, & ſemblent me chercher.

Aſſurément ſi Dieu nous avoit voulu interdire tout-à-fait la jouiſſance des choſes agréables, il ne nous les auroit pas données avec tant de profuſion, & il n'en auroit point fait naître; il nous auroit borné lui-même au pur néceſſaire.

Nous n'avions beſoin abſolument pour vivre, que de pain & d'eau, & de quelques peaux de bêtes; cependant il lui a plu de produire cent fois plus de choſes pour le ſeul plaiſir, qu'il n'y en a pour la ſimple utilité.

En bonne-foi, croirons-nous que Dieu ait créé tout cela pour nous perdre? A-t-il peint les fleurs de couleurs ſi vives & ſi aimables, pour nous empoiſonner? En un mot, nous a-t-il tendu des piéges dans cette prodigieuſe quantité de choſes délicieuſes qu'il nous offre par-tout?

N'ayons pas un ſentiment ſi bas & ſi injuſte de la Divinité; il vaudroit mieux que nous n'euſſions jamais été, que d'être réduits à ne pouvoir ſubſiſter que par des cho-

ſes douces & en même temps criminelles. Si nous étions dans cette miſérable condition, il faudroit ſans doute adorer Dieu; mais ce ne pourroit être qu'en gémiſſant.

D'un autre côté, il ne ſeroit pas moins abſurde de dire que Dieu ait créé toutes ces choſes inutilement. Non, ſans doute, tout eſt deſtiné pour notre uſage; tant d'objets doux & merveilleux tout enſemble n'ont pas été faits pour un ſimple ſpectacle, ou par hazard. Ces biens nous ſont donnés par une main trop bonne; ce ſont des préſents qui nous viennent d'une libéralité préméditée, & d'une ſageſſe qui a les yeux toujours ouverts ſur nos beſoins & ſur notre foibleſſe.

Si cela eſt ainſi, & que toutes choſes aient été faites à deſſein pour nous, il ne faut pas en condamner la nature: on ne peut crier contre ceux qui en uſent avec modération; &, ſans mentir, il ſeroit bien ridicule que nous, qui ne ceſſons jamais de demander à Dieu de nouvelles graces, refuſaſſions celles qu'il nous fait tous les jours, ſans que nous les demandions.

(*Dialogue de Patru & d'Ablancourt.*)

3. Ne point être vaincu des grandes choſes, dit ſaint Cyprien, & pouvoir réſiſter aux petites, ſont deux choſes toutes différentes.

Annibal, victorieux de l'Eſpagne & de l'Italie, ſe laiſſa vaincre aux délices de Capoue: il ſubjugua les Romains, mais il fut

vaincu par ſa victoire. Les conquérants n'ont point de plus dangereux ennemis qu'eux-mêmes.

Voyez ACTIONS, BIENS, BONNE-CHERE, PLAISIRS, PÉCHÉ, SAINTS.

DÉLUGES.

1. Nous connoiſſons, par l'hiſtoire ancienne, trois déluges; celui de Noé, celui d'Ogygès dans l'Attique, & celui de Deucalion en Theſſalie.

2. Eusèbe rapporte deux témoignages au ſujet des déluges, dont l'un eſt de Mélon, qui dit que la Syrie avoit été autrefois inondée dans toutes les plaines; l'autre eſt d'Abidénus, qui dit que, du temps du roi Siſithrus, il y eut un grand déluge qui avoit été prédit par Saturne. Plutarque, *de ſolertiâ animalium*, Ovide & les autres mythologiſtes, parlent du déluge de Deucalion, qui s'eſt fait, dit-on, en Theſſalie environ ſept cents ans après le déluge univerſel. On prétend auſſi qu'il y en a eu un plus ancien dans l'Attique du temps d'Ogygès, environ deux cent trente ans avant celui de Deucalion.

Dans l'année 1095, il y eut un déluge en Syrie qui noya une infinité d'hommes. En 1164, il y en eut un ſi conſidérable dans la Friſe, que toutes les côtes maritimes furent ſubmergées avec pluſieurs milliers d'hommes. En 1218, il y eut une autre inondation qui fit périr près de cent mille hom-

mes, ainſi qu'en 1550. Il y a d'autres exemples de ces grandes inondations, comme celle de 1604, en Angleterre, &c.

3. D'un bout de la terre à l'autre, dans les grands continents & dans les petites îles, ſur la côte des montagnes, & bien avant ſous terre, on trouve, d'une maniere uniforme, des lits entiers de coquillages, quelquefois tout différents, ſouvent d'une même eſpece, des dents de poiſſons de mer, des poiſſons pétrifiés, des œufs de poiſſons, des plantes marines, ou pétrifiées, ou empreintes ſur des pierres; en un mot, toutes les dépouilles de la mer. Qui peut les avoir diſperſés dans tout le globe, ſinon un événement univerſel?

Quelques ſavants ont eu recours à des alluvions, à des volcans, dont l'hiſtoire ne nous dit pas le mot. Mais des phyſiciens plus croyables, je veux dire les maçons, les ouvriers qui travaillent aux mines, & les voyageurs ſenſés, n'ont point d'autre dénouement, à la vue de ces corps marins répandus & enterrés par-tout, que le bouleverſement arrivé au déluge univerſel. Et tandis que les ſavants, plutôt que de penſer comme les autres, imaginent des accidents locaux qui ne ſatisfont pas, le peuple ſent tout ſimplement & unanimement le rapport de cette diſperſion des dépouilles de l'Océan avec l'hiſtoire du déluge que Moyſe nous a conſervée.

Ces pétrifications, en apparence inutiles ; parlent à tous les yeux ; le langage en eſt entendu du peuple le plus groſſier. Ce ſont autant de monuments que la providence nous a laiſſés du plus mémorable de tous les événements, & qui ſont à côté de l'hiſtoire de Moyſe, ce que ſont les médailles à côté de l'hiſtoire romaine.

4. Le déluge univerſel, qui éleva les eaux quinze coudées au-deſſus des plus hautes montagnes, eſt une choſe inexécutable par les loix de la nature, que nous connoiſſons. On compte que la mer, en prenant enſemble les fonds qu'on a ſondés, & ceux qui ſont inacceſſibles à la ſonde, peut avoir environ mille pieds de profondeur ; elle n'en a que cinquante en beaucoup d'endroits, & ſur les côtes bien moins. Or les montagnes, vers Quito, s'élevent au-deſſus du niveau de la mer de plus de dix mille pieds. Il auroit donc fallu dix Océans l'un ſur l'autre élevés ſur la moitié aqueuſe du globe, & dix autres Océans ſur l'autre moitié ; & comme la ſphere auroit alors plus de circonférence, il faudroit encore quatre Océans pour en couvrir la ſurface aggrandie. Ainſi, il faudroit vingt-quatre Océans au moins, pour inonder le ſommet des montagnes de Quito. A quoi eſt-on réduit, quand on veut approfondir ce qu'il ne faut que reſpecter !

Voyez MER.

DENRÉES.

1. Aujourd'hui que la communication eſt générale entre les nations, que nos beſoins ſe ſont multipliés par l'habitude de jouir des productions de l'art ou de la nature, tirées des pays les plus éloignés ; chaque nation eſt dans une ſorte de dépendance de toutes les autres. Le prince qui interdit l'entrée d'une denrée, ou d'une marchandiſe de ſes voiſins, ou qui les charge de droits, doit s'attendre que ces mêmes voiſins s'en vengeront par la prohibition de quelque production du pays où l'on a donné ce mauvais exemple.

D'un autre côté, quand un ſouverain cherche à favoriſer dans ſes états une branche de production ou d'induſtrie qui n'eſt pas parvenue à un état ſuffiſant de conſiſtance, la route uſitée eſt de mettre des obſtacles à l'introduction de denrées ou de marchandiſes ſemblables venant de l'étranger : l'augmentation de droits eſt un des plus ſûrs moyens de rendre cette introduction difficile. C'eſt l'affaire du ſouverain, que de comparer ce qu'il riſque de perdre dans cette occaſion, par des repréſailles de ſurcharge de droits, dont ſes voiſins ſont maîtres de faire uſage. Cette comparaiſon demande un eſprit de calcul dont très-peu de perſonnes ſont capables.

Les matieres premieres des manufactures

peuvent manquer dans le pays le plus peuplé d'hommes induſtrieux ; le territoire le plus fécond & le mieux cultivé peut ſe refuſer à la production de denrées néceſſaires à la ſubſiſtance ou à d'autres beſoins ; il devient alors prudent, & même indiſpenſable de n'établir que des droits très-moderés ſur les matieres premieres, & ſur les denrées dont on ne peut, ou dont on ne ſait pas ſe paſſer.

Dans les pays mêmes où les matieres premieres ſont ordinairement ſurabondantes, l'intempérie des ſaiſons ſuffit pour jetter dans le déſœuvrement une multitude de bras occupés à les préparer, & qui n'ont pas d'autre moyen de ſubſiſtance. Il eſt d'uſage alors, 1° de défendre la ſortie de ces matieres, afin de conſerver au travail national tout ce qui en exiſte dans l'état ; 2° de faciliter l'introduction de ſemblables matieres venant de l'étranger. On ſe propoſe deux choſes par cette introduction ; l'une d'entretenir toutes les mains induſtrieuſes ; l'autre de ramener le prix de la matiere à ſon taux naturel, dont elle s'éloigne toujours, lorſqu'elle eſt rare.

Dans tous ces cas, (& l'on pourroit en propoſer mille autres,) il eſt évident que la détermination des gênes ou des facilités employées dans un tarif ne dépend pas de la volonté du prince ; cette détermination n'eſt que l'effet des avantages naturels des états voiſins, ou de leur conduite ; du degré

de fécondité du territoire, & de l'abondance ou de la diſette des productions expoſées à l'inſtabilité des ſaiſons.

2. Sous les rois de la premiere race, les impôts ſur les terres ſe payoient de leurs productions, & les rois n'étoient riches qu'en denrées. L'or, l'argent & les meubles précieux, leur venoient, en grande partie, du butin fait à la guerre. Leurs domaines conſiſtoient en pluſieurs châteaux ou maiſons de campagne, où ils alloient paſſer le temps néceſſaire pour conſommer les fruits des terres qui en dépendoient.

3. Dans l'île de Lieou-Kieou, royaume ſitué entre la Chine & le Japon, le ſucre eſt noir, & les confitures n'en ſont pas moins bonnes. Le ſoufre vient de l'île de Soufre, qui fait partie de ces contrées.

(*Mém. géog. phyſ. & hiſt.*)

Voyez COMMERCE, PROTECTEURS.

DENSITÉ.

L'éther, qui ſe diſtribue dans les corps que l'on ſent plus froids les uns que les autres, ſe trouve, comme nous en aſſûre le thermomètre, également chaud dans tous, dans l'eau, dans les métaux, dans le marbre, dans l'air, dans la laine, dans le duvet, dans la plume, &c. Mais pourquoi ces corps, qui ſont pénétrés par un éther qui a dans tous le même degré de chaleur, ne ſont-ils pas également chauds; & pourquoi ces différents genres de corps ne refroidiſſent-ils

pas également les corps qu'ils touchent, & qui les ſurpaſſent en chaleur ? Pluſieurs cauſes, ce ſemble, paroiſſent y contribuer.

1° L'éther, quoiqu'également chaud, peut ne ſe pas trouver en même quantité dans les différents corps; parce que les uns ſont plus rares & les autres plus denſes. Par exemple, l'eau qui peſe huit cents fois plus que l'air, & qui eſt par conſéquent auſſi huit cents fois plus denſe, doit être moins poreuſe que l'air; elle doit donc auſſi recevoir beaucoup moins d'éther : mais elle doit en recevoir plus que l'or, qui peſe dix-neuf fois plus que l'eau.

2° Les corps denſes ont à leur ſurface plus de parties qui peuvent nous toucher que les corps rares. Il y a donc moins d'éther dans les premiers que dans les derniers, qui puiſſe agir ſur nous lorſque nous les touchons ; les corps denſes doivent donc en effet nous faire ſentir moins de chaleur que les corps rares. Ils doivent même nous paroître froids, par comparaiſon avec notre chaleur naturelle; de même qu'un corps un peu froid, nous paroît chaud & tempéré, par comparaiſon avec un autre qui eſt beaucoup plus froid. On doit remarquer en paſſant, que cette inégalité de chaleur que nous font ſentir les corps denſes & les corps rares, qui ſont placés à l'ombre, & qui ſont pénétrés d'un éther également chaud, peut fournir une preuve qui démontre que la cha-

leur consiste dans le mouvement de l'éther; car si la chaleur consistoit dans le mouvement des parties des corps, les différents corps, placés à l'ombre, devroient être également chauds, puisqu'ils agissent également sur le thermomètre.

3° Ces différents corps peuvent, selon que leurs parties sont plus ou moins grossieres ou massives, & plus ou moins unies ensemble, apporter plus ou moins d'obstacle au mouvement de chaleur, lorsque ce mouvement n'est plus excité ni dans les uns, ni dans les autres, par aucune cause active, & qu'il tend déja par lui-même à se convertir en mouvement de froideur; c'est-à-dire à reprendre sa détermination naturelle . . .

Les corps solides d'un petit volume, qui touchent nos corps, peuvent non-seulement retenir la chaleur que nous leur communiquons; mais ils peuvent s'échauffer beaucoup; car nos corps sont de véritables foyers: notre chaleur naturelle peut par conséquent exciter dans les autres corps sur lesquels elle agit une chaleur proportionnée à leur densité.

Si on applique, par exemple, une plaque de métal sur quelque partie de notre corps, elle prend ordinairement beaucoup plus de chaleur que les vêtements qui nous couvrent, parce que cette plaque est d'une matiere plus solide, & plus propre par conséquent à contracter beaucoup plus de cha-

leur ; c'eſt par la même raiſon qu'une clef, ou d'autres pieces de métal, acquierent ſouvent dans nos poches, proche de la chair, une chaleur fort ſenſible : de-là vient auſſi que ceux qui ont eu le crâne ouvert, & qui veulent, pour la ſûreté de leur cerveau, ſe ſervir d'une calotte d'argent, ſont obligés, à cauſe de la grande chaleur qu'elle contracte, de la quitter, & de lui en ſubſtituer d'autres faites de carton, ou de quelqu'autre matiere moins denſe & moins ſolide qu'un métal: mais ſi la maſſe d'un corps ſolide, qui toucheroit quelque partie de notre corps, étoit fort conſidérable, la propriété qu'auroit cette maſſe de métal, d'affoiblir le mouvement de chaleur, domineroit ſur la chaleur que notre corps pouvoit y exciter; & alors il nous refroidiroit beaucoup.

DÉPENSE.

1. Le bon homme, M. de Morangis, me diſant dans la cellule du prieur de la Chartreuſe, que je faiſois trop de dépenſe, (ce qui n'étoit que trop vrai, car je la faiſois exceſſive ;) je lui répondis fort étourdiment : j'ai bien ſupputé ; Céſar, à mon âge, devoit ſix fois plus que moi. Cette parole, très-imprudente en tout ſens, fut rapportée par un malheureux docteur qui ſe trouva là, à M. Servien, qui la dit malicieuſement à M. le cardinal de Richelieu : il s'en moqua, & il avoit raiſon

raiſon : mais il la remarqua, & il n'avoit pas tort. (*Cardinal de* RETZ.)

2. Un d'entr'eux dit qu'il donnoit de gages cent piſtoles à ſon maître-d'hôtel ; un autre dit qu'il en donnoit deux cents ; & moi, dit un de ces Meſſieurs, je renchéris par deſſus vous, car je donne quatre mille francs au mien. Cela eſt exorbitant, dirent les autres. Quelqu'un lui demanda : le payez vous ? Oh ! non, dit-il.

3. La cauſe la plus immédiate de la ruine & de la déroute des perſonnes des deux conditions, de la robe & de l'épée, eſt que l'état ſeul, & non le bien, régle la dépenſe.

4. Ce que l'on prodigue, on l'ôte à ſon héritier : ce que l'on épargne ſordidement, on ſe l'ôte à ſoi-même : le milieu eſt juſtice pour ſoi & pour les autres.

5. Céſar, par ſes dépenſes exceſſives, ſe mit dans la néceſſité de ruiner ſa patrie pour réparer ſa propre ruine.

6. La découverte des Indes répandoit en France tant d'or & d'argent, que des terres affermées juſqu'alors mille livres, furent portées à dix ou douze mille livres. La nobleſſe n'en étoit pas plus riche, parce que la dépenſe, ſur-tout en chevaux & en équipage de chaſſe, l'emportoit ſur le revenu ; ce qui faiſoit dire à Louis XII : la plûpart des gentilshommes de mon royaume ſont comme Actéon & Diomède, mangés par leurs chevaux & par leurs chiens.

7. M. Duronius, tribun du peuple romain, fut chaſſé du ſénat par les cenſeurs ; parce que pendant ſa magiſtrature, il avoit abrogé la loi qui bornoit les dépenſes des feſtins.

DÉPIT.

1. Ne pouvant me défaire de ma paſſion, voyant que tous mes ſoins étoient inutiles, j'eſſayai de me donner du goût pour quelques perſonnes qui s'étoient attachées à moi ; eſpérant d'affoiblir un ſentiment par un autre, afin d'échapper à tous les deux.

(*Princeſſe de Cleves.*)

2. Sans paroître faire à moi cette attention dont en ce temps-là l'on m'honoroit, vous vîntes à ma belle-mere. Je crus que l'habitude où j'étois de recevoir des hommages, étoit la ſeule choſe qui me fît une peine de l'indifférence marquée que vous eûtes pour moi ; & je ne comprenois pas en moi-même comment il ſe pouvoit qu'étant naturellement ſi peu flattée de plaire, je fuſſe pourtant ſi piquée de paroître ne vous pas plaire. (*Lettr. de la ducheſſe de.. au duc de*)

DÉPOPULATION.

Au commencement du regne de *Philippe-de-Valois*, on comptoit deux millions cinq cent mille feux dans les ſeules terres dépendantes de la couronne, & ſujettes à l'impoſition de l'aide : ces terres ne faiſoient pas, à beaucoup près, le tiers de l'étendue que

renferme aujourd'hui le royaume ; les provinces poſſédées en France par les rois d'Angleterre & de Navarre, n'y étoient pas compriſes, comme la Provence, le Dauphiné, la Lorraine, le Barrois, l'Alſace, la Bretagne, l'Artois, le Cambreſis, la Flandre, le Haynaut, la Franche-Comté, la Bourgogne, le Rouſſillon, Bayonne, ſes dépendances, les comtés de Foix & d'Armagnac, & la Guienne. La France alors, dans ſon ſein, renfermoit à-peu-près, huit millions de feux: ce qui, en ne comptant que trois perſonnes par feu, formeroit un total de vingt-quatre millions d'habitants. Si l'on ajoûte les ſeigneuries eccléſiaſtiques & ſéculieres, les célibataires, les ſerfs, le clergé, les perſonnes religieuſes, les univerſités, & le corps entier de la nobleſſe, on ſera effrayé du dépériſſement ſenſible de l'eſpece humaine depuis quatre ſiecles. (*VILLARET.*)

Voyez POPULATION.)

DÉSESPOIR.

Galien rapporte un fait dont la vérité paroîtroit ſuſpecte, ſi elle n'étoit confirmée par pluſieurs relations modernes de voyageurs. Les eſclaves négres que l'on embarque, ſont ſouvent déſeſperés de l'idée qu'ils ont qu'on ne les tranſporte en Amérique que pour les manger ; privés par leur état de tout autre moyen de ſe tuer, ils ſe ſont viſés de s'étouffer par la ſeule action de la

glotte, qu'ils ſavent fermer ſi exactement & ſi opiniâtrement, que, perdant abſolument la reſpiration, ils meurent ſubitement, ſans qu'on puiſſe ni prévoir ni empêcher cet accident. M. Dodart doutant de ce fait, & s'en étant informé à quelques officiers de marine, un des principaux commis chargé d'embarquer des Négres, lui aſſura qu'il avoit vu deux faits de cette eſpéce dans deux jeunes Négres, qui, aſſis dans le vaiſſeau à la vue de tout le monde, moururent ſubitement. Au reſte, on ne peut pas ſoupçonner qu'ils meurent de poiſon ; car ces Négres ſont nuds comme la main : on les viſite partout avant l'embarquement, parce que c'eſt alors que leurs frayeurs redoublent. D'ailleurs, il ne paroît ſur le corps de ces miſérables aucune marque qui puiſſe faire ſoupçonner le poiſon. Mais tous ces témoignages ne ſatisfont pas encore M. Dodart; & en effet, il n'eſt pas aiſé, ſuivant lui, de concevoir comment un homme peut s'étouffer de la ſorte, par un mouvement volontaire, quel qu'il ſoit, de la langue, de la glotte, ou des levres de la glotte. Aucun mouvement volontaire, quelqu'opiniâtre qu'il puiſſe être, ne peut être pouſſé juſqu'à la perte de connoiſſance; & dès qu'on en eſt venu-là, le mouvement machinal de la reſpiration recommence ſans attendre l'ordre de la volonté, & reprend ſon jeu naturel.

DESIR.

1. Elle croyoit que le véritable amour eſt toujours reſpectueux, & que plus un amant deſire, moins il oſe entreprendre.

(*M. Duclos.*)

2. N'aurez-vous pas plutôt fait de mettre vos deſirs au niveau de votre fortune, que votre fortune au niveau de vos deſirs ? Il vous eſt plus aiſé de vous accommoder aux choſes, que les choſes à vous.

3. Le deſir eſt dans notre cœur une ſource de bien, où nous puiſons indiſcrettement : elle nous paroît intariſſable; & ce n'eſt que lorſqu'elle eſt épuiſée, que nous ſentons que nous devions le ménager.

(*Mᶜ Riccoboni.*)

4. Néceſſairement je ſuis Dieu, ou je ſuis démon, ou bien enchanteur. Si vous trouvez que je ſois démon, vous me haïrez; & ſi je ſuis Dieu, vous ceſſerez de m'aimer, ou du moins vous ne m'aimerez plus avec tant d'ardeur; car il s'en faut bien qu'on aime les Dieux auſſi violemment que les hommes. Il y a des enchanteurs agréables : je puis être de ceux-là; & peut-être ſuis-je tous les trois enſemble. Ainſi le meilleur pour vous eſt l'incertitude, & qu'après la poſſeſſion vous ayez toujours de quoi deſirer. (*La Fontaine.*)

5. Allez dire à une femme que vous trouvez aimable & pour qui vous ſentez de

l'amour : *Madame, je vous deſire beaucoup ; vous me feriez grand plaiſir de m'accorder vos faveurs.* Vous l'inſulterez : elle vous appellera brutal. Mais dites-lui tendrement : *je vous aime, Madame ; vous avez mille charmes à mes yeux :* elle vous écoute, vous la réjouiſſez, vous tenez le diſcours d'un homme galant. C'eſt pourtant lui dire la même choſe; c'eſt préciſément lui faire le même compliment ; il n'y a que le tour de changé, & elle le ſait bien, qui pis eſt. Je le répéte encore : toute femme entend qu'on la deſire, quand on lui dit, *je vous aime* ; & ne vous ſait bon gré du, *je vous aime*, qu'à cauſe qu'il ſignifie, *je vous deſire.* Il le ſignifie poliment, j'en conviens : le vrai ſens de ce diſcours-là eſt impur ; mais les expreſſions en ſont honnêtes, & la pudeur vous paſſe le ſens en faveur des paroles.

(*M.* DE MARIVAUX.)

6. Mᵉ la Comteſſe du Roure, maitreſſe de Monſeigneur, avoit autant de deſirs qu'elle voyoit d'hommes, autant d'amants qu'elle avoit de deſirs.

7. Ce n'eſt point le corps qui offenſe Dieu, c'eſt le deſir.

8. Il s'en défendit d'abord par la ſeule habitude qu'ont tous les hommes à ſe faire prier, même des choſes qu'ils deſirent.

(*Cardinal* DE RETZ.)

9. Ceux qui deſirent vieilliſſent dans un ſeul jour.

10. Chez pluſieurs peuples Indiens, toutes les filles & les femmes vont nues, excepté les courtiſanes dont l'état, diſent ces peuples, eſt de chercher à irriter les deſirs.

11. Ce commis étoit un ſot; ma femme a bien pu l'aimer, ſans le ſavoir elle-même, & offenſer Dieu dans le fond, ſans que j'y aie rien perdu dans la forme.

12. Ce qui a le plus contribué à me tranquilliſer, c'eſt la réflexion que j'ai faite ſur l'égarement de nos deſirs, dont l'accompliſſement tourne preſque toujours à notre dommage.

13. Les Stoïciens définiſſent le deſir, une ſaillie de l'ame vers un bien éloigné, à qui l'opinion a donné du prix, & qu'elle recherche contre les loix de la nature; & quelqu'adreſſe qu'employe la morale pour le régler, il eſt également aveugle & inſolent; la vertu ni la raiſon ne peuvent le fléchir; il ſe moque de toutes leurs maximes.

14. On ne ſouhaite point ce qu'on ne connoît pas; & à force de connoître une choſe, on ne la ſouhaite plus.

15. Lorſque les ſeuls deſirs ſont la félicité de deux époux, il ſemble qu'on ne commence à devenir heureux, que pour ceſſer bientôt de l'être.

16. Quand nous deſirons ou que nous ſollicitons quelque choſe, notre attention

ne tombe que ſur le bon côté ; l'avons-nous obtenue, nous n'en conſiderons que les déſavantages.

17. Ceux qui ſoutiennent que l'amour-propre ſurvit de beaucoup, non à l'amour, qui n'eſt, comme vous ſavez, qu'un être de raiſon ; mais au deſir, qui, comme vous ne l'ignorez pas davantage, n'eſt point ſi chimérique, ne me paroiſſent point du tout dans leur tort.

(*Lett. de la ducheſſe de . . . au duc de . . .*)

18. Elle ſe conduit enfin, ſur ce point, avec une indécence ſi conſommée, qu'il n'y a que le deſir extrême qu'elle montre d'avoir un amant, qui puiſſe faire penſer qu'elle ne ſache pas depuis long-temps ce que c'eſt.

Voyez FŒTUS.

DESPOTISME.

Pour affermir & aſſurer le deſpotiſme, il faut qu'il ſoit durable dans la même perſonne. Un empire où il y auroit de fréquents changements de deſpotes, ſeroit néceſſairement affoibli.

Dans les autres Ordres, les aſſemblées & les chapitres ſont des remparts contre l'autorité d'un ſupérieur qui ſeroit perpétuel. Chez les Jéſuites, il n'y a ni chapitre, ni aſſemblées, ni délibérations dont le terme ſoit fixé.

Les congrégations générales ſont ſeules

au-deſſus du général, comme il n'y a qu'un concile œcuménique qui ſoit au-deſſus du pape.

On dit que le général n'eſt pas le maître abſolu, puiſqu'il peut être dépoſé par la congrégation générale. Il eſt vrai qu'il peut l'être, s'il tomboit en démence, s'il devenoit imbécille, & dans cinq cas qui ne peuvent gueres arriver, parce qu'il faut, pour la preuve des actes extérieurs, 1° *Copula carnalis*, 2° Bleſſer quelqu'un, 3° Prendre quelque choſe des revenus des collèges, pour ſa propre dépenſe; 4° Faire des dons à qui que ce ſoit hors de la ſociété; (ce dernier cas eſt encore modifié, comme on l'a vu dans les conſtitutions.) 5° Avoir une mauvaiſe doctrine.

Le général Gonzalez fut, dit-on, ſur le point d'être dépoſé; cet exemple ne prouve rien. Ce fut une cabale qui penſa faire dépoſer ce général. Il attaquoit le probabiliſme, une des doctrines favorites de la ſociété; il vouloit la proſcrire. Le fanatiſme réclama ſes droits, je veux dire l'uniformité de ſentiments dans l'Ordre, en ſorte qu'un fanatiſme penſa être détruit par un autre.

Le deſpotiſme refuſe tout engagement; il ne ſe lie pas aux perſonnes, mais il lie les perſonnes à lui. Ses contrats ne ſont jamais réciproques; les mêmes engagements ſont abſolus ou conditionnels, ſuivant ſon intérêt.

Le deſpotiſme eſt néceſſairement ambitieux ; mais la gloire d'occuper de grandes places ne lui ſuffiroit pas. Il cherche à dominer les eſprits, gloire plus étendue & qui n'écarte des routes ordinaires de l'ambition, que par une ambition plus grande encore.

Les Jéſuites ne prétendent pas à la prélature, parce que ſaint Ignace l'a défendu ; mais, le cas arrivant, le prélat demeurera ſoumis à la ſociété & au général, & obéira à ſes conſeils, comme s'il étoit encore Jéſuite.

Si l'ambition commune eſt odieuſe, parce qu'elle prétend envahir tout, l'ambition ſpirituelle ou religieuſe eſt plus odieuſe encore, en ce que, joignant l'apparence du bien à l'injuſtice de l'uſurpation, elle veut, ſuivant ſon avidité, jouir de la conſidération qui n'eſt dûe qu'à la vertu.

Le deſpotiſme temporel n'exige pas néceſſairement une morale corrompue ; mais comme tout deſpotiſme corrompt les mœurs, s'il eſt ſpirituel & temporel tout enſemble, il a beſoin d'une morale qui s'accommode à tous les hommes. Une morale rigide ne conviendroit pas ; elle ne ſe prête à rien ; on croiroit que ce ſeroient les principes qui gouverneroient, & il faut que ce ſoit la volonté de l'homme qui domine.

Ce qui convient au deſpotiſme ſpirituel, c'eſt une morale verſatile, s'il eſt permis de s'expliquer ainſi, ſévere ou relâchée, ſui-

vant les circonſtances, ſoumiſe à des diſtinctions ou à des interprétations, dont les liens ſe ſerrent à volonté.

Au ſurplus, il faut convenir que la morale des conſtitutions eſt, en général, ſage & pure. S. ignace ne tendoit qu'à la perfection des conſeils évangéliques, & la foule des caſuiſtes relâchés eſt venue depuis dans la ſociété. Ils ont corrompu, par des ſubtilités, la pureté de la morale du fondateur, & la politique les a laiſſé faire.

Le deſpotiſme agit par inquiſition & par délation; toutes ſes voies ſont ſecrettes; il a donc beſoin d'eſpions & de délateurs.

Le deſpote veut connoître tous ſes ſujets dans une défiance perpétuelle les uns des autres, afin qu'ils n'aient de confiance qu'en lui, & que ſon pouvoir ſoit le ſeul qui ſe faſſe ſentir.

Tout doit être vil & bas dans l'eſclavage; il n'admet ni élévation d'ame, ni liberté d'eſprit; ainſi, ſous l'empire du deſpotiſme ſpirituel & du fanatiſme, tout eſt aſſervi aux impreſſions dominantes d'un eſprit étranger.

Nul projet louable ne peut être conçu dans la tête des eſclaves; il n'eſt pas poſſible que des eſprits dégradés par la ſervitude, par l'eſpionage & les délations, par une inquiſition qui agit & qui menace ſans ceſſe, puiſſent s'élever à de grands projets. Si la nature leur en donnoit la force, l'éducation leur en ôteroit le courage.

Des eſclaves n'ont point de patrie ; ils ont oublié la maiſon de leurs peres & les lieux où ils ſont nés ; ils ne voient que la grandeur du deſpote qu'ils ſervent, & de l'empire qu'il s'eſt formé.

Je demande ſi quelqu'un peut céder à autrui le droit qu'il a à ſa propre réputation ; ſi ce droit eſt plus ceſſible que celui que l'on a ſur ſa propre vie ; ſi cet abandon n'eſt pas contraire aux bonnes mœurs, à la raiſon, à la religion ?

Je demande de plus, s'il eſt honnête de conſtituer des religieux eſpions, par devoir, les uns des autres ; de façonner des ames tendres & faciles à la diſſimulation & au menſonge ? C'eſt corrompre le cœur & dégrader l'eſprit, ôter aux hommes tous les ſentiments d'honneur, tous les motifs d'une louable émulation ; c'eſt avilir l'humanité, ſous le faux prétexte de la perfectionner. Eh ! quel uſage un ſupérieur ambitieux & criminel ne pourroit-il pas faire de pareils inſtruments ?

Occupés à s'obſerver continuellement, & par conſéquent à ſe trahir, on leur impoſe le joug de croire que c'eſt pour leur bien qu'on les trahit ; c'eſt le comble du fanatiſme.

Eſt-il étonnant que l'uniformité d'une doctrine ſi nuiſible à la liberté naturelle de l'eſprit, ſoit devenue une maxime fondamentale de l'Ordre ? Les conſtitutions ôtant toute

volonté propre aux Jéſuites, ils ne ſont ni François, ni Eſpagnols, ni Allemands ; ils ſont Jéſuites. (*M. DE LA CHALOTAIS.*)

DESSIN.

1. Le plus beau coloris ne ſauroit effacer ni maſquer les fautes de deſſin. Annibal Carache faiſoit ſi grand cas de la préciſion du contour, qu'il comptoit pour rien tout le reſte. La raiſon en eſt priſe dans la nature, qui varie les couleurs & la carnation dans les hommes, mais qui ne manque jamais aux principes du mécaniſme, dans la ſtructure du corps, ni aux régles géométriques des proportions dans leur effet ſur l'œil. L'art eſt une habitude qui travaille avec la raiſon. C'eſt cet avantage qui donne à l'école de Boulogne une ſupériorité de réputation ſur toutes les autres. (*Comte Algarotti.*)

2. Tous les auteurs conviennent que le premier qui s'aviſa de deſſiner, fit ſon coup d'eſſai contre une muraille, en marquant l'ombre d'un homme que la lumiere faiſoit paroître. Et pour donner plus de beauté à cette hiſtoire, on a dit que l'amour apprit à une jeune fille le ſecret de deſſiner, en lui faiſant tracer l'ombre de ſon amant.

3. On voit aſſez de gens qui, ſans grande étude, mettent des bâtiments en perſpective ; il ne faut pour cela qu'une régle & un compas : l'étude non pas de pluſieurs années, mais de peu de jours, même de quelques

heures, & un peu de pratique les rend assez habiles. Combien de peintres trouvent les véritables teintes des corps, & traitent les jours & les ombres si parfaitement, qu'il n'y a rien de plus naturel ! Cependant il y a bien de ces sortes d'ouvrages qui ne sont pas de la premiere considération.

La bienséance qu'on demande dans les tableaux, & qui est en effet nécessaire pour la belle expression, & pour l'intelligence de l'histoire, est une partie purement de spéculation, ou plutôt de lecture & de mémoire. Tout le monde y peut être aussi savant que les peintres, auxquels il n'est pas plus malaisé d'armer un soldat à la romaine qu'à la gauloise, ou vêtir une femme à la turque, qu'à la mode d'Italie, quand on sait de quelles armes ces différents peuples se servoient, & quels étoient leurs habits.

Le grand effort de l'art du dessin est lorsque la main exécute heureusement, & par des traits bien formés, ce que l'esprit a conçu, en sorte que ces traits & ces figures exposent à la vue les vraies images des choses qu'on veut représenter; mais de telle maniere, qu'il y ait une belle proportion dans les corps, & une vive expression dans leurs actions & dans leurs mouvements.

Voilà en quoi consiste le dessin. C'est lui qui marque exactement toutes les parties du corps humain, qui découvre ce qu'un peintre sait dans la science des os, des mus-

cles, & des veines; c'eſt lui qui donne la pondération aux corps pour les mettre en équilibre, & empêcher qu'ils ne ſemblent tomber, & ne pas ſe ſoutenir ſur leur centre; c'eſt lui qui fait paroître dans les bras, dans les jambes, & dans les autres parties plus ou moins d'efforts, ſelon les actions plus fortes ou plus foibles qu'ils doivent faire, ou ſouffrir; c'eſt lui qui marque ſur les traits du viſage toutes ces différentes expreſſions qui découvrent les inclinations & les paſſions de l'ame; c'eſt enfin lui qui fait diſpoſer les vêtements, & placer toutes les choſes qui entrent dans une grande ordonnance, avec cette ſymmétrie, cette belle entente, & cet art merveilleux que l'on admire dans les travaux des plus grands hommes, ſans que les couleurs mêmes ſoient néceſſaires pour faire comprendre ce qu'ils ont voulu repréſenter.

(*FÉLIBIEN.*)

DESTRUCTION.

1. Pour que les êtres ſe ſuccédent, il eſt néceſſaire qu'ils ſe détruiſent entr'eux; pour que les animaux ſe nourriſſent & ſubſiſtent, il faut qu'ils détruiſent des végétaux ou d'autres animaux; & comme, avant & après la deſtruction, la quantité de vie reſte toujours la même, il ſemble qu'il devroit être indifférent à la nature que telle ou telle eſpéce détruisît plus ou moins: cependant, comme une mere économe, au ſein même

de l'abondance, elle a fixé des bornes à la dépenſe, & prévenu le dégat apparent, en ne donnant qu'à peu d'eſpéces d'animaux l'inſtinct de ſe nourrir de chair : elle a même réduit à un aſſez petit nombre d'individus ces eſpéces voraces & carnaſſieres, tandis qu'elle a multiplié bien plus abondamment & les eſpéces & les individus de ceux qui ſe nourriſſent de plantes, & que dans les végétaux elle ſemble avoir prodigué les eſpéces, & répandu dans chacune avec profuſion le nombre & la fécondité. L'homme a peut-être beaucoup contribué à ſeconder ſes vues, à maintenir, & même à établir cet ordre ſur la terre ; car dans la mer on retrouve cette indifférence que nous ſuppoſions : toutes les eſpéces ſont preſque également voraces ; elles vivent ſur elles-mêmes ou ſur les autres, & s'entre-dévorent perpétuellement ſans jamais ſe détruire, parce que la fécondité y eſt auſſi grande que la déprédation, & que preſque toute la nourriture, toute la conſommation tourne au profit de la reproduction.

2. Tous les animaux, juſqu'aux vers, par la deſtruction d'une choſe, préparent la matiere qui doit entrer dans la compoſition d'une autre, & contribuent à la circulation générale qui entretient les opérations & les productions dont le renouvellement nous eſt toujours néceſſaire. Le ver à tuyau, tout en exerçant utilement la vigilance des Hollandois

landois, eſt la richeſſe, ou plutôt la reſſource des habitants de la Suéde, & des côtes de la mer blanche. S'il ne falloit continuellement godronner, & de temps en temps renouveller les vaiſſeaux & les pilotis d'Amſterdam, ce ſeroit inutilement que le Moſcovite ou le Norvégien recueilleroient la poix qui découle de leurs pins : ce ſeroit en vain que le Suédois tailleroit le chêne & le ſapin dans ſes forêts. Ce ver, dont on ne veut voir que les inconvénients, eſt donc le lien de ces peuples : & de même que certains inſectes travaillent à Amſterdam pour le profit de Stockholm & d'Archangel ; d'autres inſectes travaillent dans le nord pour les Hollandois, & donnent lieu à ceux-ci d'y réitérer leurs tranſports de ſels, d'épiceries, d'aromates, & de tout ce qui peut prévenir les morſures des inſectes, & empêcher l'altération du poiſſon, qui y tient ſouvent lieu de pain.

Mais négligeons de répondre aux diſcours de ceux qui ne ſavent que murmurer. Il eſt déraiſonnable & indécent de juſtifier la conduite de Dieu, elle n'a pas beſoin de nos apologies. Sa ſageſſe & ſa libéralité brillent de toutes parts : & la difficulté que nous éprouvons à découvrir la fin de quelques-uns de ſes ouvrages, nous montre les bornes de notre intelligence, & non pas celles de ſa bonté.

3. Ecoutons le langage des prophètes. Ville de ſang, s'écrie *Nahum*, qui ne te repais que de rapines & de brigandages, celui qui doit renverſer tes murailles approche. Le ſeigneur va venger l'injure faite à Jacob & à Iſraël. J'entends déja les fouets qui retentiſſent de loin, les roues qui ſe précipitent avec un bruit horrible, les chevaux qui henniſſent fierement, les chariots qui courent comme la tempête, & la cavalerie qui s'avance à toute bride: je vois les épées qui brillent, & les lances qui étincellent: les boucliers jettent des flammes de feu, les yeux des ſoldats brillent comme des lampes ardentes, & leur courſe eſt plus prompte que l'éclair. Le Seigneur eſt un Dieu jaloux, un Dieu vengeur: la terre, le monde & tous ceux qui l'habitent, tremblent devant lui. Je viens à toi, dit le ſeigneur des armées, je te dépouillerai de tous tes ornements. Pillez l'argent, pillez l'or; ſes richeſſes ſont infinies, ſes vaſes & ſes meubles précieux ſont inépuiſables: c'en eſt fait, Ninive eſt dans la poudre, elle eſt renverſée, elle eſt déchirée, ſon temple eſt détruit juſqu'aux fondemens, tous ſes gens de guerre ſont pris, ſes femmes emmenées captives gémiſſent comme des colombes; je vois une multitude d'hommes percés de coups, une défaite ſanglante & cruelle, un carnage qui n'a point de fin, des monceaux

de corps qui tombent les uns ſur les autres. Où ſont ces paturages, cette caverne où le lion ſe retiroit avec ſes petits, où les tigres apportoient les bêtes ſanglantes qu'ils avoient égorgées?... Le Seigneur perdra Aſſur, il dépeuplera cette ville qui étoit ſi belle, & la changera en une terre où perſonne ne paſſe: devenue le repaire des bêtes ſauvages, voilà, dira-t-on, cette orgueilleuſe ville qui fut ſi fiere, ſi aſſurée; qui diſoit en ſon cœur: je ſuis l'unique, & après moi il n'y en a point d'autre. Tous ceux qui marchent ſur ſes débris lui inſultent avec des ſifflements.

4. Vitigès, à la faveur d'une fauſſe attaque, fut ſur le point de ſurprendre Rome du côté du Mole, ou tombeau d'Adrien, appellé depuis le *château-S.-Ange*. Les Goths devoient s'en emparer pour paſſer le Tibre. Déja malgré les traits qu'on leur lançoit, ils avoient appliqué les échelles, & commençoient à monter, lorſque ceux des Romains qui défendoient le Mole, s'aviſerent de briſer les ſtatues de marbre dont on avoit orné ce monument, & en firent rouler les morceaux ſur la tête des aſſiégeants, qui, par ce moyen, furent renverſés de deſſus les échelles, & contraints d'abandonner leur entrepriſe. Année 537.

5. Senéque dit que la ville de Lyon fut conſumée dans une nuit: il n'y eut qu'une nuit entre une grande ville & une ville qui

n'étoit plus : *inter magnam urbem & nullam ; nox una interfuit.* Ce ſont les termes de cet auteur. Néron fit rebâtir cette ville, & en moins de vingt ans, elle ſe trouva en état de faire tête à la ville de Vienne, qui ſuivoit le parti de Galba, contre Vitellius.

6. L'an 546 de l'ére chrétienne, Totila, roi des Oſtrogoths, aſſiégeoit Rome, & alloit réduire en cendres cette ville fameuſe. Béliſaire, général romain, lui écrivit en ces termes. « Si, dans la ſuite vous êtes vain-» queur, pourquoi vous-même ruinez-vous » vos affaires, en brûlant vos villes ? & ſi, » au contraire, vous êtes vaincu, comment » mériterez-vous la clémence de l'empereur» ? Ces raiſons firent impreſſion ſur Totila ; & Rome, dont il ſe rendit maître, ne fut point brûlée.

Voyez FAIM, FAMILLES, FEU, GOURMANDISE, HERMAPHRODITES, NOURRITURE.

DÉTAILS.

1. Cette hiſtoire eſt remplie d'images & de circonſtances du genre qu'on appelle en France *bas détails*, & qui eſt abſolument proſcrit par la loi non écrite, qu'on appelle *bon ton*, *ton de la bonne compagnie*. Cette loi arbitraire poſe ſans doute pour principe, que toute image de miſere, d'indigence, enfin toute idée de beſoin, eſt une image baſſe, & cela, parce que ces ſortes de malheurs n'arrivent qu'à des payſans, des gens du peuple, ou à des perſonnes d'un ordre encore plus vil, tels que des mendians, des filoux, enfin tout ce qui forme le rebut de la ſociété. Mais c'eſt confondre, ce me ſemble, la choſe avec ſes circonſtances.

Parce que des gens de bas état, ou dont la vie entiere n'eſt qu'un tiſſu de baſſeſſes, ſe trouvent ſouvent réduits à de pareilles extrémités, s'en ſuit-il donc que, préjugé à part, elles aient quelque choſe de bas en elles-mêmes ? C'eſt ce qu'on ne prouveroit point à un philoſophe.

La plupart des tragédies grecques repréſentent des grands, des héros, des rois mêmes, dans des ſituations qui, ſelon ce préjugé françois, devroient avilir aujourd'hui un perſonnage romaneſque ou dramatique. Nous venons de voir cependant Philoctete tout nud, mourant de faim, couché

ſur la dure; enfin dans cet état d'indigence & de miſere, ſi fécond en images baſſes. Quelqu'un a-t-il oſé avouer qu'il en fût choqué? On l'auroit pris avec raiſon pour un fat ou pour une caillette. La raiſon, c'eſt que Philoctete eſt grand, illuſtre & vertueux; que bien loin d'être né pour eſſuyer de pareils malheurs, ou de les avoir mérités, il eſt roi, héros, honnête-homme; dès-lors plus de baſſeſſe; le ſujet qui ſouffre, ennoblit toutes ſes ſouffrances; & la vie famélique d'un miſérable braconnier peut devenir un ſujet heureux & tragique.

Peu de nos romanciers ont oſé préſenter de pareils détails. Le célebre auteur de *Manon Leſcaut* en a riſqué quelques-uns. Loin de révolter, ils ont plu, touché, arraché des larmes. Les perſonnages du Roman n'étoient pas nés autant au-deſſus de ces ſituations, que les rois & les princes, & bien loin d'être des héros injuſtement perſécutés, il ne leur arrive preſque rien qu'à la rigueur ils n'aient bien mérité. D'où vient cependant que ces malheurs ſi honteux, ſi humiliants, ſi réſervés pour le bas ordre, attachent le lecteur au lieu de le dégoûter? C'eſt que l'amour les a produits, & que l'amour en ſoi n'a rien de bas; que c'eſt au contraire une paſſion noble, & le développement de l'humanité.

Dans les romans françois, les plus grands

malheurs qui puiſſent arriver à une fille qui a un amant, c'eſt que ſes parents lui défendent de le voir, la marient à un autre, ou l'enferment dans un couvent : la plus cruelle ſituation d'une femme galante, c'eſt que ſon mari ſoit jaloux, qu'il découvre ſon intrigue, & que, pour l'en punir, il l'emmene à la campagne. Toutes les infortunes de ces héroïnes ſe réduiſent donc à un mal moral ou métaphyſique : celles au contraire des romans anglois, ſont ſouvent expoſées à ſouffrir des maux phyſiques, tels que la faim, la ſoif, la fatigue d'un voyage, les horreurs d'une priſon, & mille autres calamités nullement idéales, mais ſenſibles & matérielles.

Manquer d'argent, de pain, d'habits, aller à pied, demander l'aumône, tout cela ſans doute eſt fort bas, quand c'eſt la punition du vice, ou la reſſource de la pareſſe; mais quand c'eſt le deſtin de la vertu, de l'amour, ou de tous les deux enſemble, cela peut être noble, grand, ſublime, héroïque. Quelqu'un, ſi ce n'étoit Zoïle, s'aviſa-t-il jamais de trouver une image baſſe dans le tableau d'Ulyſſe mendiant à la porte de Pénélope?

Je ne prononce point entre la hardieſſe angloiſe qui veut tout peindre, & la délicateſſe françoiſe qui veut tout adoucir. Je dirai ſeulement, que trouver bas, ignoble, tout ce qui ne préſente point des objets

riches ou brillants ; ſacrifier l'abondance & la variété des ſujets, la force & la vérité des peintures, à une décence purement arbitraire, c'eſt ſe fermer les ſources les plus fécondes du pathétique (*ARIANA.*)

2. Vous aimez le détail dans les deſcriptions, & vous ne voulez pas que je paſſe ſur l'air & la maniere dont les choſes ſont prononcées, parce que vous êtes perſuadée avec raiſon que ces accompagnements expriment ſouvent plus que les paroles.

(*Lettr. de Clarice.*)

3. Les moindres circonſtances ſont cheres de ceux qu'on aime parfaitement, autant qu'elles ſont ennuyeuſes des autres.

(*Mᵉ DE SÉVIGNÉ.*)

4. Ecrivez-moi les moindres détails. Des riens, mon amitié pour vous en fera des choſes.

5. Nous voulons des détails : comment le roi eſt-il vétu ? A quelle heure mange-t-il, ſe couche-t-il, ſe leve-t-il ? A qui parle-t-il le plus ſouvent ? A qui le plus volontiers ? Quel temps donne-t-il aux affaires ? Quel à ſes plaiſirs ? Eſt-il gai ? S'ennuie-t-il autant qu'il convient à un Eſpagnol & à un Roi ? (*Mᶜ DE MAINTENON.*)

6. On ſe plaint de quelques détails qui ont paru ou trop bas ou trop connus ; mais on ne fait pas aſſez attention, que, dans ces deſcriptions, les Académiciens ſont moins des philoſophes qui parlent à des gens

du monde, que des ſages qui inſtruiſent nos ouvriers.

7. Malheur aux détails; la poſtérité les néglige tous; c'eſt une vermine qui tue les grands ouvrages. Ce qui caractériſe le ſiecle, ce qui a cauſé des révolutions, ce qui ſera important dans cent années, c'eſt-là tout ce que je veux écrire aujourd'hui.

(*M. DE VOLTAIRE.*)

8. La curioſité inquiette des hommes cherche des détails dans les hiſtoires, & ne trouve que trop de plumes diſpoſées à la ſervir & à la tromper. On repréſentoit à un hiſtorien du dernier ſiecle (*Varillas*), connu par ſes menſonges, qu'il avoit altéré la vérité dans la narration d'un fait. *Cela ſe peut*, dit-il, *mais qu'importe? Le fait n'eſt-il pas mieux tel que je l'ai raconté?*

9. L'abbé de Vertot avoit un ſiége fameux à décrire; les mémoires qu'il attendoit, ayant tardé trop long-temps, il écrivit l'hiſtoire du ſiége, moitié d'après le peu qu'il en ſavoit, moitié d'après ſon imagination; &, par malheur, les détails qu'il en donne ſont pour le moins auſſi intéreſſants que s'ils étoient vrais. Les mémoires arriverent enfin. *J'en ſuis fâché*, dit-il; *mais mon ſiége eſt fait.*

DETTES.

1. Je dis une vérité ſur le malheur d'avoir des dettes : ceux qui nous preſſent ſont preſſants, ceux qui ne nous preſſent point le ſont encore davantage. (*Mde DE SÉVIGNÉ.*)

2. Et l'on ſait que les dettes du jeu ſont les ſeules qu'on paye dans le monde.

(*Bijoux indiſcrets.*)

3. J'y donne le ſecret de ſe faire payer de certains débiteurs qui ſont très-honnêtes gens, très-généreux, & les meilleurs cœurs du monde; mais qui dans le cas dont il s'agit, ont une biſarrerie d'humeur, qui leur ôte l'uſage de leur bon caractere, c'eſt qu'ils ne peuvent ſe réſoudre à payer leurs dettes : empruntez d'eux, vous ne ſauriez leur faire un plus grand plaiſir : demandez leur ce qu'ils vous doivent, il n'y a plus perſonne : vous les glacez; les voilà perclus de tout ſentiment. Qu'eſt-ce que c'eſt que l'homme ! Quel aſſortiſſement de vices comiques, avec les plus eſtimables vertus ! ... Il n'y a que trois heures que j'avois un de ces débiteurs dont je parle. Il me devoit depuis deux ans une ſomme aſſez conſidérable : je l'ai prié en deux occaſions de s'acquitter : néant, il m'a toujours remis; & moi, j'ai toujours patienté, parce que je connoiſſois mon homme, & l'infirmité de ſon caractere à cet égard-là : je ſavois bien qu'il n'y avoit point

de mauvaiſe volonté dans ſon fait : or hier il m'eſt ſurvenu une petite affaire dans laquelle il me faut de l'argent. Si je vais propoſer à un tel de me payer, ai-je dit ce matin en moi-même, il me ſemble que je l'entends : je n'ai pas un ſol, me répondra-t-il. Comment ferai-je ? la néceſſité donne de l'induſtrie ; là-deſſus continuant à me parler, j'ai dit : mon homme ſe déplaît à rendre, c'eſt un grand défaut ; mais il aime à prêter, c'eſt une fort belle qualité : eh bien ! de quoi m'embarraſſé-je ? ſa bonne qualité va me faire raiſon de ſon défaut : allons, allons, mon argent eſt dans ma poche. En effet, j'ai prié un de nos amis communs d'aller lui emprunter juſtement ma ſomme ; il y eſt allé tout en riant de mon idée ; il a exécuté ſa commiſſion. Je n'ai ici que les deux tiers de cet argent, mais prenez toujours ; dans un inſtant je vais vous envoyer le reſte, lui a dit l'autre d'un air aiſé : là, de cet air noble qui met l'obligation qu'on va nous avoir ſur le pié d'une choſe indifférente, & tout-à-fait naturelle. Adieu, mon ami, a-t-il ajoûté d'une façon diſtraite, vous allez recevoir le ſurplus. Notre ami eſt venu m'apporter de l'argent, nous ſommes allés chez lui, où le reſte étoit déja arrivé : & moi, du même pas j'ai été chez mon débiteur lui rendre ſon billet, en lui apprenant ma petite intrigue ; & je l'ai laiſſé tout conſterné de n'avoir fait qu'une reſtitution, au-lieu

d'avoir rendu un ſervice gratuit : le pauvre homme ! (*MARIVAUX.*)

4. Il avoit la mauvaiſe habitude de remettre ſes créanciers de jour en jour, & de ſe faire toujours celer à eux ; ſa préſence étoit encore une dette qu'il ne vouloit point leur payer.

5. Sous Louis le jeune 1172 : reſtriction des duels qui n'auront plus lieu pour une dette qui n'excedera pas cinq ſols.

6. Au paſſage du Rhin, M. le comte de G . . . s'oppoſa fortement à M. D . . . qui vouloit ſe jetter des premiers dans la riviere : il l'arrêta le piſtolet à la gorge : tout le monde fut ſurpris de cette action, qui paroiſſoit ſi biſarre ; & l'on ne ſavoit ce qu'on en devoit penſer, quand on entendit M. le comte de G . . . qui diſoit à celui qu'il tenoit arrêté : je crois bien que vous ne craignez pas la mort : endetté comme vous êtes, vous ſeriez vraiment trop heureux de vous noyer ; payez-moi deux mille louis que vous me devez, après quoi vous paſſerez tant qu'il vous plaira.

Il ne croyoit pas qu'il fût difficile de mourir quand on étoit endetté ; que doit-ce être quand on eſt accablé de toutes ſortes de chagrins ? S'il étoit jamais héroïque de s'ôter la vie, & qu'on jugeât de cette action par la difficulté qu'on y trouve, il faudroit ſe tuer quand on eſt dans une éclatante proſpérité : alors, peut-être, il ſeroit difficile de mourir.

7. Il n'y a que les païs opulents qui aient des dettes. Le baron de Bielfeld ſoutient l'utilité des dettes nationales contre M. Malon & M. de Monteſquieu. Il faut cependant diſtinguer pour quel objet on les a contractées. Si c'eſt pour ſoutenir une guerre avantageuſe, ou pour payer des ſubſides aux étrangers, ou étaler un luxe ridicule de choſes venues de l'étranger, on coule l'État à fond.

8. On m'écrit qu'un créancier auquel Muſſuladin Aga devoit une chemiſe, étant mort, il en avoit mis le prix dans les mains du défunt, & s'étoit retiré. Cette nouvelle maniere de payer ſes dettes me paroît fort extraordinaire. Il y a un auteur, je ne me ſouviens pas s'il eſt grec ou latin, qui rapporte une aventure aſſez ſemblable à celle-ci, d'un homme qui, trouvant ſon cordonnier mort, jetta dans ſa boutique le prix des ſouliers qu'il lui avoit faits. Il y a de la vertu dans ces actions, pourvu que l'oſtentation n'y ait point de part; mais ſi cela ſe fait par vanité, je ne ſaurois me perſuader que la négligence que nous avons eue de payer nos dettes pendant que nos créanciers étoient en vie, puiſſe être excuſée par le ſoin que nous prenons de le faire après la mort.

(*Eſpion turc.*)

9. Car ſûrement les François empiéteront toujours ſur nos colonies (*angloiſes*), & nous donneront, ainſi qu'ils l'ont fait ſi habilement

cette fois-ci, maintes & maintes occasions de commencer les hostilités, aussi long-temps qu'ils verront jour à nous endetter de trente millions de guinées à chaque guerre, afin d'augmenter les intérêts que nous avons à payer, & nous mettre par-là dans la nécessité de hausser & de multiplier les taxes : ce qui doit de toute nécessité embarrasser le commerce, en faisant monter le prix des vivres. Les François sont trop habiles, pour laisser échapper cette occasion de détruire notre commerce, & d'ériger le leur sur ses débris : ainsi nous pouvons compter qu'une guerre succedera à l'autre, avec de petits intervalles de paix, jusqu'à ce que notre dette nationale se soit accumulée à trois cents millions de livres sterling, dont l'intérêt, supposé à trois pour cent, sera de neuf millions. Si jamais cela arrive, où en sera notre commerce ? Où pourrons-nous débiter nos marchandises ? Nos rivaux nous ont déja débusqués en bien des endroits ; particuliérement les François au Levant, où ils vendent leurs marchandises, sur-tout leurs manufactures de laines, à bien meilleur marché que nous, quoique nous ne soyons encore obligés qu'à des taxes pour fournir à environ deux millions & demi d'intérêt. Que sera-ce, quand il en faudra pour payer neuf millions ? (*Papiers anglois.*)

10. Sous les deux premieres races, & même encore sous la troisieme, on ne met-

toit point en priſon pour dettes un homme libre; on ſe contentoit de vendre ſes biens. Bouchard de Montmorency devoit une ſomme à Adam, abbé de S. Denis; le roi, Philippe I, évoqua l'affaire, & condamna Montmorency, qui refuſa de ſe ſoumettre à ce jugement: on ne l'arrêta pas pour cela, dit l'abbé Suger, parce que ce n'étoit pas la coutume en France: mais on alla, par ordre du roi, ravager ſes terres, juſqu'à ce qu'il eût ſatisfait. (*M. le préſident* HENAULT.)

Voyez DÉPENSE, NOMS, PAUVRETÉ, PRIERES, SPECTACLES.

DEUIL.

1. Louis XIV ne parut point au théâtre pendant l'année du deuil de la reine; les arts y perdirent, mais les peuples y gagnerent.

2. Le ſouci de l'enterrement, la pompe des obſéques avec la ſtructure & qualité du ſépulchre, regardent plutôt la conſolation des héritiers que le beſoin des morts.

3. Autrefois les princes orientaux, dans les pompes funèbres de leurs parents, faiſoient pleurer juſqu'aux chevaux qui ſervoient à la cérémonie, par le moien d'une poudre préparée qu'on leur ſouffloit dans les narines.

4. On ne ſauroit mieux faire voir juſqu'où alloit la manie des Romains pour certains poiſſons, que par l'exemple de l'un des plus grands perſonnages que Rome ait produits.

C'eſt le fameux orateur Craſſus, qui fut conſul & cenſeur, & qui ne laiſſa pas, avec tout ſon poids, de porter le grand deuil d'une lamproie qui lui mourut, parce qu'elle le connoiſſoit à ſa voix, & qu'elle mangeoit ſur ſa main. Et même quelqu'un le lui ayant reproché en plein ſénat, bien loin de le nier, ou de s'en excuſer, comme d'une foibleſſe, il déclara qu'il en faiſoit gloire, comme d'une marque ſinguliere d'humanité & de bon naturel.

5. Juſques à quand voulez-vous pleurer un mort ? Vous ne le rappellerez pas à la vie par vos larmes. Voulez-vous mourir auſſi, pour déſeſpérer vos amis, & laiſſer vos enfants orphelins ? Il faut, pour le moins, manger, quand ce ne ſeroit que pour faire durer votre deuil.

6. Chez les anciens Grecs, les Fêtes pour les morts étoient plus honorables, quand elles retentiſſoient de réjouiſſances, que quand elles étoient pleines de triſteſſe.

7. Autrefois porter le deuil, c'étoit être habillé de noir, & on s'en tenoit-là : aujourd'hui l'étiquette des deuils eſt une ſcience, & c'eſt preſqu'un mérite, que d'en ſavoir indiquer à propos toutes les variations.

8. Anne de Bretagne avoit aimé Louis XII, avant que d'épouſer Charles VIII, qu'elle pleura ſincérement, & dont elle porta le deuil en noir, quoique les reines l'euſſent toujours porté en blanc. Louis XII

fut

fut conſterné de la mort d'Anne de Bretagne, porta le deuil en noir, contre l'uſage, & ſe remaria, peu de temps après, avec la ſœur du roi d'Angleterre. L'intérêt de l'état l'emporta ſur la douleur de ces deux époux.

9. Quelles ſottiſes ne dit-on point, ne fait-on point dans le deuil, juſqu'à payer des pleureurs mercénaires, qui ſont comme les acteurs de la farce ?

10. Le chancelier eſt le ſeul homme du royaume qui ne porte point de deuil; le ſeul qui reçoit & ne rend point de viſites.

DEVOIRS.

1. Un roi qui fait ſon devoir, eſt le plus miſérable de tous les hommes: celui qui ne le fait pas, eſt le plus à plaindre.

2. Je veux que vous n'ayez point fait tout ce que j'ai lieu de ſoupçonner, que ce perfide n'ait point porté ſur vous ſes mains ſacriléges, que vous ayez refuſé de prodiguer à ſa vue les délices de ſon maître; que, couverte de vos habits, vous ayez laiſſé cette foible barriere entre lui & vous; que, frappé lui-même d'un ſaint reſpect, il ait baiſſé les yeux; que, manquant à ſa hardieſſe, il ait tremblé ſur les châtiments qu'il ſe prépare: quand tout cela ſeroit vrai, il ne l'eſt pas moins que vous avez fait une choſe qui eſt contre votre devoir; & ſi vous l'avez violé gratuitement, ſans remplir vos incli-

nations déréglées, qu'euſſiez-vous fait pour les ſatisfaire? (*MONTESQUIEU.*)

3. Quel eſt l'homme le plus exécrable? Le ſupérieur qui croit ne rien devoir à ſon inférieur. (*M. DE SAINT-FOIX.*)

4. Vous ſavez que, dans les grands malheurs, ne faire que ſon devoir, ce n'eſt pas le faire. (*Mᵉ DE MAINTENON.*)

5. Car pour les ſentiments qui ſont dus à votre Majeſté, admiration, reſpect, dévouement, ſoumiſſion, j'avoue qu'à force d'être naturels, ils paroiſſent égaux dans tous les hommes.

6. Il eſt des devoirs qui abaiſſent l'ame: laiſſons à la ſienne ſa nobleſſe & ſa liberté.

7. Si l'on ne fait toujours ſon devoir, au moins le faut-il toujours aimer & reconnoître.

8. Il faut tâcher de ſe rendre exact à tous ſes devoirs, autrement il eſt impoſſible d'éviter les plaintes, les murmures & l'averſion des hommes: car il n'eſt pas croyable combien ceux qui ont peu de vertu ſont choqués, quand on manque de leur rendre les devoirs de reconnoiſſance & de civilité établis dans le monde, & combien ces choſes refroidiſſent le peu qu'ils ont de charité. Ce ſont des objets qui les troublent & qui les irritent toujours, & qui détruiſent l'édification qu'ils pourroient recevoir du bien qu'ils voient en nous, parce que ces défauts qui les bleſſent en particulier, leur ſont infini-

ment plus ſenſibles que les vertus qui ne les regardent point.

9. On ne ſonge jamais à ce que l'on doit faire dans le monde, que ſur le point de le quitter.

10. La condition même de notre nature nous oblige à conſacrer notre vie au ſervice d'autrui : c'eſt un devoir mutuel dont perſonne n'eſt diſpenſé. Chacun doit quelque choſe à ſes parents, plus à ſes amis, & preſque tout au public.

11. Si on examine de près en chaque rencontre, d'où vient qu'on remplit ſi mal les devoirs de la vie, on trouvera, la plûpart du temps, que ce n'eſt que faute d'attention & d'exactitude. On ne s'applique point également, & tout entier à toutes choſes, comme la raiſon le voudroit, & qu'il eſt de l'intérêt de l'eſprit de le faire, & de s'y accoutumer. Or, l'exactitude demande une application entiere. Il ſemble qu'on craigne d'épuiſer la faculté infinie qui penſe dans nous, & que la régularité ſoit une eſpece de ſervitude. Mais une marque certaine que c'eſt par défaut d'honnêteté que la plupart des gens ſont inappliqués & irréguliers, c'eſt qu'ils ne manquent guères ni d'attention, ni d'exactitude dans ce qui les touche au cœur.

12. Il n'y a que nos devoirs qui nous contentent, parce que leur pratique ne regardant que les choſes que nous ſommes étroitement

obligés de faire, elle n'eſt pas ſuivie de grands éloges, qui eſt tout ce qui nous excite aux actions louables, & qui nous ſoutient dans nos entrepriſes. *N.* aime une piété faſtueuſe qui lui attire l'intendance des beſoins des pauvres, le rend dépoſitaire de leur patrimoine, & fait, de ſa maiſon, un dépôt public où ſe font les diſtributions: les gens à petits collets & les ſœurs griſes y ont une libre entrée: toute une ville voit ſes aumônes & les publie: qui pourroit douter qu'il ſoit homme de bien, ſi ce n'eſt peut-être ſes créanciers. (*LA BRUYERE.*)

13. Je ſuis d'ailleurs née fort volontaire; & moins auſſi je me diſſimule que je fais plus que je ne dois, plus je ſuis bleſſée que l'on exige.

(*Lettr. de la ducheſſe de ... au duc de ...*)

14. Au ſiége de Montpellier en 1622, le conſeil étant fini, & M. de Marillac ſortant à cheval par la porte du logis du Roi, ſon cheval, en reculant, marcha ſur le pied de la ſentinelle, laquelle frappa de la fourchette ſur la croupe du cheval; ce qui donna une ſecouſſe à M. de Marillac, qui ſe tourna & battit la ſentinelle. Ce ſoldat étoit de la compagnie de M. de Goas, qui, l'ayant ſu, le fit relever & arrêter priſonnier, & s'en alla au logis de M. de Marillac, dans le deſſein de lui faire mettre l'épée à la main. Le roi le ſut, & envoya chercher M. de Goas & M. de Marillac, auquel il fit une grande ré-

primande, lui disant que la sentinelle auroit dû l'avoir tué. Il l'interdit des fonctions de sa charge de maréchal-de-camp pendant six jours, & lui défendit de commander dans l'attaque que feroient les gardes. Le soldat qui avoit été arrêté prisonnier fut cité au conseil de guerre, & condamné à être dégradé des armes, à la tête du régiment, & à l'estrapade, pour n'avoir pas tué M. de Marillac. Sa Majesté lui fit grace de tout; néanmoins M. de Goas ne voulut plus qu'il servît dans sa compagnie.

(*Mém. de Puiségur.*)

Voyez CONDUITE, FERMETÉ, HONNEUR, SCRUPULE.

DÉVOTS.

1. Je vous parlerois ici, Madame, des femmes de qualité dévotes; mais c'est une espece trop marquée; il vous suffit de savoir, en général, que la dévotion dont il s'agit, les éloigne du monde, sans, le plus souvent, les approcher de Dieu.

(*MARIVAUX.*)

2. En ce temps-là, comme aujourd'hui, la dévotion étoit le plus souvent un état qu'un sentiment.

3. Imaginez-vous de ces laides femmes, qui ont bien senti qu'elles seroient négligées dans le monde; qu'elles auroient la mortification de voir plaire les autres, & de ne plaire jamais; & qui, pour éviter cet affront-

là, pour empêcher qu'on ne voye la vraie cauſe de l'abandon où elles reſteront, diſent en elles-mêmes, ſans ſonger à Dieu ni à ſes ſaints, diſtinguons-nous par des mœurs auſteres; prenons une figure inacceſſible, affectons une fiere régularité de conduite, afin qu'on ſe perſuade que c'eſt ma ſageſſe, & non pas mon viſage, qui fait qu'on ne me dit mot.

Elle avoit des graces naturelles; par-deſſus tout cela, elle étoit fauſſe devote; & ces femmes-là, en fait d'amour, ont quelque choſe de plus piquant que les autres; il y a dans leurs façons je ne ſais quel mêlange indéfiniſſable de myſtere, de fourberie, d'avidité libertine & ſolitaire, & en même temps de retenue, qui tente extrêmement: vous ſentez qu'elles voudroient jouir furtivement du plaiſir de vous aimer & d'être aimées, ſans que vous y priſſiez garde; ou qu'elles voudroient du moins vous perſuader que dans tout ce qui ſe paſſe, elles ſont vos dupes, & non pas vos complices.

Les dévots n'aiment jamais tant Dieu, que lorſqu'ils en ont obtenu leurs petites ſatisfactions temporelles; & jamais on ne prie mieux, que quand l'eſprit & la chair ſont contents & prient enſemble. Il n'y a que lorſque la chair languit, ſouffre, & n'a pas ſon compte, & qu'il faut que l'eſprit ſoit dévot tout ſeul, qu'on a de la peine.

(*Marivaux.*)

4. On m'avoit appris l'emportement de Madame ſur les évêques dévots ; & effectivement c'eſt un grand abus de mettre dans de pareilles places des gens qui croient un peu plus qu'en Dieu!

5. Un docteur de Sorbonne vient de donner l'hiſtoire des Fouetteurs, *hiſtoria Flagellantium*. Il prouve qu'il n'y a aucune dévotion à ſe donner la diſcipline, & qu'elle ne ſert qu'à exciter à la luxure, & à animer les plus froids aux œuvres vénériennes. Il prouve cela par des démonſtrations de phyſique ſi palpables, & par un ſi grand nombre de beaux exemples, qu'il n'y a pas moyen d'y répondre; & ſi l'on en veut douter, il n'y a qu'à lire, pour détruire ce doute, l'hiſtoire de frere Mathieu d'Avignon, Capucin de l'île de Corſe, celle du Cordelier de Bruges, celle du Marchand de Lubec, &c.

(*La Télémacomanie.*)

Voyez NOMS.

DIAMANTS.

1. Dans les grottes & dans les cavités des rochers qu'on doit regarder comme les baſſins & les égouts des fentes perpendiculaires, la direction diverſe des filets d'eau qui charrient la matiere lapifidique, donne aux concretions qui en réſultent, des formes différentes, ce ſont ordinairement des culs-de-lampe & des cônes renverſés qui ſont attachés à la voute, ou bien ce ſont des cylindres creux & très-

blancs, formés par des couches preſque concentriques à l'axe du cylindre, & ces congélations deſcendent quelquefois juſqu'à terre, & forment dans ces lieux ſouterrains des colonnes & mille autres figures auſſi biſarres que les noms qu'il a plu aux naturaliſtes de leur donner, tels ſont ceux de Stalactites, Stélegmites, Oſtéocolles.

Enfin lorſque ces ſucs concrets ſortent immédiatement d'une matiere très-dure, comme des marbres & des pierres dures, la matiere lapidifique que l'eau charrie étant auſſi homogène qu'elle peut l'être, & l'eau en ayant, pour ainſi dire, plutôt diſſous que détaché les petites parties conſtituantes, elle prend, en s'uniſſant, une figure conſtante & réguliere, elle forme des colonnes à pans, terminées par une pointe triangulaire, qui ſont tranſparentes & compoſées de couches obliques, c'eſt ce qu'on appelle ſparr ou ſpalt. Ordinairement cette matiere eſt tranſparente & ſans couleur, mais quelquefois auſſi elle eſt colorée, lorſque la pierre dure, ou le marbre dont elle ſort, contient des parties métalliques. Ce ſparr a le degré de dureté de la pierre; il ſe diſſout, comme la pierre, par les eſprits acides; il ſe calcine au même degré de chaleur: ainſi on ne peut pas douter que ce ne ſoit de la vraie pierre, mais qui eſt devenue parfaitement homogène; on pourroit même dire que c'eſt de la pierre pure & élemen-

taire, de la pierre qui eſt ſous ſa forme propre & ſpécifique.

Cependant la plûpart des naturaliſtes regardent cette matiere comme une ſubſtance diſtincte & exiſtante indépendamment de la pierre : c'eſt leur ſuc lapidifique ou cryſtallin, qui, ſelon eux, lie non-ſeulement les parties de la pierre ordinaire, mais même celle du caillou ; ce ſuc, diſent-ils, augmente la denſité des pierres par des infiltrations réitérées, il les rend chaque jour plus pierres qu'elles n'étoient, & il les convertit enfin en véritable caillou ; & lorſque ce ſuc s'eſt fixé en ſparr, il reçoit, par des infiltrations réitérées, de ſemblables ſucs encore plus épurés, qui en augmentent la denſité & la dureté ; en ſorte que cette matiere ayant été ſucceſſivement ſparr, verre, enſuite cryſtal, elle devient diamant ; ainſi toutes les pierres, ſelon eux, tendent à devenir caillou, & toutes les matieres tranſparentes à devenir diamant.

Mais ſi cela eſt, pourquoi voyons-nous que dans de très-grands cantons, dans des provinces entieres, ce ſuc cryſtallin ne forme que de la pierre, & que dans d'autres provinces il ne forme que du caillou ? Dira-t-on que ces deux terreins ne ſont pas auſſi anciens l'un que l'autre, que ce ſuc n'a pas eu le temps de circuler & d'agir auſſi long-temps dans l'un que dans l'autre ? Cela n'eſt pas probable. D'ailleurs, d'où ce ſuc peut-il venir ? s'il produit les pierres & les cailloux,

qu'eſt-ce qui peut le produire lui-même? Il eſt aiſé de voir qu'il n'exiſte pas indépendamment de ces matieres, qui ſeules peuvent donner à l'eau qui les pénètre, cette qualité pétrifiante, toujours relativement à leur nature & à leur caractere ſpécifique, en ſorte que dans les pierres elles forment du ſparr, & dans les cailloux du cryſtal, & il y a autant de différentes eſpeces de ce ſuc, qu'il y a de matieres différentes qui peuvent le produire, & deſquelles il peut ſortir. L'expérience eſt parfaitement d'accord avec ce que nous diſons; on trouvera toujours que les eaux *goutieres* des carrieres de pierres ordinaires forment des concrétions tendres & calcinables, comme ces pierres le ſont; qu'au contraire celles qui ſortent du roc vif & du caillou, forment des congélations dures & vitrifiables, & qui ont toutes les autres propriétés du caillou, comme les premieres ont toutes celles de la pierre; & les eaux qui ont pénétré des lits de matieres minérales & métalliques, donnent lieu à la production des pyrites, des marcaſſites, & des grains métalliques.

Nous avons dit qu'on pouvoit diviſer toutes les matieres en deux grandes claſſes & par deux caracteres généraux; les unes ſont vitrifiables, les autres ſont calcinables; l'argile & le caillou, la marne & la pierre peuvent être regardés comme les deux extrêmes de chacune de ces claſſes, dont les in-

tervalles ſont remplis par la variété preſque infinie des mixtes qui ont toujours pour baſe l'une ou l'autre de ces matieres. Les matieres de la premiere claſſe ne peuvent jamais acquérir la nature & les propriétés de celles de l'autre ; la pierre, quelqu'ancienne qu'on la ſuppoſe, ſera toujours auſſi éloignée de la nature du caillou, que l'argile l'eſt de la marne : aucun agent connu ne ſera jamais capable de les faire ſortir du cercle de combinaiſons propres à leur natute ; les pays où il n'y a que des marbres & de la pierre, auſſi certainement que ceux où il n'y a que du grès, du caillou & du roc vif, n'auront jamais de la pierre ou du marbre.

Le roc vif ou le caillou en grande maſſe eſt une matiere très-dure, très-denſe, qui réſiſte à la lime, au burin, à tous les eſprits acides. Il eſt ordinairement *ſtratifié* ſur des lits d'argile. (*M.* DE BUFFON.)

2. Les poids de carat dont on ſe ſert en parlant de diamant, eſt fort différent du carat dont on parle en matiere d'or. Le marc, ou la demi-livre d'or ſe partage en vingt-quatre carats, dont il n'y a d'ordinaire que vingt-deux de vrai or, les deux autres parties étant d'argent, ou d'autre alliage. Le carat pour lors ſe partage en huit deniers, & le denier en vingt-quatre grains. Mais en matiere de pierres précieuſes, le carat ne peſe que quatre grains, & les grains ſont moins forts que ceux du poids de marc.

3. Quand le rubis ſpinelle * eſt d'un beau rouge foncé, & qu'il paſſe vingt carats, on le nomme eſcarboucle.

4. L'amétiſte eſt de couleur violette, tirant ſur le rouge.

5. L'hyacinthe eſt tantôt de couleur écarlate comme le grenat de Bohême, tantôt de couleur jaune oranger, ou ſouci, ou ambre.

6. Le grenat eſpece de rubis.

7. Le béril tire ſur l'eau marine.

8. Le ſaphir eſt bleu céleſte.

9. La topaſe ou chryſolite eſt couleur d'or.

10. L'opale ſemble poſſéder elle ſeule le mérite de toutes les autres, dont elle réunit à la fois toutes les couleurs.

11. Le cryſtal eſt la plus commune des pierres tranſparentes. On en tire d'Alençon & du Médoc qui imitent le diamant.

12. Des pierres qui ſont entiérement opaques, ou ſeulement à demi tranſparentes, la plus diſtinguée eſt la ſardoine ou cornaline, qui eſt de couleur de chair, ou d'un rouge fort pâle, & quelquefois tirant ſur l'oranger.

13. L'onice eſt griſâtre, ou mêlée de noir & de blanc; la turquoiſe, qui tire tantôt ſur le bleu, tantôt ſur le verd.

---

* Nom, ainſi que la plupart des autres qui viennent apparemment de la langue des provinces aſiatiques où ſe trouvent ces pierreries.

14. Le lapis lazuli, qui porte des mouchetures d'or ſur un fond bleu céleſte.

15. L'avanturine porte les mêmes mouchetures ſur un fond couleur de muſc ou de caffé.

16. L'œil de chat eſt une eſpece d'opale. Il y a un autre œil de chat qui n'eſt point tranſparent.

17. Entre les pierres opaques il y en a de filamenteuſes, ou compoſées de fils ſerrés les uns contre les autres. Tel eſt l'alun de plume.

Telles ſont les diverſes ſortes d'amiante dont on détache adroitement les fils pour les mettre en rouet, & dont on fait l'aſbeſt : c'eſt une toile qui réſiſte au feu.

La pierre-ponce reſſemble aſſez à une maſſe d'amiante extrémement deſſéchée.

18. La plus magnifique de toutes les pierres communes, eſt le marbre, dont il y a bien des eſpeces, le blanc, le noir, le marbre noir d'Ethiopie, ou le baſelte. Le marbre noir de Lydie qui eſt la pierre de touche des orfevres ; le marbre verd, le granit, qui eſt extrêmement dur & moucheté de taches vertes & blanches ; le porphire, qui eſt également eſtimable par ſa dureté, par ſon beau rouge, & par ſes mouchetures blanches; & les marbres veinés de toutes couleurs.

L'albâtre, tant le blanc, que celui qui a des veines, eſt une eſpece de marbre qui

ne differe des autres, qu'en ce qu'il eſt plus tendre & plus facile à tailler.

Les autres menues eſpeces de pierres ſont ſans nombre.

Voyez HUILES, PÉTRIFICATION.

DIEU.

1. Les ſens nous repréſentent toujours un objet ſous une forme déterminée; un arbre nous paroît toujours un arbre; la terre, la terre; le ciel, le ciel; ce qui emporte une perfection limitée, renfermée dans une ſeule idée, & diſtinguée de toute autre. Or, comme Dieu enferme toutes les perfections, & qu'il n'eſt pas vrai de dire qu'il ſoit tellement une choſe, qu'il ne ſoit point l'autre, puiſqu'il contient éminemment toute la gloire & toute la perfection qui peut être conçue, il s'en-ſuit que nos ſens nous le repréſenteroient ſous une idée très-fauſſe, s'il nous étoit permis de nous le repréſenter. (*ABADIE.*)

2. S'il n'y avoit point d'obſcurité, l'homme ne ſentiroit pas ſa corruption; s'il n'y avoit point de lumiere, l'homme n'eſpéreroit point de remede. Ainſi il eſt non-ſeulement juſte, mais utile pour nous, que Dieu ſoit caché en partie, & découvert en partie, puiſqu'il eſt également dangereux à l'homme de connoître Dieu, ſans connoître ſa miſere, & de connoître ſa miſere, ſans connoître Dieu. (*PASCAL.*)

3. Dieu nous laiſſa ſon corps dans l'euchariſtie, ſon ſacerdoce dans l'égliſe, & ſa doctrine dans l'évangile.

4. Vous dites donc que nous ſommes incapables de connoître s'il y a un Dieu; cependant il eſt certain que Dieu eſt, ou qu'il n'eſt pas; il n'y a point de milieu. Mais de quel côté pencherons-nous? La raiſon, dites-vous, n'y peut rien déterminer: il y a un cahos infini qui nous ſépare. Il ſe joue un jeu à cette diſtance infinie, où il arrivera croix ou pile. Que gagnerez-vous? Par raiſon, vous ne pouvez nier aucun des deux. Ne blâmez donc pas de fauſſeté ceux qui ont fait un choix; car vous ne ſavez pas s'ils ont tort: & celui qui prend croix, & celui qui prend pile, ont tous deux tort. Le juſte eſt de ne point parier. Oui, mais il faut parier; cela n'eſt pas volontaire; vous êtes embarqué; & ne parier point que Dieu eſt, c'eſt parier qu'il n'eſt pas. (*PASCAL.*)

5. Les théologiens turcs diſent: Quand, dans la nuit la plus noire, une fourmi noire marcheroit ſur un marbre noir, Dieu la verroit & entendroit le bruit de ſes pattes. (*Miſſionnaires.*)

6. La bonté de Dieu eſt admirable; il a voulu que le temps de nos peines fût très-court, & que celui de notre récompenſe fût éternel. (*Evêque de Chartres.*)

7. Avant d'entrer en diſpute, dit le pere Ricci à un lettré Chinois, je ſouhaite ſavoir

ce que vous entendez par le premier principe. Je ne nie pas, répondit-il, qu'il n'y en ait un, mais je prétends que nous lui ſommes égaux, & que nous ne lui cédons en rien.

Le pere Ricci lui demanda s'il pourroit faire ce que le premier principe avoit fait. Je ferois, répliqua-t-il, ſi je voulois, un ciel & une terre. Prouvez-le nous, dit le Pere en faiſant un braſier comme celui-ci, (c'étoit juſtement en hyver.) Il répondit qu'on exigeoit trop peu.

Voyez ANTROPOMORPHISME, BONTÉ, DÉISTES, EXISTENCE.

DIEUX PÉNATES.

Les dieux domeſtiques ou pénates furent ainſi appellés du mot *penus*, qui ſignifie la proviſion domeſtique qu'on réſervoit dans le lieu le plus reculé de la maiſon. On ne ſait pas préciſément quels étoient ces dieux; les uns prétendent que, ſous ce nom, on adoroit Jupiter, Junon & Minerve; d'autres diſent Apollon & Neptune; quelques-uns les Cabires que Dardanus tranſporta de Samothrace dans la Troade.

Il faut diſtinguer Pénates de Lares, qui étoient auſſi des dieux domeſtiques. La théologie des Payens étoit fort confuſe ſur cet article, comme ſur beaucoup d'autres.

On confond quelquefois les dieux Pénates avec les dieux Lares. Ces derniers étoient des dieux domeſtiques d'une eſpece différente. Ovide dit, dans ſes faſtes, qu'ils étoient

étoient fils de Mercure & de la déeſſe *Lara* ou *Larunda*. D'autres, avec plus de vraiſemblance, diſent que c'étoient les ames des parents morts, leurs génies, leurs mânes, à qui on rendoit un culte, ſous le titre de *lares domeſtici*. On repréſentoit cette divinité ſous la figure d'un chien, ou du moins, ſelon Plutarque, revêtue de la peau d'un chien, parce que cet animal eſt le ſymbole de la fidélité & le gardien des maiſons.

Ce que les anciens appelloient *lares*, étoient donc proprement les ames des parents morts, que chacun honoroit dans ſa maiſon par des oblations d'encens, de fleur de farine mêlée avec du ſel, & par les prémices des viandes du feſtin qu'on jettoit dans les braſiers. On ornoit leurs ſimulacres de bandelettes & de fleurs.

Lars, parmi les Toſcans, étoit le prince du peuple.

DISCRÉTION.

1. Elle a pour vous une paſſion violente: votre diſcrétion vous empêche de me le dire, & la mienne de vous le demander.

(*Me DE LA FAYETTE.*)

2. On doit prendre intérêt aux affaires d'un ami, mais on doit ſe contenter de ce qu'il veut nous en dire, ſur-tout quand il eſt auſſi confiant, auſſi ouvert que moi.

(*M. ROUSSEAU de Geneve.*)

3. Henriette paſſa ſon temps dans ces

triſtes réflexions, juſqu'à ce qu'elle fut appellée par Mᵉ Willis, qui, trop bonne & trop tendre pour ne pas appercevoir ſon affliction, mais trop délicate pour laiſſer voir qu'elle l'appercevoit, fit tous ſes efforts pour la diſtraire, ſans cependant marquer trop d'empreſſement, de peur d'allarmer ſa ſenſibilité, en lui faiſant craindre qu'on n'obſervât ſon inquiétude.

(*Hiſt. d'Henriette.*)

4. L'homme diſcret ne ſe borne pas à bien ménager ſes propres talents; il ſait auſſi découvrir ceux des autres, les faire valoir, & les appliquer à leur légitime uſage. Nous voyons auſſi que ce n'eſt ni le ſpirituel, ni le ſavant, ni le brave, qui regle la converſation, & qui produit l'agrément de la ſociété, mais le diſcret. Un homme qui a de beaux talents, & qui manque de diſcrétion, reſſemble au Poliphême de la fable, revêtu d'une force extraordinaire qui ne lui ſert de rien, parce qu'il eſt aveugle.

Si, d'un côté, la diſcrétion eſt la plus utile de toutes les qualités qu'un homme puiſſe avoir, j'oſe avancer, de l'autre, que la fineſſe n'eſt que le partage des petits eſprits, qui n'ont ni grandeur, ni élévation. La premiere a toujours en vue les fins les plus nobles, & les pourſuit par les voies les plus juſtes & les plus honnêtes; au lieu que la ruſe ne tend qu'à ſon intérêt ſordide, & ne fait ſcrupule de rien pour l'obtenir.

La diſcrétion a de vaſtes deſſeins ; &, ſemblable à un œil vif & perçant, elle ſe promene d'un bout de l'horiſon à l'autre. La fineſſe eſt une eſpece de vue courte qui découvre les plus petits objets qui ſe trouvent à portée & dans ſon voiſinage ; mais qui ne peut diſcerner ceux qui ſont un peu éloignés.

La diſcrétion donne plus d'autorité à celui qui la poſſede, plus elle ſe manifeſte. La ruſe, une fois découverte, perd toute ſa force, & rend un homme incapable d'exécuter les projets dont il auroit pu venir à bout, s'il n'eût paſſé que pour un homme franc & ſincère.

La diſcrétion eſt le rafinement de la raiſon & un guide fidele dans tous les devoirs de la vie : la ruſe eſt une eſpece d'inſtinct qui ne regarde qu'à notre intérêt particulier.

La diſcrétion ne ſe trouve que dans les hommes d'un ſens exquis & d'un génie ſupérieur. La ruſe éclate ſouvent dans les bêtes mêmes & dans les perſonnes qui n'en diffèrent pas beaucoup. En un mot la ruſe n'eſt que le ſinge de la diſcrétion, & ne peut tromper que les ſimples, de la même maniere que la vivacité paſſe quelquefois pour bel-eſprit, & l'air grave pour une marque de prudence. . .

Il n'eſt pas juſte de nous obſtiner longtemps à cacher certaines choſes, après en avoir tiré de grands avantages ; ſemblables à ces charlatans peu charitables, qui, non

contents de s'être enrichis par leurs remèdes, ne ſauroient ſe réſoudre à en montrer la compoſition à perſonne, & dont le ſecret meurt avec eux.

5. Les François ne parlent preſque jamais de leurs femmes ; c'eſt qu'ils ont peur d'en parler devant des gens qui les connoiſſent mieux qu'eux.

6. Lorſque Céſar ſe rendit maître de Rome, le bonheur de cette ville voulut qu'il mît des bornes à ſa puiſſance, lorſque le ſénat & le peuple n'en euſſent point mis à leur ſoumiſſion. Ce ne ſera pas la derniere fois que, même dans des conjonctures où la molleſſe eſt infiniment plus inexcuſable qu'alors, on aura moins de honte de laiſſer prendre, que d'autres n'en auront de prendre, & qu'on devra ſon ſalut à la diſcrétion d'autrui.

7. On n'oſe s'expliquer dans ces lettres ſur une matiere auſſi délicate ; il en faudroit preſque revenir à la politique de cet Anglois du temps de Cromwel, qui écrivoit à un ami : Il court différents bruits ſur notre protecteur : les uns croient qu'il eſt mort, les autres croient qu'il eſt vivant : pour moi, je ne crois ni l'un, ni l'autre.

8. Nous avions l'une pour l'autre aſſez de confiance ; néanmoins elle ne me parloit pas, & elle paroiſſoit rêveuſe & occupée. Je ne voulus pas lui faire ſentir que je m'en appercevois, de peur de lui faire de la peine ; ni la preſſer pour ſavoir ſes diſpoſi-

tions, parce que j'étois bien aiſe que ſa réſerve pour moi me mît en droit d'en avoir pour elle. De plus, j'étois occupée, & j'avois de quoi penſer; elle reſtoit aſſez ſouvent ſeule, j'en étois bien-aiſe, & cela me laiſſoit la liberté de l'être auſſi.

9. En 1747 le roi d'Angleterre, Georges II, étant en Allemagne à la tête de ſes troupes, le maréchal de Noailles, qu'il avoit en tête, prend ſi bien ſes meſures pour affamer l'armée angloiſe, qu'elle ne peut preſque plus ſubſiſter; mais toutes les manœuvres du maréchal deviennent inutiles par la faute d'un des officiers généraux, qui n'exécuta pas ſes ordres. Lorſque Georges ſe vit délivré du péril, il dit à quelques officiers: *Je ſavois bien que M. de Noailles avoit deſſein de nous affamer, mais je n'en voulois rien dire...* Le duc d'Aremberg répondit froidement: *c'eſt pouſſer loin la diſcrétion.*

DISPUTE.

1. On aimeroit mieux, par orgueil, jetter au ſort à qui auroit raiſon, que de céder, ou de reconnoître ſoi-même ſon injuſtice.

2. Diſputer ſur les auteurs de notre nation, nous vanter d'avoir parmi nous de meilleurs poëtes que nos voiſins, c'eſt plutôt ſot amour de nous-mêmes, qu'amour de notre pays.

3. Sous Louis XI les Réaliſtes & les Nominaux formoient la diſpute dominante; car il faut toujours qu'il y en ait une, & jamais elle n'eſt plus vive que lorſqu'elle roule ſur une queſtion de mots. De part & d'autres on ſe traitoit d'hérétiques, & l'on s'entendoit fort peu. La fauſſe philoſophie eſt toujours emportée, & ceux qui ſoutiennent les diſputes ſcholaſtiques, ne manquent jamais de les revêtir du manteau de la religion, & d'y faire intervenir les puiſſances eccléſiaſtiques & ſéculieres.

(*Hiſt. de Louis XI.*)

4. Certains philoſophes approuvent la maniere d'argumenter de Socrate, où vous n'affirmez preſque rien, où vous ne pouvez ainſi tomber dans aucune abſurdité; & quoique vous tâchiez d'en amener un autre à votre opinion, il ſemble, avec tout cela, que vous ne penſiez qu'à prendre ſes avis. Pour conſerver ce calme, qui n'eſt pas moins néceſſaire que difficile à obtenir, ſouvenez-vous qu'il n'y a rien de plus injuſte, ni de plus ridicule, que d'être fâché contre quelqu'un, parce qu'il n'eſt pas de votre opinion. Les études, les intérêts & l'éducation des hommes, varient tant, qu'il eſt impoſſible qu'ils aient tous les mêmes idées; & votre antagoniſte a le même droit contre vous, que vous prétendez avoir contre lui. Mais ſi vous ne diſputez que pour l'honneur de la victoire, & que vous en veniez aux em-

portements, lorſque la diſpute eſt finie, combien d'arguments ſolides ne vous rappellez-vous pas, que la chaleur & la violence de la paſſion vous avoit fait oublier ? Si vous ne cherchez que la vérité, qui doit être l'unique but de la diſpute, c'eſt un nouveau motif qui vous engage à conſerver votre ſang-froid, puiſqu'il vous eſt preſqu'indifférent, quelque part que vous la trouviez. (*Spectateur anglois.*)

5. Socrate voyant un certain Euclide ſe plaire à diſputer, lui dit : Si tu continues, tu ſauras diſputer avec les ſophiſtes, mais tu ne ſauras pas vivre avec les hommes.

6. Ce n'eſt pas la mode aujourd'hui de diſputer ſans injurier. L'honnêteté à toute épreuve, qui devroit charmer tout le monde, déplaît à ceux mêmes avec qui on en uſe, parce qu'elle les embarraſſe, & elle irrite tous les autres qui ne ſont pas capables de l'imiter. Je n'ignore pas que les ouvrages de la nature de celui-ci, ne ſont eſtimés qu'autant qu'ils ſont ſatyriques ; cependant il y a bien plus d'adreſſe à ſe défendre ſans bleſſer, qu'à bleſſer en ſe défendant.

(*Abbé DE SAINT-REAL.*)

7. Au reſte, j'y prends la liberté de dire ce que je penſe. Il ſeroit à ſouhaiter que chacun en uſât de même ; après quelques contradictions qui en naîtroient, les ſentiments raiſonnables prendroient toujours le deſſus ; au lieu qu'un reſpect outré pour

les opinions établies, ne ſert qu'à en éterniſer les erreurs.

(*M. DE LA MOTTE-OUDARD.*)

8. Dans toute diſpute ſenſée, on accorde à ſon adverſaire ce qu'on juge faux, afin d'abréger chemin, & d'aller plus directement au point conteſté.

DISSIMULATION.

1. Les Gracques ne donnoient de l'autorité au peuple par leurs ſpécieuſes profuſions, que pour l'envahir eux-mêmes; & Caligula ne ſe rendit complaiſant envers Tibere, au point de déguiſer ſon méchant naturel, que pour arriver à l'empire, par le moyen de l'adoption.

2. Les hommes avec qui nous vivons, nous laiſſent preſque toujours à deviner le véritable motif de leurs actions, & quel eſt le fond de leur cœur : ce qui s'en échappe au dehors, & ce qui ne paroît qu'une étincelle, vient ſouvent d'un incendie qui fait des ravages affreux dans l'intérieur.

La diſſimulation & les compliments ſont aujourd'hui ſi fort à la mode, que les paroles ne ſignifient preſque plus les penſées. En effet, ſi un homme ſuit les mouvements de ſon cœur, s'il déclare au juſte ce qu'il penſe, & s'il ne témoigne aux autres plus d'amitié qu'il ne doit, ou qu'il n'en reſſent, à peine évitera-t-il le blâme d'être mal élevé.

Quelque commodité que l'on trouve dans la diſſimulation, elle n'eſt pas de longue durée; mais l'inconvénient qui en réſulte, ne finit jamais, parce qu'elle rend un homme ſuſpect toute ſa vie, qu'on ne le croit pas même lorſqu'il dit vrai, & qu'on ſe défie de lui, lorſqu'il n'a peut-être aucun mauvais deſſein.

Lorſqu'un homme eſt décrédité à l'égard de la bonne-foi, il eſt perdu ſans reſſource; il n'y a rien qui puiſſe le rétablir, ni la vérité, ni le menſonge.

3. Guiſe eſſaya de s'aſſurer la couronne, du moins après la mort de Henri III, & de l'enlever à la maiſon des Capets, comme les Capets l'avoient emportée ſur la maiſon de Charlemagne, & comme le pere de Charlemagne l'avoit ravie à ſon légitime ſouverain. Guiſe, après avoir chaſſé Henri III de ſa capitale, oſa venir le braver à Blois, en préſence d'un corps qui repréſentoit la nation. Henri & lui ſe réconcilierent ſolemnellement; ils allerent enſemble au même autel; ils y communierent enſemble. L'un promit, par ſerment, d'oublier toutes les injures paſſées; l'autre d'être obéiſſant & fidele à l'avenir: mais, dans le même temps, le roi projettoit de faire mourir Guiſe, & Guiſe de faire détrôner le roi.

4. La diſſimulation, dit le marquis d'Haliſax, eſt un joyau de la couronne.

5. L'homme du monde qui a pouſſé le plus

loin la diſſimulation & le déguiſement, le pape *Sixte-Quint*, étoit né avec le caractere le moins propre à diſſimuler. La premiere partie de ſa vie offre une foule de traits d'une vivacité imprudente, & d'une ſincérité indiſcrette. Sa jeuneſſe, ſon enfance même, annoncerent l'homme d'un génie ſupérieur; le grand homme, l'habile politique, l'homme ruſé & artificieux, n'avoit point été prévu. Il trompa d'autant mieux, qu'on l'avoit vu moins capable de tromper. Quelle fut la cauſe d'un ſi grand changement? L'ambition; c'eſt-à-dire, la plus violente de toutes les paſſions. Elle ne le changea néanmoins que par degrés.

(*M. l'abbé* TRUBLET.)

6. Le roi releva Elvire avec cet air de bienveillance, qui n'eſt ordinairement chez les princes qu'une diſſimulation perfide: vertu ſur le trône, vice honteux dans la ſociété.

7. Perſonne n'excelle mieux dans l'art de diſſimuler, qu'une jeune fille amoureuſe.

8. On ne donne preſque jamais aux princes qu'une maxime, qui eſt celle de diſſimuler; elle eſt fauſſe, & fait tomber dans de grands inconvénients: j'aime bien mieux une prudente franchiſe.

9. Auguſte a été un de ceux qui ont le mieux diſſimulé leurs défauts. Habile dans cette politique rafinée que Machiavel a réduite en préceptes, il cachoit ſon ambition,

ſous de beaux dehors. Fidele en apparence à ce qu'il devoit aux loix du triumvirat, il ne cherchoit en effet qu'à ſe rendre ſeul maître de l'empire. Jamais perſonne n'a ſu mieux que lui l'art de mettre tout à profit. L'eſprit qui ne laiſſe perdre aucun des avantages qui ſe préſentent, eſt le plus propre pour le trône.

Peu ſemblable aux princes qui veulent ſeulement qu'on les craigne, Auguſte vouloit qu'on l'eſtimât. C'étoit pour y forcer toute la république, qu'il eut envie de quitter l'empire. Sa feinte modération lui valut mille éloges. Né pour les plaiſirs, il aima la paix & fit fleurir les ſciences. Sa cour étoit polie & agréable, en un mot, le rendez-vous des beaux-eſprits de toute l'Europe. Les Virgile & les Horace n'eurent d'autre titre que leur mérite, pour y être admis. Ce fut avec de telles gens qu'Auguſte mena une vie d'autant plus voluptueuſe, qu'il connoiſſoit par lui-même tout le prix de la volupté. Suétone nous aſſure que ſa derniere maladie ne lui ôta rien de ſon enjouement naturel. Se voyant un jour plus mal qu'à l'ordinaire, il demanda un miroir, & fit accommoder ſes cheveux, comme ſi cette parure alloit lui ſervir de quelque choſe; après quoi il ſe tourna vers ceux qui étoient dans ſa chambre, & leur dit, en riant: *Trouvez-vous que je ſois bon comédien?*

10. Poppée enflamma de ſon mieux le cœur de Néron, en paroiſſant s'offenſer de ſes deſirs, quoiqu'elle ne fût pas femme à ſe faire des ſcrupules. Il fallut donc que Néron l'épousât, pour jouir de ſes bonnes graces. Elle devint enceinte, & Néron, qu'elle oſa contredire, la tua d'un coup de pied. Digne châtiment d'une femme qui avoit trahi ſon premier mari, pour épouſer Othon, & qui venoit de trahir Othon, pour épouſer ſon maître.

11. La diſſimulation peut être permiſe, & peut même être louable; mais il ne faut pas ſe tromper dans l'eſpèce. Diſſimuler, par exemple, les fautes de nos amis, quand cette diſſimulation les peut ramener à leur devoir, rien de plus humain, ni de plus généreux.

12. Il eſt plus difficile que l'on ne croit de diſſimuler avec ceux que l'on mépriſe.

13. Il n'eſt point de rencontre dans la vie, où la diſſimulation ſoit d'un auſſi grand uſage, qu'en amour; mais il n'en eſt point non plus, où il ſoit auſſi difficile de diſſimuler.

Voyez COURTISANS, HYPOCRISIE.

DISTRACTION.

1. Je n'étois jamais à ce que je faiſois; quand je jouois, j'étois diſtrait, comme quelqu'un qui aime mieux parler; & quand on parloit, je me taiſois, comme quelqu'un qui aime mieux jouer.

2. Saint Thomas d'Aquin mangeant un jour avec ſaint Louis, étoit moins occupé de l'honneur qu'il recevoit, que d'un point de controverſe contre le ſyſtême des Manichéens; il s'écria, par diſtraction : « Cela » eſt déciſif pour battre Manès en ruine ». Son prieur, qui l'accompagnoit, rougit de l'inadvertance. Saint Thomas s'en apperçut, demanda mille pardons; mais le roi, loin de s'en offenſer, voulut ſavoir quel étoit cet argument déciſif, & le fit écrire ſur le champ par un ſecrétaire.

3. Cette perpétuelle diſtraction qui la tient toujours loin des objets, & ne lui permet guères plus de ſentir le mérite que les défauts des gens qui ſe donnent à elle. (*Lettre de la ducheſſe de... au duc de...*)

4. J'étois auprès d'une femme; à peine, dans les diſtractions que j'avois, faiſois-je réflexion que je lui parlois. Elle tira un de ſes gants; ſa main nue frappa par haſard ma vue. « Ah! la belle main »! m'écriai-je, ſans penſer à ce que je diſois. « Vous vous » moquez », répondit en ſouriant cette femme, qui fut très-flattée de ma louange, quoiqu'elle l'eût réellement fort laide. « Je » n'en connois point, continua-t-elle, d'auſſi » laide. » Vous vous trompez, Madame », repris-je toujours également diſtrait, « j'en » connois de bien plus mal faites. Je vous » défie, reprit-elle, de me les montrer ». Dans ce moment, ſoit le haſard, ſoit enfin

que le diable s'en mêlât, je pris l'autre main de cette femme, & lui dis: « En voilà une, » Madame, pour le moins auſſi laide que » l'autre ». (*Lettres juives.*)

5. Un négociant, à qui l'on faiſoit ſigner l'extrait baptiſtaire d'un de ſes enfants, ſigna, *Pierre & compagnie.*

DIVORCE.

1. Le pays du mariage a cela de particulier, que les étrangers ont envie de l'habiter, & les habitants naturels voudroient en être exilés.

2. On peut être exilé du mariage par les ſéparations; mais il n'y a de véritable ſortie que celle du veuvage.

3. Quoique le veuvage ſuppoſe la mort de l'un des deux époux, il me paroît moins à craindre que la ſéparation.

4. Dans les cauſes ordinaires de ſéparation, on donne le tort à la femme; mais ſouvent le mari eſt cauſe que la femme a tort, & a lui-même le tort d'avoir appris au public que ſa femme avoit tort.

5. Plutarque dit que Sylla, avant de ſe marier avec Metella, avoit eu trois femmes, dont la derniere, qui s'appelloit Cœlia, fut honnêtement répudiée ſous prétexte de ſtérilité: mais, ajoute Plutarque, le mariage que Sylla contracta avec Metella peu de jours après, fit voir qu'il avoit allegué in-

juſtement contre Cœlia cette raiſon de divorce.

Afin que le raiſonnement de Plutarque ait quelque ſolidité, il faudroit que dans l'ordre naturel, & ſuivant une conduite ſenſée, un homme qui auroit répudié ſa femme pour cauſe de ſtérilité, ne ſe hâtât point d'en prendre une autre : mais la raiſon nous montre que perſonne ne peut ſuppoſer cela, ſans tomber dans l'illuſion ; car tout homme qui répudie ſa femme, & qui le fait uniquement à cauſe qu'elle eſt ſtérile, témoigne par-là qu'il ſouhaite d'avoir des enfans. L'ordre veut donc qu'il ſe remarie bientôt avec une femme qui ait les apparences de fertilité, & s'il ne ſe remarioit de ſa vie, ou s'il différoit beaucoup à le faire, il témoigneroit viſiblement qu'il auroit donné une méchante raiſon de ſon divorce. Que lui importoit, diroit-on, que ſa femme fût ſtérile, ou qu'elle ne le fût point, puiſqu'après ſon divorce il demeure dans le célibat.

Il n'eſt donc point vrai que les promptes nôces de Sylla avec Metella aient été propres à réfuter la raiſon pour laquelle il avoit dit qu'il répudioit Cœlia ; au contraire elles étoient propres à la confirmer & à juſtifier ſa conduite. La raiſon de Plutarque ſeroit bonne, ſi Metella eut été hors d'âge d'avoir des enfants ; mais il nous apprend lui-même qu'elle accoucha de deux jumeaux. Voici

ce qui l'a trompé : il a raiſonné de cette façon ; Sylla n'eût pas conclu ſon mariage avec Metella un peu après ſon divorce, s'il n'eût été amoureux d'elle depuis quelque temps, & s'il n'eût même préparé les choſes pour ſon nouveau mariage avant la diſſolution de l'autre. C'eſt donc l'envie d'épouſer Metella qui l'a pouſſé au divorce : la ſtérilité de Cœlia n'a donc été qu'un vain prétexte.

Plutarque a raiſon peut-être dans le fond; car peut-être le motif de Sylla fut uniquement l'envie d'avoir Metella ; mais comme Plutarque fonde ſa propoſition ſur une preuve très-équivoque, & qui, ſelon l'ordre naturel & le bon-ſens, doit être fauſſe, il eſt coupable de paralogiſme.

Une critique comme celle-ci, qu'on peut appeller une critique de dialecticien, eſt capable de rendre plus de ſervice aux jeunes lecteurs qu'une critique de grammaire.

6. 1599. Mort de Gabrielle d'Eſtrées, qu'on a prétendu que le roi alloit épouſer. Elle avoit été mariée, dès le commencement de ſes amours avec Henri IV, à M. de Liancourt de Picardie, & depuis démariée d'avec lui, de ſon conſentement, par M. l'évêque d'Amiens, auquel ils jurerent & témoignerent que leur mariage n'avoit jamais été fait par un conſentement réciproque & volontaire, & qu'ils n'étoient rien l'un à l'autre.

(*M. le préſident* HÉNAULT.)

7. Louis XII, après avoir fait caſſer ſon mariage avec Jeanne de France, épouſa Anne de Bretagne, veuve de Charles VIII. La deſtinée de cette reine étoit ſinguliere : elle n'avoit eu pour mari Charles VIII, qu'après une eſpece de divorce avec Maximilien d'Autriche, qu'elle avoit épouſé par procureur ; & elle ne ſe marioit avec Louis XII, qu'après un divorce fait par ce prince, avec celle qui avoit été ſa femme pendant vingt-cinq ans.

Jeanne de France ſe retira à Bourges, où elle fonda l'ordre des Annonciades, & mourut en 1505. Tous les ans on prononce ſon panégyrique à Bourges. Voici la diviſion d'un de ces éloges qui eſt imprimé. « Jeanne » étoit ſi laide, qu'elle fut répudiée par le roi » ſon mari ; elle étoit ſi belle, qu'elle devint » l'épouſe de Jéſus-Chriſt. La laideur & la » beauté de Jeanne ; voilà les deux points de » mon diſcours ».

Voyez CÉLIBAT, CONCILES, MARIAGE, SÉPARATION, VŒUX.

DONS.

1. Je ferai pourtant ce que vous deſirez ; car comme notre ancienne & étroite amitié vous donne le droit de me demander toutes choſes, elle m'ôte auſſi la liberté de vous rien refuſer.

2. Les dons-gratuits ne doivent être forcés que par l'amour & le devoir.

Les dons ne peuvent point s'allier avec les autres charges qu'on propoſe aux peuples.

3. Dans un temps où la reine ne donnoit rien, à force de ne rien refuſer.

(*Cardinal de* RETZ.)

4. Les dons de la tendre humanité ne peuvent humilier qu'un ingrat.

(*Me* RICCOBONI.)

5. Il n'eſt pas rare de voir des gens donner par coutume. Cette coutume eſt d'autant plus néceſſaire vis-à-vis des perſonnes de baſſe extraction, que ſans cela on perd auſſi-tôt tout le mérite de ce qu'on a déja donné.

6. C'eſt une des ſingularités du cœur humain que celui qui donne, augmente toujours, en donnant, le degré de ſentiment qu'il a pour la perſonne qui reçoit.

7. Lycurgue interrogé pourquoi il avoit ordonné qu'on n'offrît aux dieux que de petits préſents, & de peu de valeur : c'eſt afin, dit-il, que nous ne ceſſions jamais de les honorer.

8. Dans M. le marquis Dangeau, l'algébriſte naturel ne mépriſa point l'algébriſte ſavant, quoiqu'il arrive aſſez ordinairement que pour quelques dons qu'on a reçus de la nature, on ſe croit en droit de regarder avec dédain ceux qui en ont reçu de pareils, & qui ont pris la peine de les cultiver par l'étude. (*FONTENELLE.*)

9. Mais il n'eſt pas permis aux petits gé-

nies ni aux ames baſſes de ſe perſuader qu'on puiſſe faire des dons dégagés de tout intérêt.

10. Une femme de qualité avancée en âge, & qui aimoit un homme de la cour, lui donna une terre conſidérable. Une autre femme jeune & belle, héritiere de la vieille dame, diſputa au courtiſan cette donation qui lui fut confirmée par arrêt. Monſieur, lui dit-elle après le jugement, vous avez acquis cette terre à bon marché. Le courtiſan lui répondit : Madame, je vous l'offre au même prix.

11. Les dons gratuits ſont précédés d'une demande; ils ne ſont point accordés ſous l'impreſſion d'un commandement, qui eſt toujours redouté, ſous quelque forme qu'il paroiſſe. *Le prince ne doit mouvoir aucune nouvelleté*; ainſi que le remontroient au roi François I les États de 1525. Il doit convoquer les États, & *leur demander ce qu'il deſire avoir, ce que communément lui accordent :* paroles qui expriment le zele, le devoir & la liberté.

François I, ſous le regne duquel les États conſervoient encore toute leur vigueur, a eu de toutes parts des armées nombreuſes à ſoutenir. Il a appellé dans ſon empire les ſciences & les arts; il les y a fixés & naturaliſés à grands frais. On ne comptoit alors qu'un petit nombre d'impôts; ces impôts étoient modiques : cependant il a laiſſé après

lui des épargnes conſidérables : on ne connoiſſoit alors d'autre intérêt, que l'intérêt général.

12. Lorſque la meſure des *tributs* eſt plus que remplie, tout ce qui l'excede eſt *don* : cette expreſſion même ne peint point aſſez les efforts que font les ſujets, & ne préſente plus qu'une foible idée de leurs ſacrifices. Le temps des *tributs* & des *dons* eſt paſſé. On ne donne point l'abſolu néceſſaire, il eſt inaliénable par le droit naturel ; on s'immole à la patrie : ce ſont des miracles réſervés à l'honneur & à l'amour : il eſt impoſſible de tout enlever aux eſclaves ; il n'y a que les peuples libres qui trouvent des moyens pour donner ce qu'ils n'ont pas.

13. Autrefois les décimes ne ſe levoient ſur le clergé qu'avec l'agrément des papes. Enſuite le clergé donna des décimes quand le roi en demandoit ; c'eſt ce qu'on appelle aujourd'hui *le don gratuit*, que le clergé de France paye régulierement de cinq en cinq ans, & toutes les fois qu'il s'aſſemble pour contribuer aux beſoins de l'État.

14. M. de Fénélon abandonna quinze mille liv. de ſon revenu pour ſoulager les curés de ſon diocèſe du fardeau du don gratuit, ſi léger pour la haute égliſé, ſi peſant pour le bas clergé.

15. S. Louis, en 1255, envoye au roi d'Angleterre un éléphant : cet animal étoit rès-rare. Aaron, roi de Perſe, en avoit fait

préſent d'un à Charlemagne. Depuis ce prince juſquà ſaint Louis, aucun roi de France n'en avoit eu.

Voyez TALENTS.

DOUCEUR.

1. J'ai opinion, diſoit Socrate, que tous les hommes s'enfuyoient de la malheureuſe Scylla, parce qu'elle les retenoit de force; au lieu que, les Sirenes ne faiſant violence à perſonne, & n'employant que leur belle voix pour retenir ceux qui paſſoient auprès d'elles, chacun s'arrêtoit à les entendre, & ſe laiſſoit inſenſiblement charmer à la douceur de leurs concerts.

2. Il y a une douceur & une complaiſance, qui ne ſont que foibleſſe, timidité, lâcheté, abbattement de l'imagination devant ceux qui nous impoſent; abbattement de cœur devant ceux que nous craignons. Il faut ménager des perſonnes qui ne nous ménageroient pas elles-mêmes, s'il nous échappoit un ſeul mot qui pût leur déplaire. Il ſeroit dangereux d'irriter ceux qui s'emporteroient à la moindre réſiſtance que nous ferions à leurs volontés. On plie dans ces occaſions; on garde un humble & reſpectueux ſilence; on n'oppoſe à la colere la plus injuſte que de tendres larmes. Le reſſentiment n'oſe même ſe faire ſentir au fond du cœur. Tout cela ſe fait quelquefois naturellement, & preſque ſans effort. Quelle

douceur, dites-vous, quelle admirable patience ! Vous vous trompez; & pour vous déſabuſer ſur cette prétendue douceur, mettez-là a quelque autre épreuve où elle puiſſe ſe démentir ſans riſque. Vous qu'on ne craint point, & qu'on peut contredire ſans conſéquence ; vous même dont on connoît la douceur, ou dont on mépriſe la colere, eſſayez de mortifier en quelque ſorte la vanité de cette perſonne qui vous paroît ſi moderée; trouvez à redire à ſa conduite ; reprenez-la d'un léger défaut ; ſoyez d'un autre avis qu'elle ſur une bagatelle. Inſtruit à vos dépens de ſon vrai caractere, vous changerez bientôt d'opinion ſur ſon ſujet. Vous ne trouverez qu'aigreur, qu'impatience, qu'orgueil, où vous aviez cru voir le naturel le plus heureux.

(*M. l'abbé* TRUBLET.)

3. La douceur eſt preſque toujours une qualité naturelle & l'effet du tempérament; quelquefois auſſi elle eſt une vertu, le fruit de nos efforts. On peut l'acquérir, du moins juſqu'à un certain point; mais quoi qu'elle coûte, on ne l'achette jamais trop cher ; les avantages qui la ſuivent, ſont un prix toujours bien au-deſſus du travail le plus long & le plus pénible. Quand on ne parviendroit pas à ſe dompter, il eſt toujours utile de ſe vaincre ; chaque victoire a ſa récompenſe ; & lorſque la paſſion s'eſt ralentie, & qu'on voit où elle pouvoit nous mener, c'eſt une

ſatisfaction bien douce, qu'elle ne nous ait rien arraché contre la raiſon.

4. Un homme doux & affable n'a beſoin du ſecours de perſonne.

5. On ſe fait beaucoup d'amis par la douceur du diſcours.

6. Quand on s'étonnoit de voir le tyran Antigone fort doux dans ſa vieilleſſe, après avoir été fort rude étant jeune; c'eſt que j'ai beſoin, diſoit-il, de conſerver par la douceur ce que j'ai acquis par la force.

7. Au Bréſil, les ſauvages de l'intérieur des terres ſont encore, pour la plupart, abſolument ſauvages: ce n'eſt pas même par la force, & en voulant les réduire à un dur eſclavage, qu'on vient à bout de les policer. Les miſſions ont formé plus d'hommes dans ces nations barbares, que les armées victorieuſes des princes qui les ont ſubjuguées. Le Paraguai n'a été conquis que de cette façon; la douceur, le bon exemple, la charité & l'exercice de la vertu, conſtamment pratiqués par les miſſionnaires, ont touché ces ſauvages & vaincu leur défiance & leur férocité. Ils ſont venus ſouvent d'eux-mêmes demander à connoître la loi qui rendoit les hommes ſi parfaits. Ils ſe ſont ſoumis à cette loi, & réunis en ſociété. Rien ne fait plus d'honneur à la religion, que d'avoir civiliſé ces nations, & jetté les fondements d'un empire, ſans autres armes que celles de la vertu.

8. Une extrême douceur la portoit vers la complaiſance, & lui donnoit ce caractere heureux, aimable, qui fait le bonheur de ceux dont nous ſommes environnés, & preſque jamais le nôtre. (*Mᵉ RICCOBONI*)

DOULEUR.

1. Ce nouveau malheur renouvella toutes mes douleurs ; c'eſt un aliment pour un cœur qui en eſt déja rempli; il ſemble qu'on trouve une eſpece de ſoulagement à voir croître ſes peines. (*Mᵉ DE TENCIN.*)

2. Quand un malheur, qu'on a cru extrême, & qui nous déſeſpere, devient encore plus grand, il ſemble que notre ame renonce à s'en affliger; l'excès qu'elle y voit, la met à la raiſon ; ce n'eſt plus la peine qu'elle s'en déſole ; elle lui cède, & ſe taît: il n'y a plus que ce parti-là pour elle.
(*MARIVAUX.*)

3. La ſuſpenſion des douleurs eſt la félicité de ceux qui ſouffrent.
(*S. EVREMONT.*)

4. Je pleurai Mylord, je le pleurai beaucoup ; mais il eſt un âge où l'impreſſion de la douleur s'efface ſi rapidement, qu'on peut la nommer une courte interruption de la joie.

5. Je perdis la tête en l'écoutant, & ne revins à moi, que pour jetter de grands cris, frapper mon ſein, me déchirer, me rouler par terre, comme un animal féroce

bleſſé d'un trait mortel, qui ſe débat, dont la douleur aiguë diminue les forces & augmente la rage.

6. J'allois bientôt éprouver qu'aucune douleur déja ſentie ne prépare notre ame à ſupporter une douleur nouvelle.

(*Mᵉ RICCOBONI.*)

7. Le temps affoiblit la douleur ; le ſeul plaiſir la détruit. (*NÉRAIR & MELHOÉ.*)

8. Il faut prendre patience. Le meilleur remede que je ſache pour les douleurs préſentes, c'eſt d'oublier les joies paſſées, en eſpérance de mieux avoir. Le ſouvenir des maux paſſés, ſans crainte de pis, fait trouver les biens préſents bien meilleurs & beaucoup plus doux.

9. La plus grande partie du monde croit que la privation d'un grand bien eſt un grand mal ; la plus ſaine ne le croit pas. De grands hommes ont établi cette erreur ; de plus grands hommes l'ont détruite.

Entre la jouiſſance & la privation il n'y a point de milieu, & entre le plaiſir & la douleur il y en a un, qui eſt l'indolence. Pourquoi veut-on donc que nous tombions du plaiſir dans la douleur, comme nous tombons de la jouiſſance dans la privation?

On ſait que toute douleur naît immédiatement d'une ſéparation, & qu'il eſt de deux ſortes de ſéparations ; car on ſépare les choſes continues, & on ſépare les choſes unies.

La ſéparation des choſes continues fait la douleur du corps, & la ſéparation des choſes unies fait la douleur de l'âme.

10. De mes jours je n'ai entendu des cris plus affreux que ceux que pouſſerent alors ces pauvres Cochinchinois ; & c'eſt une choſe remarquable que les cris que la douleur arrache à tous les peuples du monde, ſoient tout-auſſi différents que leurs différents langages. (*Miſſionnaires.*)

11. Xénophon, fameux par la plus belle de toutes les retraites, nous aſſure que la fatigue n'eſt pas auſſi peſante pour le général que pour le ſoldat : la vanité du général porte la moitié d'un fardeau que le ſoldat porte tout ſeul. Les Indiennes, les Sauvages, les Fanatiques, marquent de la gaieté dans le ſein des douleurs les plus vives. Ils maitriſent leur attention au point de la détourner du ſentiment qui les bleſſe, & de la fixer ſur une idée qui les flatte. Seroit-il impoſſible que la raiſon & la vertu appriſſent de l'ambition & du préjugé à affoiblir auſſi l'impreſſion de la douleur par d'heureuſes diverſions ?

(*Théorie des ſentiments agréables.*)

12. Quant à la douleur, qui eſt le ſeul vrai mal, l'homme y eſt du tout né & tout propre. Les Mexicains ſaluent les enfants ſortant du ventre de leur mere, en ces mots : Enfant, tu es venu au monde pour endu-

rer; endure, ſouffre, & tais-toi. Que la douleur ſoit comme naturelle à l'homme, & au contraire l'indolence & le plaiſir, choſes étrangeres; il appert par ces trois mots: Toutes les parties de l'homme ſont capables de douleur, fort peu capables de plaiſir. Les parties capables de plaiſir n'en peuvent recevoir que d'une ſorte ou de deux; mais toutes peuvent recevoir un très-grand nombre de douleurs toutes différentes; chaud, froid, &c. ſans compter celles de l'âme, tellement que l'homme eſt plus puiſſant à ſouffrir qu'à l'exprimer. L'homme ne peut guères durer au plaiſir; le plaiſir du corps eſt feu de paille; s'il duroit, il apporteroit de l'ennui & déplaiſir; les douleurs durent fort long-temps, & n'ont point leurs certaines ſaiſons, comme les plaiſirs: auſſi l'empire & commandement de la douleur eſt bien plus grand, plus univerſel, plus durable, & en un mot plus naturel que du plaiſir... Le plaiſir eſt rare, le mal vient facilement de ſoi-même, ſans être recherché; le plaiſir ne vient point volontiers; il ſe fait rechercher, & ſouvent acheter plus cher qu'il ne vaut. Le plaiſir n'eſt jamais pur, ains toujours détrempé & mêlé avec quelque aigreur, & y a toujours quelque choſe à redire; mais la douleur & le déplaiſir ſouvent tout entier & tout pur. Le pire de notre marché eſt que l'extrême volupté & plai-

ſir ne nous touche point tant qu'une légere douleur; nous ne ſentons point l'entiere ſanté comme la moindre des maladies.

(*Sageſſe de Charron.*)

Voyez IMAGINATION.

DRAMATIQUE.

1. Au reſte, ce ne ſont que des doutes que je propoſe pour la perfection d'un art extrêmement agréable & utile, s'il eſt exercé avec ſageſſe; extrêmement frivole & dangereux, s'il eſt négligé & avili.

(*DESTOUCHES.*)

2. Le génie des auteurs étoit obligé de ſe prêter à la médiocrité du grand nombre, & l'on ne pouvoit ſe flatter qu'une piece ſeroit jouée avec quelque ſuccès, ſi l'on n'avoit eu l'attention de modéler ſes caracteres ſur les vices des comédiens. Jadis les acteurs étoient faits pour les pièces; alors on faiſoit les pièces pour les acteurs.

Pour mériter le nom de grand poëte dramaique, il ne ſuffit pas de préſenter toujours de nouveaux ſujets, il faut encore que les ſujets ne ſe reſſemblent point; & ils peuvent ſe reſſembler principalement en deux manières, ou par la matiere, ou par la forme.

Les ſujets qui ſe reſſemblent par la matière, ſont des ſujets qui ont preſque les mêmes perſonnes que l'on raille; ceux qui ſe reſſemblent par la forme, ſont ceux qui ſont traités de certaine maniere qu'on pour-

roit appeller monotonie ; car les acteurs y parlent toujours ſur le même ton. De ces deux reſſemblances, la derniere eſt la plus fatiguante & la plus vicieuſe. Nous avons aujourd'hui un bon nombre de pièces de théâtre toutes différentes ; & cependant, quand on en voit une, on en voit dix. M. Corneille & M. Racine ſont admirables pour cette variété. Pompée, Auguſte & Horace, parlent en véritables Romains, mais ils ne parlent pas les uns comme les autres. Iphigenie & Phèdre veulent toucher & faire naître la terreur & la compaſſion ; elles en viennent à bout par des chemins tout différents. Molière eſt tombé quelquefois dans la premiere reſſemblance, mais ce n'étoit point en lui un défaut de génie, c'eſt la fertilité du ſujet qui l'a entraîné.

(*Mᵉ* DACIER.)

3. La tragédie ne fait pas rire, parce que les ſottiſes des grands ſont des malheurs : la comédie fait rire, parce que les ſottiſes des petits ne ſont que des ſottiſes, on n'en craint point les ſuites.

4. Le poëte tragique doit atteindre le degré de perfection où il eſt capable de monter, de meilleure heure que le poëte comique : le génie & une connoiſſance du cœur humain, telle que la donnent les premieres études, ſuffiſent pour faire une tragédie excellente.

Il faut, pour faire une excellente comé-

die, du génie, de l'étude, & de plus avoir vécu long-temps avec le monde. En effet, pour compoſer une comédie excellente, il faut ſavoir en quoi conſiſte la différence que l'âge, l'éducation & la profeſſion mettent entre des perſonnes dont le caractere naturel eſt le même. Il faut ſavoir quelle forme le caractere d'eſprit particulier à certains hommes, donne aux ſentiments communs à tous les hommes. En un mot, il faut connoître tout le genre humain, & ſavoir la langue de toutes les paſſions, de tous les âges, de toutes les conditions. Dix ans ne ſont pas trop pour apprendre tant de choſes.

(*Abbé* DU BOS.)

5. Les ſots tout-à-fait ſots, & les vicieux dont les vices attaquent la probité & nuiſent à la ſociété, ne ſont point de bons perſonnages de comédie. Les uns ne valent pas la peine qu'on en rie ; les autres, quand on en pourroit rire, ne ſeroient pas aſſez punis par-là. Le ſot n'eſt digne que de mépris ou de pitié. Le vicieux, ou plutôt le vice, eſt digne de haîne : mais l'objet naturel de la moquerie & de la raillerie, ce ſont ces travers & ces ridicules qu'on voit ſi ſouvent dans des gens d'eſprit, ſurtout lorſque ces travers & ces ridicules viennent du mauvais uſage qu'ils font de leur eſprit, de leur ſavoir, de leurs talents.

6. On a remarqué que *Don Quichote* n'a jamais réuſſi ſur le théâtre, quoiqu'il

nous divertiſſe beaucoup dans le livre qui porte ſon nom... Le caractere de *Don Quichote* eſt donc poſſible à la rigueur ; il l'eſt aſſez pour le roman, & ne l'eſt pas aſſez pour la comédie, qui eſt bien plus aſſujettie au vraiſemblable que le roman.

7. Les idées vives, fines & plaiſantes propres à la comédie, naiſſent de la connoiſſance du cœur humain & des mœurs dominantes du ſiècle.

8. Au théâtre, pour nous toucher, il ſuffit que les défauts d'un perſonnage prennent leur ſource dans la grandeur d'ame.

9. Ce ne ſont plus, à proprement parler, les caracteres qu'il faut mettre ſur la ſcene, mais les conditions. Juſqu'à préſent, dans la comédie, le caractere a été l'objet principal, & la condition n'a été que l'acceſſoire ; il faut que la condition devienne aujourd'hui l'objet principal, & que le caractere ne ſoit que l'acceſſoire. C'eſt du caractere qu'on tiroit toute l'intrigue : on cherchoit en général les circonſtances qui le faiſoient ſortir, & l'on enchaînoit ces circonſtances : c'eſt la condition, ſes devoirs, ſes avantages, ſes embarras, qui doivent ſervir de baſe à l'ouvrage. Il me ſemble que cette ſource eſt plus féconde, plus étendue & plus utile que celle des caracteres. Pour peu que le caractere fût chargé, un ſpectateur pouvoit ſe dire à lui-même, ce n'eſt pas moi ; mais il ne peut ſe cacher que l'é-

tat qu'on joue devant lui ne ſoit le ſien ; il ne peut méconnoître ſes devoirs ; il faut abſolument qu'il s'applique ce qu'il entend. Nous avons des financiers dans nos pieces, mais le financier n'eſt pas fait. On auroit de la peine à en citer une, ſans un pere de famille, mais le pere de famille n'eſt pas fait*. En un mot, les devoirs des conditions, leurs avantages, leurs inconvénients, leurs dangers, ont-ils été mis ſur la ſcene ? eſt-ce la baſe de l'intrigue & de la morale de nos pièces ?... Je voudrois qu'on jouât l'homme de lettres, le philoſophe, le commerçant, le juge, l'avocat, le politique, le citoyen, le magiſtrat, le financier, le grand ſeigneur, l'Intendant. Ajoûtez à cela toutes les relations, le pere de famille, l'époux, la ſœur, les freres. Songez qu'il ſe forme tous les jours des conditions nouvelles. Songez que rien peut-être ne nous eſt moins connu que les conditions, & ne doit nous intéreſſer davantage. Nous avons chacun notre état dans la ſociété, mais nous avons à faire à des hommes de tous les états.... Et les conditions n'ont-elles pas entr'elles les mêmes contraſtes que les caracteres ? & le poëte ne pourra-t-il pas les oppoſer ? Mais ces ſujets n'appartiennent pas ſeulement au genre ſérieux. Ils deviendront comiques ou tragiques, ſelon le génie de l'homme qui

* Il ne l'étoit pas, quand on écrivoit ceci.

s'en

s'en ſaiſira. Telle eſt encore la viciſſitude des ridicules & des vices, que je crois qu'on pourroit faire un Miſanthrope nouveau tous les cinquante ans : & n'en eſt-il pas ainſi de tous les autres caracteres ?

Pour rendre pathétiques les conditions élevées, il faut donner de la force aux ſituations. Il n'y a que ce moyen d'arracher de ces ames froides & contraintes l'accent de la nature, ſans lequel les grands effets ne ſe produiſent point. Cet accent s'affoiblit à meſure que les conditions s'élevent.

Croyez-vous encore que le ſiècle paſſé n'a plus rien laiſſé à faire à celui-ci ? La tragédie domeſtique & bourgeoiſe à créer, le genre ſérieux à perfectionner... la pantomime à lier étroitement avec l'action dramatique ; la ſcene à changer, & les tableaux à ſubſtituer aux coups de théâtre... la tragédie réelle à introduire ſur le theâtre lyrique ; enfin la danſe à réduire ſous la forme d'un véritable poëme, à écrire, & à ſéparer de tout autre art d'imitation... la tragédie ancienne, plutôt que la tragédie domeſtique, à introduire ſur la ſcene lyrique ; parce que la tragédie, & en général toute compoſition deſtinée pour la ſcène lyrique, doit être meſurée, & que la tragédie domeſtique me ſemble exclure la verſification.

(*M. DIDEROT.*)

Voyez ACTION, DÉTAILS, FINESSE, MÉLANCOLIE, MŒURS, RIDICULE.

DROITS.

1. Suivant le ſyſtême de Hobbes, il n'y a point de diſtinction véritable entre le juſte & l'injuſte : la force fait le droit.

2. Augmenter les droits dans de certaines circonſtances, ce ſeroit les anéantir.

3. Le parlement gronda ſur l'édit du tarif; & auſſi-tôt qu'il eut ſeulement murmuré, tout le monde s'éveilla. On chercha, en s'éveillant, comme à tâtons, les loix; on ne les trouva plus. On s'effara, on cria, on ſe les demanda; &, dans cette agitation, les queſtions que leurs explications firent naître, d'obſcures qu'elles étoient, & vénérables par leur obſcurité, devinrent problématiques, & de-là, à l'égard de la moitié du monde, odieuſes. Le peuple entra dans le ſanctuaire; il leva le voile qui doit toujours couvrir tout ce que l'on peut dire, & tout ce que l'on peut croire du droit des peuples & de celui des rois, qui ne s'accordent jamais bien enſemble que dans le ſilence.

(*C.* DE *Retz.*)

4. Le digeſte de *Juſtinien* ayant été retrouvé vers l'an 1137, le droit romain ſembla prendre une ſeconde naiſſance. On établit des écoles en Italie, où on l'enſeignoit. On avoit déja le code *Juſtinien* & les *novelles*; ce droit y prit une telle faveur, qu'il fit éclipſer la loi des Lombards.

Des docteurs italiens porterent le droit

de Juſtinien en France, où l'on n'avoit connu que le code *Théodoſien*, parce que ce ne fut qu'après l'établiſſement des barbares dans les Gaules, que les loix de Juſtinien furent faites. Ce droit reçut quelques oppoſitions : mais il ſe maintint, malgré les excommunications des papes qui protégeoient leurs canons. *Saint Louis* chercha à l'accréditer par les traductions qu'il fit faire des ouvrages de *Juſtinien*, que nous avons encore manuſcrites dans nos bibliothéques ; & l'on en fit un grand uſage dans les établiſſements. *Philippe-le-Bel* fit enſeigner les loix de *Juſtinien*, ſeulement comme raiſon écrite, dans les pays de la France qui ſe gouvernoient par les coutumes ; & elles furent adoptées comme loi, dans les pays où le droit romain étoit la loi.

(*Eſprit des Loix.*)

5. Ces droits ont été interrompus ; car ce que le ſieur Deblaire n'a point reçu dans cette année, les années ſuivantes le lui produiront. L'implacable contagion a moiſſonné les corps ; elle n'a pas porté ſon venin juſques ſur les biens : les héritages ont peut-être changé de maîtres ; ils n'ont pas été anéantis ; ceux qui avoient des droits à exercer, les ont encore, ou du moins ils les ont laiſſés à d'autres : les malheurs mêmes de cette province pourront augmenter les profits de cette charge ; ce n'eſt pas la félicité publique qui en fait le revenu. Ces

droits qui n'ont point été exercés, ſe trouveront réunis ; c'eſt un ruiſſeau dont on arrête les eaux tranquilles; elles ſe repoſent quelque temps; & lorſqu'on leur rend leur cours, on trouve un torrent rapide ; ſon repos a fait ſa force, & ſon inaction ſon abondance. (*M. MANNORI.*)

6. Dans les conventions, où l'on traite d'un droit qui dépend de quelque événement incertain, & qui peut produire, ou du profit, ou de la perte, ſelon la différence des événements, il eſt libre d'en traiter de ſorte que l'on renonce à tout profit, ou que l'on ſe débarraſſe de toute perte; & c'eſt-là préciſément notre eſpèce. Ainſi un héritier peut traiter avec ſes cohéritiers de tous ſes droits dans une ſucceſſion, pour une certaine ſomme, & les obliger à le garantir de toutes les charges. Ainſi un aſſocié, qui ſe veut retirer d'une ſociéte, peut régler, avec les autres aſſociés, ce qu'il aura de profit préſent & certain, & ſe ſouſtraire à tous riſques de pertes. C'eſt le ſentiment de tous les auteurs; & ces ſortes de conventions ont leur juſtice, en ce que l'un préfère un parti certain & connu, ſoit de profit ou de perte, à l'attente incertaine des événements, & que l'autre, au contraire, trouve ſon avantage dans l'eſpérance d'une meilleure condition. Ainſi il ſe fait entr'eux une eſpece d'égalité de leur part, qui rend juſte leur convention.

7. On entend par *régale*, une eſpece de

garde-noble royale, ou droit qui appartient au prince ſur les bénéfices ; c'eſt le droit que le ſouverain a de percevoir les fruits des archevéchés & des évêchés vacants, des abbayes vacantes, & de pourvoir, pendant ce temps, aux bénéfices qui en dépendent. Les droits de battre monnoie, de donner des graces, de faire des loix, ſont des droits régaliens.

8. Sous le regne de l'empereur Frédéric II en 1219, qu'on peut nommer un temps de barbarie, les uſages les plus ridicules étoient établis. Les ſeigneurs avoient imaginé le droit de cuiſſage, de markette, de prélibation ; c'étoit de coucher la premiere nuit des noces avec les nouvelles mariées leurs vaſſales roturières. Quelques évêques & des abbés eurent ce droit, & le faiſoient payer.

DROIT D'AINESSE.

1. C'eſt un eſprit de vanité qui a établi chez les Européens l'injuſte droit d'aîneſſe ſi défavorable à la propagation, en ce qu'il porte l'attention d'un pere ſur un ſeul de ſes enfants, & détourne ſes yeux de tous les autres ; en ce qu'il l'oblige, pour rendre ſolide la fortune d'un ſeul, de s'oppoſer à l'établiſſement de pluſieurs ; enfin en ce qu'il détruit l'égalité des citoyens, qui en fait toute l'opulence.

2. Les Sultans Ottomans ne mettent pas des enfants au monde pour y demeurer,

mais ſeulement pour peupler les tombeaux. C'eſt une grande fortune que de naître l'aîné à Conſtantinople, & c'eſt un crime d'être cadet. Les premiers naiſſent pour vivre & pour régner, les autres pour périr par le cordon de ſoie.

3. Dans Bornholm, île de la mer baltique, ſous la domination du roi de Danemarck, on donne aux cadets tous les biens-fonds; &, lorſque dans une famille il n'y a pas d'enfant mâle, l'aînée des filles eſt appellée à la ſucceſſion; elle eſt chargée de payer une penſion à ſes cadettes.

4. Chez les Ottomans, ce n'eſt pas comme chez nous, où le fils aîné d'un prince lui ſuccède immédiatement. Chez eux, c'eſt toujours l'aîné de la famille qui ſuccède, ſoit oncle, frere, couſin, ou fils.

5. Deux choſes ſont pernicieuſes dans l'ariſtocratie, la pauvreté extrême des nobles, & leurs richeſſes exorbitantes... Les loix y doivent ôter le droit d'aîneſſe entre les nobles, afin que, par le partage continuel des ſucceſſions, les fortunes ſe remettent toujours dans l'égalité.

(*Eſprit des Loix.*)

6. Hugues Capet ne tarda pas à faire ſentir aux grands vaſſaux qu'ils s'étoient donné un maître, & que leur dépendance étoit un des plus fermes appuis du trône ſur lequel ils venoient de le placer. Mais ce qui a mis le comble à la gloire & à la ſûreté de la na-

tion françoiſe, c'eſt l'établiſſement du droit de ſuccéder à la couronne. Les rois ne ſe ſont plus trouvés les maîtres de partager la monarchie entre leurs enfants, ni de déranger l'ordre de la ſucceſſion. La couronne de France appartient à l'aîné, par une coutume établie, « laquelle, dit Jérôme Bignon, » eſt plus forte que la loi même; cette loi » ayant été gravée, non dans du marbre, » ou en du cuivre, mais dans le cœur des » François ».

7. La naiſſance du fils aîné d'un monarque, dans les états où la couronne eſt héréditaire, inſpire toujours une joie univerſelle: elle reſſerre les liens du ſouverain & des ſujets; elle affermit la couronne ſur la tête du monarque; elle donne plus de ſolidité aux obligations qu'il contracte; auſſi, lors de la naiſſance de M. le Dauphin, Louis XIV ayant dit à M. Pelletier des Forts, contrôleur-général, qu'il falloit chercher de l'argent, pour fournir aux réjouiſſances, ce miniſtre lui répondit: « Sire, vous en » trouverez facilement; la reine vient de » vous donner une bonne caution ».

8. *Henri IV*, roi de Navarre, étoit né au château de Pau en Béarn, en 1553, d'*Antoine de Bourbon*, duc de Vendôme, & de *Jeanne d'Albret*. Il deſcendoit de *Robert de Clermont*, cinquième fils de ſaint Louis. *Robert* avoit épouſé l'héritière d'Archambaut, ſeigneur de Bourbon; & cette terre ayant

été dans la ſuite érigée en duché, les deſcendants de *Robert*, prirent le nom de *Bourbon*.

Après l'extinction de la branche des *Valois*, *Henri IV* ſe trouva le plus proche héritier de la couronne. Quoiqu'il ne fût parent de *Henri III* qu'au vingt-deuxième degré, ſon droit étoit inconteſtable; & c'étoit bien en vain que le duc de Guiſe avoit voulu perſuader au cardinal de *Bourbon* de prétendre à la couronne, parce qu'étant frere d'Antoine de *Bourbon*, roi de Navarre, il étoit plus proche d'un degré que *Henri* ſon neveu, fils d'Antoine. Ce raiſonnement étoit abſolument faux, puiſque, ſelon la loi & la coutume de France, la branche ainée doit l'emporter ſur les deſcendants de la cadette, quelque proches qu'ils puiſſent être.

DUELS.

1. Souvenez-vous de ne jamais vous couper la gorge pour une femme; il n'y en a pas une qui voulût ſe priver du plus foible de ſes charmes pour l'homme qu'elle aime le plus.

2. Je n'ai jamais cherché de querelles; jamais non plus je n'ai fait conſiſter la ſageſſe à les éviter, ne croyant pas que les édits puiſſent m'obliger à faire une lâcheté.

(*Mémoires du comte de Bonneval.*)

3. Lorſqu'on fit le procès à M. de Boutteville, du Câtelet compoſa pour lui un fac-

tum qui fut trouvé également éloquent & hardi. Le cardinal de Richelieu lui ayant reproché que c'étoit condamner la juſtice du roi : pardonnez-moi, dit-il, c'eſt pour juſtifier ſa miſéricorde, s'il a la bonté d'en uſer envers un des plus vaillants hommes du royaume.

4. Il n'y a pas de ſi furieux amateurs de duels, qui faſſent difficulté d'avouer que l'uſage de ceux qu'ils appellent ſeconds, eſt un abus inſupportable & contraire à toute juſtice, police & raiſon. Ils reconnoiſſent cette rage, ils condamnent tous cette abominable fureur, & ne laiſſent pas de la ſuivre comme une loi ſouveraine de la plus parfaite raiſon, & il n'y a perſonne entr'eux qui n'eſtimât avoir fait perte de ſon honneur, & devoir être à jamais infâme, s'il avoit refuſé de ſervir de ſecond à un homme inconnu, & d'aller expoſer ſa vie pour celui dont il ne ſait pas le nom, duquel même il ignore ou n'approuve pas les ſujets de la quérelle, & d'aller combattre pour celui auquel il auroit refuſé tout autre ſervice, & la moindre aſſiſtance d'argent, contre un homme qui ne l'a jamais offenſé, qu'il ne connoît pas encore, & qu'il reconnoîtra peut-être ſur le champ pour ſon ancien ami.

Huit ou dix hommes, l'élite de la jeuneſſe & de la nobleſſe d'une grande province ou de tout un royaume, ſe trouvent quelque-

fois engagés en ces déteſtables rencontres ; ou il n'y a qu'un ſeul qui ſoit offenſé ; & quoiqu'ils abhorrent & condamnent tous ce qu'ils font, ils craignent plus la vanité des opinions du monde, que la ſévérité de leur propre conſcience.

Il n'y aura point de raiſon ni de loi pour terminer les différends des nobles, ni de religion pour arrêter leurs reſſentiments. Ils porteront le droit dans les armes & dans la violence : & le foible offenſé ou appellé ſera contraint de ſacrifier ſa vie à l'appétit du plus fort, du plus adroit gladiateur, & de l'homme le plus inſolent.

Le jéſuite Garaſſe, afin d'éluder les ordonnances, & ſe moquer des édits, trouve pluſieurs méthodes d'accepter les duels, changeant le mot ſeulement, & retenant la choſe, faiſant une rencontre d'un duel, mais toujours un combat, & un homicide défendu par les loix divines & humaines.

(*Apologie de l'univerſité.*)

5. Selon les malheureuſes maximes du point-d'honneur, il y a des indiſcrétions qui ne ſe lavent que dans le ſang, vû la molleſſe des loix contre les médiſances qui flétriſſent la réputation d'une femme. Mettez en juſtice un franc calomniateur ſur ce point-là ; mettez y un fanfaron indiſcret, n'en ſeront-ils point quittes pour un déſaveu, ou pour une rétractation, qui n'empêche pas que les ſoup-

çons & les coups de langue ne continuent ? Voilà ce qui porte les duelliſtes à ſe faire juſtice eux-mêmes.

6. L'uſage des duels vient des peuples barbares du nord, qui, joignant à la férocité des mœurs la force du corps, & ne pouvant ſe ſoumettre au joug de la raiſon & des loix, ne vouloient d'autre juge dans leurs différends que leur épée. Ils porterent cette méthode en Italie, & dans toutes les autres parties de l'Europe, où ils s'établirent, & avec eux s'établit cette maxime pernicieuſe, qu'il y a de la lâcheté à ſe ſoumettere à des juges.

7. Nous voyons des braves qui s'égorgent pour un léger affront, malgré la religion & la loi. Elles ſont donc contraires à ces crimes, en empêchent ſans doute un grand nombre ; tandis que de maſſacrer & de manger des hommes eſt une coutume, une loi de la nation anthropophage.

Le duel en particulier eſt un accident dépendant de la férocité guerriere, & il ne ſubſiſteroit point, non plus que ſon principe, ſi l'empire des lettres & des beaux arts étoit plus étendu ; ſi tous les hommes étoient philoſophes. Mais dans la ſuppoſition que cette férocité ſoit un mal néceſſaire, quelque funeſte, quelque blâmable que ſoit le duel, on peut en quelque ſorte l'excuſer par la délicateſſe des ſentiments qu'il ſuppoſe & qu'il entretient dans notre jeuneſſe guerriere, par

la décence & le reſpect réciproque qu'il leur inſpire. Il y a donc dans ce deſordre une eſpece de prétexte. Rien de ſemblable ne peut être allégué en faveur des anthropophages, peuples cruels ſans néceſſité, par habitude, & par le ſeul plaiſir d'être cruels.

8. Le duel, quoiqu'un reſte de la liberté ancienne, eſt le plus hardi des attentats contre l'autorité ſuprême : c'eſt dans un particulier un acte de ſouverain.

9. On peut reprocher à Henri IV d'avoir eu trop d'indulgence pour les duels; car, quoiqu'il eût fait des loix pour réprimer cette fureur, il ne laiſſoit pas de témoigner du mépris à ceux qui s'y conformoient.

10. Si l'exemple eſt de quelque poids, jugeons de l'odieux de ces combats ſinguliers, par celui de toutes les nations policées : en exceptant ſeulement celle qui prétend l'être le plus, chez quelle autre cette fureur dont elle tire vanité, a-t-elle eu quelques partiſans ? Ces illuſtres Grecs, ces judicieux Romains, qui furent tour-à-tour les maîtres de l'univers, ſe connoiſſoient aſſurément en valeur : ſe faiſoient-ils un jeu du meurtre de leurs compatriotes ? L'épée, l'arc & le bouclier étoient chez eux des inſtruments inutiles pendant la paix.

11. 1627. François de Montmorenci de Boutteville, & Roſmadec des Chapelles ſont exécutés pour crime de duel : cette ſévérité

fit plus d'effet ſur les eſprits que tous les édits que l'on avoit rendus à ce ſujet.

(*M. le préſident* HÉNAULT.)

12. Dès l'an 668, les duels étoient en uſage chez les Lombards. Un homme accuſé d'un crime, ſe battoit contre ſon accuſateur; s'il étoit vainqueur, il étoit réputé innocent. On prétend que les Lombards furent les premiers peuples qui s'aviſerent de chercher la vérité par cet étrange moyen. Grimoald, duc de Bénévent, ne pouvant abolir entiérement cette coutume barbare, ſe contenta d'ordonner que, dans les queſtions d'Etat, & lorſqu'il s'agiroit de poſſeſſion de biens, les duels ne ſeroient plus permis après trente ans.

13. Au ſiecle de Charlemagne le duel étoit encore enviſagé comme la maniere la plus infaillible de diſcerner le coupable d'avec l'innocent. Le dernier duel revêtu d'autorité fut celui de Gui Chabot de Jarnac & de François Vivonne de la Châtaigneraie. Ce fut ſous le regne de Henri II, le 10 de Juillet en 1547, que ces deux champions ſe rendirent dans une des cours du château de S. Germain-en-Laye. Vivonne de la Chataigneraie appella au combat Gui Chabot de Jarnac qui lui avoit donné un démenti. Henri, ſelon l'uſage, ne s'y oppoſa pas, & fit ſavoir qu'il en ſeroit ſpectateur; il s'intéreſſoit pour la Châtaigneraie, & comptoit qu'il ſortiroit

vainqueur du combat; Jarnac étoit convaleſcent, & cependant coucha par terre ſon ennemi, en le frappant au jarret; ce qu'on appella dans la ſuite *le coup de Jarnac*. La Châtaigneraie en mourut peu de temps enſuite de honte & de chagrin; & le roi en fut ſi pénétré de douleur, qu'il fit le ſerment ſolemnel de ne plus ſouffrir d'épreuve de cette eſpece.

14. Au rapport de Plutarque, jamais Auguſte ne voulut accepter le combat particulier qu'Antoine lui fit propoſer. J'ai bien d'autres moyens de mourir ſans celui-là, diſoit Auguſte. Deux capitaines illuſtres, Scipion l'Africain & Métellus ne voulurent point ſe battre ſeul à ſeul. Un officier doit mourir en capitaine, & non en ſoldat, diſoit Théophraſte.

15. Deux généraux ſupplierent Guſtave Adolphe de leur laiſſer vuider leur querelle l'épée à la main. Le roi le leur permet, & fait appeller le bourreau: *un tel*, lui dit-il, dans l'inſtant qu'il y en aura un de tué, coupe devant moi la tête à l'autre. Les deux généraux perdirent ſur le champ l'honorable envie de ſe battre.

(*Hiſtoire de Guſtave Adolphe.*)

16. Quelques hiſtoriens croient que c'eſt ſous le regne de l'empereur Arnoul que s'établit l'horrible abus de juger, par le duel, de l'innocence ou du crime d'un accuſé. On

l'ordonnoit auſſi dans les cauſes purement civiles. La juſtice étoit toujours du côté du plus fort ou du plus adroit.

Arrivés dans le champ, les champions, pour s'exciter, ſe donnoient des démentis. Alors le combat commençoit, lorſque le nombre des coups portés par le cartel, avoit été frappé, le juge jettoit ſa baguette en l'air, & l'aſſaut étoit fini. Si le combat reſtoit indécis juſqu'à la nuit, l'accuſé étoit réputé vainqueur; & la peine du vaincu étoit celle qu'eût méritée ſon adverſaire.

Voyez DETTES, HONNEUR, SOUFFLETS.

DURETÉ.

La terre, ſelon les anciens, étoit l'élément le plus ſec, non-ſeulement parce que ſes parties ne peuvent ſeules former enſemble un corps liquide, mais encore parce qu'elles ſont fort propres à retenir les particules des autres éléments, à s'unir & à former avec elles des corps ſolides. Ainſi, c'eſt dans ces premieres diſpoſitions, qui ſont purement paſſives, qu'ils feſoient conſiſter le principe de la liquidité & de la ſolidité des corps.

En effet, ſans ces premieres qualités paſſives des corpuſcules élémentaires, les cauſes actives de la dureté & de la liquidité agiroient uniformément ſur tous les corps; elles ne les rendroient, ni plus dures, ni plus liquides les uns que les autres. C'eſt

donc avec raiſon que les Anciens ont mis la ſéchereſſe & l'humidité, c'eſt-à-dire, ces premieres diſpoſitions par leſquelles les corps ſont plus ou moins ſuſceptibles de liquidité ou de dureté, au rang des premieres qualités des corps. On comprend aſſez que ces qualités paſſives conſiſtent principalement dans la figure des parties qui compoſent ces corps ; car ce ne peut être qu'autant que les parties élémentaires ont mutuellement une figure qui leur permette, ſelon leurs différentes combinaiſons, de ſe toucher exactement dans une grande étendue de leur ſurface, que l'éther qui environne ces parties, peut les tenir, par beaucoup de contact, fortement appliquées les unes contre les autres, & qu'il forme des corps très-denſes, très-roides, durs, & très-difficiles à rompre. Si au contraire ces parties ont une figure qui ne leur permette que de ſe toucher qu'en très-peu d'endroits, elles ne peuvent former, par leur mélange & par leur arrangement, que des corps, ou très-friables, ou très-mous, ou liquides.

Comme le froid peut être beaucoup plus grand que celui que nous éprouvons dans nos climats pendant les hyvers les plus rigoureux, ainſi qu'on l'a reconnu par les froids que l'on cauſe artificiellement, & par ceux qu'on a obſervés vers le Nord, les corps peuvent être beaucoup plus condenſés qu'ils ne le ſont dans nos régions, par le froid le

plus violent ; d'où il s'en ſuit que la chaleur n'eſt pas, par les froids que nous éprouvons ici, entiérement éteinte dans les corps, & qu'il y a toujours dans ces corps une raréfaction qui réſiſte à la compreſſion actuelle du froid, quelque grand qu'il ſoit. La dureté, même la dureté la plus grande que cauſe cette compreſſion, ne conſiſte donc que dans une eſpece d'équilibre que gardent entr'elles les parties des mixtes aſſujetties par la réſiſtance réciproque du froid & du chaud, équilibre entretenu par deux forces qui ſe contrebalancent, & qui peuvent varier entr'elles juſqu'à certains degrés, ſans laiſſer tomber les corps en diſſolution, & ſans les rendre entiérement ſolides. Ainſi la forme des corps ſolides, qui ſemble ne conſiſter que dans l'union & dans l'immobilité de leurs parties, ne réſulte que de la réſiſtance mutuelle de deux mouvements oppoſés, dont la force varie plus ou moins à chaqu'inſtant ; en ſorte qu'il n'y a point de corps parfaitement durs, ni toujours également durs ; parce qu'il n'y a point de corps ſolides dont les particules, tant élémentaires qu'intégrantes, ne ſoient, en partie, appuyées les unes contre les autres, &, en partie, flottantes dans l'éther ; & parce qu'elles ſont continuellement écartées ou rapprochées les unes des autres par la froideur & par la chaleur, qui varient ſans ceſſe.

Si la chaleur vient à dominer dans un

corps, assez pour en écarter tellement les parties, qu'elles ne se touchent plus, le corps tombe en dissolution ; mais cette dissolution se borne à la fusion, lorsque les parties intégrantes d'un corps sont toutes séparées en même temps, & de manière que ces parties nagent seulement dans l'éther, sans que l'air extérieur pénetre entr'elles, & sans qu'il puisse empêcher que le froid qui succede à la chaleur, ne rétablisse ce corps dans son premier état. Il y a des corps, par exemple, l'eau & tous les corps liquides où cet élément domine, qui ne peuvent être durcis que par un grand froid, & qui peuvent être fondus par une chaleur peu considérable ; il y en a d'autres qui au contraire peuvent être durcis par un froid médiocre, & qui ne peuvent être fondus que par une grande chaleur ; tels sont le verre, le cuivre, &c.

Voyez ELASTICITÉ.

EAU.

1. LE poids d'un pied d'eau qui tombe, agit plus fortement que celui de pluſieurs pieds d'eau qui courent, & qui ſont ſoutenus par le fond ſur lequel ils coulent. Mais ce poids ſe trouve encore augmenté par la vîteſſe qu'il acquiert dans ſa chûte. Si la roue d'un moulin étoit immédiatement ſous l'auge qui raſſemble le courant d'eau, chaque baquet de la roue ne reſſentiroit que l'impreſſion d'un pied cube d'eau, c'eſt-à-dire le poids de ſoixante & dix livres. Mais cette roue, poſée plus bas dans l'endroit où l'eau a acquis, par ſa chûte, le triple de ſa premiere vîteſſe, eſt pouſſée trois fois plus violemment. Ainſi, avec un ruiſſeau qui ne fournit qu'un pied d'eau, vous vous ménagez, par l'accélération, une force mouvante qui eſt équivalente au moins à trois pieds cubes, c'eſt-à-dire, à deux cens dix livres, & qui, étant continuellement ſuivie par une action de deux cent dix autres ſur les baquets du moulin, eſt plus que ſuffiſante pour faire aller légerement la meule ou les marteaux; comme le ſabot qui tourne ſous la courroie dont un enfant le frappe, pirouette fort vîte, quand les coups ſont redoublés.

La force d'un liquide dans ſa chûte, eſt

comme le quarré de ſa vîteſſe ; c'eſt-à-dire, que ſi un pied d'eau s'accélere au double, il a une force de 4, &, s'il s'accélere au triple, il frappe comme trois fois trois, qui ſont neuf; s'il s'accélère comme 4, il pouſſe comme 16.

Le premier ſentiment eſt celui de Deſcartes, qui croyoit que l'eau de la mer ſe répandoit ſous terre de tous côtés ; & que, trouvant, au pied des montagnes, des ouvertures ſpacieuſes, & un degré de chaleur capable de la faire monter en vapeurs, ſans élever avec elle les ſels que leur poids fait demeurer au fond, le haut des cavernes arrêtoit & épaiſſiſſoit cette vapeur, & en formoit des ruiſſeaux, comme le couvercle d'un alambic réſout en eau la vapeur qui s'y attache.

Le ſecond ſentiment eſt celui qui ſuppoſe la terre aſſez poreuſe pour admettre partout le paſſage des eaux ; & aſſez ſerrée, pour les épurer, & pour les décraſſer de leur ſel, en ſorte que l'eau, quoique provenue de la mer, entre douce & potable dans les fontaines & dans les rivieres.

Le troiſiéme & le dernier ſyſtême conſiſte à prétendre que la mer n'a pas de communication avec les montagnes par-deſſous terre, mais par-deſſus ; que, des rivières, des lacs, & de toute la mer, il s'éleve continuellement une vapeur qui eſt emportée dans l'étendue de l'air, en forme de nuée

ou de brouillard ; qu'elle ſuit l'impreſſion des vents, & que, ſelon qu'elle rencontre un air froid, ou ſe trouve arrêtée par les montagnes, elle ſe condenſe, & ſe réſout en roſée, en neige, en pluie ; que les eaux qui en proviennent, trouvent enſuite diverſes ouvertures pour s'inſinuer dans le corps des montagnes & des collines, où elles s'arrêtent ſur des lits, tantôt de pierre, tantôt de glaiſe, & forment, en s'échappant de côté par la premiere ouverture qui ſe préſente, une fontaine paſſagère ou perpétuelle, ſelon l'étendue & la profondeur du baſſin qui les raſſemble....

Il y a donc une perpétuelle circulation d'eau entre la mer & la terre. L'eau de la mer s'éleve en vapeurs, & ſe réſout en neige & en pluie, ou ſur les montagnes, ou ſur les plaines. Celles qui tombent ſur les montagnes, y trouvent des baſſins d'où elles s'épanchent doucement, & ſe vont rendre à la mer par les dehors de la terre, en arroſant les vallées & les plaines. Celles qui tombent ſur les plaines, & qui les pénètrent, s'en vont, par-deſſous terre, au rendez-vous commun de toutes les eaux....

Le célebre M. Mariotte a exactement obſervé combien il coule d'eau ſous le pont-royal en vingt-quatre heures ; & a trouvé que la ſomme s'en montoit à deux cent quatre vingt-huit millions de pieds cubes.

2. La rareſcibilité, ou la force d'expan-

ſion de l'eau réduite en vapeurs, eſt une propriété fort remarquable de cet élément. Elle eſt ſi conſidérable, qu'elle ſurpaſſe de beaucoup la force de la poudre à canon; car on a remarqué que l'eau renfermée dans un vaſe, & réduite en vapeurs par le feu, ſe raréfie ſoixante-trois fois plus qu'une pareille quantité de poudre à canon embraſée; & qu'elle agit avec une force onze fois plus grande que celle de cette poudre....

On doit faire la même remarque ſur l'air qui ſe raréfie : il n'y en a point qui ne ſoit fort chargé de vapeurs aqueuſes, puiſque les $\frac{7}{800}$ de la peſanteur de l'air de l'atmoſphère appartiennent à l'eau qu'il contient. On pourroit même douter ſi la force d'expanſion que l'on attribue à l'air, n'appartiendroit pas à l'eau; mais il y a bien de l'apparence que cette force dépend de la raréfaction de ces deux agents confondus enſemble. On voit par-là avec quelle force ces deux grands inſtruments peuvent agir dans les corps mixtes, lorſqu'ils ſont mis en action par la chaleur.

Voyez FEU, MER.

EAU ECCLÉSIASTIQUES.

1. Les ſimples prêtres ſans titres & ſans miſſion, tels qu'on les ordonne aujourd'hui, ne ſont, en effet, que ſacrificateurs, ſans être miniſtres dans les fonctions apoſtoliques & dans le gouvernement des ames. Il

ne faut donc pas s'étonner que l'uſage de l'étole ſoit borné à leur égard au ſaint ſacrifice de la meſſe ſeulement, puiſqu'ils n'ont, pour bien dire, aucune autre fonction du ſacerdoce.

Si on ne conſidére dans le prêtre que le pouvoir de conſacrer, il eſt certain que tous les prêtres ſont égaux de ce côté-là. L'évêque ou le pape n'ont pas ce pouvoir dans un degré plus éminent que le prêtre auquel ils l'ont conferé dans l'ordination, pendant qu'ils lui en laiſſent l'uſage.

Mais le ſimple prêtre eſt beaucoup plus inférieur au curé ou prêtre titulaire, que celui-ci n'eſt inférieur à l'évêque, par rapport aux fonctions du miniſtere, puiſque le ſimple prêtre n'en a aucune, au lieu que les recteurs ou curés ont ces fonctions naturellement attachées à leur état, & qu'ils y coopèrent avec les paſteurs du premier ordre.

2. Le mariage des eccléſiaſtiques anglois diminue le reſpect qu'on auroit pour eux. Les travers d'une femme font ſouvent chez eux tomber un miniſtre dans un mépris qui rejaillit ſur ſon caractere. Le libertinage de la fille d'un évêque le rend l'objet des plaiſanteries les plus indécentes.

(*M. l'abbé* LE BLANC.)

3. Un caſuiſte nous apprend, que, ſi l'on voit un prêtre qui commet une action indécente, il faut penſer que c'eſt une illuſion du démon, qui prend quelquefois maligne-

ment la figure d'un ſaint homme pour cauſer du ſcandale.

4. Quoique dans la nation angloiſe on étudie aſſez peu l'art de plaire, on y diſtingue cependant une claſſe particuliere d'hommes, que la néceſſité oblige d'en chercher les moiens : ce ſont les gens d'égliſe. Ceux qui viſent à l'évêché, ſont tous courtiſans de profeſſion. Ils ſe piquent de la politeſſe la plus recherchée, quoique la leur ſoit ſi affectée & ſi ridicule, qu'elle eſt communément un objet de plaiſanterie à la cour. En Angleterre, il eſt rare qu'un homme de condition entre dans l'état eccléſiaſtique. On eſt obligé de donner les plus grands bénéfices à des gens de collége, qui n'en perdent jamais les manieres, & qui, quoique toujours attentifs à copier celles du monde, ſont néanmoins mal-adroits à les imiter. Il ſemble que la pédanterie leur imprime un caractere indélébile. Le ton de leurs écrits, comme celui de leurs diſcours, tout annonce chez eux le deſſein de plaire. Un d'eux prêchant un jour à la cour, dit, en finiſſant ſon ſermon, «que ceux qui n'en profiteroient pas, » iroient habiter, pendant toute l'éternité, » un lieu que la politeſſe ne lui permettoit pas » de nommer devant une aſſemblée ſi reſpec» table ».

5. On remarque en Angleterre qu'une partie des filles que le malheur plonge dans le déreglement, ſont des filles d'eccléſiaſti-

ques. La raiſon en eſt ſenſible. Ce docteur de collége à qui un évêché apporte trente mille livres de rente, les emploie moins en œuvres charitables, quà s'entretenir lui & ſes enfants dans les plaiſirs & la moleſſe. Comme il a vécu dans la diſſipation, il meurt dans la pauvreté. Par où peuvent ſe tirer des filles, ainſi élevées, de la miſere où elles tombent à la mort de leur pere? Par le chemin du vice; c'eſt de tous le plus frayé, parce que c'eſt le plus facile.

6. Au ſiecle de Charlemagne, un homme, quoique marié, pouvoit être promu au diaconat & à la prêtriſe, & devenir évêque; mais en promettant qu'à l'avenir il ne vivroit plus avec ſa femme, que comme avec ſa ſœur. Les fils des évêques obtenoient quelquefois la ſurvivance de l'évêché. La femme d'un prêtre ne pouvoit paſſer à de ſecondes nôces; il n'étoit pas permis d'épouſer la délaiſſée d'un diacre qui étoit marié.

7. Les Anglois, en 1253, étoient réduits à une extrême pauvreté, par la facilité avec laquelle le roi ſe prêtoit aux exactions des papes, & par ſa prodigalité envers une foule d'étrangers qu'il avoit attirés dans le royaume. Pour lui faire vivement ſentir les inconvénients d'une telle conduite, l'évêque de Lincoln fit faire un calcul des revenus que les étrangers poſſédoient en Angleterre: ils ſe montoient à plus de ſoixante & dix mille marcs d'argent, tandis que ceux de la cou-

ronne montoient tout au plus au tiers. Un ſeul eccléſiaſtique, nommé *Manſel*, favori du roi, jouiſſoit de quatre mille marcs de revenu, que lui produiſoient ſept cents bénéfices qu'il poſſédoit.

8. Il y a eu un temps en France où il n'y avoit gueres que les eccléſiaſtiques qui fuſſent médecins. Comme les clercs & les moines étoient les ſeuls qui étudiaſſent, il falloit bien auſſi qu'ils fuſſent les ſeuls capables de connoître & de guérir les maladies.

9. Ce n'eſt qu'en 1452 qu'a été abolie en France la défenſe qui étoit faite aux médecins de ſe marier. C'eſt le cardinal *Deſtonville* qui y apporta cette année la bulle qui leur permettoit de prendre une femme: cette permiſſion étoit ſage. C'étoit réunir trop d'avantages, trop de moiens aiſés de ſubjuguer les eſprits, que d'être tout à la fois prêtre & médecin.

Voyez DÉBAUCHE, IGNORANCE.

ÉCURIE.

Bâtiment conſtruit à l'effet de ſervir de logement aux chevaux. Il doit avoir plus ou moins de longueur, ſelon le nombre de chevaux que l'on ſe propoſe d'y retirer. Sa largeur, ſoit qu'on l'ait deſtiné pour en contenir un ou deux rangs, doit être telle qu'il y ait toujours un eſpace d'environ douze pieds pour la place de l'auge, du ratelier, & de chaque cheval dans ſa longueur... La

hauteur de ce vaiſſeau doit être proportionnée à ſa grandeur. Les voutes ſont préferables aux planchers, aux plafonds même; elles maintiennent l'*écurie* plus chaude en hyver & plus fraîche en été... Il faut que le ſol ſur lequel on bâtit cette ſorte d'édifice, ſoit ſec & élevé; un terrein bas & humide en feroit une habitation mal-ſaine, & les chevaux y ſeroient expoſés à des fluxions, à des refroidiſſements d'épaule. Les *écuries* qui ſont dans une expoſition véritablement favorables, ſont celles qui ſont orientées à l'eſt, parce qu'elles ſont moins en bute aux vents du ſud & du nord, & que l'air y eſt beaucoup plus temperé. (*Diction. Encyclop.*)

L'*écurie ſimple* n'a qu'un rang de chevaux, & un eſpace derriere pour aller d'un bout à l'autre. L'*écurie double* ſe pratique de deux façons, elle a deux rangs de chevaux, les croupes vis-à-vis l'une de l'autre, & un eſpace entre deux; ou bien on met le ratelier dans le milieu, alors les têtes de chevaux ſont vis-à-vis l'une de l'autre; & il y a deux eſpaces pour paſſer derriere les croupes des deux rangs. Ecurie ſignifie auſſi tout ce qui a rapport aux logements des officiers, palfreniers, &c : ainſi les écuries du roi & des princes s'entendent dans ce dernier ſens.

(*Dictionnaire du manége moderne.*)

Voyez ÉCUYERS.

ÉCUYERS.

1. On appelloit ainſi, *dans l'ancienne milice*, des gentilshommes qui faiſoient le ſervice militaire à la ſuite des chevaliers, avant que de parvenir à la dignité de chevaliers... Il y avoit une autre eſpece d'*écuyers*, ſur-tout dans les états des rois d'Angleterre, qui portoient ce nom à cauſe de la qualité de leurs fiefs.....

Écuyer, *eques*, titre d'honneur & qualité que les ſimples nobles & gentilshommes ajoûtent, après leurs noms & ſur-noms, pour marque de leur nobleſſe, à la différence de la haute nobleſſe, qui porte le titre de *chevalier*, pour marquer l'ancienneté de ſon extraction, & qu'elle deſcend de perſonnes qui avoient été faits chevaliers .....

Les écuyers romains étoient des compagnies de gens de guerre armés d'un écu & d'un javelot. Ils étoient fort eſtimés, mais néanmoins inférieurs pour le rang à d'autres gens de guerre, qu'on appelloit gentils, *gentiles*; ceux-ci étoient certaines bandes ou compagnies de ſoldats prétoriens, c'eſt-à-dire, deſtinés à la garde & défenſe du prétoire ou palais de l'empereur .....

Scintule, comte de l'étable de Céſar, eut ordre de choiſir les plus alertes d'entre les *écuyers* & les gentils; ce qui fait voir que c'étoit l'élite des troupes .....

Il n'y a gueres plus de deux ſiecles que la

qualité d'*écuyer* a prévalu ſur celle de *noble* ; & l'ordonnance de Blois, de l'année 1579, eſt la premiere qui ait fait mention de la qualité d'*écuyer*, comme d'un titre de nobleſſe.

Depuis que la qualité d'écuyer eut prévalu ſur celle de *noble*, le titre de *noble homme*, loin d'annoncer une nobleſſe véritable dans celui qui le prenoit, dénotoit au contraire qu'il étoit roturier....

La nobleſſe qui s'acquiert par les grands offices, & ſur-tout par le ſervice dans les cours ſouveraines, ne donnoit point anciennement la qualité d'*écuyer*, qui ne paroiſſoit point compatible avec un office dont l'emploi eſt totalement différent de la profeſſion des armes.

Le ſurintendant des écuries de nos premiers rois, étoit nommé *comte* ou *préfet de l'étable*. (*Dictionnaire Encyclopédique.*)

2. La taille la plus avantageuſe pour un écuyer, eſt la moyenne ; tels hommes ſont pour l'ordinaire fermes & très-diſpoſés à ſe mouvoir : outre que les aides qu'ils donnent à un cheval, ſont toujours très-fines. Les grandes perſonnes ſont plus ſujettes à ſe déſarçonner, & aident moins le cheval à travailler à propos, & à lui faire marquer ſes temps avec juſteſſe : d'où vient auſſi que ſous les cavaliers de cette ſorte, il ſe manie avec moins de plaiſir, & qu'il arrive de-là que

l'homme ni le cheval ne ſont rien de bonne grace.

Les petits hommes ſont les plus fermes à cheval, mais c'eſt tout l'avantage qu'ils ont, parce que leurs aides étant foibles ou inſuffiſantes, lorſqu'il eſt beſoin qu'ils les donnent, le cheval ne s'emploie que mollement ſous eux, ne ſentant pas alors tout ce qui doit l'animer.

(*Connoiſſance parfaite des chevaux.*)

Voyez CHARGES, ÉQUITATION.

ÉDUCATION.

1. Les plus grands hommes de l'antiquité ſe ſont étudiés à cultiver des commencements ſi néceſſaires; & ils ont aſſez reconnu que, comme l'automne ſe voit ſans fruits lorſque le printemps a manqué de fleurs, ainſi le reſte de la vie eſt infertile quand la jeuneſſe eſt négligée.

Quintilien prouve que les lettres s'apprennent plus aiſément dans une claſſe que dans un cabinet, & ſous un profeſſeur public que ſous un pédagogue particulier. Cette raiſon ne doit s'entendre que des études avancées qui ſuppoſent un eſprit défriché. (*Apologie de l'univerſité.*)

2. Ma grande expérience me fait croire qu'il eſt inutile de ſe preſſer d'apprendre quelque choſe aux enfants. (*Mᵉ MAINTENON.*)

3. Quand on manque d'éducation, il n'y

paroît jamais tant que quand on veut en montrer. (*MARIVAUX.*)

4. On charge les hommes dès l'enfance du ſoin de leur honneur, de leurs biens, & même du bien & de l'honneur de leurs parents & de leurs amis. On les accable de l'étude des langues, des ſciences, des exercices, & des arts. On les charge d'affaires: on leur fait entendre qu'ils ne ſauroient être heureux, s'ils ne font en ſorte, par leur induſtrie & par leur ſoin, que leur fortune, leur honneur, & même la fortune & l'honneur de leurs amis ſoient en bon état, & qu'une ſeule de ces choſes qui manque, les rend malheureux. Ainſi on leur donne des charges & des affaires qui les font tracaſſer dès la pointe du jour. Voilà, direz-vous, une étrange maniere de les rendre heureux! Que pourroit-on faire de mieux pour les rendre malheureux? Demandez-vous ce qu'on pourroit faire? Il ne faudroit que leur ôter tous ces ſoins. Car alors ils ſe verroient, & ils penſeroient à eux-mêmes; & c'eſt ce qui leur eſt inſupportable. Auſſi, après s'être chargés de tant d'affaires, s'ils ont quelque temps de relâche, ils tâchent encore de le perdre à quelque divertiſſement qui les occupe tout entiers, & les dérobe à eux-mêmes. (*PASCAL.*)

5. Solon fit cette ordonnance dans la ville d'Athenes; que le fils ne ſeroit point tenu de nourrir ſon pere en ſa vieilleſſe,

s'il ne lui avoit fait apprendre un métier en ſa jeuneſſe.

6. Lycurgue ayant deux chiens nés de mêmes pere & mere, exerça l'un à la chaſſe, & nourrit l'autre à la cuiſine; puis aſſembla les Lacedémoniens, auxquels il parla de cette ſorte : c'eſt une choſe de très-grande importance, ſeigneurs Lacedémoniens, pour faire naître la vertu dans le cœur des hommes, que la nourriture, l'habitude, & la diſcipline; &, ayant fait venir ces deux chiens, il laiſſa courir un lievre d'un côté, & mit un plat de potage de l'autre : l'un de ces chiens ſuivit le lievre, & l'autre ſe jetta ſur la ſoupe.

7. Il n'eſt pas néceſſaire que celui qui eſt chargé de l'inſtruction d'un homme, lui montre tout; il ſuffit qu'il lui montre l'uſage de tout. On n'emprunte point d'autrui cette qualité eſſentielle, la nature la commence, on l'acquiert par un long exercice & par une infinité de réflexions.

8. Carnéades diſoit que les enfants des princes n'apprennent rien avec tant d'adreſſe qu'à manier les chevaux; d'autant qu'en tout autre exercice, chacun fléchit ſous eux, & leur donne gagné : mais un cheval, qui n'eſt ni flatteur ni courtiſan, verſe le fils du roi par terre, comme il feroit le fils d'un crocheteur. (*MONTAIGNE.*)

9. L'épiſode de Niſus & d'Euryale, qui ſe trouve dans le neuvieme livre de l'Enéide, eſt

eſt extrêmement belle de quelque maniere qu'on l'enviſage ; mais ſur-tout lorſqu'on la conſidere relativement à une des plus nobles & des plus fameuſes inſtitutions de la Grece. Entre pluſieurs coutumes politiques, il y avoit en Crète un uſage remarquable qui fut adopté d'abord par les Lacedémoniens, & enſuite par toutes les principales villes de la Grece ; ſavoir que tout homme de diſtinction avoit un jeune homme favori dont il cultivoit les mœurs & l'éducation, à qui il prenoit ſoin d'inſpirer des ſentiments guerriers, & qu'il formoit dans tous les exercices militaires . . . . . Dans cette aſſociation particuliere formée par l'amitié, l'on ſervoit & l'on combattoit toujours enſemble. « Un » amour réciproque, dit Virgile, uniſſoit » leurs cœurs, & ils voloient enſemble aux » combats. La garde de la porte étoit alors » confiée à leurs ſoins communs ». Comme l'uſage étoit de donner à ſon favori quelques préſents, Niſus témoigne à Euryale que, ſatisfait de la gloire, il lui céde toute la récompenſe.

10. Chacun ſait quelle étoit cette flamme criminelle qui brûloit toute la Grece. Socrate, ne pouvant porter remede à cette grande maladie, n'étant pas légiſlateur comme Solon, ni puiſſant comme Hercule & Théſée, proteſtoit hautement qu'il aimoit les beaux garçons : il fréquentoit aſſidûment les lieux où ils s'exerçoient, il les pourſuivoit ardem-

ment, & faiſoit pour les rendre vertueux, tout ce que les autres faiſoient pour les corrompre. Ses ennemis ſe ſont ſervis de cette apparence pour l'accuſer de corrompre la jeuneſſe.

11. Sur les bords de la mer Caſpienne, lorſque le prince des Chaïtaki noirs, appellé Uſmeï, a un fils, on l'envoie dans tous les villages du pays pour tetter toutes les femmes qui allaitent dans ce temps-là, & cela dure juſqu'à ce qu'il ſoit ſevré : par-là les habitants ſe croient obligés de le défendre juſqu'à la derniere goutte de leur ſang, puiſqu'ils ont eu le même ſein que leur prince.

12. On a dans tous les temps négligé l'éducation des filles, l'on a d'attention que pour les hommes ; &, comme ſi les femmes étoient une eſpece à part, on les abandonne à elles-mêmes, ſans ſecours, ſans penſer qu'elles compoſent la moitié du monde ; qu'on eſt uni à elles par les alliances, qu'elles font le bonheur ou le malheur des hommes, qui toujours ſentent le beſoin de les avoir raiſonnables ; que c'eſt par elles que les maiſons s'élevent ou ſe détruiſent ; que l'éducation des enfants leur eſt confiée dans la premiere jeuneſſe, temps où les impreſſions ſe font plus vives & plus profondes. Que veut-on qu'elles leur inſpirent ; puiſque dès l'enfance on les abandonne elles-mêmes à des gouvernantes, qui, étant priſes ordinairement dans le peuple, leur inſpirent des

ſentiments bas, qui réveillent toutes les paſſions timides, & qui mettent la ſuperſtition à la place de la religion? Il falloit bien plutôt penſer à rendre héréditaires certaines vertus, en les faiſant paſſer de la mere aux enfants, qu'à y conſerver les biens par des ſubſtitutions. Rien donc n'eſt ſi mal entendu que l'éducation qu'on donne aux jeunes perſonnes: on les deſtine à plaire; on ne leur donne des leçons que pour les agréments, on fortifie leur amour-propre, on les livre à la molleſſe, au monde & aux fauſſes opinions; on ne leur donne jamais de leçons de vertu ni de force. Il y a une injuſtice, ou plutôt une folie à croire qu'une pareille éducation ne tourne pas contre elles.

(*Abbé DE FLEURI.*)

13. Rien ne donne une meilleure éducation qu'une petite fortune, pourvu qu'elle ſoit aidée de quelque talent. La force de l'inclination, le beſoin de parvenir, le peu de ſecours même, aiguiſent le deſir & l'induſtrie, & mettent en œuvre tout ce qui eſt en nous. (*FONTENELLE.*)

14. Tout l'art d'élever un enfant, conſiſte à faire un diſcernement exact des fautes où il tombe par tempérament, ou par ignorance, de celles où il tombe par malice.

Voyez BÊTES, CHOIX, ENFANTS, ESCLAVES, ÉTUDE, PERES.

EFFRONTERIE.

1. Il ne faut point inſpirer aux filles l'effronterie des yeux, qui eſt pire que l'effronterie des oreilles.

2. Ils me dévoroient tellement des yeux, que je n'oſois lever les miens: C'eſt, je crois, une des prérogatives des perſonnes de diſtinction & bien élevées, de décontenancer les gens timides. (*PAMELA.*)

3. Il y en a qui, à ma place, auroient payé d'effronterie; mais qu'eſt-ce qu'on y gagne? Rien. Ne voit-on pas bien alors qu'un homme n'eſt effronté, que parce qu'il devroit être honteux. (*MARIVAUX.*)

4. La véritable effronterie eſt une ſuite naturelle de l'ignorance, quoiqu'elle ne s'apperçoive pas de ſon origine.

5. Il y a une ſi grande effronterie à parler toujours de ſes intérêts, que celui qui en eſt coupable envers ſon protecteur, riſque d'avoir le ſort du mendiant qui expoſe ſes ulceres à la vue de tout le monde, pour exciter leur compaſſion; mais qui, au lieu d'en obtenir l'aumône, les oblige à tourner leurs yeux d'un autre côté.

6. Menons nos deux coquettes aux Tuileries; vous les voyez qui s'y promenent; elles ſe tiennent ſous le bras. Ah! les bonnes amies! Que croyez-vous qu'elles penſent, & que chacune d'elles diſe intérieurement à l'autre? Venez, Madame, venez, coquette

que vous êtes, venez orner mon triomphe, & voir confondre la vanité que vous avez ſans doute de croire que vous êtes auſſi aimable que moi ; avancez, que je vous montre le contraire ; nous voici en bon lieu, pour vuider notre différend. Et là - deſſus elles marchent à grands pas ; vous les entendez éclater de rire en parlant. Eh ! de quoi parlent-elles ? Elles ne le ſavent pas elles-mêmes ; ce ſont des mots qu'elles prononcent, afin d'ouvrir la bouche avec grace. De quoi rient - elles ? De rien. Ce n'eſt - là qu'une coquetterie ; ce n'eſt que pour faire du bruit, pour en paroître plus vives, plus bruyantes, plus diſſipées, pour en tenir plus de place, pour attirer l'attention de ces hommes qui ſe promenent auſſi, qui viennent à elles, & qui, en paſſant, vont juger nos coquettes.

Quatre hommes ſont paſſés ; il y en a trois qui n'ont regardé que moi, dit Doris en elle-même, & j'aurois eu le quatrieme, s'il n'avoit pas regardé ailleurs en paſſant, ou ſi par hazard ſes yeux ne s'étoient pas d'abord trouvés ſur Julie. Ainſi je penſe qu'il eſt clair que je vaux mieux qu'elle ; il n'y a pas à en douter ; c'eſt une affaire de calcul ; j'ai trois contre un ; & cet un, je l'aurai au retour.

Que répond à cela Julie ? Convient-elle qu'elle a perdu ? Oh ! que non ! Elle a fort bien vu ces trois hommes n'honorer effectivement que ſa compagne de leurs regards ;

elle n'a eu que le quatrieme ; elle le ſait ; c'eſt un fait qu'elle ne peut conteſter. Mais qu'eſt-ce que cela conclut ? Rien. C'eſt que Doris a fixé les trois autres par un fracas de coquetterie ſupérieur à la ſienne, par un éclat de rire, par un ton de voix d'une hauteur indécente, par des regards effrontés qui ne manquent jamais d'arrêter les hommes, qui les débauchent, qui ſubornent leur jugement. Doris n'a pas les yeux plus beaux qu'elle, pas même ſi beaux, mais elle les a plus hardis ; elle les jette à la tête ; & c'eſt parce qu'ils ont moins de modeſtie, moins de pudeur qu'on s'y eſt arrêté préférablement aux ſiens, qui, à modeſtie égale, n'auroient pas ſouffert de concurrence. Que Doris plaiſe à ce prix-là, ajoûte Julie : je ne lui envie pas la miſérable vanité qu'elle en tire ; &, ſi elle appelle cela être plus aimable qu'une autre, à la bonne heure. Mais ſi on vouloit étaler ſa gorge comme elle, avoir les épaules auſſi découvertes, l'air auſſi débauché, & une figure auſſi cavalière, elle n'auroit pas beau jeu.

Pendant que Julie tient ce petit dialogue en elle-même, & ſe conſole ainſi du déſagrément de cette premiere aventure, une autre troupe d'hommes paſſe ; & Julie, dont la gorge, quoi qu'elle en diſe, n'eſt pas mieux vétue que celle de Doris, ne s'y prend pas plus honnêtement, ni plus loya-

lement que ſa rivale, pour triompher cette fois-ci. Elle imagine à ſon tour quelque vivacité, quelque folie; par exemple, un cri pour un faux pas, & qui fait que ces hommes la regardent la première. Il eſt vrai qu'enſuite, pour retenir leurs yeux ſur elle, il en coûte aux ſiens autant de hardieſſe & de corruption, qu'elle en a reproché à ceux de ſa compagne; mais tout cela lui échappe; elle ne s'en apperçoit pas; ſa rivale n'a d'abord gagné qu'en trichant; pour elle, elle a gagné de bon jeu, comme qui diroit par la force des cartes.

Mais, Meſdames, leur dirois-je, eſt-ce-là vaincre? êtes-vous venues diſputer d'effronterie, ou de beauté? Car aucune de vous, ce me ſemble, ne peut ſe flatter de l'emporter ici comme belle.

Et en ceci pourtant, je crois que je me trompe moi-même. Entre deux femmes, qui, en pareil cas, ſe ménagent auſſi peu l'une que l'autre; c'eſt, ſans difficulté, l'immodeſtie de la plus jolie qui pique le plus. Ainſi il y a toujours combat de beauté entr'elles.

(*Marivaux.*)

ÉGALITÉ.

1. En vérité, quand même il ſeroit poſſible d'établir une parfaite égalité, la vue de l'immenſe variété des talents & des diſpoſitions de l'eſpece humaine, nous fait penſer qu'elle ne ſeroit ni juſte, ni utile. Les hom-

mes d'une qualité éminente étant à portée de rendre plus de ſervices à la ſociété, ils ont droit à des avantages & à des diſtinctions. Il eſt des emplois néceſſaires, & cependant dégoûtants, dont des citoyens d'un eſprit élevé doivent être exempts, à raiſon de leur prééminence naturelle.

2. En général, les peuples du nord ſont plus induſtrieux que ceux du midi, parce qu'ils peuvent moins ſe paſſer de l'être; comme ſi la nature vouloit ainſi égaliſer les choſes, en donnant aux eſprits la fertilité qu'elle refuſe à la terre.

3. Le contentement d'eſprit eſt à-peu-près égal dans toutes les conditions. L'objet de la crainte, de l'eſpérance, de l'averſion, du deſir, eſt différent, mais la force de ces paſſions eſt la même. La ſoif des richeſſes & des honneurs eſt proportionnée à l'état de la perſonne. Un payſan n'étend pas ſes deſirs aux richeſſes d'un financier, au diadême d'un roi; il les borne aux honneurs de ſon village, & à un néceſſaire ſi étroit, qu'il feroit le malheur d'un bourgeois. Celui qui ne peut pas être à la tête des affaires, ſe contente d'avoir du crédit auprès des chefs; & celui qui n'eſt pas né pour approcher les grands, eſt ſatisfait de l'accès qu'il a auprès de leurs favoris. Les richeſſes doivent s'eſtimer par le ſuperflu, & le ſuperflu, par ce qui reſte après les dépenſes propres à chaque état. Suivant cette meſure, il eſt

peu de riches, & où ſont les pauvres?...

Cependant il y a des maux dans la ſociété; il y a des défauts dans ſa conſtitution; mais le mal de l'un eſt un bien pour les autres, & l'état de diſperſion eſt privé de cet avantage. Les Athéniens ſeroient morts, quand même il n'y eût eu aucun ouvrier pour faire des cercueils. Pourquoi donc M. Rouſſeau veut-il punir un homme qui gagnoit à la mort des citoyens qu'il ne pouvoit pas rendre immortels?

4. Nous avons conſidéré l'homme tel qu'on l'a fait, l'homme tel qu'il a été, l'homme tel qu'il eſt, & l'homme tel qu'il peut être. Nous avons trouvé que l'homme de M. Rouſſeau differe entiérement de l'homme naturel; qu'il ne ſeroit jamais devenu l'homme actuel; & que ſi ce changement étoit poſſible, la conſidération de l'homme de M. Rouſſeau étoit inutile à la queſtion propoſée. Nous avons démontré que l'homme naturel a été créé en ſociété; que ſes beſoins & ſes facultés, la volonté de ſon créateur, l'appelloient à continuer cet état primitif; que la ſociété, toute imparfaite qu'elle eſt, eſt la ſource du bonheur & de l'ordre; que l'homme actuel eſt un aſſemblage de vices & de vertus; & que celles-ci ſeules regneront dans l'homme poſſible.

D'où il réſulte que l'homme ſans ſociété eſt un être de raiſon, qu'on peut examiner uniquement pour découvrir ce que l'homme

ſeul ſe doit à lui-même ; qu'un de ſes premiers devoirs eſt de fonder la ſociété ; qu'elle exige l'inégalité de ſouverain & de ſujets, de grands & de petits, diſtingués par l'autorité & par la puiſſance ; qu'elle admet l'inégalité de nobles & d'ignobles ; qu'elle donne néceſſairement naiſſance à l'inégalité de riches & de pauvres ; que le mérite doit régler le choix des perſonnes qu'on élève à la puiſſance, qu'on diſtingue par la nobleſſe, qu'on aſſocie au gouvernement ; que toutes ces inégalités autoriſées par le droit naturel, ſans qu'il y en ait une ſeule autoriſée par le ſeul droit poſitif, ſont juſtes en elles-mêmes, & injuſtes dans leur abus ; que le genre humain eſt auſſi heureux que le permet ſon état préſent, quoique ſon bonheur puiſſe croître à l'infini ; & que ſe plaindre de la ſociété préſente, c'eſt abuſer de la raiſon, inſulter au genre humain, & offenſer la providence.

5. ....De ces ames ſupérieures à tout évènement, dont la hauteur & la dignité ne plient ſous aucun accident humain ; qui retrouvent toutes leurs reſſources où les autres les perdent ; qui peuvent être affligées, jamais abattues ni troublées ; qu'on admire plus dans leurs afflictions, qu'on ne ſonge à les plaindre ; qui ont une triſteſſe froide & muette dans les plus grands chagrins, une gaieté toujours décente dans les plus grands ſujets de joie.

6. Théſée avoit jetté les fondements de la république d'Athenes, en établiſſant l'égalité entre les citoyens.

7. Saturne apprit aux peuples du Latium l'art de cultiver les terres & les vignes, & pluſieurs choſes utiles à la vie ; c'eſt ce qui a rendu ſon regne mémorable, & qui a donné lieu à la fiction du ſiecle d'or.

8. On célébroit à Rome, au mois de Décembre, la Fête des Saturnales, en mémoire du ſiecle d'or & de l'égalité qui étoit alors entre tous les hommes.

9. C'eſt un grand point que de bien jouer le perſonnage d'un ſeul homme.

10. L'égalité ne conſiſte point à faire part des mêmes avantages à tous les citoyens, ſans mettre aucune différence entre les méchants & les gens de bien : elle conſiſte, au contraire à récompenſer & à punir chacun ſelon ſon mérite.

11. Diogène, interrogé par Alexandre-le-Grand ſur ce qu'il cherchoit dans un cimetiere, répondit : « J'y cherche les os de ton pere Philippe, & je les trouve confondus dans la foule.

(*Le miroir qui ne flatte point.*)

Voyez INÉGALITÉ DES CONDITIONS, RÉPUBLIQUE, RICHESSES.

ÉGARDS.

1. Des gens s'épouſent, ils s'adorent en ſe mariant; ils ſavent bien ce qu'ils ont fait pour s'inſpirer mutuellement de la tendreſſe; elle eſt le fruit de leurs égards, de leur complaiſance, & du ſoin qu'ils ont eu de ne s'offrir de part & d'autre, que dans une certaine propreté qui mît leur figure en valeur, ou qui du moins l'empêchât d'être déſagréable; ils ont reſpecté leur imagination, qu'ils connoiſſoient foible, & dont ils ont craint, pour-ainſi-dire, d'encourir la diſgrace, en ſe préſentant mal vétus. Que ne continuent-ils ſur ce ton-là, quand ils ſont mariés? Et ſi c'eſt trop, que n'ont-ils la moitié de leurs attentions paſſées? Pourquoi ne ſe piquent-ils plus d'être aimés, quand il y a plus que jamais de la gloire & de l'avantage à l'être?

Ne ſeroit-il pas bien flatteur de ſe dire: à préſent, je ſuis jour & nuit avec ma maîtreſſe, jour & nuit avec mon amant; cependant elle m'aime, malgré l'habitude qu'elle a de me voir à tout moment: cependant il m'aime, quoiqu'il n'ait plus la peine de me chercher; ſa tendreſſe réſiſte au commerce continuel que nous avons enſemble; ſon amour ſoutient la néceſſité de nous voir.

(*Marivaux.*)

2. Les égards ſont moins ſujets que les ſervices à trouver des ingrats.

3. Il faut quelque ſorte d'eſprit, ou du moins du jugement, pour être capable d'égards. L'uſage du monde peut rendre un homme civil; la bonté de ſon cœur peut le rendre complaiſant; mais un ſot ſera toujours neuf dans la ſcience des égards.

Ce ſont-là des attentions qu'il ne ſeroit pas ſage de négliger; elles contribuent à vous ſoutenir dans l'imagination des hommes. Et c'étoit dans ce ſens-là que Madame Dorſin les avoit. Les autres les ont par vanité, & elle ne les avoit qu'à cauſe de la vanité des autres.

4. Le peuple demande ſi peu d'égards, qu'il eſt juſte de les lui accorder; l'infinie diſtance qui eſt entre le ſouverain & lui, empêche bien qu'il ne le gêne. Qu'exorable à la prière, il ſoit ferme contre les demandes, & qu'il ſache que ſon peuple jouit de ſes refus, & ſes courtiſans de ſes graces... Il faut qu'ils ſoient extrêmement retenus ſur la raillerie (les monarques). Elle flatte lorſqu'elle eſt modérée, parce qu'elle donne les moyens d'entrer dans la familiarité; mais une raillerie piquante leur eſt bien moins permiſe qu'aux derniers de leurs ſujets, parce qu'ils ſont les ſeuls qui bleſſent toujours mortellement.

Encore moins doivent-ils faire à un de leurs ſujets une inſulte marquée : ils ſont établis pour pardonner, pour punir, jamais pour inſulter. Lorſqu'ils inſultent leurs ſu-

jets, ils les traitent bien plus cruellement, que ne traite les ſiens le Turc ou le Moſcovite. Quand ces derniers inſultent, ils humilient, & ne déshonorent point ; mais pour eux, ils humilient & déshonorent : *parce que, ſous le prince deſpote, l'honneur eſt compté pour rien.*

Tel eſt le préjugé des Aſiatiques, qu'ils regardent un affront fait par le prince, comme l'effet d'une bonté paternelle. Et telle eſt notre maniere de penſer, que nous joignons au cruel ſentiment de l'affront, le déſeſpoir de ne pouvoir nous en laver jamais. Ils doivent être charmés d'avoir des ſujets à qui l'honneur eſt plus cher que la vie, & n'eſt pas moins un motif de fidélité que de courage. On peut ſe ſouvenir des malheurs arrivés aux princes, pour avoir inſulté leurs ſujets ; des vengeances de *Chéréas*, de l'eunuque *Narsès*, & du comte *Julien* ; enfin de la ducheſſe de *Montpenſier*, qui, outrée contre Henri III, qui avoit révélé quelqu'un de ſes défauts ſecrets, le troubla pendant toute ſa vie.

(*Eſprit des Loix.*)

5. Si je vous écrivois plus long-temps, je finirois peut-être par vous ménager moins, & je voudrois bien que cela n'arrivât pas. Si vos ſentiments pour moi ſont ſinceres, l'accueil que je leur fais doit vous rendre aſſez malheureux, pour que je n'y ajoûte rien. (*Lettres de la ducheſſe de... au duc de...*)

ÉLASTICITÉ.

Il ſe préſente naturellement une conjecture ſur le reſſort des corps. La force qui tend à reſſerrer les mixtes, & celle qui tend à les dilater, s'entreréſiſtent continuellement; or de cette réſiſtance mutuelle réſulte toujours, malgré l'inégalité & la variation de ces deux forces, une eſpece d'équilibre entre l'une & l'autre; d'où il s'enſuit que la moindre addition de force étrangere, qui ſe joint à l'une de ces forces, change cet équilibre, & que l'autre force doit être ſurmontée à proportion de celle qui eſt ajoûtée: mais auſſi-tôt que cette force étrangere ceſſera d'agir, le même équilibre qu'il y avoit entre la force comprimante & la force raréfiante, ſe rétablira dans l'inſtant. Ainſi, lorſque je courbe une lame d'acier, je reſſerre les pores de cette lame du côté que je la plie, & je les dilate du côté oppoſé: ainſi les pores que je reſſerre, ne ſont plus ſi dilatés qu'ils l'étoient auparavant par la chaleur, & ceux que je dilate ne ſont plus ſi reſſerrés qu'ils l'étoient par la froideur: ces pores ne peuvent donc être ni dilatés, ni reſſerrés par une force étrangere, ſans changer l'équilibre que gardent entr'elles la force condenſante & la force raréfiante, qui fixoient l'état de ces pores, & qui doivent tendre puiſſamment à reprendre l'équilibre qu'elles ont perdu; ainſi, lorſque je retire

ma main qui tient la lame pliée, ces deux forces doivent concourir à redreſſer cette lame, & à la retenir droite, lorſqu'elles ſe ſeront remiſes dans leur équilibre. Juſques-là on conçoit facilement la tendance que la lame d'acier miſe en liberté, doit avoir à ſe redreſſer. Mais ce n'eſt pas aſſez que cette tendance, ſi elle ſe borne ſimplement à redreſſer le corps qui eſt courbé; le reſſort des corps fait davantage; non-ſeulement il redreſſe la lame que ma main retenoit, mais il la porte fort loin du côté oppoſé, & il l'entretient pendant long-temps dans des vibrations qui diminuent peu-à-peu: auſſi y a-t-il ici deux cauſes qui agiſſent enſemble, & qui par leur action & réaction réciproques entretiennent un mouvement continuel de vibration; or dans le même temps que l'une de ces cauſes agit pour reſſerrer les pores qui ſont dilatés, l'autre agit auſſi pour dilater ceux qui ſont reſſerrés: ainſi cette double action doit produire un double effet, qui ne peut ſubſiſter que dans un mouvement de vibration plus ou moins étendu, ſelon que ces forces ſont plus ou moins ſorties de leur équilibre: mais l'étendue des vibrations doit diminuer à meſure que l'équilibre ſe rétablit, & elle doit ſe terminer enfin en un trémouſſement imperceptible, que l'action & la réaction continuelles de ces deux forces entretiennent toujours dans les corps. Les pores des corps ſouples

&

& mous doivent ſe défigurer, & ſe déranger aiſément, lorſque les corps changent eux-mêmes de figure; de-là vient apparemment que de tels corps ſont deſtitués de reſſort.

ÉLASTICITÉ DE L'AIR.

1. L'élaſticité de l'air eſt d'une étendue & d'une force immenſe; il eſt démontré par une infinité d'expériences, que l'air raſſemblé ou fluide, a un reſſort qu'il ne perd jamais, & qui le rend ſuſceptible d'une compreſſion, & d'une détente que l'on ne peut déterminer. Cette force élaſtique eſt la cauſe d'une multitude d'effets très-conſidérables, qui ſe remarquent dans les corps.

L'air qui eſt proche la terre, eſt toujours comprimé & contraint par celui qui eſt au-deſſus qui peſe ſur lui, qui le reſſerre, & réduit ſon volume preſqu'à rien, en comparaiſon de celui qu'il auroit ſans cette compreſſion. C'eſt ce qu'on démontre facilement dans la machine du vuide; ſi on y met un animal, une veſſie preſque vuide d'air, ou quelqu'autre corps ſemblable, il s'enfle auſſitôt qu'on tire l'air du récipient; parce que l'air que ce corps renferme, n'étant plus comprimé par celui qu'on retire, il ſe dilate & s'étend tellement, que le petit volume, ſous lequel il étoit réduit, augmente prodigieuſement.

L'air inférieur, quoique déja comprimé par l'air ſupérieur, peut être encore extrêmement reſſerré; M. Hales dit qu'il a réduit ſon volume à une étendue 1838 fois plus petite: or dans cet état il devoit être deux fois plus peſant que l'eau, laquelle eſt plus de huit cents fois plus peſante que l'air lorſqu'il n'eſt comprimé que par lui-même....

On a obſervé que la force élaſtique de l'air comprimé eſt toujours à-peu-près proportionné au volume ſous lequel l'air eſt réduit par la compreſſion; car pour réduire une colomne d'air d'un pié de baſe, & haute de cinq ou ſix piés, à la moitié de ſa hauteur, il faut un poids de 4224 livres; pour la réduire au quart, un poids de 8448 livres; pour la réduire à un huitieme, un poids de 16896; pour la réduire à un ſeizieme, un poids de 33792; pour la réduire à un trente-deuxieme, un poids de 67384, &c.... Ce n'eſt pas par la quantité d'air, mais par le degré de compreſſion de cet élement, que l'on doit juger de la force avec laquelle ſon reſſort peut agir. La plus petite portion d'air raſſemblé & renfermé dans un mixte, peut donc acquérir par la compreſſion, ou par la raréfaction, une force extrême.... La force élaſtique eſt ſi inſéparable de l'air fluide, qu'elle ne s'affoiblit point lorſqu'il reſte long-tepms comprimé. On a enfermé de l'air, on l'a comprimé, on l'a

laiſſé dans le même état pendant beaucoup d'années; & l'on a remarqué qu'il n'avoit rien perdu de ſon élaſticité.....

La force expanſive de l'air qui eſt dans les liqueurs des animaux eſt très-remarquable ; car toutes les parties de leurs corps s'enflent prodigieuſement dans la machine du vuide, lorſqu'on a enlevé l'air extérieur qui les comprimoit : il n'eſt donc pas étonnant que les animaux ſoient moins agiles, lorſque l'air de l'atmoſphere eſt fort léger, que lorſqu'il eſt plus peſant, parce que dans le premier cas, la force élaſtique de l'air de leurs liqueurs, n'eſt pas aſſez contrebalancée par la peſanteur de l'air extérieur, & les humeurs acquierent trop de volume. Mais lorſque l'air eſt plus peſant, il appuie beaucoup ſur la ſurface de leurs corps, il ſoutient les parois des vaiſſeaux contre l'effort des liquides, il empêche le gonflement des ſucs; la circulation, les ſécretions, & les actions organiques s'exécutent plus facilement. Cependant on comprend aſſez combien il eſt néceſſaire auſſi que les humeurs contiennent, outre l'air fixe qui entre comme élement dans leur compoſition, un air élaſtique & rareſcible, qui puiſſe ſoutenir le poids énorme de l'air extérieur, & qui puiſſe entretenir nos différentes humeurs dans le degré de dilatation qui leur convient.....

2. C'eſt par la fluidité, par la peſanteur,

par la rarefcibilité, & par l'élaſticité de l'air que cet élement peut être regardé comme l'inſtrument le plus univerſel que la nature employe dans ſes opérations. Quoique l'air poſſede des propriétés capables de produire de ſi grands effets, il n'eſt cependant qu'un élement purement paſſif. Sa fluidité, ſa rareſcibilité, ſon élaſticité ne lui ſont point eſſentielles, puiſqu'il perd toutes ces qualités actives dès qu'il eſt employé comme élement dans la compoſition des mixtes: c'eſt donc un autre principe qui lui donne toute ſa force & toute ſon activité. Or l'éther eſt le ſeul principe que nous connoiſſions qui puiſſe agir ſi puiſſamment, l'action de l'air dépend donc de ce premier agent. Mais comment donne-t-il à ce fluide des qualités ſi merveilleuſes? Par quelles diſpoſitions l'air eſt-il ſuſceptible de cette grande élaſticité, par laquelle il produit des effets ſi prodigieux? C'eſt un myſtere que nous n'entreprendrons pas d'expliquer, tant que nous ignorerons la forme, & toutes les propriétés de l'éther, la grandeur, la figure, & les autres diſpoſitions des particules de l'air. Pluſieurs phyſiciens ont penſé que ces particules avoient une figure ſpirale, ou quelqu'autre par laquelle elles pouvoient ſe reſſerrer, & s'étendre comme font tous les autres corps groſſiers qui ont la propriété, lorſqu'ils ſont comprimés, de s'étendre

par leur propre reſſort ; mais l'expérience qui a fait connoître que l'air n'eſt point élaſtique par lui-même, a diſſipé toutes ces fictions. D'autres phyſiciens ont pouſſé plus loin leurs recherches, & ils ont trouvé dans l'obſcurité des forces attractives, & répulſives, le dénouement des difficultés qui nous arrêtent. Cependant nous n'en ſommes pas plus inſtruits : on ne doit pas, il eſt vrai, prétendre connoître en elle-même aucune cauſe motrice primitive ; la puiſſance qui meut les corps, & ſon action ſur ces corps ſont incompréhenſibles : cette puiſſance ne ſe fait remarquer que par ſes effets, elle ſe dérobe entiérement aux ſens, & elle ne préſente aucune idée à l'eſprit : mais pouvons-nous reconnoître dans la matiere deux propriétés actives contraires, inſéparables, également puiſſantes, qui n'agiſſent point enſemble ſur un même corps, & qui cependant ſont toujours déterminées par les corps mêmes ſur leſquels elles agiſſent, à donner à ces mêmes corps, & en même temps, des mouvements oppoſés ; nous avons beſoin qu'on nous donne ſur ces forces des éclairciſſements qui applaniſſent ces difficultés ; & beaucoup d'autres . . . . .

Voyez AIR, SON.

ELECTIONS.

1. Le point eſſentiel de l'élection d'un roi de Pologne eſt qu'elle ſe faſſe ſans aucune oppoſition, *nemine contradicente*. Mais comme il n'eſt pas humainement poſſible que les ſuffrages ſe réuniſſent tous ſur un même ſujet, il faut de toute néceſſité forcer le *liberum veto*. Auſſi, dans les élections, a-t-on peu d'égards pour ce *liberum veto*. Les Polonois ſe trouvent dans le cas, ou de ne pouvoir jamais élire un roi, ſelon toute la rigueur de la loi & dans tous les droits de la liberté, ou de ne parvenir à l'élire qu'en bleſſant un peu la liberté, & en dérogeant à la loi. On propoſe un moien d'éviter ces deux extrémités dangereuſes. Ce ſeroit de donner les ſuffrages ſecrettement & par écrit. Ces ſuffrages par écrit ſeroient dépoſés entre les mains du maréchal de la dietine, qui les liroit à haute voix, afin que chacun pût ſavoir au juſte & le nombre des candidats, & la quantité de voix que chacun d'eux auroit eue. On réduiroit tous les ſujets propoſés à quatre ſeulement, c'eſt-à-dire, à ceux qui auroient eu le plus de voix; tous les autres n'auroient plus le droit de prétendre à la couronne. Il faudroit proceder à l'élection d'un de ces quatre candidats à la pluralité des voix, ſelon l'uſage de la république de Veniſe. On donneroit ſon ſuffrage avec les balottes de deux diverſes couleurs. La blanche ſeroit

pour marquer le choix; la noire marqueroit l'excluſion; & celui qui auroit le plus de balottes blanches ſeroit ſur le champ proclamé roi. On pourroit, par cette méthode, trouver plus aiſément l'unanimité, parce que ceux qui contrediſoient & qui ſe faiſoient peut-être une fauſſe honte de rétracter leur parole, ſe rendroient plus aiſément aux deſirs communs de la nation, dès qu'ils n'auroient plus d'autre témoin de leur changement que leur conſcience. Au reſte cette pluralité de voix ne doit allarmer aucun Polonois. On prétend qu'elle n'ait lieu qu'au défaut de l'union générale.

2. Que bénie ſoit à jamais la mémoire de Charles Irenée Caſtel, abbé de S. Pierre, membre diſgracié d'une des premieres académies de l'Europe! C'étoit un homme de bien, c'étoit un bon citoyen: d'autant plus homme de bien, qu'il faiſoit tout le bien qui étoit en ſon pouvoir: d'autant plus excellent citoyen que ſes idées, ſes vues, ſes projets pour l'intérêt commun, étoient indépendants de tout intérêt particulier.

Les projets qui ont rempli ſa vie, il les a, pour ainſi dire, mis en action dans un ouvrage dont nous ne jouiſſons que depuis ſa mort. *Ses Annales politiques* ſont la démonſtration & le réſultat de tous ſes principes. On y voit la néceſſité de ſa diette européane, dans le développement de tous les maux qu'un pareil établiſſement auroit pu

empêcher & prévenir. Il y prouve les avantages de la voie d'*élection par ſcrutin entre trente pareils*, par le peu de convenance qui s'eſt rencontré pendant près d'un ſiecle entre les places, les charges, les emplois, & les hommes que la faveur ou le choix arbitraire y avoit appellés: en un mot, on peut regarder ces Annales politiques comme un commentaire perpétuel ſur le cri de la maiſon de Champagne : *Paſſe avant le Milior.*

3. La méthode en uſage dans l'élection des conſuls n'étoit point à Rome celle des ſuffrages ouverts. On écrivoit à part ſur de petits morceaux de bois, les noms des candidats, & ces marques étoient diſtribuées à tous les citoyens. Mais dans l'élection de Ciceron les Romains ne s'en tinrent point à cette maniere ſecrette de ſatisfaire leur inclination. Avant qu'on en fût venu au ſcrutin, ils le proclamerent hautement & d'une ſeule voix premier conſul.

4. Ce ne fut qu'à la diete aſſemblée, où Rodolphe, dit le Roux, fut élu empereur, que le nombre des électeurs fut réduit à ſept, en 1273, ſavoir, trois eccléſiaſtiques, qui ſont les archevêques de Mayence, de Treves & de Cologne; & quatre ſéculiers; ſavoir, le roi de Bohême, le duc de Baviere, le duc de Saxe, & le marquis de Brandebourg, qui eſt le roi de Pruſſe... En 1623, Ferdinand II dépouilla Frederic V, électeur palatin, de ſon électorat, & en revêtit Ma-

ximilien I, duc de Baviere. En 1648, le Palatin fut rétabli électeur, ſans que le duc de Baviere perdît le ſien ; ainſi il y eut alors huit électeurs, parce qu'on en créa un huitieme en faveur de Charles-Louis, fils aîné de Fréderic..... En 1692, l'empereur Léopold en créa un neuvieme en faveur du duc d'Hanover... La France n'a reconnu le duc d'Hanover en qualité d'électeur, qu'en 1714, par la paix de Raſtadt. C'eſt depuis 1717, que les rois de France traitent les électeurs de freres.

5. A Londres, pendant les temps d'élection, ceux qui y aſpirent, ou qui ſoutiennent les aſpirants, ſont obligés de tenir table ouverte. Ils y ont quelquefois trois cents perſonnes à régaler par jour. Celui qui enivre le plus de peuple, peut compter ſur un plus grand nombre de voix. En Angleterre on fait tout ce qu'on veut du payſan avec de la bierre forte. Ceux qui ſont ſobres on les gagne avec de l'argent. A l'égard du bourgeois intéreſſé, l'un vend ſon ſuffrage vingt guinées, l'autre ne le donne qu'à trente ; pourvu qu'on y mette le prix, on eſt ſûr de les avoir tous. Ainſi, lorſque l'envie de dominer introduiſit à Rome les factions, on diſtribua de l'argent au peuple, il ſe laiſſa corrompre par les préſents, & la vénalité de ſes ſuffrages porta le coup fatal à la république. (*M. l'abbé* LE BLANC.)

6. Il n'eſt pas impoſſible de rencontrer des

vues droites, de bonnes intentions, un diſcernement éclairé, du zele pour l'honneur du prince, & pour la gloire de la nation, dans un miniſtre chargé de la diſtribution des bénéfices. Mais il ſeroit de la derniere abſurdité de ſuppoſer toutes ces qualités dans tous les moines, dans tous les chanoines qui éliſoient jadis leurs abbés & leurs évêques, & qui les éliſoient communément de maniere que l'on diſoit en proverbe:

Trop mieux vauldroit les élire à trois dez ;
Car de l'hazard pourroient-ils être bons ?

7. Les égliſes étant devenues pauvres, les rois abandonnerent les élections aux évêchés & autres bénéfices eccléſiaſtiques. Les princes s'embarraſſerent moins d'en nommer les miniſtres, & les compétiteurs réclamerent moins leur autorité. Ainſi l'égliſe recevoit une eſpece de compenſation pour les biens qu'on lui avoit ôtés.

Et ſi *Louis-le-Débonnaire* laiſſa au peuple Romain le droit d'élire les papes, ce fut un effet de l'eſprit général de ſon temps : on ſe gouverna à l'égard du ſiége de Rome, comme on faiſoit à l'égard des autres.

(*Eſprit des loix.*)

8. Après la mort de Pierre Lombard, évêque de Paris, la contradiction des ſuffrages obligea le clergé de remettre au jugement de trois perſonnes, l'élection d'un nouvel évêque. Maurice de Sully, qui ſe

tira, par ſon mérite, de la pauvreté la plus abjecte, fut le premier des trois à parler; s'étant aſſuré que ſes deux collégues ne démentiroient pas le choix qu'il alloit faire: « Je ne connois, dit-il, ni les conſciences ni » les intentions des autres; mais je crois me » connoître moi-même, & pouvoir me ré- » pondre, que, ſi je prends le gouvernement » de ce diocèſe, je ne chercherai, & ne tra- » vaillerai, avec la grace du Seigneur, qu'à » le gouverner avec ſageſſe. Je me donne » ma voix: l'élection eſt faite ».

9. Otton, empereur d'Allemagne, meurt à Meinſleben, l'an 973, après avoir regné trente-ſept ans en Allemagne, & onze ans depuis ſon couronnement à Rome. Ce fut préciſement ſous cet empereur que l'empire paſſa aux Allemands, & qu'il devint électif. On s'étonnera moins de cette révolution, ſi l'on fait réflexion au peu de mérite des deſcendants de Charlemagne.

10. Albert, duc d'Autriche, déja roi de Hongrie & de Bohême, eſt unanimement élu empereur à Francfort en 1438. C'eſt un exemple, peut-être unique, dans l'hiſtoire, qu'un prince ait reçu, dans une même année, trois couronnes électives. Ainſi l'empire échappé à la maiſon d'Autriche par la mort d'Albert I, en 1308, y rentre, après cent trente années, en la perſonne d'Albert II. L'empereur, après la cérémonie de ſon

couronnement, convoque une diète à Nuremberg.

Cette diete eſt fameuſe par la diviſion de l'Allemagne en quatre cercles, Baviere, Rhin, Souabe & Weſtphalie. Chacun de ces cercles a un directeur à ſa tête; &, ſelon l'étendue de ſes états, chaque membre du cercle eſt taxé à fournir, pour la ſûreté publique, un certain contingent, ſoit en hommes, ſoit en argent. Ce reglement ne touche point à la ſouveraineté des électeurs qui reſtent en poſſeſſion de gouverner leurs états.

Voyez BÉNÉFICES, CORRUPTION, TRIOMPHES.

ELECTRICITÉ.

1. Un corps devient électrique autant de fois que l'*éther* eſt expulſé de ſes pores en tout ou en partie: ou bien, toute électricité conſiſte dans la privation, ou dans la diminution de la quantité d'*éther*, dont les corps ſont chargés dans leur état naturel.

Un corps demeure électrique juſqu'à ce que ſa perte d'*éther* ſoit compenſée par l'*éther* circonvoiſin, & que l'équilibre ſoit rétabli: les corps non électriques ſont ceux où cet équilibre n'eſt point troublé.

L'éther ne ſe dégage qu'avec beaucoup de peine des pores de l'air; il s'enſuit qu'un corps électrique, expoſé dans l'air, doit

conſerver aſſez long-temps ſon électricité. Et c'eſt ce qui arrive, pourvu que l'air ſoit ſec; car s'il eſt chargé de vapeurs, l'eau dont ces vapeurs ſont formées, lâchera aiſément ſon *éther*, & par-là étouffera l'électricité dans ſa naiſſance.

2. Par une aiguille de fer, où l'on fait tomber le tonnerre pour le détourner d'où l'on veut, il ſemble qu'on arrache ainſi la foudre des mains de Dieu.

3. L'électricité eſt une eſpece d'attraction & de répulſion des corps légers alternativement, qui ſe fait au moyen de certaines ſurfaces polies, échauffées par la friction & le frottement.

ELEMENTS.

On appelle élément les plus petites parties de matieres qui compoſent les mixtes.

Les éléments ont trois uſages dans les mixtes. 1° Ils ſervent de materiaux pour les compoſer; 2° d'inſtruments pour opérer les changements qui ſe font dans les corps; 3° de cauſe efficiente & primitive pour produire tous ces changements: le feu eſt, ſelon les plus grands philoſophes de l'antiquité, cette premiere cauſe ....

Il eſt très-difficile de fixer le nombre des éléments; quelques chymiſtes croient avoir pouſſé l'analyſe des mixtes juſqu'à les réduire en terre & en eau; mais ils n'en jugent que par ce qui reſte de viſible & de

fixe après leurs opérations, & on eſt certain, par des expériences plus ſûres, qu'il y a d'autres principes ſi ſubtils & ſi légers, qu'ils s'évaporent & s'échappent dans ces analyſes. Il eſt décidé aujourd'hui que l'air, par exemple, entre en grande quantité dans la compoſition des mixtes... M. *Hales* a trouvé qu'un morceau de chêne, rempli de ſa ſéve, contient le quart de ſon poids d'air: qu'étant deſſeché, il en contient le tiers; qu'il y en a autant dans le bled de Turquie: que la graine de moutarde en fournit moins. Il a obſervé auſſi que les minéraux en renferment aſſez conſidérablement, quoique formés dans les entrailles de la terre, & que l'air que contiennent les pierres de la veſſie, fait la moitié de leur maſſe, ou de leur poids. Il a comparé toutes les propriétés de cet air que les mixtes fourniſſent, avec celles de l'air de notre atmoſphere, & il s'eſt aſſuré qu'elles ſont les mêmes; ils ont tous deux la même peſanteur, la même élaſticité, la même diſpoſition à être abſorbés par les autres corps, ſur-tout par les huiles; & ils ſont également ſuſceptibles de raréfaction & de condenſation. Ces expériences ne permettent donc pas de douter que l'air ne ſe fixe dans les corps, & qu'il ne ſoit, de même que la terre & l'eau, un des matériaux que la nature emploie dans leur compoſition...

Si nous ne pouvons ſans le ſel, obtenir aucune vitrification, on n'a aucune raiſon

de penſer que le ſel, enviſagé comme pur, ſoit compoſé d'eau & de terre; puiſqu'il a des propriétés qu'on ne peut découvrir ni dans l'eau, ni dans la terre, ni dans aucun des autres éléments, ſoit qu'on les examine chacun en particulier, ſoit qu'on les examine pluſieurs réunis enſemble. Nous ne pouvons donc non plus nous diſpenſer d'admettre le ſel, qui ſe trouve dans les mixtes, au rang des éléments dont ces mixtes ſont compoſés.....

Tout ce qu'on peut conclure des travaux des chymiſtes ſur les huiles, c'eſt qu'entre la terre & l'eau qu'on en ſépare, il s'y trouve encore un principe fort ſuſceptible d'embraſement qui ne ſe confond pas avec l'eau ni avec la terre qui lui ſont unis. Mais quel eſt ce principe qui s'embraſe ſi facilement? Eſt-ce autre choſe qu'une huile plus ſubtile, plus pure, débarraſſée des autres principes qui la rendoient plus groſſiere, plus impure & plus fixe, qu'une huile telle que celle qui domine dans l'eſprit-de-vin & dans les autres eſprits ardents, qui ont été connus de tout temps ſous le nom d'huile? Cette huile devient, lorſqu'elle ſe dégage des autres principes, ſi fugitive qu'elle échappe entiérement à l'opérateur dans les analyſes; elle reſte ſuſpendue & diſperſée dans l'air des vaiſſeaux qui ſervent à l'opération; elle s'y trouve quelquefois en ſi grande quantité,

qu'elle s'embraſe à la flamme d'une chandelle. N'eſt-ce pas ce principe qui peut être ſi facilement enflammé, qu'on prend pour le feu, ou pour l'agent même qui embraſe les corps? on prend donc le principe qui peut être embraſé pour le principe même qui embraſe. Quoi qu'il en ſoit, on convient que ce principe ſi ſuſceptible d'embraſement eſt un élément; la chymie n'a pu le dépouiller de cette prérogative: l'inflammabilité qui le caracteriſe le diſtingue de tous les autres éléments. Il n'importe qu'on l'appelle huile, comme on a toujours fait, ou qu'à l'imitation de la plûpart des chymiſtes, on l'appelle *phlogiſtique*, il ſuffit qu'il ſoit reconnu de tout le monde pour un élément. Or nous ferons voir clairement que cette partie inflammable des huiles differe eſſentiellement du feu élémentaire: ainſi elle doit être miſe au rang des principes des corps, & être autant diſtinguée du feu, qu'elle l'a été de la terre & de l'eau, qui entrent dans la compoſition des huiles groſſieres.

Les ſubſtances métalliques paroiſſent renfermer de plus un élément particulier, que les chymiſtes, qui confondent preſque tous les principes des corps ſous le nom de terre, appellent terre mercurielle. On croit que ce principe ne peut former qu'un corps fluide, lorſqu'il abonde beaucoup plus que les autres éléments dans un mixte; & on eſt perſuadé

ſuadé que c'eſt de-là que dépend la fluidité du vif-argent. Je ne conteſte point la réalité de ce ſeptieme élément ; mais il eſt fort peu connu ....

On doit donc, ſi l'on veut s'en tenir aux connoiſſances qu'on a aujourd'hui ſur les principes des corps, reconnoître ſept éléments ; car l'obſervation & tous les travaux de la chymie n'ont pû encore pénétrer plus loin dans la diviſion de la matiere ou dans la décompoſition des mixtes.

Des ſept éléments dont nous venons de parler, il y en a un, ſavoir le feu ou l'éther, qui eſt la premiere cauſe de tous les mouvements qui s'operent dans les mixtes. Ce principe, qui eſt toujours en action dans les corps, n'entre point dans leur compoſition comme les autres éléments, qui en ſont les matériaux, qui ſe fixent, & ſe joignent enſemble pour les former. Ces derniers ſont employés de deux manieres dans la compoſition des mixtes ; car outre qu'ils ſont les matériaux dont les corps ſont compoſés, ils ſont encore, lorſqu'ils ſont en liberté, & qu'ils ſont mis en mouvement par l'éther ou le feu, les inſtruments par leſquels ce premier agent opére tous les changements qui arrivent dans les mixtes. Le feu eſt donc le ſeul élément actif ; les autres principes ne peuvent être regardés que comme des éléments paſſifs ; puiſqu'ils n'agiſſent que par le feu qui les met en action, & qui agit continuel-

lement ſur eux. Parmi ces éléments paſſifs il y en a qu'il faut reconnoître pour les inſtruments univerſels & primitifs de la nature, qui ſont l'air & l'eau ; les autres ne peuvent être enviſagés que comme des inſtruments particuliers & ſecondaires, ſur-tout le ſel, l'huile & la terre, parce qu'ils n'agiſſent que par l'entremiſe de l'air & de l'eau.

Voyez AIR, EAU, ETHER, HUILES, TERRE.

ELOGES.

1. L'uſage antique & ſacré d'honorer les morts par des éloges publics, dont la perſpective flatteuſe ſemble étendre la durée de la vie par de-là ſes bornes réelles, eſt une des plus ſalutaires & des plus conſolantes inſtitutions de l'humanité. Trop négligée par les légiſlations modernes, cette ſainte & utile coutume n'a preſque d'aſyle aſſuré que dans les ſociétés littéraires, qui l'ont rendu, dans leur ſein, non pas une diſtinction pour quelques-uns, mais un bien commun auquel chaque individu a un droit égal : ſage & judicieux réglement dans la république des lettres, où les travaux n'ont pas beſoin d'éclat pour être eſtimés, où le mérite n'a pas beſoin de célébrité, pour être ſenti ; où les citoyens, ſouvent par goût, ſouvent par modeſtie, d'autrefois par la nature de leurs occupations, échappent aux regards de leur ſiécle, &, laiſſant ignorer leurs talents à la

renommée, ſe laiſſeroient ignorer eux-mêmes à la poſtérité.

2. Si l'on en croit les auteurs de tous ces petits panégyriques, l'Angleterre eſt peuplée de Romains. Un chevalier baronnet ſe fixe-t-il à la campagne, pour y goûter les douceurs de la vie champêtre, on en fait un *Atticus*. Un membre de la chambre des communes n'y a pas plutôt déclamé contre le miniſtere, qu'il devient un Cicéron. S'il eſt quelqu'eſprit turbulent qui faſſe parler de lui, c'eſt un Caton, qui met tout en œuvre pour ſauver la république. On prétend qu'en Angleterre on paie plus cher cet encens qu'en France.

(*M. l'abbé* LE BLANC.)

3. Sa mort, qui ſuit de près, met tout l'état en deuil, & le ſénat lui défere l'honneur d'être loué publiquement. Il jouit le premier de cette diſtinction, qui, flatteuſe pour ſes mânes, parce qu'elle fut alors le prix de ſa vertu, n'eſt plus aujourd'hui glorieuſe, parce qu'elle n'eſt plus qu'un tribut d'uſage.

4. Les éloges que l'on donne à l'eſprit ne ſont qu'un affront que l'on fait au cœur. (*Lettr. de la ducheſſe de... au duc de...*)

5. Nocaſis commença le panégyrique de la reine; il ne reſtoit plus rien à en dire; & Nocaſis vouloit en parler encore. Elle laiſſa donc échapper ce *mais* dont les fem-

mes ferment toutes les périodes des éloges de leurs amies.

6. Le premier éloge funèbre qui ait été prononcé dans nos égliſes, pour les rois & les grands hommes de la nation, eſt celui qui fut fait dans l'égliſe de l'abbaye de Saint-Denis en France, à la mémoire du grand connétable *du Gueſclin*.

7. Malheur aux ſouverains qui commandent à des peuples eſclaves, diſoit un roi d'orient que la vraie gloire enflammoit! Hélas! les douceurs d'une juſte louange, dont les dieux & les héros ſont ſi jaloux, ne ſont pas faites pour eux. O peuples aſſez vils pour avoir perdu le droit de blâmer publiquement vos maîtres, vous avez perdu le droit de les louer! L'éloge de l'eſclave eſt ſuſpect; l'infortuné qui regne ſur lui, ignore toujours s'il eſt digne d'eſtime ou de mépris.

ELOIGNEMENT.

1. Si j'avois le pouvoir de ne jamais m'éloigner de vous, je perdrois le plaiſir de vous ſouhaiter, de vous attendre, & peut-être celui de vous plaire.

(*Mᵉ RICCOBONI.*)

2. Je ſuis au déſeſpoir de toute l'inquiétude que je vous donne. On ſouffre bien des douleurs inutiles dans l'éloignement, & jamais notre joie ni notre triſteſſe ne ſont à leur place. (*Mᵉ DE SÉVIGNÉ.*)

3. Je crus avoir beſoin de vous, & le crus ſans doute trop aiſément : recevoir de vos lettres, y répondre, étoit une maniere de vous trouver moins abſent, que de moi-même je n'aurois pas cherchée ; mais à laquelle auſſi il étoit naturel que je ne me refuſaſſe pas.

(*Lettr. de la ducheſſe de... au duc de...*)

4. Jamais je n'aurois imaginé que, vous fuyant ſans ceſſe par-tout, ou ne vous trouvant jamais que pour en avoir plus à me reprocher mon amour, je puſſe ſi vivement, & avec tant de continuité, trouver par-tout votre abſence.

ELOQUENCE.

1. Enfin, comme on voit s'écouler la lumiere & la chaleur d'une même ſource, il éclairoit mon intelligence, il excitoit mes perceptions ; & la penſée juſte & réfléchie, ſous la forme du ſentiment ; le ſentiment délicat & fin, ſous l'air de la naïveté : l'expreſſion facile & légere venoit ſe placer dans ma bouche.

2. Quand on ſait diſtinguer l'éloquence du barreau de la fonction de l'avocat, & l'éloquence de la chaire du miniſtere du prédicateur, on croit voir qu'il eſt plus aiſé de prêcher, que de plaider, & plus difficile de bien prêcher, que de bien plaider.

3. Un peintre, nommé Galaton, pour animer les hommes par les yeux à l'amour de

l'éloquence, s'aviſa de repréſenter Homere vomiſſant des pierres précieuſes, & pluſieurs poëtes ramaſſant ce qui étoit ſorti de ſa bouche.

4. A force d'être exact, on a ceſſé d'être éloquent.

5. L'imagination peut bien faire un Balzac; mais il n'appartient qu'à l'eſprit philoſophique de former un Boſſuet.

6. Si leur éloquence avoit moins de faſte, elle avoit plus de force. S'ils plaiſoient moins, ils émouvoient davantage; s'ils ne chatouilloient point les oreilles, ils touchoient les cœurs, ſerroient les ames, & perçoient les conſciences.

7. Vaugelas diſoit qu'une mauvaiſe raiſon fait ordinairement moins de tort qu'un mauvais mot, parce qu'il n'y a que les gens à réflexion qui connoiſſent la fauſſeté d'un raiſonnement; au lieu qu'un mauvais mot eſt remarqué de tout le monde.

8. Les ſauvages de la Géorgie ont pour regle, qu'il faut s'adreſſer à la raiſon, lorſqu'on parle à des perſonnes âgées; & qu'avec des jeunes gens, il faut parler aux paſſions.

9. Quoique les deux grands orateurs de la Grece & de Rome, Démoſthène & Cicéron, ſoient regardés en général comme des guides dans un état populaire, ou, comme les Grecs les appelloient, des démagogues; il me ſemble que leur pratique étoit bien

différente ſur l'art oratoire. Le premier, qui avoit à faire à des auditeurs beaucoup plus polis, plus ſpirituels & plus éclairés, faiſoit conſiſter toute ſon éloquence dans la force des arguments qu'il offroit à leur raiſon ; au lieu que Cicéron, qui avoit égard aux diſpoſitions d'un peuple ſincere, ignorant, & de bien moins d'eſprit que les Athéniens, s'attachoit preſqu'entierement au pathétique.

10. Il ſavoit quelle eſt la force & l'utilité de l'éloquence, la puiſſance de la parole, qui aide la raiſon & la fait valoir, qui inſinue aux hommes la juſtice & la probité, qui porte dans le cœur du ſoldat l'intrépidité & l'audace, qui calme les émotions populaires, qui excite à leurs devoirs les compagnies entieres, ou la multitude.

11. On a comparé l'éloquence à la valeur; mais il eſt bien plus flatteur d'aſſujettir les hommes par la perſuaſion, que de les vaincre par la force.

12. L'éloquence de nos jours ne mérite vraiment ce nom, qu'autant qu'elle raſſemble l'ordre & la ſolidité du géometre, avec la juſteſſe & la liaiſon exacte des arguments du logicien, & qu'elle les couvre de fleurs; qu'autant qu'elle remplit cet excellent canevas de matériaux bien aſſortis, pris dans l'hiſtoire des hommes, dans celle des ſciences, dans celle des arts, dont les détails mêmes deviennent néceſſaires à un orateur.

Qui a jamais douté que l'art oratoire fût celui de tous, qui ſuppoſe, qui exige les plus vaſtes connoiſſances?

13. Il n'y a point de matiere qui ne ſoit ſuſceptible d'éloquence, & qui même ne gagne quelque choſe par-là. Mais chaque ſujet demande une ſorte d'éloquence qui lui eſt propre, & l'on eſt toujours éloquent, quand on s'exprime en termes clairs & proportionnés aux idées qu'on veut faire naître dans l'eſprit des autres. Quand Cicéron plaide pour le poëte Archias, il eſt fleuri & délicat, parce qu'il ne ſonge qu'à exciter dans l'eſprit des juges de la bienveillance pour un poëte. Dans cette vue, il ne pouvoit mieux faire que de tracer des portraits agréables & fleuris de la poëſie & des belles-lettres.

Mais il eſt fort éloigné de faire le bel-eſprit de la même maniere, quand, en plein ſénat, il reproche à Catilina ſes crimes & ſes mauvais deſſeins contre ſa patrie. Dans cette occaſion, ſon éloquence ne badine pas; au contraire elle s'arme de foudres, pour abattre & pour écraſer un criminel puiſſant, & pour défendre la vie & les biens des citoyens bien intentionnés.

Voyez GORGE, UTILITÉ.

EMPORTEMENTS.

1. Car il falloit qu'à mon emportement ſuccédât une tendre indulgence. Ce ſont deux ſentiments qu'en pareil cas la nature a liés l'un à l'autre. (*MARIVAUX.*)

2. Par les premiers emportements d'un amant, une femme peut aiſément juger par où il compte finir. (*M. DE CRÉBILLON.*)

3. Son époux, Monſieur! Suffit-il d'en prendre le nom, pour l'être? Et de quel poids, s'il vous plaît, ſeroit cette foi mutuelle dont vous parlez? Vous vous croiriez donc marié, parce que, dans l'étourderie d'un tranſport amoureux, il vous auroit plû de vous dire: nous le ſommes? les paſſions ſeroient bien à leur aiſe, ſi leur emportement rendoit tout légitime.

(*Mere confidente, comédie.*)

4. Ce n'étoit pas qu'il fût amoureux; mais il avoit cette impatience, cette ardeur, qui, ſans être amour, produit en nous des mouvements qui lui reſſemblent, & que les femmes regardent toujours comme les ſymptômes d'une vraie paſſion; ſoit qu'elles ſentent combien il leur eſt néceſſaire avec nous de paroître s'y tromper; ou qu'en effet, elles ne connoiſſent rien de mieux.

ÉMULATION.

1. L'émulation paroît voiſine de l'envie & de l'ambition ; mais néanmoins elle ne tient rien, ni de l'une, ni de l'autre. Loin de s'attriſter du mérite d'autrui, elle s'en fait un motif, pour tendre à la perfection avec plus d'empreſſement ; c'eſt l'honneur, c'eſt l'amour du devoir qui l'excitent, & non pas la ſoif des grandeurs, ou l'aiguillon de l'envie.

2. Quelque rapport qu'il paroiſſe de la jalouſie à l'émulation, il y a entr'elles le même éloignement que celui qui ſe trouve entre le vice & la vertu.

La jalouſie & l'émulation s'exercent ſur le même objet, qui eſt le bien ou le mérite des autres, avec cette différece, que celle-ci eſt un ſentiment volontaire, courageux, ſincere, qui rend l'ame féconde, qui la fait profiter des grands exemples, & la porte ſouvent au-deſſus de ce qu'elle admire ; & que celle-là au contraire eſt un mouvement violent, & comme un aveu contraint du mérite qui eſt hors d'elle, qu'elle va même juſqu'à nier la vertu dans les ſujets où elle exiſte, ou que, forcée de la reconnoître, elle lui refuſe les éloges, ou lui envie les récompenſes ; une paſſion ſtérile, qui laiſſe l'homme dans l'état où elle le trouve ; qui le remplit de lui-même, de l'idée de ſa réputation ; qui le rend froid & ſec ſur les actions ou ſur les ouvrages des autres ; qui fait qu'il

s'étonne de voir dans le monde d'autres talents que les ſiens, ou d'autres hommes avec les mêmes talents dont il ſe pique. Vice honteux, & qui, par ſon excès, rentre toujours dans la vanité & dans la préſomption, & ne perſuade pas tant à celui qui en eſt bleſſé, qu'il a plus d'eſprit & de mérite que les autres, qu'il lui fait croire qu'il a lui ſeul de l'eſprit & du mérite.

ENCYCLOPÉDIE.

1. Il ſaute aux yeux que dans le Dictionnaire Encyclopédique tout n'eſt pas de la même force, ni pour les choſes, ni pour les expreſſions. Parmi ce grand nombre d'articles qui y roulent ſur la théologie, l'hiſtoire eccléſiaſtique, les antiquités ſacrées, la littérature orientale, &c. il en eſt de bien ſuperficiels. Il y en a même dont le ton n'a paru, ni aſſorti à la majeſté de la révélation, ni convenable pour en faire admirer l'excellence divine. On auroit voulu des traits lancés d'une main plus ferme contre le déïſme, le libertinage & l'indifférence. La chronologie auroit peut-être demandé plus de diſcuſſions; la géographie ancienne & moderne demandoit plus d'exactitude & de développement: ſur toutes les ſciences on trouve des articles omis. Au contraire, les ſavans lexicografes ſont d'une abondance qui va juſqu'à la profuſion, dès qu'il s'agit de certains objets, tantôt concernant les uſa-

ges du barreau, les établiſſements du palais, & la diſcipline des armées de France; tantôt ſur des points du reſſort de l'hiſtoire ou de la religion naturelle, & plus ſouvent encore ſur des ſpéculations de métaphyſique, qu'il eſt d'autant moins néceſſaire d'étendre ſi fort dans ce Dictionnaire, qu'elles y ſont quelquefois profondes & abſtraites, bien au-delà de la ſphere même du commun des philoſophes, & qu'à divers égards on y bâtit plutôt des ſyſtêmes de conjectures propres à rendre l'eſprit incertain & flottant, qu'on n'y poſe des principes clairs, ſolides & démontrés. Oſerons-nous l'ajoûter encore ? Dans les articles qui intéreſſent le goût & le ſentiment, articles dont l'Encyclopédie eſt toute brillante, on en rencontre où il ſemble qu'on auroit dû mettre plus de méthode & de préciſion, des liaiſons d'idées plus ſenſibles, moins d'eſprit & de graces.

Tout cela, comme nous l'avons dit, ſe rectifiera par la ſuite. Un jour ceux qui retoucheront ce grand ouvrage, après avoir eu tout le temps d'en comparer à loiſir toutes les parties, profiteront du travail même des ſavants & des beaux-eſprits qui l'auront compoſé, pour ajoûter, retrancher, refondre ce qui manquera à ſa perfection. En embelliſſant l'édifice ils en admireront les fondateurs, & jamais ils ne toucheront ni à l'ordonnance qu'ils y auront miſe, ni aux matériaux qu'ils y auront employés, ſans

contribuer à immortaliſer leur entrepriſe, le génie qui l'avoit conçue & les talents qui l'auront exécutée. Si même, comme nous avons lieu de le croire, quelques gens de lettres reprennent le projet que le célebre M. Formey a abandonné, de compoſer un bon abregé de l'Encyclopédie réduite à deux ou trois volumes, il ſera aiſé d'en faire un livre d'une utilité ſi générale que perſonne ne pourra s'en paſſer..

En attendant que de richeſſes dans ce Dictionnaire tel qu'il va être! Quel précieux amas d'articles intéreſſants ſur tous les objets des connoiſſances & de l'induſtrie humaines! Quelle admirable expoſition de ce qu'on ſait de meilleur & de plus curieux ſur toutes les parties de la phyſique & des mathématiques, de la médecine, de la chymie & de la botanique; ſur tout ce qui a du rapport aux uſages de la nature, au commerce, aux arts, aux manufactures, aux metiers! Où trouveroit-on tant d'excellentes choſes & auſſi parfaitement digérées ſur la grammaire, la rhétorique & la poëtique françoiſe! Que d'importants détails ſur l'hiſtoire, le droit & la morale; ſur la logique, la pneumatologie & même ſur la métaphyſique! On n'a qu'a prendre tel des volumes de l'Encyclopédie qu'on voudra, on n'a qu'à y jetter les yeux preſqu'à l'ouverture du livre, & l'on demeurera convaincu que cet ouvrage enfin achevé, ſera un tréſor inépuiſable de

connoiſſances agréables & utiles pour tous les citoyens du vaſte empire des lettres.

Le jugement que nous faiſons de l'Encyclopedie en général, c'eſt celui que nous portons de ce dernier volume en particulier. Des omiſſions on y en trouve, des défauts il y en a, & de plus d'un genre; mais les beautés y prédominent.

2. Il y a des défauts dans cet immenſe Dictionnaire, des omiſſions, des erreurs, des contradictions, tantôt trop de brieveté, tantôt au contraire trop de diffuſion; mais outre que tous les ouvrages des hommes portent plus ou moins l'empreinte de l'imperfection & de la foibleſſe humaine, il eſt moralement impoſſible que tout ſoit exactement à l'uniſſon dans un ouvrage compoſé par tant de perſonnes différentes & quelquefois peu d'accord dans leurs principes particuliers. D'ailleurs, on ſent que chaque lecteur juge de ce qu'il y voit, l'approuve & le condamne, le loue & le critique ſelon ſon goût particulier, c'eſt-à-dire, que tels articles y plaiſent au théologien, par exemple, que l'homme du monde trouve ennuyeux à la mort, & que les autres s'y font admirer du géomètre ou du méchaniſte, pendant que le juriſconſulte ou le grammairien, peu contents de ne les pas lire, les jugent d'une longueur énorme, & gémiſſent de la place qu'ils occupent dans un dictionnaire où ils voudroient que les articles qui les intéreſſent,

tiennent le premier rang. Le moyen enfin qu'un ouvrage, qui embraſſe toutes les ſciences, & tous les arts, pour en montrer les principes, le but, le génie, la liaiſon & l'utilité, ait pu, du premier coup, être porté à toute la perfection dont il eſt ſuſceptible ? Cette perfection doit être l'ouvrage du temps. Attendez, laiſſez élever l'édifice : quand les induſtrieux architectes qui y travaillent, en auront achevé la ſtructure & la décoration, d'autres mains remédieront à ſes défauts ; d'autres en rendront l'ordonnance plus réguliere, d'autres y mettront de nouvelles beautés, ou donneront un nouveau luſtre à celles qu'on y admire déja. Peut-être ceux mêmes qui y conſacrent actuellement leurs ſoins laborieux, ne ſeront-ils pas parvenus à ce qu'ils regardent à préſent comme le dernier terme de leurs veilles, qu'ils ſeront les premiers à juger ici des retranchements néceſſaires, là des corrections indiſpenſables, ailleurs des éclairciſſements, ou des embelliſſements utiles ; & ce n'eſt, en effet, que de la ſorte, par degrés & avec le temps, qu'on s'éleve au parfait & au beau.

Le plus ancien ouvrage encyclopédique que nous connoiſſions depuis la renaiſſance des lettres en Europe, c'eſt la *Margarita Philoſophica* du P. George Reiſch. Et qu'étoit-ce que cette Encyclopédie prétendue ? Un cours de philoſophie à la mode du temps dans le goût du XIV ſiecle ; un ca-

hos, mais qui peut-être a conduit à mieux faire, & du ſein duquel on a tiré des lumieres, que le temps a épurées, augmentées, étendues, amenées au point de conſiſtance & d'éclat où nous les voyons aujourd'hui.

Ces réflexions & d'autres encore nous ont fait voir avec une peine extrême les critiques peu meſurées que quelques ſavants ſe ſont permiſes contre les encyclopédiſtes de Paris; non que dans leur objet elles nous aient toutes paru mal fondées; rien moins: mais il nous ſembloit que loin de décourager, de traverſer même un ouvrage qui a tant d'excellentes parties, on ne devoit en relever les défauts qu'avec tous les ménagements imaginables, plutôt pour concourir à ſa perfection, que pour ralentir le zéle de ceux qui y travaillent, en mettant des obſtacles au ſuccès de leurs efforts, ou en le leur rendant plus difficile.

ENFANTS.

1. Heureuſement qu'ici nos enfants ſont manierés dès l'âge de cinq ans, & ils ſavent dès lors juger d'une mode, décider d'un habit, & ſe mettre du bon air.

2. Que l'enfance eſt un état heureux! Pourquoi ne jouit-on du bonheur que dans le temps où l'on ne peut le connoître?

(*Mᵉ RICCOBONI.*)

3. Les anciens appelloient les enfants qu'on

qu'on mettoit en nourrice, une ſorte d'expoſition.

4. Mahomet nous a permis d'avoir des enfants qui puiſſent nous ſucceder, d'autant de femmes que nous pouvons en entretenir; car les enfants des Muſulmans ſont toujours légitimes. (*Eſpion Turc.*)

5. Pour rendre une éducation utile, il faut que la perſonne qui en eſt chargée ſe faſſe reſpecter; qu'elle donne une grande idée d'elle. Il ne faut pas trop badiner avec les enfants: il eſt bon de vivre ſérieuſement, & un peu ſévérement avec eux. Il faut auſſi être en garde contre les graces de l'enfance, dont ils ſavent ſe ſervir très-avantageuſement pour arracher ce qu'ils veulent de nous. Ces premieres graces cachent bien des défauts; il ne faut pas s'en laiſſer ſéduire.

Il ne faut pas bannir la louange; c'eſt une aide à l'éducation & à la vertu: mais il faut ſavoir la placer, ne la point donner par ſentiment, mais par réflexion. Il ne faut jamais louer une jeune fille ſur les graces extérieures; elle s'accoutume à croire que cela tient lieu de tout: mais louez-la ſur ſes bonnes actions.

Il faut donner aux enfants un grand amour pour la vérité, & leur apprendre à la pratiquer à leurs dépens; leur inſpirer qu'il n'y a rien de ſi grand que de dire franchement, *j'ai tort*; & ſe bien garder de les punir des fautes avouées.

Si vous pouvez les rendre ſenſibles à l'eſtime, & à la honte de leur faute, c'eſt une grande avance pour leur éducation : la honte leur ſervira de punition ; & l'eſtime leur tiendra lieu de récompenſe.

Les enfants aiment à être traités en perſonnes raiſonnables.

Les enfants s'amuſent ſouvent à contrefaire : quand ils le font avec grace, on s'en réjouit. C'eſt un talent dangereux. On ne cherche point à imiter ce qui eſt bon ; cela ne feroit pas rire : c'eſt le ridicule qu'on veut trouver.

6. La nature nous fournit dans les arbres une image de l'ingratitude des enfants. Le tronc d'un arbre communique ſa ſéve, c'eſt-à-dire, ſon amitié aux branches qui en ſortent, & nous ne voyons point que la ſéve retourne au tronc de l'arbre.

7. La loi romaine de *inſpiciendo ventre, cuſtodiendoque partu*, ne ſe trouve plus dans nos mœurs. Il s'y agit d'une femme, dont le mari eſt mort, & qui dit qu'elle eſt groſſe. Il faut qu'elle ait ſoin, aux termes de l'édit du préteur, de dénoncer cet état de groſſeſſe à ceux qu'elle intéreſſe, deux fois dans un mois. Ces perſonnes que cet état intereſſe, ne peuvent envoyer pour la garder que cinq femmes libres : & ces cinq femmes libres doivent veiller à cette garde, toutes en même temps, ſans qu'une d'elles puiſſe, pour remplir les fonctions de cette garde, toucher au ventre qu'elle garde, ſi la femme gardée s'y

oppoſe. La femme, ainſi gardée, doit avertir de ſon accouchement, trente jours avant qu'elle penſe, qu'il doive arriver, afin qu'on ſe pourvoie d'une nouvelle garde. La chambre où elle doit accoucher, ne peut avoir qu'une entrée : & devant l'entrée de cette chambre, on y doit mettre pour la garder, trois hommes libres, trois femmes libres, & deux gardes. Toutes les fois que la femme gardée entrera dans cette chambre, ou dans quelque autre ; ou même dans les lieux les plus ſecrets, ces trois hommes libres, ces trois femmes libres, & les deux gardes peuvent examiner ce lieu, & fouiller ceux qui y auront entré. Ils fouilleront même ceux qui entreront dans la maiſon. Dans le temps de l'accouchement, on enverra, de ſurcroit, ſeulement cinq femmes libres, afin qu'outre les deux ſages-femmes, il n'y ait pas dans la chambre de cette femme qui accouche, & dont l'état demande de la tranquillité, & peu de tumulte, plus de dix femmes libres, & ſix femmes eſclaves. Ce ſont dix-huit perſonnes : & ces dix-huit perſonnes ſont des femmes. Ces dix-huit femmes, qui devront être dans cette chambre, ſeront toutes viſitées dans la chambre même, dans la crainte que quelqu'une d'elles ne ſoit groſſe, qu'elle n'accouche dans cette chambre, ſans que les dix-ſept autres s'en apperçoivent, & qu'elle ne prête ſon enfant à la femme que l'on garde. On aura ſoin qu'il y ait dans cette

chambre trois lumieres, & l'on n'en mettra pas moins, parce que les ténébres ſeroient favorables à une ſuppoſition de part. L'enfant, une fois né, ſera montré par celui qui en aura ſoin, pendant ſes trois premiers mois; deux fois par mois; depuis l'âge de trois mois, juſqu'à ſix, une fois tous les mois, depuis ſix mois juſqu'à ce qu'il ait un an, tous les deux mois; & depuis un an juſqu'à ſept, une fois tous les ſix mois: & où ſera-t-il montré? dans l'endroit que choiſira celui qui le garde.

Faut-il ajoûter d'autres commentaires à ces loix, que leur texte même, pour faire ſentir combien elles ſont éloignées de nos mœurs, j'ai preſque dit, combien elles ſont peu conformes à la raiſon?

Voyez COPIE, FŒTUS, GROSSESSE, MARIAGE, ORATEURS, PARENTS, PERES, POSTÉRITÉ, RESSEMBLANCE, SENSATIONS, VIEILLARDS.

ENLEVEMENT.

1. On prétend qu'Helene & Caſtor furent éclos d'un même œuf. On peut donc ſuppoſer raiſonnablement qu'Helene étoit une fille faite, quand les Argonautes allerent à Colchos, car ſes deux freres Caſtor & Pollux ſe ſignalerent dans cette fameuſe expédition. Donnons-lui vingt ans pour le moins, ce n'eſt pas trop. On compte environ trente ans entre cette expédition, &

celle de Troye. Helene avoit donc cinquante ans plus ou moins, lorſque Pâris l'enleva. Le ſiege de Troye dura dix ans, & ce fut l'année derniere de ce ſiége qu'Agamemnon & Achille ſe querellerent. Or il faut rapporter au temps qui ſuivit cette querelle l'admiration des conſeillers de Priam, pour la divine beauté d'Hélene: la voilà donc qui, à l'âge de ſoixante ans, oblige, par l'éclat extraordinaire de ſa beauté, tout un ſénat à confeſſer qu'elle eſt digne que deux puiſſantes nations s'entre-déſolent, pendant dix ans, pour l'amour d'elle. Pâris ayant été tué quelque temps après, il s'éleva une diſpute très-chaude entre ſes freres, à qui ſe marieroit avec ſa veuve. Priam leur ordonna le combat. Deïphobe ſe battit le mieux de tous, & eut Hélene. Helenus l'autre frere, fut ſi outré de l'excluſion, qu'il ſortit de Troye, & contribua de toutes ſes forces à la ruine de ſa patrie. Cela ne prouve-t-il pas qu'Hélene, âgée de ſoixante ans, étoit encore un prodige de beauté?

L'on dit d'Hélene que, ſur la fin de ſa vie, toutes les fois qu'elle ſe voyoit dans ſon miroir, elle cherchoit avec étonnement ce qu'elle étoit devenue, & ſe plaignoit du temps qui avoit été ſon troiſieme raviſſeur, & avoit enlevé Hélene à Hélene même.

(*BAYLE.*)

2. Les Perſes, au ſujet d'Hélene, déſapprouvoient la violence de ceux qui enlevent une

femme : mais ils prenoient pour des fots ceux qui s'amuſent à la recouvrer, & pour des gens ſages ceux qui la mépriſent, attendu qu'on n'enleve que celles qui le veulent bien.

3. Romulus, pour avoir occaſion de faire l'enlevement des Sabines qu'il projettoit, donna des jeux aux étrangers dans ſa nouvelle ville, qui furent célébrés en l'honneur de Neptune Conſus, dieu des conſeils, dans le cirque ou hippodrome, deſtiné pour la courſe des chevaux & des chars.

4. *Amalon*, comte de Champagne, fit enlever une jeune perſonne noble, belle & vertueuſe; il entreprit de lui faire *violence*. Cette fille, voyant ſes larmes & ſes prieres inutiles, ſe ſaiſit de l'épée du comte, & lui porta un coup mortel. Il appella ſes gens en leur diſant: ne faites point de mal à cette fille courageuſe. C'eſt moi qui ai péché, en voulant lui ravir l'honneur; ce qu'elle a fait mérite plutôt qu'on lui conſerve la vie.

5. Suivant les ordonnances de nos rois, les *enlevements de filles*, quand même ils ſeroient volontaires, ſont punis de mort.

Voyez GIBET.

ENNEMIS.

1. L'ennemi le plus cruel eſt le plus utile cenſeur. (*M. DE LA BAUMELLE.*)

2. Le prince d'Orange ne ſe porte pas bien, & je prétends qu'on peut en conſcience

deſirer ſa mort : j'y ajoûte ſa converſion ; ainſi il ne doit pas s'en plaindre.

(*Mᵉ DE MAINTENON.*)

3. Le médecin de Pyrrhus ayant offert à Fabricius d'empoiſonner ſon maître ; Fabricius renvoya la lettre à Pyrrhus, en lui diſant qu'il choisît mieux une autrefois ſes amis & ſes ennemis.

4. Démoſthene voulant décerner des couronnes, l'apothéoſe & des autels au meurtrier de Philippe, le peuple aſſemblé commençoit déja les ſacrifices : Phocion s'y rend avec précipitation, arrête les Athéniens, leur montre en peu de mots que ſe rejouir de la mort d'un ennemi, c'eſt découvrir la baſſeſſe de nos ſentiments. De plus, ajoûta-t-il, oubliez-vous que l'armée qui vous a défaits à Cheronée n'eſt affoiblie que d'un ſeul homme ?

5. Si Alexandre aujourd'hui eſt mort, ainſi qu'on le publie, il le ſera demain. Que riſquez-vous donc à ſuſpendre les mouvements d'une joie, dont la précipitation pourroit vous coûter des regrets & de la honte ?

6. Ne faites pas à votre ennemi tout le mal que vous pourriez lui faire, parce qu'il peut devenir votre ami.

7. Il eſt dangereux de ſouffrir que nos ennemis faſſent devant les peuples ce qui nous doit déplaire ; parce que les peuples

s'imaginent qu'ils le peuvent, puiſqu'on le ſouffre.

8. Les ennemis ſont ſemblables aux fruits, qui ſont plus ſains lorſqu'ils s'en vont, que lorſquils viennent.

9. En 1415 Henri V, roi d'Angleterre, déclare la guerre à la France; il deſcend en Normandie, aſſiége Harfleur, & l'emporte d'aſſaut. La dyſſenterie ſe met dans ſon armée; il ſonge à repaſſer en Angleterre; il offre de rendre Harfleur; ſes offres ſont rejettées. Henri ſe prépare à vaincre ou à mourir; le déſeſpoir anime les ſoldats. Un Gallois, nommé David Game, contribue encore à encourager l'armée. Il avoit été envoyé reconnoître la poſition des ennemis; lorſqu'à ſon retour on lui demanda ce qu'il en penſoit. Je penſe, répondit-il vivement, qu'il y a aſſez d'ennemis pour être tués, aſſez pour être faits priſonniers, & aſſez pour prendre la fuite. Cette réponſe parut d'un bon augure.

ENNUI.

1. Tenez-vous certaine que du moment que vous n'aurez plus rien à ſouhaiter, vous vous ennuierez; & comment ne vous ennuieriez-vous pas? Les dieux s'ennuient bien. Ils ſont contraints de ſe faire de temps-en-temps des ſujets de deſir & d'inquiétude: tant il eſt vrai que l'entiere ſatisfaction & le dégoût ſe tiennent par la main.

(*LA FONTAINE.*)

2. Vous me dites, (& cela eſt vrai) que l'on ſeroit bien heureux, ſi les lieux d'ennui pouvoient inſpirer de ſolides & ſérieuſes réflexions pour le ſalut, & nous détacher des choſes de ce monde, qui ſe détachent tous les jours de nous; la ſanté, la jeuneſſe, la beauté, les amis.

(*Mᵉ DE VILLARS.*)

3. Il y a des circonſtances dans la vie, où il n'y a rien de ſi néceſſaire que de ſavoir s'ennuyer. (*LA ROCHEFOUCAULT.*)

4. A meſure qu'on avance en âge, on a plus beſoin d'occupation, pour éviter l'ennui. L'eſprit devenant alors plus ſolide, & les paſſions s'affoibliſſant, le goût de l'amuſement & du plaiſir eſt moins vif. Ainſi il faut des jeux aux enfants, des plaiſirs aux jeunes gens, de l'étude ou des affaires aux hommes faits. Le travail eſt une meilleure reſſource contre l'ennui, que les plaiſirs.

(*M. l'abbé TRUBLET.*)

5. Un de ces courtiſans déſœuvrés, de ceux qui, ne ſachant à quoi employer leur temps, le paſſent à ennuyer les rois de leur préſence, & réciproquement à s'ennuyer de la leur.

6. Né avec un eſprit qui ſaiſiſſoit vivement le ridicule, Néraïr préféroit le plaiſir de s'en faire un amuſement, à la délicateſſe conſciencieuſe de s'en ennuyer; prétexte honorable dont les ennuyeux ſe ſervent pour ennuyer tout le monde.

(*NÉRAIR & MELHOÉ.*)

7. L'ennui eſt l'avorton de la pareſſe.

8. On a remarqué que c'eſt dans le moyen âge que les hommes ſont le plus ſujets à ces langueurs de l'ame, à cette maladie intérieure, à cet état de vapeurs dont j'ai parlé. On court encore, à cet âge, après les plaiſirs de la jeuneſſe; on les cherche par habitude, & non par beſoin; & comme, à meſure qu'on avance, il arrive toujours plus fréquemment qu'on ſent moins le plaiſir, que l'impuiſſance d'en jouir, on ſe trouve contredit par ſoi-même, humilié par ſa propre foibleſſe, ſi nettement & ſi ſouvent, qu'on ne peut s'empêcher de ſe blâmer, de condamner ſes actions, & de ſe reprocher même ſes deſirs.

D'ailleurs, c'eſt à cet âge que naiſſent les ſoucis, & que la vie eſt la plus contentieuſe: car on a pris un état; c'eſt-à-dire, qu'on eſt entré, par hazard, ou par choix, dans une carrière qu'il eſt toujours honteux de ne pas fournir, & ſouvent très-dangereux de remplir avec éclat. On marche donc péniblement entre deux écueils également formidables, le mépris & la haîne; on s'affoiblit par les efforts qu'on fait pour les éviter, & l'on tombe dans le découragement; car, lorſqu'à force d'avoir vécu, & d'avoir reconnu, éprouvé les injuſtices des hommes, on a pris l'habitude d'y compter, comme ſur un mal néceſſaire; lorſqu'on s'eſt

enfin accoutumé à faire moins de cas de leurs jugements, que de ſon repos, & que le cœur, endurci par les cicatrices mêmes des coups qu'on lui a portés, eſt devenu plus inſenſible, on arrive aiſément à cet état d'indifférence, à cette quiétude indolente, dont on auroit rougi quelques années auparavant. La gloire, ce puiſſant mobile de toutes les grandes ames, & qu'on voyoit de loin comme un but éclatant qu'on s'efforçoit d'atteindre par des actions brillantes & des travaux utiles, n'eſt plus qu'un objet ſans attraits pour ceux qui en ont approché, & un fantôme vain & trompeur pour les autres qui ſont reſtés dans l'éloignement. La pareſſe prend ſa place, & ſemble offrir à tous des routes plus aiſées & des biens plus ſolides ; mais le dégoût la précède, & l'ennui la ſuit ; l'ennui, ce triſte tyran de toutes les ames qui penſent, contre lequel la ſageſſe peut moins que la folie.

9. Le ſot s'ennuie moins que l'homme d'eſprit, parce que peu de choſe ſuffit pour l'occuper. L'homme d'eſprit s'ennuie moins que le ſot, parce qu'il ſait mieux s'occuper.

10. L'ennui des femmes du monde eſt un dégoût de ſatiété, qui, comme ceux qui ont trop mangé, doit être guéri par l'abſtinence, & non par le changement des plaiſirs : elles ne peuvent plus ſe divertir, qu'en s'occupant.

11. L'ennui fait naître tous les beſoins ; & peut-être auſſi fait-il naître tous les vices. Il faut que le plus ennuyé des hommes ſoit bien né d'ailleurs, s'il n'en eſt pas le plus malheureux & le plus méchant.

Voyez DISTRACTION.

ENTHOUSIASME.

1. L'enthouſiaſme & le feu poëtique ſont quelquefois nuiſibles, comme les rayons trop ardents du ſoleil, qui éblouiſſent.

2. Quoi de plus ordinaire que ces goûts excluſifs, ſi communs néanmoins en faveur d'une telle ſcience, d'un tel ſpectacle, ou d'un tel genre de curioſité ; car non ſeulement il entre de l'enthouſiaſme dans les choſes les plus indifférentes ; mais c'eſt d'ordinaire ſur les objets de nos amuſements, que nous le portons le plus loin.

Au lieu d'admettre tous les goûts, on n'admet que le ſien ; & ainſi chacun veut ſoumettre les autres à ſa façon de penſer ou de ſentir, & prend ſon opinion ou ſes caprices pour la raiſon même.

3. L'enthouſiaſme eſt une paſſion qui en elle-même n'a rien que de bon ; mais, par ſes fréquents excès, elle a des effets abſurdes & cruels.

Voyez FANATISME.

ENVIE.

1. L'envie eſt un ſentiment implacable. Vous pouvez lui impoſer ſilence par vos bienfaits & par votre honnêteté ; mais vous ne la fléchirez point. Elle vivra autant que ſubſiſtera votre mérite. On vous pardonnera les derniers outrages qu'on aura reçus de vous ; & du moins le temps en effacera le ſouvenir ; mais on ne vous pardonnera jamais vos bonnes qualités (*PASCAL.*)

2. Les lieutenants-généraux décrient autant qu'ils peuvent le général ; & pour le décourager, ils décrient auſſi nos affaires ; c'eſt pourtant M. de Villars.

(*Mᵉ DE MAINTENON.*)

3. Bion diſoit d'un envieux triſte : on ne ſait s'il lui eſt arrivé du mal, ou du bien aux autres.

4. Un bourgeois d'Athènes, qui mettoit ſur ſa marque, qu'Ariſtide fût banni, répondit naïvement à Ariſtide, qui lui demandoit la raiſon de ce ſuffrage : je ne le connois point ; mais il me déplaît, à cauſe qu'il a travaillé ardemment à mériter le ſurnom de juſte.

Une infinité de gens penſent comme celui-là, mais ils n'ont pas ſa bonne-foi. Tout ce qui excelle leur déplaît ; ils regardent plus équitablement une vertu très-commune, qu'une vertu diſtinguée.

5. L'envieux eſt toujours en colère contre celui qui ne l'a point offenſé.

6. Le moyen de punir les envieux, eſt de les combler de bienfaits.

7. Comme il n'y a point de crimes impunis ſur la terre, l'envie trouve ſon châtiment en elle-même ; elle boit ſon poiſon.

Tous les autres vices ſe propoſent quelque bien ; mais l'envie regarde le bien pour s'en affliger, & ne ſe réjouit que du malheur des autres.

8. L'envie ſe change en vénération, quand le mérite eſt ſupérieur ; & elle reſſemble à la fumée, qui ceſſe lorſque le feu eſt grand.

9. On ne jette point de pierre contre un arbre ſans fruit.

10. Après ceux qui ont les premieres places, je ne connois rien de plus malheureux que ceux qui les envient.

11. Il arrive quelquefois que des ennemis & des envieux donnent aux perſonnes qu'ils haïſſent les marques les plus ſinceres de leur eſtime, lors même qu'ils ſe propoſent un tout autre but. Leur témoignage cauſe un plaiſir d'autant plus grand, qu'il eſt extorqué par le mérite, & ſans aucun mélange de faveur ou de flatterie.

12. Le plus sûr moyen pour obtenir les bonnes graces d'un envieux, c'eſt de ne les pas mériter.

Voyez ÉMULATION, FLATTERIE, FŒTUS, GROSSESSE, SILENCE.

ÉPIGRAMME.

1. M. Broſſette, connu par ſon commentaire ſur Deſpréaux, écrivoit à Rouſſeau : Je ne connois, après Marot, que trois perſonnes en France, qui aient parfaitement réuſſi dans le genre épigrammatique; ces trois perſonnes ſont Deſpréaux, Racine & vous. Je ſuis ſeulement fâché que Deſpréaux en ait fait quelques-unes de trop ; que Racine n'en ait point fait aſſez, & que vous n'en faſſiez plus.

2. L'épigramme de Martial ſur les borgnes, ne vaut rien, parce qu'elle ne les conſole pas, & ne fait que donner une pointe à la gloire de l'auteur. Tout ce qui n'eſt que pour l'auteur ne vaut rien ; il faut plaire à ceux qui ont les ſentiments humains & tendres, & non pas aux ames barbares & inhumaines. (*PASCAL.*)

3. L'épigramme doit reſſembler à l'épée ; courte, claire & pointue, pour être propre à plaire, à punir, ou à défendre.

4. Il y a une épigramme angloiſe, dont toute la magie revient à être conçue en vers, ſoit qu'on la liſe en avant ou au rebours ; avec cette différence, qu'elle maudit d'un côté, & qu'elle bénit de l'autre.

5. J'ai été aſſez indigné, pour faire des épigrammes & autres petites piéces ſatyriques; & après les avoir admirées un ou deux jours, j'ai eu le courage de les condamner

aux flammes: ce ſont autant de victimes que j'ai immolées à l'humanité.

6. Il paroît qu'une épigramme ne devroit prouver tout au plus que l'eſprit de ſon auteur.

7. Le pere Rapin dit qu'il eſt ſi rare de faire une excellente épigramme, que c'eſt aſſez d'en avoir fait une en ſa vie.

ÉPITAPHE.

1. Quelques auteurs ont fait eux-mêmes leur épitaphe. Celle de la Fontaine, modele de naïveté, eſt connue de tout le monde. Il ſeroit à ſouhaiter que chacun fit la ſienne de bonne heure, qu'il la fît la plus flatteuſe qu'il eſt poſſible, & qu'il employât toute ſa vie à la mériter.

2. Me voilà donc à cette moitié, à cette heureuſe moitié que j'ai tant deſirée! Hélas! que de jours encore! j'en voudrois paſſer deux à la fois. Miſſ Betzi dit que je n'irai jamais juſqu'à la fin, que je mourrai d'une belle langueur... Elle travaille à une impertinente épitaphe qu'elle veut faire graver ſur ma tombe. Le mauſolée qu'elle m'éleve reſſemble à une ſalle de bal... Elle vous fait arriver vîte, vîte pour me voir... & puis elle rit de ma mort, de vos regrets... Je ne ſais comme elle arrange tout cela; mais elle m'a fait rire & pleurer; elle faiſoit ſi bien votre air, vos geſtes... mon Dieu! qu'elle

qu'elle eſt folle ! A-t-on jamais fait rire quelqu'un à ſon propre enterrement ?

(*Mᵉ RICCOBONI.*)

3. Les épitaphes ſont une marque bien plus ſûre de l'orgueil des vivants, que du mérite des morts : & à ce ſujet, on peut remarquer deux choſes fort indécentes : l'une, que l'on fait mentir impudemment les gens, après qu'ils ne ſont plus ; & l'autre, que les mêmes perſonnes qui font graver l'éloge d'un homme ſur ſon tombeau, ont ordinairement, pendant tout le temps qu'il a vécu, refuſé de lui rendre juſtice.

4. Le maréchal de Turenne, en 1645, venoit d'être battu à Mariendal. Le Duc d'Enghien vole à ſon ſecours, & répare ſa défaite. Il attaque Merci, général de l'empereur, entre Wending & Nortlinguen, & remporte ſur lui une victoire complette. Merci eſt au nombre des morts. Ce général, regardé comme un des premiers capitaines de ſon temps, fut enterré près du champ de bataille ; & l'on grava ſur ſa tombe : « *Sta, viator ; heroem calcas ;* arrête, voyageur ; tu foules un héros ».

EPREUVES.

1. Les grandes épreuves exercent le courage ; les petites uſent la patience.

2. Autrefois on donnoit à ceux qui étoient accuſés de vol, un morceau de pain d'orge & de fromage de brebis, ſur leſquels on

avoit dit la meſſe, & lorſqu'ils ne pouvoient les avaler, ils étoient convaincus de ce crime. Ducange remarque que cette façon de parler, *que ce morceau me puiſſe étrangler*, vient de cette ſorte d'épreuve du pain.

Dans le douzieme ſiecle les épreuves par le feu, par le fer chaud, & par l'eau froide, étoient fort ordinaires, lorſqu'on vouloit ou prouver, ou tirer quelques vérités des criminels. En ce temps-là l'égliſe approuvoit qu'on ſe juſtifiât des fauſſes accuſations par ces épreuves & par le duel, quand on ne pouvoit produire de preuves convaincantes; & comme les épreuves ne l'étoient point, on les a abolies.

3. On ſe ſert de ſes amis juſqu'à un certain point: mais les pouſſer au-delà, c'eſt leur faire injure; & quand on eſt réſolu de les éprouver, ce ne doit pas être en des choſes qui choquent la raiſon, & dont on ne peut attendre aucun bien.

4. On ſait que l'ignorance, mere de la ſuperſtition, a introduit autrefois, même chez les nations chrétiennes, des abus qui ſont aujourd'hui honte à la raiſon. De ce nombre étoient les épreuves établies pour diſcerner les coupables. Les épreuves les plus communes étoient celles du fer chaud, & de l'eau bouillante. On diviſoit la premiere en ſimple, double & triple. Dans l'épreuve ſimple, l'accuſé portoit dans ſes mains nues une livre de fer chaud, en parcourant l'eſ-

pace de neuf pieds. Dans la double, il en portoit deux livres; & dans la triple, il en portoit trois livres. Il y avoit auſſi trois ſortes d'épreuves par l'eau chaude. L'épreuve ſimple conſiſtoit à ôter une pierre ſuſpendue avec une corde dans un vaiſſeau d'eau bouillante, en enfonçant la main juſqu'au poignet. Dans la double épreuve, on enfonçoit le bras à une égale diſtance du poignet & du coude; & dans la triple épreuve, on l'enfonçoit juſqu'au coude. Il y avoit une troiſieme épreuve pour les gens du commun: c'étoit l'épreuve de l'eau froide, dont le vulgaire ignorant ſe ſert encore aujourd'hui en quelques pays, pour découvrir les ſorciers.

5. Dans le treizieme ſiecle, un homme accuſé refuſa de ſubir l'épreuve du feu, & dit, pour autoriſer ſon refus, qu'il n'étoit pas un charlatan. Le juge lui faiſant quelque inſtance pour l'engager à ſe ſoumettre à la loi, il répondit: je prendrai volontiers le feu ardent, pourvû que je le reçoive de votre main. Le juge, étonné du propos, & n'ayant nullement envie de ſe brûler, décida qu'il ne falloit pas tenter Dieu.

EQUITATION.

1. L'art de monter à cheval ſemble être auſſi ancien que le monde. L'auteur de la nature, en donnant au cheval les qualités que nous lui connoiſſons, avoit trop ſen-

ſiblement marqué ſa deſtination, pour qu'elle pût être long-temps ignorée.....

Il y a beaucoup d'apparence que le cheval ne ſervit d'abord qu'à ſoulager ſon maître dans le cours de ſes occupations paiſibles. Ce ſeroit trop préſumer que de croire qu'il fut employé dans les premieres guerres que les hommes ſe firent entr'eux.....

Les inclinations guerrieres de cet animal, ſa vigueur, ſa docilité, ſon attachement, n'échapperent point aux yeux de l'homme, & lui mériterent l'honneur de devenir le compagnon de ſes dangers & de ſa gloire....

Dieu parlant à Job: « Eſt-ce de vous que » le cheval tient ſon courage & ſon intrépidité? Vous doit-il ſon fier henniſſement, » & ce ſouffle ardent qui ſort de ſes narines, » & qui inſpire la terreur? Il frappe du pied » la terre, & la réduit en poudre; il s'élance » avec audace, & ſe précipite au travers des » hommes armés: inacceſſible à la crainte, » le tranchant des épées, le ſifflement des » flèches, le brillant éclat des lames & des » dards, rien ne l'étonne, rien ne l'arrête. » Son ardeur s'allume aux premiers ſons de » de la trompette; il frémit, il écume, il » ne peut demeurer en place: d'impatience » il mange la terre. Entend-il ſonner la charge: il dit, allons: il reconnoît l'approche » du combat, il diſtingue la voix des chefs » qui encouragent leurs ſoldats: les cris con-

» fus des armées prêtes à combattre, exci-» tent en lui une ſenſation qui l'anime & qui » l'intereſſe » . . . . .

A la bataille de Cannes un chevalier romain, nommé Clœlius, qui avoit été percé de pluſieurs coups, fut laiſſé parmi les morts ſur le champ de bataille. Annibal s'y étant tranſporté le lendemain, Clœlius, à qui il reſtoit encore un ſouffle de vie prêt à s'éteindre, voulut, au bruit qu'il entendit, faire un effort pour lever la tête, & parler; mais il expira auſſi-tôt, en pouſſant un profond gémiſſement. A ce cri, ſon cheval qui avoit été pris le jour d'auparavant, & que montoit un Numide de la ſuite d'Annibal, reconnoiſſant la voix de ſon maître, dreſſe les oreilles, hennit de toutes ſes forces, jette par terre le Numide, s'élance à travers les mourants & les morts, arrive auprès de Clœlius : voyant qu'il ne remuoit point, plein d'inquiétude & de triſteſſe, il ſe courbe comme à l'ordinaire, ſur les genoux, & ſemble l'inviter à monter. Cet excès d'affection & de fidélité fut admiré d'Annibal, & ce grand homme ne put s'empêcher d'être attendri à la vue d'un ſpectacle ſi touchant....

Le XVe livre de l'Iliade nous offre un exemple de l'équitation, dans lequel cet art eſt porté à un degré de perfection bien ſupérieur à ce que nous oſerions exiger aujourd'hui de nos plus habiles écuyers. Le poëte qui veut dépeindre la force & l'agilité

d'Ajax, qui paſſant rapidement d'un vaiſſeau à l'autre, les défend tous à la fois, fait la comparaiſon ſuivante. « Tel qu'un écuyer » habile, accoutumé à manier pluſieurs che- » vaux à la fois, en a choiſi quatre des plus » vigoureux & des plus vîtes, & en préſence » de tout un peuple qui le regarde avec ad- » miration, les pouſſe à toute bride, par un » chemin public, juſqu'à une grande ville, » où l'on a limité ſa courſe : en fendant les » airs, il paſſe légerement de l'un à l'autre, » & vole avec eux. Tel Ajax, &c» . . . . .

Je tire de M. Freret même une preuve invincible que l'*équitation* a dû préceder dans la Grece l'uſage des chars.

Selon cet auteur, les chevaux étoient rares en ce pays : on n'y en avoit jamais vû de ſauvages, ils avoient tous été amenés de dehors. Dans les anciens poëtes on voit que les chevaux étoient extrêmement chers, & que tous ceux qui avoient quelque célébrité étoient regardés comme un préſent de Neptune; ce qui dans leur langage figuré ſignifie qu'ils avoient été amenés des côtes de la Lybie & de l'Afrique.

Cela poſé, eſt-il vraiſemblable que quelqu'un ait tranſporté de ces pays des chevaux dans la Grece, & qu'il n'ait pas enſeigné à ceux qui les achetoient la maniere la plus prompte, la plus utile, la plus générale de s'en ſervir ? Il eſt inconteſtable que l'*équitation* étoit connue en Afrique long-temps avant

la guerre de Troye. Par quelle raiſon les marchands, en vendant leurs chevaux fort cher aux Grecs, leur auroient-ils caché l'art de les monter? Ou pourquoi les Grecs ſe ſeroient-ils chargés de chevaux à un prix exceſſif, ſans apprendre les différentes manieres de les conduire, de les manier, & d'en faire uſage? (*M. D'AUTHUYLE: Dict. Enc.*)

2. La premiere académie où l'on ait enſeigné l'art de monter à cheval, a été établie à Naples, ſelon M. le duc de *Newcaſtel*, qui a écrit ſavamment ſur cette matiere. *Pluvinel* paſſe pour le premier qui ait établi de ces académies en France, ſous les regnes de Henri IV & Louis XIII. Il eut auſſi l'honneur d'enſeigner à Louis XIII l'art de l'équitation.

3. Avant que de monter à cheval, il faut regarder ſi le harnois du cheval eſt en bon ordre; premiérement que la ſelle ne ſoit miſe ni trop avant, ni trop en arriere, & qu'elle ſoit ſuffiſamment ſanglée; que la muſerolle ſoit bien ſerrée, & la gourmette placée de telle ſorte, qu'elle ne ſoit ni trop lâche, ni trop ſerrée, ni entortillée, mais qu'elle porte ſur ſon juſte endroit; par ces deux choſes on évite ſouvent de grands dangers. Il faut monter de bonne grace, s'enfoncer doucement dans la ſelle, ſe plaçant ſur l'enfourchure, & non ſur le derriere, comme ſur une chaiſe; tenant le corps droit ſans affectation; la tête élevée, & regardant entre les oreilles du che-

val, les coudes auprès du corps, tenant la bride ſéparée par le petit doigt de la main gauche, le pouce ſur le plat des deux rênes, & la main au-deſſus du cou du cheval, environ deux pouces au-deſſus du pommeau de la ſelle; la main droite un peu plus baſſe, tenant une gaule qui ſiffle, & qui ne ſoit pas trop longue, pour en avoir l'aide promptement & commode; les cuiſſes & les genoux tournés en dedans vers la ſelle; les jambes étendues & aiſées, & près du cheval; les pieds fermes ſur les étriers, dont la pointe ſera un peu plus haute que le talon, en paſſant au-delà de l'étrier d'un petit pouce. C'eſt ainſi que l'homme doit être à cheval; & s'étant placé de cette maniere, il ne faut jamais perdre cette aſſiette, mais la conſerver dans tous les mouvements que le cheval pourra faire. (*Le baron D'EISENBERG.*)

4. Cheval *commencé*, *acheminé* & *achevé*, ſont les termes dont on ſe ſert pour marquer les différentes diſpoſitions, &, pour ainſi dire, les différentes claſſes d'un cheval qui a de l'école.

Les *aides* ſont des ſecours & des ſoutiens que les cavaliers tirent des effets moderés de la bride, de l'éperon, du poinçon, du caveçon, de la gaule, du ſon de la voix, du mouvement des jambes, des cuiſſes & du talon, pour faire manier un cheval comme il lui plait.

5. La *ballotade* eſt un ſaut où le cheval

ſemble vouloir ruer, mais il ne le fait pas pourtant; ce n'eſt qu'une demi-ruade, faiſant ſeulement voir les fers des jambes de derriere, comme s'il avoit envie de ruer.

6. La *cadence* eſt une meſure, une proportion égale que le cheval doit garder en tous ſes mouvements, ſoit qu'il manie au galop, ou terre-à-terre, ou dans les airs, en ſorte qu'aucun de ſes temps n'embraſſe pas plus de terrein que l'autre.

7. La *capriole* eſt un ſaut que fait le cheval, ſans s'élancer, ou aller en avant; de ſorte qu'étant en l'air, il montre les fers, & détache des ruades; ce qu'on appelle *s'éparer* ou *nouer l'aiguillette*: on la nomme autrement *ſaut de ferme-à-ferme*. La *capriole* eſt un manège par haut, & le plus difficile de tous les airs relevés.

La courbette eſt un ſaut médiocre du cheval, qui élève les pieds de devant en l'air, & puis ceux de derriere s'élèvent enſuite; ce qui eſt répété & continué en même cadence.

La *croupade* eſt un ſaut plus relevé que la courbette, & qui tient le devant & le derriere du cheval à une hauteur égale; enſorte qu'il trouſſe les jambes de derriere ſous le ventre, ſans nouer l'aiguillette; c'eſt-à-dire, ſans s'éparer, en allongeant les jambes, ſans montrer ſes fers; c'eſt ce qui met de la différence entre cet air & la ballotade, où le cheval s'épare à demi, & la ca-

priole, où le cheval s'épare de toute ſa force.

Un cheval eſt *déſuni*, lorſqu'ayant commencé à galopper, en avançant la jambe droite la premiere, il change de jambe, & avance la jambe gauche la premiere: il eſt *déſuni de derriere*, quand il avance la jambe droite de derriere au galop, en même temps que la jambe droite de devant; car, à toutes les allures, excepté à l'amble, la jambe gauche de derriere doit marcher avec la jambe droite de devant, & ainſi des deux autres.

Pas-&-le-ſaut. C'eſt un air qui ſe forme en trois temps: le premier eſt un temps de galop raccourci ou de terre-à-terre; le ſecond, une courbette, & le troiſieme une capriole, & ainſi de ſuite. Le cheval ſe ſert de ces deux premiers temps, pour mieux s'élever à celui de capriole.

Paſſade eſt le chemin ou la piſte que le cheval trace, en paſſant & repaſſant pluſieurs fois ſur une longueur de terrein. Cela ne pouvant ſe faire, ſans changer de main, les paſſades ſont différentes, ſelon la différente manière de tourner, pour repartir & revenir ſur la piſte...

Temps. Ce mot ſignifie quelquefois les mouvements d'un cheval qui manie avec meſure & avec juſteſſe; quelquefois l'intervalle qui eſt entre deux de ſes mouvements. Un bon homme de cheval doit être attentif

à tous les temps du cheval, & les ſeconder à point nommé. Il ne doit laiſſer perdre aucun *temps* ; autrement il laiſſe interrompre, faute d'aide, la cadence du cheval.

8. *Piſte* eſt le chemin que décrivent les quatre pieds d'un cheval, en marchant. Un cheval va d'une piſte ou de deux piſtes. Il va d'une piſte, lorſqu'il marche droit ſur une même ligne, & que les pieds de derriere ſuivent & marchent ſur la ligne de ceux de devant. Il va de deux piſtes, lorſqu'il va de côté ; & alors les pieds de derriere décrivent une autre ligne que ceux de devant : c'eſt ce qu'on appelle *fuir les talons.*

Les paſſades & les pirouettes, de même que les voltes & les demi-voltes, ſont des manéges de guerre, qui ſervent à ſe retourner promptement, de peur de ſurpriſe ; à prévenir ſon ennemi, à éviter ſon attaque, ou à l'attaquer avec plus de diligence.

9. La plûpart des anciens écuyers croyoient que toute l'obéiſſance qu'on pouvoit tirer d'un cheval étoit renfermée dans la multitude de pieces fixes ou mouvantes qui compoſoient la bride, & déſeſpéroient le cheval. *Pignatel*, ce fameux écuyer, qui étoit en ſi grande réputation à Naples vers la fin du ſeizieme ſiécle, inventa une embouchure, compoſée de trois pieces mouvantes, qui reſſembloit à *la gorge de pigeon*, & bien plus douce que toutes celles dont on s'étoit ſervi juſqu'alors. Il diſoit que, ſi

les brides avoient par elles-mêmes la propriété miraculeuſe de faire la bouche des chevaux, le cavalier & le cheval ſeroient habiles en ſortant de chez l'éperonnier.

10. *Changer de main*, eſt l'action que fait un cheval avec les jambes, lorſqu'il change de pied, ſoit pour galopper ſur le pied droit ou ſur le pied gauche. Ce terme vient des anciens écuyers, qui nommoient les parties du corps du cheval, par préférence aux autres animaux, comme celles de l'homme; & de même qu'on dit encore aujourd'hui la bouche d'un cheval, le menton & le bras, ils appelloient auſſi le pied d'un cheval, la main; ainſi changer de main, c'eſt changer de pied. Selon l'uſage, on entend auſſi, par changement de main, la ligne, ou la piſte que décrit un cheval, en traverſant le manége, avant de faire ce changement de pied.

Il y a, dans les jambes du cavalier, cinq aides, c'eſt-à-dire, cinq mouvements: celui des cuiſſes, celui des jarrets, celui des gras de jambes, celui du pincer délicat de l'éperon, & celui que l'on fait, en peſant ſur les étriers.

11. Si le cheval manie de ſcience, & volontairement, il faut diminuer toutes les aides, en ſorte que les aſſiſtants puiſſent dire que le cheval eſt ſi gentil & ſi bien dreſſé, qu'il manie tout ſeul. Par ce moyen, le cavalier peut demeurer juſte dans la

ſelle, en gardant ſa grace & bonne poſture; car s'il falloit aider le cheval à tous les temps, le cavalier & le cheval ſeroient tellement déconcertés, qu'ils ne feroient plus rien qui vaille. (*PLUVINEL.*)

Voyez ECUYERS, MANÉGE.

ERREURS.

1. Tout le zele de M. Renau pour la patrie fut donc employé à l'ouvrage dont il étoit chargé; & ceux qui, à cette occaſion, ſe ſont le plus élevés contre lui, n'ont pu l'accuſer que d'erreur; accuſation toujours douteuſe par elle-même, & du moins fort légere par rapport à la nature humaine. C'eſt un homme rare que celui qui ne peut faire pis que de ſe tromper.

(*FONTENELLE.*)

2. Les erreurs les plus ridicules ſont celles qui ſont oppoſées à des vérités généralement reçues. Les erreurs communes, quelque deſtituées de preuves qu'elles puiſſent être, ont au moins pour elles l'autorité du grand nombre.

3. Pourquoi faut-il que nous ayons à nous défier de nos ſenſations les plus intimes & les plus cheres? Sommes-nous donc réduits à chérir tellement l'erreur, que nous ayons à craindre de n'y être plus livrés? Hélas! oui; nos ſentiments les plus doux ſont involontaires, comme nos penſées.

4. Je ne croirai qu'on eſt détrompé d'une

erreur, que lorſque je la verrai attaquer avec autant de force qu'on en eut pour la ſoutenir. (*Lettr. de Maintenon.*)

5. Pour voir juſqu'où va l'agrément de la tromperie, c'eſt que le plus grand de vos ennemis ſe rend agréable quand il vous trompe, & le meilleur de vos amis vous détrompe rarement que vous n'en ſoyez offenſé.

6. Pour bien connoître les erreurs, il faut pénétrer non-ſeulement l'aveuglement attaché à certains états, mais auſſi l'aveuglement général de l'homme. Les nuages qui viennent des conditions particulieres, ſont des nuages importants. Il y a un nuage général qui environne tous les hommes, & c'eſt celui-là qu'il eſt important de bien connoître.

7. L'erreur eſt prolifique, & multiplie infiniment, tandis que la vérité, toujours la même, eſt compriſe en peu de regles.

8. Saint Auguſtin dit que le diſcernement du vrai & du faux étant une choſe très-difficile, il ne faut point s'emporter contre ceux qui errent.

9. Les erreurs s'entre-ſuivent & ſe tiennent enſemble par un enchaînement de fauſſes opinions, deſquelles, quand on a reçu les unes, il eſt mal-aiſé de n'admettre pas les autres.

10. Les fautes des gens de génie méritent quelquefois la reconnoiſſance du public.

En marquant la route qu'il faut éviter, ils ouvrent celle que nous devons ſuivre. Hippocrate ne fut pas exempt d'erreur; mais il fut aſſez ſupérieur à ſa gloire, pour avouer ingénuement qu'il s'étoit trompé. *Si non erraſſet, fecerat ille minùs.* MARTIAL.

(*Journal de Médecine.*)

Voyez FERMETÉ.

ESCLAVES.

1. La ville de Goa eſt, comme l'on ſait, le principal établiſſement des Portugais dans les Indes; & quoiqu'elle ſoit beaucoup déchue de ſon ancienne ſplendeur, elle ne laiſſe pas d'être encore une ville riche & commerçante. C'eſt le pays du monde où il ſe vendoit autrefois le plus d'eſclaves. On y trouvoit à acheter des filles & des femmes fort belles de tous les pays des Indes. Ces eſclaves ſavent pour la plupart jouer des inſtruments, coudre & broder en perfection. Il y en a de blanches, d'olivâtres, de baſanées, & de toutes couleurs. Celles dont les Indiens ſont le plus amoureux, ſont les filles Caffres de Moſambique, qui ſont toutes noires. « C'eſt, dit Pyrard, une » choſe remarquable entre tous ces peuples » Indiens, tant mâles que femelles, & que » j'ai remarquée, que leur ſueur ne pue point, » où les Negres d'Afrique, tant en-deçà que » de-là le Cap de Bonne-Eſpérance, ſentent » de telle ſorte, quand ils ſon échauffés,

» qu'il eſt impoſſible d'approcher d'eux, tant » ils puent & ſentent mauvais comme des » poireaux verds ». Il ajoûte que les femmes Indiennes aiment beaucoup les hommes blancs d'Europe, & qu'elles les préferent aux blancs des Indes, & à tous les autres Indiens. (*M. DE BUFFON.*)

2. Triſte condition de l'eſclavage, d'être expoſé aux plus grands crimes par la volonté d'autrui!

3. On donnoit un chapeau aux eſclaves romains, lorſqu'on les affranchiſſoit.

4. Un eſclave étoit un bien comme un autre, qu'on tâchoit de rendre le meilleur & le plus précieux qu'on pouvoit, par tous les moyens imaginables. Lors donc que, parmi le grand nombre que les Romains en avoient, il s'en trouvoit de bien nés, comme il étoit impoſſible qu'il ne s'en trouvât pas, & qu'on s'étoit appliqué à les élever avec tout le ſoin néceſſaire pour en faire d'honnêtes-gens, il eſt facile de juger quelle douleur c'étoit que d'en perdre quelqu'un de cette ſorte.

Pour exprimer juſqu'où alloit ce ſoin, il ſuffit de dire que les maîtres en prenoient autant que de leurs enfants, parce qu'ils les regardoient, auſſi bien que leurs enfants, comme des perſonnes dont le mérite leur appartenoit en quelque ſorte, & avec qui ils avoient une liaiſon néceſſaire & perpétuelle.

La

La ſeule différence étoit que n'ayant pas pour les eſclaves la pernicieuſe indulgence que la nature inſpire à la plûpart des peres pour les enfants, les eſclaves étoient beaucoup mieux élevés.

Il eſt viſible que c'étoit un avantage réciproque, & même plus grand du côté de l'eſclave, que du côté du maître ; puiſqu'il eſt encore plus avantageux de devenir honnête-homme, que d'être maître d'un honnête-homme.

Les premiers empereurs chrétiens qui abolirent les ſervitudes, ne firent pas ces conſidérations. Comme la charité, encore fervente alors, rendoit tous les fideles eſclaves les uns des autres, ces bons princes crurent ſans doute qu'elle ſuppléeroit toujours aux utilités dont l'eſclavage étoit dans le paganiſme. Ils ne prévoyoient pas que cette divine vertu ſe dût refroidir ſi fort, & ils furent apparemment les derniers à s'en appercevoir.

Et comme les loix qui défendent la ſervitude forcée, n'empêchent pas la volontaire, quelque libres que les eſclaves devinſſent par ces loix à l'égard du reſte du monde, l'ambition & l'intérêt exceptoient les princes de la regle générale, & tout ce qui les approche eſt toujours demeuré eſclave pour eux.

5. Les Eſclaves à Rome n'avoient pas droit de porter les armes, ni d'aller à la

guerre, qu'après avoir été légitimement affranchis. Cette coutume a toujours été obſervée par les Romains, ſi on en excepte les temps malheureux qui ſuivirent la bataille de Cannes.

6. On voit en Perſe une grande quantité de belles femmes de toutes couleurs; car les marchands, qui les amenent de tous les côtés, choiſiſſent les plus belles. Les blanches viennent de Pologne, de Moſcovie, de Circaſſie, de Géorgie, & des frontieres de la grande Tartarie; les baſannées, des terres du Grand-Mogol & de celles du roi de Golconde & du roi de Viſapour; & pour les noires, elles viennent de la côte de Melinde & de celle de la mer rouge. Les femmes du peuple ont une ſinguliere ſuperſtition: celles qui ſont ſtériles s'imaginent que, pour devenir fécondes, il faut avaler la partie du prépuce qu'on retranche dans la circonciſion; c'eſt le ſouverain remede contre la ſtérilité.

7. Quoique les Negres aient peu d'eſprit, ils ne laiſſent pas d'avoir beaucoup de ſentiment. Ils ſont gais ou mélancoliques, laborieux ou fainéants, amis ou ennemis, ſelon la maniere dont on les traite. Lorſqu'on les nourrit bien & qu'on ne les maltraite pas, ils ſont contents, joyeux, prêts à tout faire, & la ſatisfaction de leur ame eſt peinte ſur leur viſage; mais quand on les traite mal, ils prennent le chagrin fort

à cœur, & périſſent quelquefois de mélancolie. Ils ſont donc fort ſenſibles aux bienfaits & aux outrages, & ils portent une haîne mortelle contre ceux qui les ont maltraités: lorſqu'au contraire ils s'affectionnent à un maître, il n'y a rien qu'ils ne fuſſent capables de faire pour lui marquer leur zele & leur dévouement. Ils ſont naturellement compatiſſants, & même tendres pour leurs enfants, pour leurs amis, pour leurs compatriotes; ils partagent volontiers le peu qu'ils ont avec ceux qu'ils voient dans le beſoin, ſans même les connoître autrement que par leur indigence. Ils ont donc, comme l'on voit, le cœur excellent; ils ont le germe de toutes les vertus. Je ne puis écrire leur hiſtoire, ſans m'attendrir ſur leur état. Ne ſont-ils pas aſſez malheureux d'être réduits à la ſervitude, d'être obligés de toujours travailler, ſans pouvoir jamais rien acquérir? faut-il encore les excéder, les frapper, & les traiter comme des animaux? L'humanité ſe révolte contre ces traitements odieux que l'avidité du gain a mis en uſage, & qu'elle renouvelleroit peut-être tous les jours, ſi nos loix n'avoient pas mis un frein à la brutalité des maîtres, & reſſerré les limites de la miſere de leurs eſclaves. On les force de travail; on leur épargne la nourriture, même la plus commune. Ils ſupportent, dit-on, très-aiſément la faim; pour vivre trois jours, il ne leur faut que

la portion d'un Européen pour un repas ; quelque peu qu'ils mangent & qu'ils dorment, ils ſont toujours également durs, également forts au travail. Comment des hommes à qui il reſte quelque ſentiment d'humanité, peuvent-ils adopter ces maximes, en faire un préjugé, & chercher à légitimer, par ces raiſons, les excès que la ſoif de l'or leur fait commettre ? mais laiſſons ces hommes durs.

8. On ne croiroit jamais que ç'eût été la pitié qui eût établi l'eſclavage, & que pour cela, elle s'y fût priſe de trois manieres. Le droit des gens a voulu que les priſonniers fuſſent eſclaves, pour qu'on ne les tuât pas. Le droit civil des Romains permit à des débiteurs que leurs créanciers pouvoient maltraiter, de ſe vendre eux-mêmes ; & le droit naturel a voulu que des enfants, qu'un pere eſclave ne pouvoit plus nourrir, fuſſent dans l'eſclavage, comme leur pere. Ces raiſons des Juriſconſultes ne ſont point ſenſées ; il eſt faux qu'il ſoit permis de tuer dans la guerre, autrement que dans le cas de néceſſité... Il n'eſt pas vrai qu'un homme libre puiſſe ſe vendre. La vente ſuppoſe un prix : l'eſclave ſe vendant, tous ſes biens entreroient dans la propriété du maître ; le maître ne donneroit donc rien, & l'eſclave ne recevroit rien. Il auroit un *pécule*, dira-t-on ; mais le pécule eſt acceſſoire à la perſonne. S'il n'eſt

pas permis de ſe tuer, parce qu'on ſe dérobe à ſa patrie, il n'eſt pas plus permis de ſe vendre: la liberté de chaque citoyen eſt une partie de la liberté publique...

(*Eſprit des Loix.*)

9. Les eſclaves avoient quelquefois eux-mêmes des eſclaves. On en peut juger par le vij^e canon du concile de Verberie, tenu en 753, où il eſt dit: « Un eſclave, qui a » pour concubine ſa propre eſclave, peut la » quitter, pour épouſer l'eſclave de ſon » maître; il feroit cependant mieux d'épou» ſer ſa propre eſclave ».

Voyez ALLIANCE, COMMERCE, DÉSESPOIR, DESPOTISME, LIBERTÉ, MINES D'OR, PAUVRETÉ, SERVITUDE.

ESCRIME.

1. Le mot *eſcrime* nous donne en général l'idée de combat entre deux perſonnes; il déſigne ſur-tout le combat de l'épée, qui eſt ſi familier aux François, qu'ils en ont fait une ſcience qui a ſes principes & ſes regles....

La connoiſſance des meſures & des temps eſt le fruit d'un long travail, & une ſcience néceſſaire des armes. Il faut un an pour acquérir la légereté, la ſoupleſſe, & la promptitude des mouvements. Il faut des années, pour apprendre à ſe battre en meſure, & à profiter des temps. La meſure eſt une juſte proportion de diſtance entre deux ad-

verſaires, de laquelle ils peuvent ſe toucher.

On déſigne, par le mot de *temps*, les moments favorables que l'on doit choiſir pour fondre ſur l'ennemi; ils varient à l'infini... On manque les temps, quand on part ou trop tôt, ou trop tard...

Quand on eſt en meſure, on *engage le fer*, c'eſt-à-dire, que l'on croiſe ſon fer d'un ou d'autre côté avec celui de l'ennemi, que l'on tâche toujours de s'aſſervir, en oppoſant le fort au foible....

Le tranchant de l'épée ſe diviſe en trois parties, qu'on appelle *le talon*, *le foible* & *le fort*...

Le talon, eſt le tiers du tranchant le plus près de la garde.

Le foible eſt le tiers du tranchant qui fait l'extrémité de la lame.

Le fort, eſt le tiers du tranchant qui eſt entre le foible & le talon.

N'attaquez jamais l'ennemi par une feinte, lorſque vous êtes en meſure; car il pourroit vous prendre ſur le temps, ſoit d'aventure, ou de deſſein prémedité.

Quand l'ennemi rompt la meſure ſur votre attaque, pourſuivez-le avec feu & avec prudence.

Quand il rompt la meſure de lui-même, ne le pourſuivez pas, car il veut vous attirer.

Quand vous parez ou pouſſez, ayez toujours la pointe plus baſſe que le poignet.

Quand l'ennemi pare le dedans des armes, il découvre le dehors, & quand il pare le dehors, il découvre le dedans.

Tenez toujours la pointe de votre épée vis-à-vis l'eſtomac de l'ennemi. Si l'ennemi détourne votre pointe d'un côté, faites-la paſſer de l'autre, en dégageant.

Après une attaque vive, faites retraite.

2. Convaincu, dit M. Danet, que les éleves, pour l'ordinaire, s'appliquent préférablement aux choſes vaines & minutieuſes, je n'ai parlé de la parade de la main, des déſarmements, des voltes & des paſſes, que pour faire appercevoir combien ces jeux futiles, enfantés par l'ignorance, ſont contraires aux progrès des armes, & dangereux dans une affaire ſérieuſe. On les a déjà banni des académies de Paris; puiſſent-ils l'être encore de toutes les ſalles d'armes de province!

On traite des neuf bottes des armes; on paſſe enſuite aux engagements & aux dégagements. Faire un engagement, c'eſt joindre le foible de ſon épée au foible de celle de ſon adverſaire, ſans tourner le poignet, lorſqu'on eſt hors de meſure, & la joindre par le fort, quand on ſe trouve à portée de toucher. Le dégagement ſe fait en décrivant, avec la pointe de l'épée, un très-petit cercle par-deſſus ou par-deſſous celle de ſon antagoniſte; ce qui doit s'exécuter

par un mouvement ſubtil du pouce & des doigts.

La parade, ou l'action de détourner, par un coup ſec, l'épée adverſe, pour éviter d'en être percé, aſſurant la défenſive, doit être conſidérée comme la partie la plus eſſentielle des armes. Cependant c'eſt celle, dit M. Danet, qu'on voit la plus négligée aujourd'hui. Il montre les dangers auxquels s'expoſent ceux qui négligent d'apprendre à parer avec préciſion. Quoique l'on n'ait juſqu'à preſent enſeigné que ſix parades ſimples, l'auteur en fait connoître ici dix-huit: l'appel, les attaques ſimples, la maniere de tirer & de parer au mur, le battement d'épée & la feinte ſimple, ſont la matiere d'autant de chapitres très-inſtructifs.

La ſeconde partie explique ce qui concerne le jeu double. Le jeu déciſif fait la matiere de la troiſieme.

3. Il eſt même arrivé parmi nous qu'une adreſſe trop recherchée dans l'uſage des armes dont nous nous ſervons à la guerre, eſt devenue ridicule, parce que, depuis l'introduction de la coutume des combats ſinguliers, l'eſcrime a été regardée comme la ſcience des querelleurs ou des poltrons.

Ceux qui critiquent Homere de ce qu'il releve ordinairement dans ſes héros la force, l'adreſſe ou l'agilité du corps, devroient trouver Salluſte bien ridicule, qui loue

Pompée de ce qu'il couroit, ſautoit, & portoit un fardeau auſſi bien qu'homme de ſon temps.

(*Grandeur & décadence des Romains.*)

ESPECES.

Quoique les eſpeces dans les animaux ſoient toujours ſéparées par un intervalle que la nature ne peut franchir, quelques-unes ſemblent ſe rapprocher par un ſi grand nombre de rapports, qu'il ne reſte, pour ainſi dire, entr'elles que l'eſpace néceſſaire pour tirer la ligne de ſéparation; & lorſque nous comparons ces eſpeces voiſines, & que nous les conſiderons relativement à nous, les unes ſe préſentent comme des eſpeces de premiere utilité, & les autres ſemblent n'être que des eſpeces auxiliaires, qui pourroient, à bien des égards, remplacer les premieres, & nous ſervir aux mêmes uſages. L'âne pourroit preſque remplacer le cheval; & de même, ſi l'eſpece de la brebis venoit à nous manquer, celle de la chevre pourroit y ſuppléer. La chevre fournit du lait, comme la brebis, & même en plus grande abondance; elle donne auſſi du ſuif en quantité. Son poil, quoique plus rude que la laine, ſert à faire de très-bonnes étoffes: ſa peau vaut mieux que celle du mouton: la chair du chevreau approche aſſez de celle de l'agneau, &c. Ces eſpeces auxiliaires ſont plus agreſtes, plus

robuſtes que les eſpeces principales ; l'âne & la chevre ne demandent pas autant de ſoin que le cheval & la brebis : par-tout ils trouvent à vivre, & broutent également les plantes de toute eſpece, les herbes groſſieres, les arbriſſeaux chargés d'épines ; ils ſont moins affectés de l'intempérie du climat ; ils peuvent mieux ſe paſſer du ſecours de l'homme : moins ils nous appartiennent, plus ils ſemblent appartenir à la nature ; & au lieu d'imaginer que ces eſpeces ſubalternes n'ont été produites que par la dégénération des eſpeces premieres, au lieu de regarder l'âne comme un cheval dégénéré, il y auroit plus de raiſon de dire que le cheval eſt un âne perfectionné ; que la brebis n'eſt qu'une eſpece de chevre plus délicate, que nous avons ſoignée, perfectionnée, propagée, pour notre utilité ; & qu'en général, les eſpeces les plus parfaites, ſurtout dans les animaux domeſtiques, tirent leur origine de l'eſpece moins parfaite des animaux ſauvages qui en approchent le plus, la nature ſeule ne pouvant faire autant que la nature & l'homme réunis.

Voyez DÉGÉNÉRATION, GÉNÉRATION, MÉTHODE, MOLÉCULES ORGANIQUES.

ESPÉRANCE.

1. L'eſpérance donne tant de mauvais conſeils ! Le plus ſouvent elle ne luit aux hommes que pour les tromper, & aux gens ſans eſprit, que pour les faire agir.

2. Eſpérer, c'eſt jouir.

3. Comment donc conſerver ces amants libertins ?... Comment ? Comme on peut, par des eſpérances. Ah ! grand Dieu ! eſt-il permis d'en ſouffrir l'idée dans un homme ? Une femme a-t-elle beſoin d'un plus grand oubli de vertu, pour les remplir que pour les donner ? C'eſt conteſter ſur le temps, & non ſur le crime.

4. Elle donne des eſpérances, le crime eſt réſolu ; elle l'enviſage, elle s'y promet. Que ne s'y livre-t-elle ? Ce n'eſt pas la pudeur qui l'en empêche, c'eſt le ſouvenir d'en avoir eu, qui la retarde. (*MARIVAUX.*)

5. Il faut pourtant toujours eſpérer, fut-ce même contre toute eſpérance.

6. Une bonne eſpérance vaut mieux qu'une mauvaiſe poſſeſſion.

7. Comme la providence a fait l'ame humaine un être actif, toujours impatient après la nouveauté, & courant, avec un violent deſir & une progreſſion infatigable, à un bien qu'il n'a point encore goûté ; le monde ſemble avoir été excellemment adapté à cette diſpoſition d'eſprit, & formé pour créer de nouvelles eſpérances, par

de conſtantes viciſſitudes, & prévenir la ſatiété par un changement continuel.

(*M. JOHNSON.*)

8. Il y a un terme pour lequel l'amant ſoupire, vers lequel il ſe porte, même en proteſtant, même en croyant le contraire.

(*M. DUCLOS.*)

9. Après la bataille de Cannes, la ville de Rome remercia Varron, qui l'avoit perdue, de ce qu'il n'avoit pas déſeſpéré du ſalut de la ville.

10. Tout eſt frivole pour qui eſpere tout, & qui eſpere toujours. Il eſt vrai que, par cette façon de penſer, l'on paſſe ſa vie dans les plus agréables chimeres, mais l'on y meurt auſſi. Voilà le ſort des indiſcrétions de l'eſpérance. Quel eſt le ſage qui n'adopte que celle que la raiſon peut avouer?

11. L'eſpérance, la jalouſie & le déſeſpoir, ſont moins des paſſions, que des ſuites & des effets des paſſions.

12. Les eſpérances les plus ridicules & les plus hardies ont été quelquefois la cauſe des ſuccès extraordinaires. Sixte-Quint, d'abord gardeur de pourceaux, enſuite moine, renvoyoit toujours ſes deſſeins au temps où il ſeroit Pape.

13. O mortels! l'eſpérance enivre; mais la poſſeſſion, ſans eſpérance, même chimérique, traîne le dégoût après elle: au comble des grandeurs du monde, c'eſt-là qu'on en ſent le néant.

14. L'eſpérance anime le ſage, & leurre le préſomptueux.

15. L'eſpérance eſt le dernier bien des hommes. Il ne faut pas les détourner d'un bien que les tyrans & la mauvaiſe fortune n'ont jamais pu ôter aux malheureux.

16. La vie ſeroit bien courte, ſi l'eſpérance ne lui donnoit de l'étendue. C'eſt un ſentiment conſolant, mais qui peut être dangereux; le moindre mal qui en arrive, c'eſt de laiſſer échapper ce qu'on poſſede, en attendant ce qu'on deſire.

17. L'eſpérance eſt le nom d'une choſe qui ne ſubſiſte qu'en imagination.

18. L'Eſpérance auroit dû être adorée chez les Anciens, ſous le nom de la déeſſe Flatterie, parce qu'elle flatte tous les mortels.

Voyez CRAINTE, DEFIANCE, PASSIONS, PATIENCE.

ESPRIT.

1. Entre eſprit & talent, il y a la proportion du tout à ſa partie.

2. L'eſprit, pris pour cette vivacité d'imagination qui nous fait concevoir les choſes avec feu, & nous les fait produire avec facilité, a une eſpece d'incompatibilité avec le jugement. L'eſprit, pour le définir en un mot, eſt, dans la main des paſſions, un inſtrument à faire de grandes fautes.

3. Il avoit aſſez étudié l'hiſtoire des penſées humaines, pour ſavoir que notre eſ-

prit, lorſqu'il veut s'élever ſeul, & franchir les barrieres, court riſque de ſe perdre dans le vuide, & de ſe briſer contre des rochers. Il avoit vu tous ces génies ſublimes, tous ces héros de la ſageſſe ancienne, ſemblables à ces atheletes qui combattoient, les yeux couverts d'un bandeau, porter leurs pas au hazard, ſe croiſer mille fois dans leurs courſes, ſe replier ſur eux-mêmes, & après avoir frappé quelques coups heureux, ſans en être sûrs, tomber enfin de laſſitude & d'inanition, dans l'endroit même d'où ils étoient partis.

4. Le propre de l'eſprit ſeul, eſt d'exciter d'abord l'admiration, & de fatiguer enſuite ſes propres admirateurs.

5. Elle ſavoit que l'eſprit ſe laiſſe plutôt ſéduire par l'amour-propre, que perſuader par la raiſon. (*M. Duclos.*)

6. D'où vient qu'un boiteux ne nous irrite pas, & qu'un eſprit boiteux nous irrite? C'eſt à cauſe qu'un boiteux reconnoît que nous allons droit, & qu'un eſprit boiteux dit que c'eſt nous qui boitons; ſans cela, nous en aurions plus de pitié que de colere.

7. Il y a deux ſortes d'eſprit; l'un, de pénétrer vivement & profondément les conſéquences des principes; & c'eſt-là l'eſprit de juſteſſe: l'autre, de comprendre un grand nombre de principes, ſans les confondre; & c'eſt-là l'eſprit de géométrie. L'un eſt

force & droiture d'eſprit, l'autre eſt étendue d'eſprit. Or l'un peut être ſans l'autre, l'eſprit pouvant être fort & étroit, & pouvant être auſſi étendu & foible.

(*PASCAL.*)

8. L'eſprit eſt un raiſonnement, une fonction de l'ame, agiſſant diverſement par ſes organes, le jugement, l'imagination & la mémoire.

9. L'ardeur qu'on témoigne à faire paroître de l'eſprit, eſt la marque la plus aſſurée qu'on en manque. L'eſprit eſt un tréſor; ceux qui le poſſedent, ont ſoin de le ménager.

10. L'eſprit eſt le genre qui a ſous lui pluſieurs eſpeces; le génie, le bon-ſens, le diſcernement, la juſteſſe, le talent, le goût.

L'eſprit conſiſte à avoir les organes bien conſtitués relativement aux choſes où il s'applique. Si la choſe eſt extrêmement particuliere, il ſe nomme talent; s'il a plus de rapport à un certain plaiſir délicat des gens du monde, il ſe nomme goût; ſi la choſe particuliere eſt unique chez un peuple, le talent ſe nomme eſprit, comme l'art de la guerre & l'agriculture chez les Romains, la chaſſe chez les ſauvages.

11. Eh! qu'importe que la beauté ait de l'eſprit, ou qu'elle n'en ait point? me dit alors cette femme. En a-t-elle beſoin, faite comme elle eſt? Va, tu n'y entends rien.

S'il étoit queſtion d'un viſage ordinaire, je ſerois de ton avis ; il ſeroit avantageux que l'eſprit l'animât : cela lui feroit grand bien, & ſuppléeroit aux graces qu'il n'auroit pas ; mais ſouhaiter que l'eſprit aille jouer ſur un beau viſage, c'eſt ſouhaiter l'altération de ſes charmes. L'eſprit peut ajoûter quelque choſe à des traits informes, mais il nuiroit à des traits parfaits ; il ne ſeroit bon qu'à les déranger. Un beau viſage eſt auſſi achevé qu'il le peut être ; il ne ſauroit mieux faire que de demeurer tel qu'il eſt ; ce que les mouvements de l'eſprit y mettroient, en troubleroient l'économie, puiſqu'il eſt préciſément au point qu'il le faut, & qu'il ne peut en ſortir qu'à ſon dommage : ainſi tu critiques, ſans jugement ; c'eſt moi qui te le dis, qui ſuis l'immobile fierté des belles perſonnes, & la compagne de la beauté ; qui ne m'écarte point d'elle, & qui ai grand ſoin de tenir ſon eſprit froid & tranquille, afin qu'il laiſſe ſon viſage en repos, & qu'il n'en diminue pas la noble décence. Il eſt vrai qu'heureuſement je n'ai pas grande peine à tempérer l'eſprit de la beauté ; il eſt de lui-même aſſez paiſible pour l'ordinaire, ou du moins il n'ignore pas combien il eſt de conſéquence qu'il reſte grave, & qu'il ne faſſe aucun déſordre ſur ce beau viſage ; il en reſpecte trop les intérêts pour ſonger aux ſiens. (*MARIVAUX.*)

12. Comme vous traitez l'eſprit, ma chere, dit

dit Agine. Comme je le traite ! répondit Circé ; eh ! mais, comme il le mérite. En faites-vous donc ſi grand cas, vous ? Eſt-ce que ce n'eſt pas la plus ſotte richeſſe du monde ? Je traiterois preſqu'auſſi mal la raiſon, ſi je voulois ; il n'y a que l'inſtinct de bon, il n'y a que lui de sûr pour les hommes. Vous avez bien raiſon, interrompit Fatime : l'eſprit ne fait pas moins de fats & d'extravagants que l'or ; c'eſt également de l'un & de l'autre que viennent toutes les ſottiſes du monde. Mais n'admirez-vous pas, dit Agine, combien ces belles réflexions ſont contre vous-même ; car c'eſt de l'eſprit que vous faites actuellement. Il eſt permis, répondit Urgande, d'en avoir aſſez pour s'en moquer.

13. La marque de l'eſprit borné d'un ſiecle, eſt lorſque tout le monde en a ; c'eſt la preuve qu'il n'y a point d'eſprit ſupérieur.

Voyez BOSSUS, VRAISEMBLANCE.

ESTIME.

1. L'eſtime deviendroit un tréſor inutile, ſi elle étoit réſervée pour les êtres ſans imperfections. Elle eſt due, on doit la prodiguer à tous ceux en qui, compenſation faite, on trouve plus de vertus que de vices.

2. Eh ! comment oſoit-il recevoir les preuves continuelles de mon eſtime, quand, au

fond de ſon cœur, il s'en reconnoiſſoit ſi indigne. (*Mᵉ RICCOBONI.*)

3. Une femme qui s'attache, conſervera ſa réputation, ſera ſouverainement eſtimée de celui qu'elle aime; & vous ne ſauriez croire combien l'amour doit à l'eſtime.

(*Bij. indiſc.*)

4. Nous ſommes ſi préſomptueux, que nous voudrions être connus de toute la terre, & même les gens qui viendront quand nous ne ſerons plus; & nous ſommes ſi vains, que l'eſtime de cinq ou ſix perſonnes qui nous environnent, nous amuſe & nous contente. (*PASCAL.*)

5. Choſe aſſez rare! on me donna une éducation modeſte. J'étois naturellement porté à m'eſtimer ce que je valois; & il eſt ordinaire, lorſque l'on penſe ainſi, de s'eſtimer plus qu'on ne vaut.

(*M. DE CRÉBILLON, fils*)

6. Ce n'eſt point aſſez que celle qu'on aime mérite l'eſtime du monde, il faut qu'elle en jouiſſe. Le mépris dont on la couvriroit, ne s'étendroit point juſqu'à ſon amant, mais il ſeroit ſon ſupplice.

(*NÉRAIR & MELHOÉ.*)

7. On eſtime, dans le monde, ceux qui ne méritent pas d'être eſtimés, & l'on y mépriſe les perſonnes de mérite; mais le monde reſſemble à la mer: la perle eſt au fond, & la charogne ſurnage.

8. Souvent rien ne profite plus que l'eſtime de ſoi-même, quand elle eſt bien ménagée, & qu'elle ſe trouve fondée en raiſon.

9. On a une méthode d'arbitrer le mérite des hommes, très-chimérique & très-fauſſe, c'eſt de les eſtimer par le bruit qu'ils font dans le monde : on met la trompette au-deſſus du flageolet.

10. Les rois ont beſoin de l'eſtime de leurs ſujets ; elle eſt le principe du reſpect, & un des liens de l'obéiſſance.

11. Je ſuis aſſez de vos amies, pour vous eſtimer, ſans vous le dire.

(*Leur. de la ducheſſe de... au duc de...*)

ÉTATS.

1. On entend, par le mot de bonheur, un état, une ſituation telle, qu'on en deſirât la durée, ſans changement ; &, en cela, le bonheur eſt différent du plaiſir, qui n'eſt qu'un ſentiment agréable, mais court & paſſager, & qui ne peut jamais être une ſituation ni un état. La douleur auroit bien plutôt le privilége d'en pouvoir être un.

C'eſt donc l'état qui fait le bonheur ; mais ceci eſt très-facheux pour le genre humain. Une infinité d'hommes ſont dans des états qu'ils ont raiſon de ne pas aimer ; un nombre preſqu'auſſi grand ſont incapables de ſe contenter d'aucun état. Les voilà donc preſque tous exclus du bonheur, & il ne leur reſte, pour reſſource, que des plaiſirs,

c'eſt-à-dire, des moments ſemés çà-&-là ſur un fond triſte, qui en ſera un peu égayé. Les hommes, dans ces moments, reprennent les forces néceſſaires à leur malheureuſe ſituation, & ſe remontent pour ſouffrir. (*FONTENELLE.*)

2. On n'a pas toujours tiré des états l'avantage qu'on en devoit naturellement attendre. Quelquefois ces aſſemblées tumultueuſes n'avoient pas les vues auſſi juſtes que leurs intentions étoient droites. Soit que les rois aient voulu trop étendre leur autorité ; ſoit que les états, en voulant conſtater la liberté qu'ils croyoient avoir de balancer le pouvoir des rois, en aient abuſé, il y avoit long-temps que ces aſſemblées étoient inutiles, avant que d'avoir ceſſé. C'eſt ainſi que la liberté ſe perd également par la licence & par l'uſurpation. Les aſſemblées des états, au-lieu de rémédier à tous les déſordres, en étoient quelquefois la ſource & l'origine, parce que les ſeigneurs qui s'y trouvoient, étoient à portée de connoître leurs forces, & de former des complots. (*Hiſt. de Louis II.*)

3. Comme nous ne reconnoiſſons, en France, d'autre ſouverain que le roi, c'eſt ſon autorité qui fait les loix : *Qui veut le roi, ſi veut la loi.* Ainſi les états généraux du royaume n'ont que la voix de la remontrance & de la très-humble ſupplication. Le roi défere à *leurs doléances* & à leurs prieres,

suivant les regles de sa prudence & de sa justice ; car s'il étoit obligé de leur accorder toutes leurs demandes, dit un de nos plus célebres auteurs, il cesseroit d'être leur roi ; de-là vient que, pendant l'assemblée des états généraux, l'autorité du parlement, qui n'est autre que celle du roi, ne reçoit aucune diminution, ainsi qu'il est aisé de le reconnoître dans les procès-verbaux des derniers états. (*M. le Préſid. HÉNAULT.*)

4. Le peu d'action que j'eus dans le même temps touchant les états généraux, ne fut pas si approuvé. L'on voulut s'imaginer qu'ils rétabliroient l'état, & je n'en fus pas persuadé. Je savois que la cour ne les avoit proposés que pour obliger le parlement, qui les appréhende toujours, à se brouiller avec la noblesse. M. le Prince m'avoit dit vingt fois avant sa prison, qu'un roi, ni des princes du sang, n'en devoient jamais souffrir. (*C. DE RETZ.*)

5. Les états généraux sont différents des assemblées de la nation tenues sous les deux premieres races & une partie de la troisieme. Les états généraux paroissent n'avoir commencé que sous Philippe-le-Bel; ce sont des assemblées générales des trois ordres du royaume.

6. Louis XIII manda les états à Sens au 10 Septembre 1614; & ce prince les remit à Paris au 10 Octobre suivant. Le 28 Février 1615, on présenta les cahiers au roi.

ſéant en ſon lit de juſtice. Ce ſont les derniers états généraux qu'on ait tenus, & qui furent aſſemblés par ordre de la reine Marie de Médicis.

Voyez DONS.

ÉTENDUE.

Leibnitz croit que la matiere eſt compoſée de points ſimples & inétendus, comme les points mathématiques de Zénon ; mais qu'ils ont des qualités conſtituantes qui les réaliſent & qui les diſcernent : c'eſt ce qu'il appelle monades ou ſubſtances douées de la force d'agir, ſubſiſtantes en elles-mêmes, & diſtinguées par leurs attributs, qui ſe diſcernent & ſe combinent par la mutualité de leurs réſiſtances actives & de leurs actions ; qui ne ſe touchent point, parce qu'elles n'ont ni dedans, ni dehors, ni centre, ni ſuperficie, douées de la force par laquelle elles s'uniſſent & ſe combinent dans un même ſyſtême ; ce qui forme en nous le phénomene de l'étendue.

(*Inſtitutions Léibnitiennes.*)

Voyez IMMORTALITÉ DE L'AME.

ÉTHER.

Quel eſt et éther, ce feu ou cette matiere ſubtile qui agit ſi puiſſamment ? Les Anciens qui l'ont reconnue, l'ont-ils diſtinguée des autres éléments des corps, & l'ont-ils apperçue indépendemment des effets qu'elle

cauſe dans la chaleur ; ou ſi c'eſt uniquement par ces effets mêmes, qu'ils ont remonté juſqu'à ce principe ? Ils ne marquent pas aſſez la route qu'ils ont ſuivie dans leurs recherches, pour juger de l'étendue de leurs découvertes ; cependant les corps tranſparents, ſur-tout le verre, pouvoient les aſſurer de l'exiſtence d'une matiere plus ſubtile que l'air & les autres éléments ; ces mêmes corps, & particuliérement les verres ardents, ont dû leur apprendre auſſi que cette matiere ſubtile étoit le principe de la lumiere & de la chaleur, & la cauſe de tous les effets qui appartiennent à ces deux qualités...

Les modernes ont plus multiplié les ſecours ; & ils ont pu, à l'aide des machines du vuide & de beaucoup d'autres inſtruments, faire, ſur le feu, un grand nombre d'expériences fort inſtructives. La lumiere, qui pénétre les vaiſſeaux de verre vuides d'air, & qui en éclaire tout l'intérieur, prouve aſſez que ces vaiſſeaux ſont remplis par un fluide très-ſubtil, qui eſt la matiere de cette lumiere que nous appercevons dans tous les points de leur capacité. Cette matiere ne s'y manifeſte pas ſeulement par la lumiere qu'elle nous fait ſentir, mais encore par d'autres effets, qui prouvent évidemment que c'eſt elle qui dilate les corps dans la chaleur, & qui les reſſerre dans le froid ; car ſi on place la machine du vuide dans un endroit chaud, & qu'on mette,

dans ſon récipient, après en avoir pompé l'air, un thermometre qui aura été expoſé auparavant dans un endroit froid, la liqueur de ce thermometre ſe raréfie autant que celle d'un autre thermomettre qui ſeroit placé à côté du récipient en plein air. La chaleur eſt donc la même au-dedans & au-dehors du récipient; mais cette chaleur, ou cette force qui raréfie, ne peut, comme nous l'avons obſervé, être attribuée à la liqueur du thermometre: elle eſt donc cauſée par un agent qui ſe trouve au-dedans & au dehors du récipient de la machine du vuide. Or il n'y a, dans l'intérieur du récipient, que cette matiere ſubtile dont nous venons de parler, qui puiſſe agir ſur le thermometre qui eſt dans le récipient: c'eſt donc elle qui eſt ce principe ou cet élément qu'on appelle feu ou éther; la chaleur conſiſte donc dans l'action par laquelle cette même matiere qui raréfie les corps, nous les fait ſentir, à proportion qu'elle les raréfie, plus chauds ou moins froids, lorſque nous les touchons...

On ne peut ſe repréſenter l'éther, que comme une mer inviſible & ſans bornes, dans laquelle l'air & tous les autres corps ſont comme immergés, par laquelle ils ſont tous pénétrés & inondés intérieurement, & qui, en même temps, peut agir diverſement au-dedans & au-dehors de ces corps. Enfin on ne peut diſtinguer le feu & toute

autre cauſe active qui ſe trouve dans l'éther, de l'éther même. . .

C'eſt le même fond de mouvement de l'éther qui fait le froid & le chaud. Il eſt donc évident que l'éther a toujours, tant dans la chaleur, que dans la froideur, même fond de force ou de mouvement, & que ce mouvement ne fait que changer de détermination, ſelon que l'une de ces qualités augmente, & que l'autre diminue ; car pouvons-nous rapporter cette force qui ſe trouve dans l'éther à un autre principe qu'à l'éther même ? où placerions-nous ce principe ou ce premier agent ? pourroit-il ſe trouver ailleurs que dans l'éther ? n'en feroit-il pas partie ? ne ſeroit-il pas tellement confondu avec lui, qu'il nous ſeroit, en toute maniere, impoſſible de le diſtinguer, ſoit par lui-même, ſoit par ſes effets. Que la matiere étherée ſoit donc, ſi l'on veut, ſimple ou compoſée, ce ſera toujours à cette matiere, qu'on ne peut enviſager que comme un fluide très-ſubtil, uniforme, & répandu par-tout, que nous ſerons obligés de rapporter l'activité ou la force par laquelle elle agit ſi puiſſamment dans les corps.

Voyez CHALEUR, DENSITÉ, DURETÉ, ELASTICITÉ DE L'AIR, FEU CÉLESTE, FEU ÉLÉMENTAIRE, FROIDEUR, RÉSISTANCE.

ETYMOLOGISTES.

Les étymologiſtes ont l'imagination féconde ; ils apperçoivent, dans l'aſſemblage de cinq ou ſix lettres, une quantité prodigieuſe d'idées & de ſignifications, ſouvent très-oppoſées l'une à l'autre.

Voyez AMBASSADEURS, GRAMMAIRE.

ÉTIQUETTES.

1. Lorſque le Kan de Tartarie a dîné, un hérault crie que tous les princes de la terre peuvent aller dîner ſi bon leur ſemble : & ce barbare, qui ne mange que du lait, qui n'a pas de maiſon, qui ne vit que de brigandages, regarde tous les rois du monde comme ſes eſclaves, & les inſulte réguliérement deux fois par jour. (*MONTESQUIEU.*)

2. Le baron de Bielfeld examine le cérémonial, ou les honneurs que les ſouverains ſe rendent l'un à l'autre, ou ſe font rendre de leurs inférieurs par honnêteté, par civilité ou par devoir : ce cérémonial a cinq branches. Les rois reconnus pour tels ſont égaux par leur rang, la préſéance entre eux eſt indéciſe : il ſeroit difficile de montrer des documens du contraire. Les électeurs ont dans l'empire & à la cour impériale un rang qui les égale aux rois. On eſt ſcandaliſé de la bouffiſſure des titres orientaux ; le préjugé de l'habitude ferme nos yeux ſur le

ridicule des nôtres, ſur-tout en Allemagne & en Eſpagne.

3. Le duc Charles de Lorraine étoit avec un cardinal qui prit le pas devant lui; ce cardinal étoit accompagné de ſon aumônier, qui ſe recula, par reſpect, pour laiſſer paſſer le duc. Le duc le prit par le bras, & le faiſant marcher le premier, dit aſſez haut pour être entendu du cardinal: paſſez, Monſieur l'aumônier, je ne paſſe jamais devant les gens d'égliſe.

4. Henri IV, à l'audience qu'il donna à Dom Pedre de Tolede le 3 juillet 1608, voyant cet ambaſſadeur entrer & s'avancer ſans ſe découvrir, dit aux maréchaux de France qui l'environnoient: couvrez-vous.

5. Les ſollicitations ſont commencées. J'en ſuis affligée: il me ſemble qu'entre des perſonnes ſi proches on n'en devroit point faire: mais je n'ai pu l'empêcher: je voudrois au moins qu'on en demeurât aux préſidens-à-mortier. Il n'eſt point de la dignité que des femmes comme Me la Ducheſſe & mes filles aillent chez ces petits conſeillers au parlement. J'en parlai à Verſailles à Me la Ducheſſe: elle me dit qu'elle ne le feroit pas, ſi ce procès la regardoit; mais que, comme il regardoit ſon fils, elle ne pouvoit ne pas le faire.

6. Il eſt ridicule de fixer les places aux gens qu'on reçoit dans le cercle, ou qu'on appelle aux feſtins. Les diſtinctions ſenſibles

& trop marquées ſont embarraſſantes pour les uns, & déſobligeantes pour les autres. La ſociété eſt une république : l'équité doit y régler les rangs. Je ſuppoſe qu'elle eſt éclairée par la politeſſe & par le reſpect des bienſéances. Comme on ne doit vivre qu'avec des gens de ce caractere, il faut leur laiſſer la gloire de ſe faire juſtice eux-mêmes. Celui qui auroit cédé, écoute avec répugnance qu'on l'avertiſſe de le faire. Il ne faut pas enlever à l'homme de mérite le plaiſir de céder à l'homme qualifié, ni à l'homme qualifié la gloire de s'aſſeoir après l'homme de mérite.

7. Le 26 Avril 1635, le grand Chancelier Oxenſtiern arriva à Compiegne. Le lendemain, il eut audience du roi, qui le reçut très-bien, & lui témoigna une eſtime ſinguliere. La viſite dura l'eſpace d'une demi-heure. Grotius ſervoit d'interpréte. Il alla voir enſuite la reine & le cardinal de Richelieu, qui prit la main chez lui; il eſt vrai qu'il l'offrit à Oxenſtiern, qui, par politeſſe, la refuſa. Ils demeurerent trois heures enſemble dans cette premiere viſite, dans laquelle on ne parla point d'affaires; tout ſe paſſa en louanges & en propos joyeux; on ne parla que latin. Le 29 du même mois, le cardinal rendit viſite au grand-chancelier. Son éminence étoit en bottes, comme ſi elle fut revenue de campagne, afin, dit Puſendorff, que cette viſite ne fût pas regardée comme étant de devoir.....

Grotius, ambaſſadeur de Suéde, crut compromettre ſa dignité en allant voir un miniſtre, qui, parce qu'il étoit revêtu de la pourpre, refuſoit de donner chez lui-même la droite aux ambaſſadeurs. Il prit donc le parti de ne plus voir le cardinal de Richelieu, & de traiter avec les autres miniſtres...

Ce furent les Anglois qui les premiers conteſterent les priviléges du cardinalat. Le vicomte de Scumadore, ambaſſadeur d'Angleterre en France, ne voulut point rendre de viſite au cardinal de Richelieu; il lui envoya dire qu'il avoit des défenſes expreſſes de voir quiconque voudroit avoir chez ſoi une place plus honorable que les ambaſſadeurs des rois. Les Anglois avoient fait ce réglement ſur les reproches que les proteſtans leur avoient faits, qu'en laiſſant prendre à un cardinal le pas ſur les ambaſſadeurs, c'étoit reconnoître la dignité du pape .... Grotius en inſtruiſit le grand-chancelier : ce n'eſt pas, lui diſoit-il, qu'il faille imiter tout ce que font les Anglois; mais c'eſt afin que nous ne faſſions rien qui puiſſe nous rendre mépriſables; car je ſuis perſuadé que c'eſt ce qu'il y a de plus nuiſible aux intérêts des rois & des royaumes... Le pere Joſeph étoit un de ceux qui étoient le plus oppoſés à Grotius; il ne vouloit pas lui rendre viſite, parce que ce capucin n'avoit aucun titre, & que d'ailleurs les ambaſſadeurs d'Angleterre avoient déclaré qu'ils ne le verroient

pas .... Ce religieux qui avoit toute la confiance du cardinal, vouloit être traité en miniſtre. (*M.* DE *BURIGNY.*)

8. Le roi de Pologne, Sobieski, força les Turcs à lever le ſiége de Vienne en 1683 : l'empereur en y rentrant, ſouhaitoit de voir cet habile & généreux guerrier. Mais en Allemagne ſur-tout l'étiquette arrête les meilleures intentions. On s'informa de quelle maniere un empereur devoit accueillir un monarque électif; le duc de Lorraine dit auſſi-tôt : *à bras ouverts, s'il a ſauvé l'empire.* (*Hiſt. de Sobieski.*)

ÊTRES.

1. Il n'y a que deux ſortes d'êtres, un être incréé, & des êtres créés. L'être incrée c'eſt Dieu : les êtres créés ſont tout ce qui eſt compris dans l'univers ; ſoit que ce ſoient des eſprits ſans corps, comme les anges : ou des corps ſans eſprit, comme les arbres, les cieux, les élémens : ou des eſprits unis à des corps, comme l'homme.

2. M. Locke s'exprime en ces termes : ſi nous examinons, dit-il, l'idée que nous avons de cet être ſuprême & incompréhenſible, nous trouverons que nous l'acquérons par les idées complexes que nous avons de Dieu & des eſprits purs, & que ces idées ſont compoſées des idées ſimples que nous recevons de la réflexion.

Par exemple, après avoir formé, par la

conſidération de ce que nous éprouvons en nous-mêmes, les idées d'exiſtence & de durée, de connoiſſance, de puiſſance, de plaiſir, de bonheur, & de pluſieurs autres qualités & puiſſances qu'il eſt plus avantageux d'avoir que de n'avoir pas; lorſque nous voulons former l'idée la plus convenable à l'être ſuprême, qu'il nous eſt poſſible d'imaginer, nous étendons chacune de ces idées par le moyen de celle que nous avons de l'infini, &, joignant toutes ces idées enſemble, nous formons notre idée complexe de Dieu.

3. Toute la création en général, & chacune de ſes parties eſt pleine de ſon être. Il n'y a rien de tout ce qu'il a fait, pour ſi éloigné, ou ſi petit qu'il paroiſſe, où il n'habite eſſentiellement. Sa ſubſtance eſt dans la ſubſtance de chaque être, ſoit matériel ou immatériel, & il s'y trouve préſent d'une maniere auſſi intime que tout être l'eſt à lui-même. Ce ſeroit une imperfection en lui, s'il pouvoit ſe tranſporter d'un lieu à un autre, ou s'éloigner d'aucune de ſes créatures, ou de quelque partie de cet eſpace qui s'étend à l'infini. En un mot, pour me ſervir de l'expreſſion d'un ancien philoſophe, c'eſt un être dont le centre eſt par-tout, la circonférence nulle part.

4. Il eſt certain qu'aucun être n'a pû ſe faire lui-même; puiſqu'il faudroit alors qu'il eût agi avant qu'il exiſtât; ce qui implique

contradiction. Il s'enſuit de-là qu'il doit y avoir eu quelque être de toute éternité. Tout ce qui exiſte à la maniere des êtres créés, ou ſuivant les notions bornées que nous avons de l'exiſtence, ne ſauroit avoir été de toute éternité. Il faut donc que cet être éternel ſoit le grand auteur de la nature, l'ancien des jours, qui, ſe trouvant à une diſtance infinie de tous les êtres créés à l'égard de ſes perfections, exiſte d'une toute autre maniere qu'eux, & dont ils ne ſauroient avoir que des idées, ſublimes, à la vérité, mais incomplettes.

Pluſieurs ſcholaſtiques, qui voudroient paroître ne rien ignorer, prétendent expliquer la maniere dont Dieu exiſte, lorſqu'ils nous diſent qu'il renferme une durée infinie à chaque moment; que l'éternité eſt en lui un point fixe; ou, ce qui eſt auſſi peu raiſonnable, un inſtant infini; qu'à l'égard de ſon exiſtence il n'y a rien qui ſoit paſſé ou à venir. Pour moi, je regarde ces propoſitions comme des mots qui ſe contrediſent. Nous ne ſaurions avoir trop de retenue dans nos recherches, lorſque nous méditons ſur celui qui eſt environné de tant de gloire & de perfection, qui eſt la ſource & l'origine de tous les êtres.

Voyez EXISTENCE, PERFECTION.

ETUDE.

ÉTUDE.

1. Nous portons dans nos différentes facultés une infinité de germes précieux que le défaut de culture laiſſe périr. C'eſt à l'étude des ſciences & des arts à les faire éclorre. Plus elle en développe, & plus elle nous fournit, non-ſeulement de préſervatifs contre les paſſions, mais encore de reſſources pour l'agrément de la vie.

(*Théorie des ſentimens agréables.*)

2. Grotius abrégea, le plus qu'il put, ſa méthode d'étudier, parce qu'il avoit égard à l'âge, aux dignités & aux affaires de du Maurier, ambaſſadeur de France en Hollande; il veut qu'il commence par la logique, non point par celle d'Ariſtote qui eſt trop longue, & où il y a pluſieurs choſes inutiles: il ſuffit de lire un abrégé comme celui de du Moulin, qui étoit le plus eſtimé pour ce temps-là. « Mais il faut que celui qui vous » aidera, dit-il, liſe ce qu'on a écrit de mieux » ſur ce ſujet, & vous faſſe part de ce qu'il au- » ra trouvé de plus remarquable; une heure » ou deux employées de cette façon peuvent » apprendre bien des choſes utiles ». Il veut que cette même méthode ſoit ſuivie à l'égard des autres ſciences & même des livres; c'eſt-à-dire, que celui ſous qui du Maurier étudiera, liſe les meilleurs auteurs ſur chaque matiere, & en extraie l'eſſentiel pour le lui répéter. Après la logique, il conſeille d'étu-

dier la phyſique, ſur laquelle il ne veut pas qu'on s'étende trop; il recommande quelque abrégé court & clair; il ne ſe reſſouvenoit pour lors que de Jacchœus. Il croit que, comme dans la logique les regles des ſyllogiſmes ſont ce qui demande le plus d'attention; auſſi ce qu'il y a de plus important dans la phyſique, c'eſt l'examen de la nature de l'ame & de ſes fonctions ſpirituelles. Après la phyſique, il conſeille d'aller à la métaphyſique, dont on peut prendre quelque teinture dans le livre de Timplerus, qui n'eſt ni long ni obſcur. C'eſt dans Ariſtote qu'il faut commencer par étudier la morale; ſes livres à Nicomaque ſont ce qu'il a fait de mieux. « Il faut que votre lecteur, dit-il, » vous rende en abrégé ce que les plus ha» biles interpretes ont écrit. Il eſt auſſi né» ceſſaire de ſavoir les divers ſentiments de » toutes les différentes ſectes de philoſophies; » car ſans cette connoiſſance on eſt fort embar» raſſé dans la lecture des anciens, & on en » tire peu d'utilité ». Pour ſe délaſſer de cette étude qui eſt fort ſérieuſe, on peut y joindre la lecture de divers autres livres courts & agréables qui y ont rapport, comme l'Eccléſiaſtique, la Sageſſe, Théogonis, Phocilide, les vers dorés attribués à Pythagore, le manuel d'Epictete, Hiéroclés, & les commentaires d'Arrien. Il ne faut pas oublier le livre des caracteres de Théophraſte. On peut auſſi faire uſage de ce qu'il y a de morale

dans les poëtes, de quelques tragédies choisies d'Euripide, des comédies de Térence, des épîtres d'Horace : les jeunes-gens & les hommes d'un âge mûr admirent différentes choſes dans ces écrits; la beauté du ſtyle plaît aux premiers, les autres apprennent à y connoître l'homme ; on peut joindre à ces ouvrages les offices de Cicéron, ouvrage qui n'eſt pas aſſez eſtimé, préciſément parce qu'il eſt entre les mains de tout le monde ; quelques épîtres de Séneque, les tragédies qui portent ce nom, & quelques opuſcules de Plutarque. Après avoir lu les politiques d'Ariſtote, il faut lire l'excellent extrait de Polybe ſur les républiques, les harangues de Mécénas & d'Agrippa devant Auguſte qui ſont dans Dion, l'épître de Salluſte à Céſar. Il faudra auſſi y joindre la lecture des vies que Plutarque fait de Périclés, de Caton, des Gracques, de Démoſthene & de Cicéron; on pourroit auſſi tirer un grand profit des lettres de Cicéron à Atticus, ſi elles étoient interprètées par quelqu'un qui fût très-au fait de l'hiſtoire romaine de ce temps-là.

Ce ſera pour lors qu'il faudra lire la rhétorique d'Ariſtote : car, comme l'a bien remarqué ce grand homme, qui poſſedoit éminemment toutes les ſciences & tous les arts, c'eſt dans la morale & dans la politique qu'il faut puiſer les arguments avec leſquels on veut convaincre les hommes ; c'eſt-à-dire,

qu'il n'eſt pas poſſible d'être ſolidement éloquent, que l'on ne ſoit très-éclairé. Pour mieux ſentir l'uſage des préceptes, il ſeroit bon de lire avec attention quelques oraiſons de Démoſthene & de Cicéron, ſur-tout celles qui ont rapport aux affaires publiques, telles que ſont les Philippiques, les Olinthiaques, la harangue *pro lege Maniliâ*, celle contre les loix Agraires, & quelques autres. Après ces lectures, il faut s'appliquer au droit public, c'eſt-à-dire, étudier les diverſes ſortes de gouvernement, les conventions des peuples entr'eux, enfin, tout ce qui regarde le droit de la guerre & de la paix. Les livres de Platon & de Cicéron ſur les loix peuvent apprendre comment il faut déduire de la morale les principes de ce droit; on ne ſe repentira pas de lire, ou du moins de parcourir la ſeconde de S. Thomas d'Aquin, ſur-tout les queſtions où il traite de la juſtice & des loix; les Pandectes, ſur-tout le premier & le dernier livre; le premier livre du code Juſtinien, & les trois derniers livres apprendront l'uſage qu'il faut faire de ces principes. Les juriſconſultes qui ont le mieux traité les queſtions qui regardent le droit des gens & le droit public, ſont Vaſquès, Hotoman, & Gentilis. Après avoir acquis toutes ces connoiſſances, l'étude de l'hiſtoire ſera extrêmement utile par l'application que l'on peut faire des exemples aux préceptes. Il faut commencer l'hiſtoire par

un abrégé de l'hiſtoire univerſelle, comme Juſtin, Florus, l'abbréviateur de Tite-Live : c'eſt ſon goût au reſte qu'il faut ſuivre dans la lecture de l'hiſtoire; car, quoiqu'il n'y en ait point qui n'ait de grandes utilités, on retient mieux celles qu'on lit avec plaiſir. En général, il ne faut point commencer par les plus anciennes, mais par celles qui, étant plus voiſines que nous, ont plus de rapport avec ce que nous ſavons déja : on remontera enſuite à ce qui eſt plus éloigné. Il eſt bon de remarquer qu'il y a plus à profiter dans la lecture des auteurs grecs qui ont écrit l'hiſtoire romaine, que dans celle des hiſtoriens latins qui ont travaillé ſur le même ſujet, parce que les étrangers ſont plus d'attention aux mœurs & aux uſages publics que les gens du pays. (*M. DE BURIGNI.*)

3. Les hommes exercent des profeſſions ou cultivent des talents qui les obligent d'acquérir quelques connoiſſances néceſſaires & pénibles : juſqu'ici je ne vois point d'eſprit. Voici pourquoi nous n'avons point tout celui que nous pourrions avoir. Les langues ont été imaginées par le beſoin de ſe communiquer réciproquement ſes idées; on devroit donc avoir ſes idées propres, & n'apprendre que les mots qui en ſont les ſignes; mais au lieu de nous apprendre ſimplement, dans notre enfance, des mots pour nous exprimer, on nous donne des penſées toutes faites, qui ne ſont que des phraſes; cha-

cun penſant différemment, & voulant nous ſuggérer ſes idées, les nôtres deviennent un amas informe, & ne ſont ni préciſes, ni ſuivies; nous n'en avons gueres de juſtes que celles que nous acquérons de nous-mêmes, comme on ne ſait bien que ce qu'on invente. Si l'on interroge un enfant, la mere, ou la gouvernante lui dicte auſſitôt ſa réponſe; de ſorte qu'au lieu de dire une ſottiſe de lui-même, qu'on pourroit enſuite rectifier, il répete celle de la ſotte qui eſt auprès de lui. L'habitude & la pareſſe font qu'inſenſiblement il ſait toujours ce qu'il faut dire, & jamais ce qu'il faut penſer.

Une fille au contraire eſt obligée, graces au peu de ſoin qu'on prend de ſon éducation, de penſer d'elle-même. Elle reçoit ſes idées de l'impreſſion des objets, elle penſe; bientôt elle fait la comparaiſon; elle tire enſuite des conſéquences; voilà la raiſon formée. Ses penſées naiſſent les unes des autres, ſont toujours juſtes. On dira peut-être qu'elle n'eſt occupée que d'objets peu importants; mais je n'en connois point qui le ſoient les uns plus que les autres: tout conſiſte à les voir tels qu'ils ſont. D'ailleurs, qu'y a-t-il de plus important que d'étudier les hommes, & de connoître leur caractere? Veut-on juger de la différence d'éducation? Il ſuffira de voir un jeune homme ſortant du collége, en pré-

tence d'une ſœur plus jeune que lui. Il ne ſait ni ce qu'il dit, ni ce qu'il entend, pendant que ſa ſœur eſt toujours au fait de la converſation, & quelquefois en eſt l'ame: pourquoi? c'eſt qu'elle n'a point appris de latin. Pourquoi les Romains avoient-ils plus d'eſprit que nous? C'eſt qu'ils n'apprenoient pas le latin; mais, comme ils apprenoient le Grec, les Grecs, qui n'apprenoient rien, avoient plus d'eſprit qu'eux.

* 4. Un villageois étant venu voir M. Huet, évêque d'Avranches, & n'ayant jamais pu lui parler, parce qu'il étoit, diſoit-on, occupé à étudier: Eh! pourquoi, dit le payſan, le roi ne nous a-t-il pas donné un évêque qui ait fait ſes études?

(*L'art de déſoppiler la rate.*)

EUNUQUES.

1. Car enfin défaites-vous des préjugés: que peut-on attendre de l'éducation qu'on reçoit d'un miſérable qui fait conſiſter ſon honneur à garder les femmes d'un autre, & s'enorgueillit du plus vil emploi qui ſoit parmi les humains; qui eſt mépriſable par ſa fidélité même, qui eſt la ſeule de ſes vertus, parce qu'il y eſt porté par envie, par jalouſie & par déſeſpoir; qui, brûlant de ſe venger des deux ſexes dont il eſt le rebut, conſent à être tyranniſé par le plus fort, pourvu qu'il puiſſe déſoler le plus foible; qui, tirant de ſon imperfection,

de ſa laideur & de ſa difformité, tout l'éclat de ſa condition, n'eſt eſtimé que parce qu'il eſt indigne de l'être; qui, enfin arrivé pour jamais à la porte où il eſt attaché, plus dur que les gonds & les verroux qui la tiennent, ſe vante de cinquante ans de vie dans ce poſte indigne, où, chargé de la jalouſie de ſon maître, il a exercé toute ſa baſſeſſe.

Ce n'eſt pas tout; je ne ſuis jamais sûr d'être un inſtant dans la faveur de mon maître: j'ai autant d'ennemis dans ſon cœur, qu'il a de femmes qui ne ſongent qu'à me perdre: elles ont des quart-d'heures où l'on ne leur refuſe rien; des quart-d'heures où j'ai toujours tort: je mene dans le lit de mon maître des femmes irritées. Crois-tu que l'on y travaille pour moi, & que mon parti ſoit le plus fort? J'ai tout à craindre de leurs larmes, de leurs ſoupirs, de leurs embraſſements & de leurs plaiſirs mêmes: elles ſont dans le lieu de leur triomphe; leurs charmes me deviennent terribles; les ſervices préſents effacent, dans un moment, tous mes ſervices paſſés; & rien ne peut me répondre d'un maître qui n'eſt plus à lui-même. (*Lettres perſannes.*)

2. Je te l'avoue, magnifique ſeigneur, je ne me crois pas deſtiné à de plus grandes miſeres; mais ce traître d'eunuque a voulu mettre le comble à ſa méchanceté. Il y a quelques jours que, de ſon autorité

privée, il me deſtina à la garde de tes femmes ſacrées; c'eſt-à-dire à une exécution qui ſeroit pour moi mille fois plus cruelle que la mort. Ceux qui, en naiſſant, ont eu le malheur de recevoir, de leurs cruels parents, un traitement pareil, ſe conſolent peut-être ſur ce qu'ils n'ont jamais connu d'autre état que le leur; mais qu'on me faſſe deſcendre de l'humanité, & qu'on m'en prive, je mourrois de douleur, ſi je ne mourois pas de cette barbarie.

(*MONTESQUIEU.*)

3. Les Saints-peres ne ſe fioient point aux mutilations; ils comparoient un eunuque à un bœuf auquel on coupe les cornes, qui ne laiſſe pas de donner des coups de tête.

4. Les miſérables qui ſouffrent ce ſupplice, qu'on peut dire le plus grand de tous, puiſqu'il détruit notre nature, paſſent, en un inſtant, de l'enfance à la vieilleſſe, & ſe fanent en leur fleur, avant que d'avoir porté du fruit. Monſtres d'une nature ambiguë, qui quittent ce qu'ils ſont, pour devenir ce qu'ils ne ſont point, & ce qu'ils ne peuvent être, & pour demeurer longtemps enfants, ceſſant d'être hommes.

5. Les temps les plus dangereux pour les princes, dans l'intérieur du palais, & où l'on pourroit plus facilement attenter à leur vie, ſont ceux du bain, de la table & du ſommeil. Cyrus ſongea donc à ne laiſſer alors approcher de lui que ceux ſur

la fidélité desquels il pouvoit absolument compter ; & les eunuques lui parurent, préférablement à tous autres, du caractere qu'il cherchoit, parce qu'étant sans femmes, sans enfants, sans famille, & d'ailleurs généralement mépriſés par la baſſeſſe de leur naiſſance & par la honte de leur état, toutes ſortes de raiſons les engageoient à s'attacher uniquement à leur maître, de la vie duquel dépendoit toute leur fortune, & de qui ſeul ils tenoient & biens & conſidération : il leur confia donc tous les miniſteres de ſa maiſon ; & cet uſage, déja connu avant lui, devint général dans tout l'orient.

On ſait qu'il paſſa dans la ſuite chez les empereurs romains, auprès deſquels les eunuques étoient tout-puiſſants ; & cela n'eſt pas étonnant. Il étoit tout naturel que le prince leur ayant confié le ſoin de ſa perſonne, & trouvant en eux du zele & du mérite, leur confiât auſſi la conduite de quelques affaires, & que peu-à-peu il ſe livrât entiérement à eux.

Mais les bons empereurs, tels qu'Alexandre-Sévere, abhorroient les eunuques, comme des hommes vendus uniquement à leur fortune, & ennemis par principes du bien public ; qui ne ſongeoient qu'à s'emparer de l'eſprit du prince, à lui dérober la connoiſſance des affaires, à écarter d'auprès de lui tous les gens de mérite, & à le tenir reſſerré dans l'enceinte étroite de trois ou

quatre officiers qui le dominoient & le maîtrisoient absolument.

Voyez POPULATIONS, SÉRAILS.

ÉVANGILE.

1. Ce n'est pas par ce qu'il y a d'obscur dans Mahomet, & qu'on peut faire passer pour avoir un sens mystérieux, que je veux qu'on en juge ; mais parce qu'il a de clair, par son paradis, & par le reste ; c'est en cela qu'il est ridicule. Il n'en est pas de même de l'écriture : Il y a des clartés admirables, & des prophéties manifestes accomplies. La partie n'est donc pas égale. Il ne faut pas confondre & égaler les choses qui méritent, quand elles sont divines, qu'on révere les obscurités, & qu'on s'attache aux clartés. (*PASCAL.*)

2. J'ai mis une croix au mot de *débauché*, qui est très-bien placé ; mais qu'on trouvera peut-être grossier ; car, à nous autres pécheurs délicats, il faut nous annoncer l'évangile avec des paroles de miel.

(*Mᵉ DE MAINTENON.*)

3. M. de Bellay disoit qu'il étoit surpris de deux choses ; l'une, que les catholiques, qui disent que l'écriture est un livre fort obscur, l'expliquent néanmoins si rarement dans leurs sermons ; & l'autre, que les protestants, qui disent qu'elle est claire comme le jour, se tuent cependant à l'expliquer dans leurs livres.

4. Saint Paul ne ſe contente pas de nous mettre ſur les voies des allégories, en nous donnant pour regle, que tout ce qui ſe paſſoit à l'égard du peuple de Dieu, dans le temps de l'ancienne loi, n'étoit que des figures de ce qui a été manifeſté dans la nouvelle; car il nous fait voir, dans Agar & dans Sara, l'ancienne & la nouvelle alliance, & les Juifs & les Chrétiens, dans Iſaac & dans Iſmaël.

5. Certains controverſiſtes, ne pouvant nier que l'égliſe ne commandât certaines choſes qui ne paroiſſoient pas tout-à-fait conformes à l'écriture, ni à la primitive égliſe, ont ſoutenu que ces choſes ne laiſſent pas d'être convenables, parce que le Saint-Eſprit, qui conduit l'égliſe, lui inſpire, dans chaque ſiecle, l'interprétation la plus propre au ſalut des ames.

6. Mon intention, dit Grotius, n'eſt point d'expliquer les dogmes du chriſtianiſme, mais de faire en ſorte que les impies, les Payens, les Juifs, les Mahométans, reconnoiſſent que la religion chrétienne eſt véritable, & qu'enſuite ils aillent s'inſtruire de ſes dogmes dans nos livres ſacrés. La Trinité & la divinité de Jéſus-Chriſt n'ont pu être placées entre les arguments, parce que ce n'eſt point par ces dogmes que l'on déterminera les incrédules à croire; & ceux qui les veulent prouver par d'autres arguments que ceux qui ſont tirés de l'écriture,

perdent abſolument leur temps; mais dès qu'on a une fois prouvé l'autorité des écritures, ces dogmes doivent être cenſés prouvés.

Cette méthode a été depuis ſuivie par ceux qui ont écrit avec le plus de ſuccès.

Voyez HÉRÉTIQUES.

ÉVÉNEMENTS.

1. Les événements publics ſont la muſe d'une foule d'écrivains diſgraciés de la fortune.

2. Mais ſi le roi ne demande compte que de la conduite, le public rend reſponſable des événements. (*Me DE MAINTENON.*)

3. Ce qu'un bon ſuccès fait paſſer pour une ingénieuſe hardieſſe, un mauvais le fait prendre pour une témérité ridicule.

4. C'eſt une opinion fort générale que certaines gens ont du bonheur, & que d'autres ont du malheur; & il eſt bien difficile de ne croire point cela, quand on prend garde aux événements publics. Il y a des amiraux qui ſont traverſés preſque toujours par les vents contraires, dans les deſſeins les plus importans : il y en a d'autres pour qui le bon vent ſemble ſe lever, toutes les fois qu'ils ont à exécuter de grandes choſes. Ces coups de malheur & de bonheur ne paroiſſent pas ſi viſiblement dans les armées de terre ; mais on ne ſauroit nier que les pluies ou le beau temps, & pluſieurs autres

occurrences qui ne dépendent point de notre ſageſſe, ne traverſent, ou ne favoriſent plus ſouvent les entrepriſes de certains généraux, que les entrepriſes de quelques autres. Il ſemble même que l'on puiſſe remarquer qu'il y a des généraux, qui ne ſont jamais ſecondés de ce qu'on appelle coups de bonheur, que lorſqu'ils combattent contre des chefs qui paſſent pour malheureux. Si l'on ſuivoit à la trace les aventures des particuliers, on y trouveroit à proportion autant de marques de ces coups de bonne ou de mauvaiſe fortune.

Il n'y point d'athée, il n'y a point d'épicurien qui puiſſe admettre cette diſtinction de bonheur & de malheur; elle n'eſt point compatible avec leur ſyſtême. Allégueront-ils les influences des aſtres ? Mais cela n'eſt bon à dire que dans un ſonnet; elles ne peuvent rien ici, à moins qu'elles ne ſoient dirigées par un principe intelligent, & c'eſt ce qu'ils n'admettent pas. Ils diront bien que c'eſt un malheur, ſi un homme qui achette 200 billets de loterie ſur 300, n'emporte aucun lot; & que c'eſt un bonheur ſi un homme qui n'achette que trois billets ſur cent mille, a le gros lot : mais ils ſoutiendront que cela ſe fait ſans la direction d'une intelligence, & par une ſuite néceſſaire du mélange des billets. En effet, quand même il n'y auroit point de providence, il faudroit néceſſairement que quelqu'un eût le gros lot,

celui-ci plutôt que cent autres : mais ils ne peuvent point avouer, ſelon leur ſyſtême, que certains hommes auroient toujours le gros lot, en n'achetant que peu de billets ; & que d'autres qui en acheteroient un grand nombre, ne gagneroient jamais rien; car cela témoigneroit clairement la direction de quelque génie ami ou ennemi : voila pourquoi ils ne peuvent point admettre la diſtinction, proprement dite, de gens malheureux & de gens heureux. En un mot, qui reconnoît la divinité de la fortune, n'eſt ni athée, ni épicurien. (*BAYLE.*)

5. Quand toute cette foule d'événements & de détails ſe préſente devant la poſtérité, ils ſont preſque tous anéantis les uns par les autres ; les ſeuls qui reſtent ſont ceux qui ont produit de grandes révolutions, ou ceux qui, ayant été décrits par quelque écrivain excellent, ſe ſauvent de la foule, comme des portraits d'hommes obſcurs peints par de grands maîtres.

6. Les ſuccès & les revers changent, pour ainſi dire, les hommes de nature ; de la ſageſſe, du bonheur, quelques jours de plus, ce que devint Céſar, Catilina l'auroit peut-être été. Un peu moins de prudence, de proſpérité, de vie, auroit fait de Céſar un autre Catilina.

7. Ce qui paroît un prodige aux ſiécles à venir, ne ſe ſent pas dans le temps.

(*Cardinal DE RETZ.*)

8. Ne jugez jamais de Dieu par les événements : jugez plutôt des événements par l'idée que vous avez de Dieu. Il n'eſt pas évident que ce qui paroît un déſordre le ſoit en effet, Dieu ayant des lumieres ſupérieures aux nôtres : je décide de l'incertain par le certain ; & je conclus que tout eſt dans l'ordre.

9. Si le livre des *grands événements par les petites cauſes* étoit continué, il ne pourroit être fini que par le dernier homme qui reſteroit ſur la terre.

Voyez CAUSES, PUBLIC.

EXCÈS.

1. Pour toutes bêtes rares, il y a une infinité d'horribles chameaux : d'en voir un ſeul, comme on en voit quelquefois à Paris, ne fait par un effet déſagréable, comme lorſqu'on en voit beaucoup enſemble.

(*Me DE VILLARS.*)

2. Heureux qui s'attache à la ſuperficie : une touche légere donne de l'agrément au même objet, qu'un coloris plus fort rendroit effrayant. Voyez une très-petite mouche étaler au ſoleil l'azur & la pourpre de ſes aîles, rien de plus joli que ce brillant inſecte ; regardez-la au microſcope, c'eſt un gros monſtre fort paré & fort laid. Tout ce qui nous plait, nous ſéduit, nous enchante, n'a, dans le fond, que l'avantage d'être vû, & non pas examiné. (*Me RICCOBONI.*)

Si

3. Si certains aliments très-ſains ſont, par la raiſon qu'ils nourriſſent trop, des aliments dangereux pour un malade, tout aliment en général peut avoir des qualités ou contraires ou favorables à la ſanté de celui qui ſe porte le mieux. Il ſeroit peut-être très-difficile d'expliquer phyſiquement comment cela ſe fait, ce qui conſtitue la nature de tel ou tel aliment ne l'étant pas aſſez; ni par conſéquent le rapport qu'il peut y avoir entre tels & tels aliments, & tels & tels tempéraments. Il y a bien des gens qui ne boivent jamais de vin, & qui ſe portent fort bien; d'autres en boivent, & même avec excès, & ne s'en portent pas plus mal. Ce n'eſt pas un homme rare qu'un vieil ivrogne: mais comment arrive-t-il que celui-ci ſeroit enterré à l'âge de vingt-cinq ans, s'il faiſoit même un uſage moderé du vin, & qu'un autre qui s'enivre tous les jours, parvienne à l'âge de quatre-vingts ans? Je n'en ſais rien: je conjecture ſeulement que l'homme n'étant point fait pour paſſer ſes jours dans l'ivreſſe, & tout excès étant vraiſemblablement nuiſible à la ſanté d'un homme bien conſtitué, il faut que ceux qui font excès continuel de vin ſans en être incommodés, ſoient des gens mal conſtitués, qui ont eu le bonheur de rencontrer dans le vin un remede au vice de leur tempérament, & qui auroient beaucoup moins vécu s'ils avoient été plus ſobres. (*Encyclopédie.*)

4. Une philoſophie trop auſtere fait peu de ſages; une politique trop rigoureuſe, peu de bons ſujets; une religion trop dure, peu d'ames religieuſes qui le ſoient long-temps. Des caſuiſtes trop ſéveres donnent plus d'averſion pour eux que pour le péché; la pénitence qu'ils prêchent fait préferer la facilité qu'on trouve à demeurer dans le vice, aux difficultés qu'il y a d'en ſortir.

5. Les François, & plus encore le reſte des occidentaux, ne croient pas être joieux, à moins qu'ils ne ſoient ivres; ni ſpirituels, à moins qu'ils n'offenſent: ils ſont, comme des ſinges, mille jeux badins, & le plus grand bouffon eſt le plus agréable.

6. Il n'y a pas moins d'excès dans la colere d'Alexandre, que dans les marques de ſon amour. Il tue ſon ami, & fait bâtir une ville à la mémoire de ſon cheval. Il eſt vrai que le meurtre de cet ami ſe peut excuſer. Plutarque fait mention d'un incident qui doit noircir davantage la mémoire de ce prince; c'eſt un manque de parole à certaines troupes qui s'étoient accommodées avec lui ſous certaines conditions. (*LA FONTAINE.*)

7. Il y a dans quelques femmes une partie preſqu'entierément ſemblable à celle qui diſtingue l'homme; pour l'ordinaire elle eſt réduite à un aſſez petit volume; pluſieurs anatomiſtes cependant l'ont trouvée d'une grandeur conſidérable: ce ſont des jeux de la nature.

Voyez VICES.

EXCOMMUNICATION.

1. Mlle Clairon écrivit, en 1760, à M. Huerne de la Motte, avocat en parlement, auteur du *Droit canonique*, pour le conſulter ſur l'excommunication dont l'égliſe de Paris frappe les comédiens. Voici ſa lettre; elle fait autant d'honneur à ſon eſprit qu'à ſon cœur. « Monſieur, la confiance que j'ai » en vos lumieres & la juſte douleur que me » cauſe l'excommunication, & par conſé- » quent l'infamie qu'on attache à mon état, » m'engagent à vous prier de jetter les yeux » ſur les mémoires ci-joints. Née citoyen- » ne, élevée dans la religon chrétien- » ne catholique que ſuivoient mes peres, » je reſpecte ſes miniſtres, je ſuis ſoumiſe » aux déciſions de l'égliſe. D'après cette pro- » feſſion de foi, & ce que j'ai pu raſſembler » de preuves, de titres pour & contre ma » profeſſion, voyez, ſans me flatter, ce » que je dois eſpérer ou craindre. Quelque » choſe que vous décidiez, je vous aurai la » plus grande obligation de fixer mon in- » certitude. Elle eſt affreuſe pour une ame » pénétrée de ſes devoirs ». Cette lettre eſt ſuivie d'un mémoire à conſulter dont voici la ſubſtance. Les acteurs & actrices de la comédie françoiſe ſont nés de parents citoyens, & le ſont; ils font profeſſion de la religion catholique; ils ſont autoriſés dans leurs droits de citoyens & même de nobleſſe, par

lettres patentes enrégistrées au parlement. Ils ont pour auteurs de leurs pieces les plus grands hommes de la nation, & ces grands hommes étoient & sont d'une académie qui fait la gloire de la France. Comment donc la société des comédiens, avec tant d'avantages, tant d'honneurs, peut-elle être excommuniée, & par conséquent infâme ? Cette peine d'infamie paroit être née sous deux points de vue; ou parce que l'on confond les comédiens François avec les farceurs, & les comédies avec les farces; c'est un préjugé qu'il faut & qu'il est aisé de détruire: ou parce que quelques membres de la comédie menent une vie licencieuse ; mais cette excommunication même en est la cause. Car, si d'un côté on refuse aux comédiens le sacrement de mariage; si de l'autre on ne fait pas plus de cas de leur bonne conduite que de leur mauvaise, c'est assurément les inviter aux désordres. Au contraire, si l'excommunication tombe, & l'infamie avec elle, le desir de participer aux mysteres, & celui d'être estimés, feront naître les mœurs.

2. Dans l'ordre des mœurs politiques, les comédiens ne peuvent être flétris; car les mœurs politiques ne flétrissent point ceux que le souverain soutient, entretient, honore par des priviléges ; ceux que les tribunaux reconnoissent pour citoyens, dont ils consacrent les prérogatives; ceux mêmes qui peuvent conserver leur noblesse, en

exerçant leur profeſſion; ceux qui ont une liaiſon intime avec une académie illuſtre, dans le ſein de laquelle on voit des évêques & des abbés révérés.

3. La prêtreſſe Théano, dit Plutarque, preſſée par le ſénat d'Athenes, de prononcer des malédictions contre Alcibiade, qu'on accuſoit, au ſortir d'une débauche, d'avoir mutilé la nuit les ſtatues de Mercure, s'excuſa, en diſant qu'elle étoit miniſtre des Dieux pour prier & benir, & non pour maudire & déteſter.

4. Robert, ſurnommé le pieux, eſt le premier roi qui ait été excommunié par un pape, & le premier qui ait été canoniſé. Ce bon roi encourut les cenſures de l'égliſe pour avoir épouſé ſa couſine, & ſe vit abandonné de ſes domeſtiques, même pour les choſes néceſſaires à la vie, lui qui eſt auteur de pluſieurs hymnes d'égliſe, lui dont la charité pour les pauvres étoit ſi grande, qu'il en avoit toujours mille à ſa ſuite; il leur fourniſſoit même des voitures pour le ſuivre, & prier Dieu pour lui.

5. Le pape Grégoire X, étant en voyage, & paſſant auprès de Florence, ne vouloit point entrer dans cette ville, parce qu'elle étoit en interdit. Cependant la riviere d'Arne étant enflée par les pluies, & ne pouvant être traverſée à gué, il fut obligé de paſſer ſur un pont de la ville. Alors il leva

les cenſures, & donna des bénédictions au peuple ſur ſon paſſage. Mais à peine fut-il dehors, qu'il excommunia de nouveau la ville & les habitans.

6. Le haut clergé, en France, a toujours paru avoir la vertu de continence. Il n'en étoit pas de même autrefois des chanoines & des curés. Un concile de Reims, 1119, excommunie tous les eccléſiaſtiques mariés. ... Cette excommunication fut plus efficace que celle qui fut prononcée l'année ſuivante, par l'évêque de Laon, contre les chenilles & les mulots .... On a encore vu, ſous François I, qu'on donnoit un avocat à ces inſectes, & qu'on plaidoit contradictoirement leur cauſe & celle des fermiers. Il y a une ſentence de l'official de Troyes en Champagne, du 9 juillet 1516, qui porte: *Parties ouïes, faiſant droit ſur la requête des habitans de Villenoce*, admoneſtons les chenilles de ſe retirer dans ſix jours, & à faute de ce faire, les déclarons maudites & excommuniées.

7. En 1370, les Danois écrivent au pape pour ſe plaindre de la tyrannie de leur roi Waldemar. Le pape menace Waldemar de l'excommunier, s'il ne change au plutôt de conduite. Le roi Danois répond au ſaint pere en ces termes: « Waldemar, roi, &c. au « ſouverain pontife; ſalut. Je tiens la vie de » Dieu, la couronne de mes ſujets, les biens » de mes ancêtres; & je ne tiens que la foi

» de vos prédéceſſeurs. Si vous prétendez » vous en prévaloir, je vous la rends par la » préſente. Adieu ».

Voyez CONCUBINES.

EXCUSE.

... Quand une choſe étonne, on ne s'en eſt pas défié; & qui peut s'excuſer avec facilité, a eu le temps de rêver à ſon excuſe.

(*BOURSAULT.*)

EXEMPLE.

1. La ſatisfaction de trouver en vous une perſonne qui peut leur donner un ſi bon exemple. Madame, lui répondis-je, ce ſera donc après que l'honneur de vous avoir pour modele, m'aura rendu digne de leur en ſervir. (*PAMÉLA.*)

2. Je ne ſais ſi je me trompai, mais enfin l'imagination de l'aſſaſſinat d'un prêtre, du cardinal Mazarin, me vint à l'eſprit. La Rochepot ſe moqua de moi, & me dit: *quand vous ſerez à la guerre, vous n'enleverez point de quartiers, de peur d'y aſſaſſiner des gens endormis.* J'eus honte de ma réflexion; j'embraſſai le crime, qui me parut conſacré par de grands exemples, juſtifié & honoré par de grands périls.

Il n'y a rien de plus mal habile que de ſe faire croire capable des choſes dont les exemples ſont à craindre. (*C. DE RETZ.*)

3. L'exemple de la chaſteté d'Alexandre

n'a pas tant fait de continents, que celui de ſon ivrognerie a fait d'intempérants. On n'a pas de honte de n'être pas auſſi vertueux que lui, & il ſemble excuſable de n'être pas plus vicieux que lui. On croit n'être pas tout-à-fait dans les vices du commun des hommes, quand on ſe voit dans les vices de ces grands hommes; & cependant on ne prend pas garde qu'ils ſont en cela du commun des hommes: on tient à eux par le bout par où ils tiennent au peuple. Quelqu'élevés qu'ils ſoient, ils ſont unis au reſte des hommes par quelqu'endroit: ils ne ſont pas ſuſpendus en l'air & ſéparés de notre ſociété. S'ils ſont plus grands que nous, c'eſt qu'ils ont la tête plus élevée; mais ils ont les pieds auſſi bas que les nôtres. Ils ſont tous à même niveau, & s'appuient ſur la même terre; & par cette extrémité, ils ſont auſſi abaiſſés que nous, que les enfants, que les bêtes. (*PASCAL.*)

4. Ce qui nous ſert maintenant d'exemple, a été autrefois ſans exemple, & ce que nous faiſons ſans exemple, en pourra ſervir un jour.

5. Tous les jours la ſotte contenance d'un autre m'avertit & m'aviſe. Ce qui poingt, touche & éveille mieux que ce qui plaît. Ce temps eſt propre à nous amender à reculons, par diſconvenance, plus que par convenance; par différence, que par accord.

Etant peu appris par les bons exemples,

je me ſers des mauvais, deſquels la leçon eſt ordinaire. Je me ſuis efforcé de me rendre auſſi agréable, comme j'en voyois de fâcheux; auſſi ferme, comme j'en voyois de mols; auſſi doux, comme j'en voyois d'âpres; auſſi bon, que j'en voyois de méchants.

(*MONTAIGNE.*)

6. Lorſque les exemples lui manquent, il a l'ambition de vouloir lui-même être un exemple.

7. A ſon retour des Indes, comme l'armée marchoit en diligence par des ſablons, pendant la plus grande ardeur du ſoleil, pour gagner un lieu où il y avoit de l'eau, Alexandre, qui marchoit à pied, comme les autres, pour les ſoulager par ſon exemple, étant travaillé d'une ſoif extrême, quelques ſoldats, qui s'étoient écartés pour trouver de l'eau, lui en apporterent un peu dans un caſque, le voyant fort altéré; mais il l'épancha à la vue de toute l'armée, &, par cette action, déſaltéra toute l'armée qui le contemploit. Ce n'eſt pas-là ſeulement un exemple de ſobriété, mais l'action d'un grand capitaine.

8. Je n'oublie pas tellement la mort, que je ne me ſouvienne qu'il faut mourir. Apprends ceci de moi, qu'il n'y a point de ville au monde où l'on apprenne mieux à vivre mal qu'à Paris; & qu'il n'y a point de lieu au monde où l'on enſeigne mieux à mourir. Il n'eſt pas beſoin de te dire qu'il y

a ici des académies publiques, comme étoient autrefois celles des Egyptiens, où les corps morts ſont expoſés à la vue du public, pour faire ſouvenir les hommes qu'ils ne ſauroient ſe diſpenſer de mourir. Mais je puis te dire auſſi qu'il ne ſe paſſe point de jour, où, dans cette grande ville, une infinité de fous n'apprennent à de plus ſages, des choſes qu'ils ont toujours ignorées. Les gibets & les échaffauds dreſſés pour punir les coupables, ſauvent la vie à un grand nombre de gens, qui ne demeurent innocents, qu'à cauſe de ces ſpectacles. C'eſt ici que les pauvres qui furent autrefois riches, enſeignent la bonne économie. L'orgueil des grands prêche l'humilité, & la débauche des femmes la chaſteté.

(*Eſpion turc.*)

9. L'exemple eſt un tableau vivant qui peint la vertu ou les vices en action, & communique ſon impreſſion à tous les cœurs.

10. Un monarque ou un prince, s'il eſt vertueux, répand ſes influences ſalutaires beaucoup plus loin qu'un citoyen iſolé qui vit dans un état obſcur. Ce n'eſt pas que l'homme vertueux, placé ſur le trône, ſoit un aſtre par lui-même plus lumineux que l'homme privé; mais c'eſt que ſes rayons partent d'un lieu plus élevé.

11. Les exemples du paſſé touchent, ſans comparaiſon plus les hommes, que ceux de leur ſiecle. Nous nous accoutumons à

tout ce que nous voyons ; & je vous ai dit quelquefois que je ne fais ſi le conſulat du cheval de Caligula nous auroit autant ſurpris que nous nous l'imaginons.

(*C. DE RETZ.*)

12. Je ne doute pas que Saint-Point n'alléguât pour ſes excuſes, lorſqu'il fit les ſauteries de Mâcon, les ſauts que le baron Des-Adrets avoit fait faire aux ſoldats de Mont-Briſon, comme celui-ci s'excuſoit ſur les cruautés exercées à Orange : & voilà comment un mauvais exemple en attire un autre preſqu'à l'infini : *Abyſſus abyſſum invocat.* C'eſt pourquoi la plus grande faute eſt celle de ceux qui commencent ; en bonne juſtice ils devroient porter la peine de tous les crimes qui ſuivent le leur. (*BAYLE.*)

13. Qu'y a-t-il de ſi exécrable, que l'on ne puiſſe donner à juſtifier à certaines plumes vénales, qui, ſans ſortir de leur *Polyanthea*, trouvent des exemples du fait dont il eſt queſtion ?

14. Les mauvais exemples nuiſent en ce qu'ils entraînent à la pratique du mal ; mais les bons nuiſent auſſi quelquefois, en ce qu'ils bornent dans la pratique du bien. Car ſi ceux que vous vous propoſez d'imiter, ne ſont pas des modeles en tout genre, (& où en trouverez-vous de tels ?) vous ne ſauriez manquer, en les imitant, ſouvent même en les ſurpaſſant, de reſter dans l'imperfection & la médiocrité. Voilà ſans doute

pourquoi le légiſlateur des chrétiens n'a pas dit: imitez tel apôtre, tel anachorette, tel roi, tel pere de famille: mais; ſoyez parfaits. On ne va jamais au grand par l'imitation, à moins que le modele qu'on ſe propoſe ne ſoit inimitable.

Voyez CHOIX, FAVORIS, MAL VÉNÉRIEN, SPECTACLES.

EXIL.

1. La loi de l'oſtraciſme ne condamnoit point, à ce tribunal, ceux qui avoient mal ſervi la patrie, mais ceux au contraire qui l'avoient trop bien ſervie, & dont la puiſſance effrayoit le peuple jaloux de ſa liberté. D'ailleurs l'oſtraciſme n'éloignoit que pour dix années, & il eſt certain que l'exil de l'hiſtorien Thucydide dura vingt ans: ce n'étoit donc qu'un exil.

2. On établit à Syracuſe le pétaliſme, qui étoit à-peu-près la même choſe que l'oſtraciſme.

3. Thémiſtocle avoit à combattre dans ſon exil, & les ennemis domeſtiques & les ennemis étrangers.

4. Les Athéniens ne ſe porterent à bannir Démoſthene que dans un temps de trouble & de confuſion: l'envie même, obſtinée à perſécuter ſans ceſſe la vertu, ſe repentit d'avoir une fois attaqué celle d'un homme néceſſaire, qui dans ſon exil ne ſe vengeoit que par de nouveaux ſervices, & par une

application continuelle à ſauver des ingrats.

5. Quelqu'un reprochant à Anaxagoras qu'il étoit privé de ſon pays par ſon exil; comme lui de moi, répondit-il.

6. On vit, en 1685, arriver en Angleterre une foule de calviniſtes que la perſécution forçoit de quitter la France. Louis XIV venoit de révoquer l'édit de Nantes, que Henri IV, ſon ayeul, avoit porté en faveur des calviniſtes, auxquels il accordoit le libre exercice de leur religion, & qu'il rendoit habiles à poſſeder les charges civiles & militaires. Cette révocation fut ſuivie de recherches qui obligerent la plûpart des calviniſtes de s'expatrier. Un nombre infini de familles ſortirent du royaume. Elles porterent chez les étrangers les arts & les manufactures. Les étoffes, les galons, les chapeaux, les bas, qu'on achetoit auparavant de la France, furent fabriqués par eux. Un fauxbourg entier de Londres fut peuplé d'ouvriers françois en ſoie : d'autres porterent l'art de donner la perfection aux cryſtaux, qui fut alors perdu en France. Le commerce de ce royaume fut conſidérablement affoibli par cette perte, qui releva beaucoup, au contraire, celui des Anglois.

7. Ariſtide, chez les Grecs, fut condamné à l'exil; on étoit ennuyé de l'entendre appeller *le Juſte*.

Ban a d'abord ſignifié *banniere*, enſuite *édit, publication*, & peu après *banniſſement*.

Le ban prononcé contre le duc de Souabe en 1030, eſt un des premiers exemples de cette proſcription. Voici quelle en étoit la formule : « Nous déclarons ta femme veuve, » tes enfants orphelins, & nous t'envoyons, » au nom du diable, aux quatre coins du » monde ».

Voyez PROCÈS, OSTRACISME.

EXISTENCE.

1. Venant à conſidérer la différence qu'il y a de l'exiſtence des créatures, à celle du créateur, & toutes les choſes qui ſont au deſſous de vous, je vis qu'elles ſont comme entre le néant & l'être ; puiſqu'on ne ſauroit dire ni qu'elles ſont, ni qu'elles ne ſont pas. On ne ſauroit dire qu'elles ne ſont pas, puiſque vous les avez tirées du néant ; mais on ne ſauroit auſſi dire qu'elles ſont, puis qu'elles ne ſont pas ce que vous êtes, & que rien n'exiſte véritablement que ce qui eſt immuable. (*S. AUGUSTIN.*)

2. Nous avons dans Cicéron, au troiſieme livre *de la nature des dieux*, un argument ridicule de Cotta contre l'exiſtence de Dieu. Comment, dit-il, pouvons-nous concevoir Dieu, ne lui pouvant attribuer aucune vertu ? Car, dirons-nous qu'il a de la prudence conſiſtant dans le choix des biens & des maux ? Quel beſoin Dieu peut-il avoir de ce choix, n'étant capable d'aucun mal ? Dirons-nous qu'il a de l'intelligence &. de

la raiſon ? Mais la raiſon & l'intelligence nous ſervent à découvrir ce qui nous eſt inconnu par ce qui nous eſt connu : or il ne peut y avoir rien d'inconnu à Dieu. La juſtice ne peut être auſſi en Dieu, puis qu'elle ne regarde que la ſociété des hommes ; ni la tempérance, parce qu'il n'a point de voluptés à modérer ; ni la force, parce qu'il n'eſt ſuſceptible ni de douleur, ni de travail, & qu'il n'eſt expoſé à aucun péril. Comment donc pourroit être Dieu ce qui n'auroit ni intelligence ni vertu ?

Il eſt difficile de concevoir rien de plus impertinent que cette maniere de raiſonner. Elle eſt ſemblable à la penſée d'un payſan qui, n'ayant jamais vu que des maiſons couvertes de chaume, & ayant ouï dire qu'il n'y a point dans les villes de toits de chaume, en concluroit qu'il n'y a point de maiſons dans les villes, & que ceux qui y habitent ſont bien malheureux, étant expoſés à toutes les injures de l'air. C'eſt comme Cotta, ou plutôt Cicéron, raiſonne : il ne peut y avoir en Dieu de vertus ſemblables à celles qui ſont dans les hommes ; donc il ne peut y avoir de vertus en Dieu. Et ce qui eſt merveilleux, c'eſt qu'il ne conclut qu'il n'y a point de vertus en Dieu, que parce que l'imperfection qui ſe trouve dans les vertus humaines, ne peut être en Dieu. De ſorte que ce lui eſt une preuve que Dieu n'a

point d'intelligence, parce que rien ne lui eſt caché; c'eſt-à-dire, qu'il ne voit rien, parce qu'il voit tout; qu'il ne peut rien, parce qu'il peut tout; qu'il ne jouit d'aucun bien, parce qu'il poſſéde tout.

Voyez ÊTRES, CONSCIENCE.

EXPERIENCE.

1. On n'apprend à connoître les défauts du monde qu'après y avoir vécu long-temps, & après y avoir ſouffert. Ceux qui tirent cette connoiſſance du cœur plutôt que de la tête, ſont en ſûreté eux-mêmes, mais ils ſont dangereux pour tous les autres.

(*Hiſtoire d'Henriette.*)

2. A force de voir la conduite des hommes, la lâcheté des braves, les foibleſſes des philoſophes, les bétiſes des politiques, la fauſſeté des dévots, je ſuis parvenue à ne les pas plus eſtimer que les femmes, qui ſont pourtant de jour en jour plus mépriſables. (*Mᵉ DE MAINTENON.*)

3. Pour connoître les hommes il faut les voir ſouvent, & pour connoître les princes il faut les voir toujours.

4. Il n'y a point d'autres éphémerides de la deſtinée, que notre propre expérience.

5. Les états profitent bien moins de leurs fautes que les particuliers. L'expérience des ſiécles paſſés eſt perdue pour les ſiécles qui les ſuivent.

6.

6. L'expérience eſt une ſage mere qui enfante avec peine, qui éléve avec ſoin, qui donne du erédit, & ſoutient prudemment les ſciences utiles & paiſibles.

EXPRESSION.

1. Un ami verſé dans les beaux arts doit avertir un peintre, s'il atteint le comble de ſon art, c'eſt-à-dire, l'expreſſion, qui fait entendre à l'eſprit ce que l'œil ne voit pas. C'eſt ſur-tout dans les ſujets qui ſemblent hors de ſa ſphere, que la peinture peut être regardée comme un art divin; car non-ſeulement, au moyen des teintes & du clair-obſcur, elle repréſente la dureté, la molleſſe, l'âpreté & le poli, qui ſont du reſſort du tact; mais elle peut encore peindre le ſon & le mouvement, parce que ces choſes tiennent à une configuration des parties, qui, bien imitée ſur la toile, réveille dans l'eſprit les idées acceſſoires de ſon & de mouvement qui ſont l'objet de la muſique.

Enfin ce qui donne à la peinture un empire merveilleux, c'eſt qu'à la faveur du coloris, des formes du viſage & des attitudes du corps, elle exprime les ſentiments & les paſſions, & tout le caractere de l'homme; ce qui appartient à la poéſie.

Ainſi l'œil apprend à ſentir, à entendre, à raiſonner, pour ainſi dire, & à ſe paſſionner. Les muets, dit *Léonord de Vinci*, ſont

les meilleurs précepteurs du peintre pour l'expreſſion, & cela par le mouvement des mains, des yeux, des ſourcils, & de tout le corps, dont ils ſe font comme un art de parler.

Parmi les modeles d'expreſſion, on doit citer la gallerie du Luxembourg par *Rubens*. L'*Ecole d'Athenes*, qui eſt au *Vatican*, eſt une véritable école d'expreſſion.

(*Comte* ALGAROTTI.)

2. Le moyen de juger par la raiſon ſi les manieres de parler des anciens ſont baſſes ou nobles ? La nobleſſe de l'expreſſion dépend entierément du goût des peuples & des *idees acceſſoires* qu'ils joignent aux *idées principales* de leurs manieres de parler. Or les *idées acceſſoires* des mots grecs ne ſauroient être connues aſſez parfaitement, pour définir ce qui doit paſſer dans leur langue pour noble & pour bas.....

Bouvier ne ſauroit de bonne grace entrer dans une paſtorale françoiſe : *Biſolco* paroit dans une égloguе italienne avec *Silvio* & *Coridon*, ſans choquer le goût le plus délicat. L'un & l'autre de ces mots cependant a la même idée principale; c'eſt-à-dire, que l'uſage a voulu que l'un & l'autre ſignifiât un villageois, qui a ſoin d'un troupeau de bœufs. Mais les Italiens ayant vu ſouvent, dans leurs meilleurs poëtes, des bouviers faire l'amour à leurs bergeres, avec délicateſſe dans les

ſentiments & dans les expreſſions, joignent à l'idée d'un conducteur de bœufs celle d'un homme tendre, délicat & ſpirituel; & ce portrait riant qu'ils s'en forment eſt une idée acceſſoire, qui empêche le mot de *bouvier* d'être bas.

Les François au contraire n'ayant jamais vu dans leurs bonnes poéſies une deſcription fleurie de ces *bouviers imaginaires*, & choqués tous les jours de la ruſticité des *bouviers véritables*, joignent à l'idée d'un conducteur de bœufs celle d'un payſan groſſier qui ſe reſſent beaucoup du commerce de ces animaux; & cette *ſeconde idée* fait la baſſeſſe de ce terme. C'eſt par la même raiſon que *berger* eſt plus noble que *bouvier*, & que *géniſſe* l'emporte de beaucoup ſur vache.

On voit ſans peine que ces *idées acceſſoires* doivent être fort ſujettes au changement; que ce qui eſt à préſent noble, peut être bas dans cinquante ans d'ici; & que pour juger du ſiécle d'*Homere*, il ſeroit utile d'avoir une hiſtoire particuliere des différentes révolutions de chaque mot qu'il a employé.

(*Ste* HYACINTHE.)

3. Quand on eſt bien pénétré d'une idée, quand un eſprit juſte, & plein de chaleur, poſſede bien ſa penſée, elle ſort de ſon cerveau toute ornée des expreſſions convenables, comme Minerve ſortit toute armée du cerveau de Jupiter. (*M.* DE VOLTAIRE.)

4. Le moindre bourgeois dépourvu de lecture & d'imagination, vous dira fort bien que l'eſprit de diſcernement eſt quelque choſe de fort rare : tout ce qu'on peut répondre là-deſſus, c'eſt que cela eſt vrai. Mais comment feroit-on pour rendre la même idée brillante & extraordinaire ; croyez-moi, il n'en coûte pas grand'choſe ; voyez comment s'y prend la Bruyere : *après l'eſprit de diſcernement, ce qu'il y a de plus rare, ce ſont les diamants & les perles.* Voilà bien autre choſe ! il y a du tour là ; cela s'appelle ſavoir penſer : au tribunal d'une critique un peu ſévere, ce ne ſeroit tout au plus que parler.

Voyez FIGURES.

FABLE.

1. M. l'abbé Aubert a mis à la tête de ſon recueil, un avant-propos, ou plutôt une diſſertation excellente où il combat un préjugé qui porteroit contre lui, & qui, en même temps, étoufferoit l'émulation & les talents. « Lorſqu'un grand homme eſt » arrivé à-peu-près au comble de la perfec- » tion, une foule d'aveugles admirateurs » meſurent l'eſpace de l'art par celui qu'à » parcouru leur héros, & défendent aux » ſucceſſeurs de s'écarter de ſes traces. De- » là naît une ſervile imitation où la mé- » diocrité triomphe, où le génie ſe perd. » Ainſi des pédants grecs ont prononcé » que l'Iliade & l'Odyſſée devoient être en » tout les modeles des poëmes épiques; » ainſi ont-ils décidé que, hors des routes » battues par Sophocle, il ne pouvoit plus » y avoir de vrais tragiques : ainſi des Fran- » çois indignes d'admirer La Fontaine, ont » voulu que cet homme inimitable fût l'u- » nique modele de ſes ſucceſſeurs ». M. l'abbé Aubert oppoſe à ce préjugé nuiſible des principes ſolides ; il prouve que ce n'eſt qu'en multipliant les routes, que les grands hommes ont étendu leur art : il fait voir que ſi on s'en fût tenu à Ésope & à ſa maniere, on auroit perdu l'élégance & le

pinceau de Phedre ; on auroit été privé des graces faciles, naïves & riantes du charmant La Fontaine. Pourquoi donc feroit-on un crime à la Motte d'avoir eſſayé d'ajoûter un mérite de plus à l'apologue, en le rendant plus inſtructif & plus fin ? Pourquoi condamneroit-on l'heureuſe témérité d'un cinquieme, qui tenteroit de s'élever juſqu'à eux, en ne leur reſſemblant point? C'eſt dans cette vue, que M. l'abbé Aubert a oſé jetter plus d'intérêt dans la fable, en y tranſportant l'eſprit philoſophique, le ſeul qui puiſſe ſoutenir les genres purement agréables, le ſeul dominant dans notre ſiecle, & qui dominera dans tous les ſiecles où la raiſon aura l'empire. Les poëtes en murmureroient en vain; il faut qu'ils ſe pénétrent de cet eſprit, ou qu'ils ſe condamnent à n'être lus de perſonne. Qu'eſt-ce en effet que la poëſie ſans lui, ſinon un harmonieux délire, & un hochet d'enfant, qu'a doré une main habile?

(*Journal encyclopédique.*)

2. Une naïveté piquante dans le récit & dans le ſtyle, une délicateſſe ſinguliere dans les réflexions, une gaieté philoſophique dans la morale, un choix exquis dans les images ; une façon de narrer toujours variée, toujours ſéduiſante ; une facilité étonnante à répandre tous les tréſors de la poëſie, ſans paroître y ſonger ; un air de bonne-foi, une ſimplicité apparente, qui

empêchent qu'on ne ſoit en garde contre l'inſtruction ; mille graces ingénues & touchantes, quand il s'agit d'exprimer le ſentiment ; enfin un nombre prodigieux de maximes ſages, neuves, profondes & intéreſſantes : voilà les qualités heureuſes qui ont fait goûter en France l'apologue manié par La Fontaine. (*M. l'abbé Aubert.*)

3. Comme les nuances qui, dans le genre de la fable, diſtinguent le familier du bas, ne ſont pas aſſez déterminées, & qu'il n'y a qu'une vue délicate & exercée qui puiſſe les appercevoir, l'ignorance les confond aiſément ; la prévention les voit comme elle les veut voir, & la mauvaiſe foi les qualifie comme il lui plaît.

4. L'eſprit n'eſt jamais ſi content, que lorſqu'il s'exerce d'une certaine maniere qui lui donne quelqu'idée de ſa capacité & de ſes perfections. En liſant une fable, nous faiſons, pour-ainſi-dire, la moitié de l'ouvrage ; chaque choſe nous paroît être une de nos découvertes ; nous y ſommes toujours occupés à faire l'application des caracteres & des circonſtances ; & l'on peut dire, à cet égard, que nous liſons & compoſons en même temps.

Voyez IMITATION, PRÉVENTION.

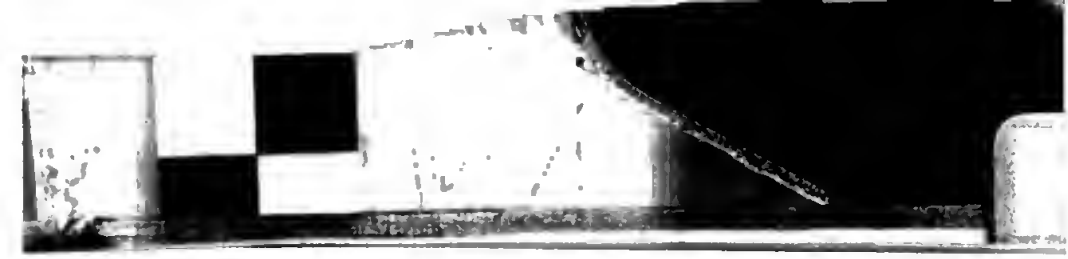
1. Un quatrieme parti, en tenant quelque choſe de tous les autres, a preſque tous les inconvénients de chacun, & n'a, à proprement parler, les avantages d'aucun.

(*C. DE RETZ.*)

2. Les noms odieux de *Wighs* & de *Torys*, qui ont fait tant de bruit ſous la reine Anne, ſont preſqu'aujourd'hui entiérement oubliés en Angleterre; mais les mêmes factions y ſubſiſtent toujours ſous des dénominations différentes. *Corruption* & *Oppoſition* ſont les deux termes qui ſervent à préſent à diſtinguer celles qui ſont pour ou contre le miniſtere.

Ces noms de *Wighs & de Torys* n'ont pas toujours ſignifié le parti de la cour & celui qui lui eſt oppoſé. Dans les lettres de Mylord B***, ouvrage qui, pour l'élégance du ſtyle & la ſolidité du raiſonnement, eſt au-deſſus de tout ce que les Anglois ont produit en ce genre, on voit qu'on a appellé *Tory* ou *Wigh* tour-à-tour le même parti, ſelon qu'il a adopté tel ou tel principe. M. *Smith* donne le nom de *Tory* à quiconque eſt oppoſé à la cour, quels que ſoient ſes principes. Ce qui eſt d'autant plus étonnant, que celui de *Wighs* a été pendant long-temps le terme diſtinctif pour caractériſer ceux de la faction du peuple.

(*M. l'abbé LE BLANC.*)



3. Le regne de François II fut court, mais remarquable : ce fut alors que percerent ces factions, & que commencerent ces calamités qui, pendant trente ans ſucceſſivement, ravagerent la France.

4. Tout ce qui eſt vuide dans le temps de faction & d'intrigue, paſſe pour myſtérieux à tous ceux qui ne ſont pas accoutumés aux grandes affaires. (*C. DE RETZ.*)

5. L'hiſtoire du peuple d'Athenes nous frappe par ſon bel endroit ; nous y ſommes éblouis par les batailles de Marathon & de Salamine, par des armées de mer & de terre, par des conquêtes, par l'opulence des habitants, par la pompe des ſpectacles, par la ſomptuoſité des édifices publics. Mais ſi l'on ſonge au tumulte des aſſemblées, aux factions qui diviſoient la république, aux ſéditions qui l'agitoient ; aux ſujets les plus illuſtres perſécutés, exilés, punis de mort, au gré d'un harangueur violent ; on ſe perſuadera que ce peuple, qui ſe piquoit tant de liberté, étoit, dans le fond, l'eſclave d'un petit nombre de cabaliſtes qu'il appelloit *démagogues*. Vous chercheriez en vain, dans la Macédoine, qui étoit une monarchie, autant d'exemples de tyrannie, que l'hiſtoire athénienne vous en préſente.

6. Toute faction eſt un nouvel état qui s'éleve dans le premier ; & comment y en

pourroit-il avoir d'innocente, lorſqu'il ne s'en forme point, dont la premiere démarche ne ſoit de ſe ſouſtraire à l'autorité établie? En effet la plupart des tentatives de factions tendent plus à bouleverſer un état, qu'à le réformer. Elles ſont, comme dit Montaigne, de même que les médecines foibles & mal appliquées: les humeurs qu'elles veulent purger, elles les échauffent, exaperent & aigriſſent par le conflit, & ſi nous demeurent dans le corps; elles ne ſavent nous purger par leur foibleſſe, & cependant nous affoibliſſent.

7. Les *Torys*, qui ſont Jacobites, adorent le roi Jacques II comme un Dieu; de ſorte qu'on en tira pluſieurs portraits après ſa fuite, qui furent diſperſés de tous côtés; & il fut traité avec tant de diſtinction, que l'on grava même ſa figure juſques dans le fond des pots-de-chambre; & ainſi les pluies d'honneur tomboient tous les jours à verſe ſur lui.

8. Machiavel prétend que le duc de Guiſe n'a dû ſa grandeur qu'à la pratique de ſes maximes, & ſa perte à l'imprudence de les avoir violées.

9. La maiſon d'Yorck avoit, pour ſigne, une roſe blanche; la roſe rouge étoit celui de la maiſon de Lancaſtre. Les premieres diviſions entre les maiſons de Lancaſtre & d'Yorck commencerent en l'année 1450, & remplirent

l'Angleterre de ſang. Richard, duc d'Yorck, qui avoit des droits inconteſtables à la couronne, entreprend de détrôner Henri VI.

10. Les *Torys* étoient une troupe de brigands qui ravageoient le midi de l'Angleterre; les *Wighs* étoient d'autres brigands qui ravageoient l'Écoſſe. C'eſt proprement en 1621 que prirent naiſſance les deux partis qu'on nomme aujourd'hui les *Torys* & les *Wighs*. Jacques I, par ſon entêtement pour le pouvoir abſolu, doit être regardé comme l'auteur de tous les maux que ces deux factions ont cauſés en Angleterre.

11. La faction des *Seize* ſe forma à Paris en 1589, pendant la ligue; les principaux chefs de cette faction étoient au nombre de quarante. Parce qu'ils avoient diſtribué à *ſeize* d'entre eux les *ſeize quartiers de Paris*, pour y faire exécuter ce qui avoit été réſolu dans leur conſeil, on les nomma *les ſeize*, du nom des quartiers, & nom de celui des perſonnes qui conduiſoient ce parti. Cette ligue ſe forma pour s'oppoſer au deſſein de Henri III, qui paroiſſoit favoriſer le parti des Huguenots.

Voyez FANATISME, FERMETÉ, GÉNÉALOGIE.

FAIM.

1. Le pape Sixte V, quand il arriva à Rome, étoit ſi pauvre, qu'ayant amaſſé quelques aumônes, il s'alla préſenter à la

boutique d'un rotiſſeur, où il mit en délibération en lui-même, s'il emploieroit ſon argent à un bon repas & à aſſouvir la faim qui l'affligeoit, ou bien à une paire de ſouliers dont il avoit beſoin. Étant en cette méditation, un marchand remarquant en lui une action extraordinaire, lui demanda ce qu'il faiſoit. Il lui dit franchement qu'il étoit après à vuider une conteſtation entre ſon ventre & ſes pieds.

2. C'eſt ſur un rapport phyſique & néceſſaire, beaucoup plus que ſur la convenance du goût, qu'eſt fondée la diverſité que nous voyons dans les appetits des animaux; car ſi la néceſſité ne les déterminoit pas plus ſouvent que le goût, comment pourroient-ils dévorer la chair infecte & corrompue, avec autant d'avidité que la chair ſucculente & fraîche? Pourquoi mangeroient-ils également toutes ſortes de chairs? Nous voyons que les chiens domeſtiques qui ont de quoi choiſir, refuſent aſſez conſtamment certaines viandes, comme la beccaſſe, la grive, le cochon, &c. tandis que les chiens ſauvages, les loups, les renards, &c. mangent également, & la chair du cochon, & la bécaſſe & les oiſeaux de toute eſpece, & même les grenouilles; car nous en avons trouvé deux dans l'eſtomac d'un loup.

Si ces preuves ne paroiſſent pas ſuffiſantes, que l'on conſidere encore la maniere

dont on nourrit le bétail que l'on veut engraiſſer ; on commence par la caſtration, ce qui ſupprime la voie par laquelle les molécules organiques s'échappent en plus grande abondance ; enſuite au lieu de laiſſer le bœuf à ſa pâture ordinaire & à l'herbe pour toute nourriture, on lui donne du ſon, du grain, des navets, des aliments en un mot plus ſubſtantiels que l'herbe ; & en très-peu de temps la quantité de la chair de l'animal augmente, les ſucs & la graiſſe abondent, & font, d'une chair aſſez dure & aſſez ſéche par elle-même, une viande ſi ſucculente & ſi bonne, qu'elle fait la bâſe de nos meilleurs repas.

Il réſulte auſſi de ce que nous venons de dire, que l'homme, dont l'eſtomac & les inteſtins ne ſont pas d'une très-grande capacité relativement au volume de ſon corps, ne pourroit pas vivre d'herbe ſeule ; cependant il eſt prouvé par les faits, qu'il pourroit bien vivre de pain, de légumes, & d'autres graines de plantes ; puiſqu'on connoît des nations entieres & des ordres d'hommes auxquels la religion défend de manger de rien qui ait eu vie ; mais ces exemples, appuyés même de l'autorité de Pythagore, & recommandés par quelques médecins trop amis de la diète, ne me paroiſſent pas ſuffiſants pour nous convaincre qu'il y eût à gagner pour la ſanté des hommes & pour la multiplication du genre humain, à ne vivre

que de légumes & de pain ; d'autant plus que les gens de la campagne, que le luxe des villes & la ſomptuoſité de nos tables réduiſent à cette façon de vivre, languiſſent & dépériſſent plutôt que les hommes de l'état moyen, auxquels l'inanition & les excès ſont également inconnus.

3. Platon diſoit : la faim eſt un nuage d'où il tombe une pluie d'or & d'éloquence.

FAMILLES.

1. Il y a dans le monde deux ſortes de races. Les uns tirent leur origine de rois & de princes ; mais peu-à-peu le temps & la mauvaiſe fortune les ont fait décheoir, & ils ont achevé en pointe, comme les pyramides : les autres, étant deſcendus de gens de petite étoffe, ont toujours été en montant ; de maniere que la différence qui ſe trouve entre eux, c'eſt que les uns ont été & ne ſont plus, & les autres ſont ce qu'ils n'étoient pas.

2. Il n'y avoit rien qu'elle parût mépriſer autant que l'orgueil de famille ; & en effet il eſt mépriſable, quand il ſe montre mal-à-propos. (*Hiſt. d'Henriette.*)

3. Toutes les races du monde peuvent ſe réduire à quatre. Les uns ont eu une naiſſance obſcure, & peu-à-peu ſe ſont élevés juſqu'à la grandeur ſouveraine : d'autres ſont nés illuſtres, & ſe ſont conſervés, & ſe maintiennent encore aujourd'hui dans le

même éclat : il y en a d'autres qui ſont nés dans la grandeur, & ſe ſont inſenſiblement ravalés juſqu'au néant, comme les pyramides, qui, ſortant d'une baſe vaſte & étendue, diminuent peu-à-peu juſqu'à une pointe imperceptible : les derniers, & dont le nombre eſt incomparablement plus grand que les autres, ont toujours demeuré dans l'obſcurité, & continueront de même, ainſi que le menu peuple. Pour les premieres races, nous en avons un grand exemple dans celle des Ottomans, qui, tirant leur origine d'un miſérable pâtre, ont porté la domination au comble de la grandeur.

Un grand nombre de princes qui tiennent leurs états par droit de ſucceſſion, & qui les conſervent en paix toujours dans la même étendue, ſont un exemple des ſecondes ; & pour les troiſiemes qui ont fini en pyramides, nous en avons à milliers, comme les Pharaons, & les Ptolomées en Égypte, les Céſars à Rome, & cette multitude preſqu'infinie de monarques & de princes medes, aſſyriens, perſes, grecs & barbares, dont il ne reſte plus que le nom.

Il n'y a rien à dire du menu peuple ; il ne fait qu'accroître le nombre des vivants, ſans prendre aucune part à la gloire des grands hommes, & ſans ſavoir même ce que c'eſt que mérite. (*Don Quichotte.*)

4.... Qu'il eſt d'une très-ancienne maiſon ;

& que, ſi vous n'y trouvez point de connétables, vous n'y rencontrerez point non plus un ſeul valet-de-pied.

5. Jamais famille ne fut ſi puiſſante que la Carlovingienne, & cependant aucune n'éprouva une ruine plus prompte. Dans l'eſpace de vingt-ſept années, c'eſt-à-dire depuis 862 juſqu'à 888, la race de Louis-le-Débonnaire, perdit douze rois & huit princes.

6. Louis de Germanie, prince ſans force & ſans pouvoir, meurt à Ratisbonne l'an 911 au milieu des troubles & des ravages: en lui finit la race de Charlemagne dans la Germanie.

7. Rodolphe I, premier empereur de la maiſon d'Autriche, après un regne de dix-huit années, meurt à Germesheim le 15 de Juillet 1291. Il ne laiſſa point d'enfants de ſa ſeconde femme Agnès, fille d'Otton, comte de Bourgogne; mais de ſa premiere, Anne, fille de Burchard, comte de Hohenberg, il avoit eu ſix garçons & huit filles, dont les alliances affermirent la puiſſance de ſa maiſon. On pouvoit dès lors lui appliquer ce qu'un poëte latin a dit depuis de la maiſon d'Autriche: « Que les braves faſſent » la guerre; pour toi, heureuſe Autriche, » fais des alliances ».

Bella gerant fortes; tu, felix Auſtria, nube;
Nam quæ Mars aliis, dat tibi regna Venus.

On

On a donc raiſon de dire que les alliances, plus que le droit de conquêtes, ont établi la proſpérité de cette auguſte famille.

8. L'an 1181 Henri, duc de Saxe & de Baviere, ſurnommé le Lion, avoit trois fils, Henri, Lothaire & Othon. Pendant ſa fuite en Angleterre, ſon épouſe lui en donna un quatrieme qui eut auſſi le nom d'Othon, & qui fut empereur ſous le nom d'Othon IV. C'eſt d'un frere de ce dernier que deſcendent les ducs de Brunſwick, ſi l'on en croit les généalogiſtes les plus accrédités. Ce fait conſtaté, les ducs de Brunſwick, les rois d'Angleterre actuellement ſur le trône, & les ducs de Modene, ont une origine commune.

Voyez GÉNÉALOGIE, NOMS.

FAMILIARITÉ.

1. Quelquefois dans mes promenades, en m'entretenant avec votre idée, je la tutoie, & je dis: *Quand te reverrai-je ? quand m'aimeras-tu ?* N'en ſoyez point ſcandaliſée: votre idée m'eſt devenue extrêmement familiere; & d'ailleurs on vit librement à la campagne. (*FONTENELLE.*)

2. On lui avoit ſur-tout recommandé des airs aiſés; il eſt difficile de ne pas confondre une liberté honnête avec la familiarité; l'uſage du monde apprend ſeul ces différences délicates. (*Me DE TENCIN.*)

3. Les familiarités coûtent peu au ſouverain, & lui valent beaucoup.

4. D'Aubigné, mieux que jamais avec Henri IV, couchoit dans ſa garde-robe. Un jour il dit à la Force qui dormoit à côté de lui: « La Force, notre maître eſt le plus » ingrat mortel qu'il y ait ſur la face de » la terre ». La Force, qui ſommeilloit, lui demandant ce qu'il diſoit; « Sourd que » tu es, cria le roi, il te dit que je ſuis le » plus ingrat des hommes. Dormez, Sire, » répondit d'Aubigné: nous en avons encore » bien d'autres à dire ».

5 On reproche aux Angloiſes deux défauts de bienſéance; mais celles d'entr'elles qui ſe piquent d'éducation, affectent de ſe cacher lorſqu'elles y tombent. Le premier eſt d'aller à la promenade, & enſuite au cabaret, avec des hommes qu'elles ne connoiſſent preſque pas, & d'y recevoir des collations tête-à-tête, où pourtant elles aſſurent qu'il ne ſe paſſe rien que de fort honnête...

6. Les Gondoliers vénitiens paſſent une partie de leur vie tête-à-tête avec la nobleſſe, qui leur laiſſe contracter une grande familiarité. Un noble paſſant dans la rue où un gondolier étoit occupé à ſuſpendre une lanterne, lui dit de la tenir plus haute. Elle l'eſt aſſez, réplique le gondolier, pour les cornes de nous autres; mais, ſi votre excellence la juge trop baſſe, je la releverai.

L'excellence passa, & alla régaler ses amis du mot du gondolier.

(*Observations sur l'Italie.*)

7. L'archiduc Mathias disoit un jour à l'empereur Rodolphe II, qu'il s'humanisoit trop, & qu'il ne gardoit pas assez son rang. Ce prince lui répondit: « Si notre dignité » & notre naissance nous élevent au-dessus » des autres, nous devons penser combien » nous tenons au commun des hommes par » nos foiblesses qui nous confondent avec » eux. »

FANATISME.

1. Un empereur, nommé Théodose, fit passer au fil de l'épée tous les habitants d'une ville, même les femmes & les petits enfants. S'étant ensuite présenté pour entrer dans une église, un évêque, nommé Ambroise, lui fit fermer les portes, comme à un meurtrier & à un sacrilege; &, en cela, il fit une action héroïque. Cet empereur ayant ensuite fait la pénitence qu'un tel crime exigeoit, ayant été admis dans l'église, s'alla placer parmi les prêtres: le même évêque l'en fit sortir; &, en cela, il commit l'action d'un fanatique & d'un fou; tant il est vrai que l'on doit se défier de son zele. Qu'importoit à la réligion ou à l'état que ce prince eût, ou n'eût pas une place parmi les prêtres? (*Lettr. persannes.*)

2. On a voulu oppoſer l'exemple des fanatiques à cette penſée de M. Paſcal: *Je crois des témoins qui ſe ſont égorger.* La comparaiſon ne peut être juſte. Des fanatiques ſoutiennent non un fait, mais des opinions dont ils ſont follement entêtés. Des témoins dépoſent d'un fait qu'ils ont vu. Or on ne ſoutient pas un fait, par entêtement ou par imagination; ainſi la penſée de M. Paſcal eſt exactement vraie.

3. On n'enſeigne pas directement un crime, ſur-tout un crime tel que le régicide; mais on établit des principes comme indubitables; on en fait diſparoître l'atrocité par des diſtinctions, &, dans l'occaſion, on laiſſe le fanatiſme tirer les conſéquences.

4. Toutes les horreurs de quinze ſiecles renouvellées pluſieurs fois dans un ſeul; des peuples ſans défenſe égorgés aux pieds des autels; des rois mis à mort ou empriſonnés; un vaſte état réduit à la moitié par ſes propres citoyens; la nation la plus belliqueuſe & la plus pacifique diviſée d'avec elle-même; le glaive tiré entre le fils & le pere; des uſurpateurs, des bourreaux, des parricides & des ſacriléges, violant toutes les conventions divines & humaines, par eſprit de religion: voilà l'hiſtoire du fanatiſme & ſes exploits.

5. J'accuſe cet eſprit de corps auſſi ſouvent nuiſible qu'utile; cette violence faite

à la liberté des conſciences & des eſprits, pour amener tous ceux qui portent le même habit, à embraſſer les mêmes ſentiments; cette prévention outrée pour les docteurs de ſon ordre, qui ne permet pas de s'écarter de leurs opinions. J'accuſe la ſuperſtition & l'ignorance, un régime ambitieux & deſpotique, le fanatiſme enfin, qui a cauſé & qui cauſe tant de maux dans les états, & dont nous ne pouvons nous vanter d'être entiérement guéris. L'enthouſiaſme & le fanatiſme ſont une ſuite de la ſuperſtition & de l'ignorance. L'enthouſiaſme a, pour principe, une forte perſuaſion échauffée par un faux zele, & ſans aucun motif de conviction. L'imagination, vivement frappée, fortement attachée à ſon objet, ne laiſſe aucune ouverture à l'examen ou à la diſcuſſion. L'enthouſiaſte ne raiſonne point; il voit tout ce qu'il imagine; il a des ſentiments vifs, & n'a point didées nettes; le ſentiment lui tient lieu de démonſtration. S'agit-il de la religion: de l'enthouſiaſme au fanatiſme il n'y a qu'un pas, & le caractere du fanatiſme eſt d'attribuer à Dieu ſes imaginations, ou, ce qui eſt la même choſe, de prendre ſes imaginations pour des inſpirations divines.

Voir toujours Dieu dans un homme, quel qu'il ſoit, la volonté de Jéſus-Chriſt, dans la volonté de cet homme; prendre ſes

ordonnances pour des ordres de Dieu ; ſe ſoumettre aveuglément à ce qu'il ordonne : tel eſt le fanatiſme. Ses illuſions n'ont pas toujours des ſuites également funeſtes ; mais il n'y a point de ſiecles, point de pays où il n'ait porté le trouble & la déſolation. Les états ne ſauroient donc être trop en garde contre ce fléau ; il n'a beſoin que d'occaſions pour ſe produire : il eſt toujours prêt à les faire naître. En liſant les annales de l'empire & de l'égliſe depuis cinq ſiecles, on voit s'introduire & s'accréditer deux principes qui ont été la ſuite ou la cauſe du fanatiſme, & qui ont occaſionné les maux qui ont affligé l'Europe. Ces principes ſont venus de la confuſion que l'on a faite, par ignorance & par prévention, des pouvoirs des deux puiſſances.

L'ambition immodérée de Grégoire VII enfanta la maxime révoltante du pouvoir de l'égliſe, ou plutôt des papes, ſur le temporel. Pour étayer une autorité ſi contraire à celle que Jéſus-Chriſt avoit donnée à ſes apôtres & à l'égliſe, il fallut imaginer, en faveur des papes, une prérogative juſqu'alors inconnue, celle de l'infaillibilité.

Comme les canoniſtes avoient témérairement établi que l'excommunication privoit les particuliers & les rois mêmes de tous les droits temporels, il n'y a point d'excès où l'on ne ſe ſoit porté en conſéquence de cette doctrine.

De-là ſont venus les excommunications, les interdits ſur les royaumes, ces ſentences inouies qui privoient les rois de leurs états, qui délioient les ſujets du ſerment de fidélité; de-là les actes fanatiques de ces monſtres qui ont oſé attenter à la vie des rois.

Si le fanatiſme n'a pas introduit ces principes, ils n'en ſont pas moins les agents que l'ambition eccléſiaſtique ou ſéculiere a employés, pour parvenir à ſes fins, en ſéduiſant les peuples ignorants & ſuperſtitieux. L'ambition a été fanatique, & le fanatiſme a été ambitieux.

(*M. DE LA CHALOTAIS, comptes rendus.*)

6. La perſécution eſt un moyen qui eſt eſſentiel aux fauſſes religions, ſi elles veulent ſe ſoutenir, mais qui déshonore la véritable.

7. Les partiſans du prétendant célebrent en 1724 l'anniverſaire de la naiſſance de ce prince, par des démonſtrations publiques de joie en Angleterre. Quantité de perſonnes paroiſſent en public, habillées de neuf, & portant des roſes blanches. On boit à la ſanté du prétendant, & le duc de Warthon pouſſe l'audace juſqu'à ſe rendre ſous les fenêtres du prince & de la princeſſe de Galles, où il fait jouer, par une troupe de muſiciens, des airs ſéditieux. Le parti contraire ſe venge d'une pareille inſolence, en

traînant par les rues les effigies du pape, du diable & du prétendant.

8. Un écrivain payen, pour venger le mépris où il voyoit tomber le culte de ſes dieux, vouloit rendre les chrétiens reſponſables de tous les malheurs qui arrivoient de ſon temps à l'empire; &, pour réfuter cette calomnie, un écrivain chrétien vouloit que l'on attribuât à l'exercice de la religion chrétienne la proſpérité des armes de Céſar & de Pompée.

Voyez ASSASSINS, INQUISITION.

FASTE.

1. Les empereurs n'ont jamais triomphé à Rome ſi mollement, ſi commodément, ni ſi ſûrement même contre le vent, la pluie, la pouſſiere & le ſoleil, que le bourgeois fait à Paris ſe faire mener par toute la ville: quelle diſtance de cet uſage à la mule de leurs ancêtres! Ils ne ſavoient point encore ſe priver du néceſſaire, pour avoir le ſuperflu.

Ce qui eſt dans les grands ſplendeur, ſomptuoſité, magnificence, eſt diſſipation, folie, ineptie dans le particulier.

2. Les princes italiens dont parle Machiavel, ne ſont que des hermaphrodites politiques, moitié ſouverains, moitié particuliers. Ils jouent le rôle de maîtres ſur un trop petit théâtre. S'ils ne ſont entourés que de princes auſſi foibles qu'eux, ils ont raiſon

de fortifier leurs petites places : deux baſtions & deux cents ſoldats ſont pour eux & pour leurs voiſins, ce que ſont de vraies fortereſſes & cent mille hommes pour de grands rois.

Mais ſi ces ſeigneurs ſont dans la ſituation où étoient les barons de France ou d'Angleterre, ſi ce ſont des ſeigneurs de l'empire, je crois que des troupes & des fortereſſes peuvent les ruiner, & ne peuvent les aggrandir. Le faſte de la ſouveraineté eſt dangereux, quand le pouvoir de la ſouveraineté manque. Avoir une eſpece d'armée, quand on ne doit avoir qu'une foible garde; entretenir une garde, quand on ne doit avoir que des officiers de maiſon; ce n'eſt point-là de l'ambition, mais de la vanité. (*Anti-Machiavel.*)

3. Elle vouloit trancher de la grande princeſſe, & avoir un gentil-homme à ſon ſervice. Elle choiſit un jeune homme d'une des meilleures & des plus anciennes familles de... nommé... Cela mit le monde dans l'embarras de décider lequel des deux l'emportoit, de la vanité de la maitreſſe, ou de la baſſeſſe du jeune homme.

4. Les Aſſyriens ſe diſtinguoient par le faſte, & les Perſes, par le mérite.

5. L'an 776 eut un hyver très-froid dans le Frioul; Charlemagne y portoit, pour s'en garantir, une bonne péliſſe de peau de mouton. Ses courtiſans, plus magnifiques,

avoient acheté nouvellement, à des marchands vénitiens, des étoffes de soie & des pelleteries précieuses dont ils s'étoient fait faire des habits superbes. Charles, voulant les convaincre du ridicule de leur magnificence, leur dit, un jour de fête, au sortir de la messe, qu'il partoit pour une partie de chasse. Tous le suivirent aussitôt, mais fâchés intérieurement de n'avoir pas été prévenus. Ils s'étoient parés de leurs beaux habits. Le temps paroissoit fort incertain; cependant la chasse fut longue, & Charles, que sa cour ne quittoit point, s'enfonça plusieurs fois à dessein dans le plus épais des taillis. Pour comble de malheur, il survint une pluie très-froide; la péliſſe grossiere du monarque résistoit à tout; mais les fines étoffes de nos chasseurs souffroient autant de l'eau que des brossailles. Quand on fut de retour, le roi les fit approcher d'un grand feu, dont la chaleur contribua encore à gâter leurs habits. Il leur dit, en les congédiant, qu'ils eussent à paroître le lendemain à la cour avec ces mêmes habits. On juge en quel état ils devoient être. Charlemagne les railla d'abord sur la partie de chasse, & leur représenta ensuite sérieusement combien il étoit peu sage d'acheter bien cher des habits qui ne pouvoient résister aux moindres injures de l'air, tandis que le sien, qui étoit encore

honnête & bon, ne lui coûtoit pas plus d'un écu.

6. Le faſte étoit déja ſi grand en France dans les onzieme & douzieme ſiecles, que le troiſieme concile de Latran fut contraint d'ordonner que les *archevêques*, dans leurs viſites, n'euſſent tout au plus que quarante ou cinquante chevaux; les *cardinaux*, vingt-cinq; les *évêques*, vingt ou trente; les *archidiacres*, ſept; les *doyens* & leurs inférieurs, deux.

Voyez HÉRÉSIES.

FATIGUE.

Elle n'étoit pas encore à moitié chemin, qu'elle ſentit ſes forces entiérement épuiſées : prête, à chaque pas, à tomber de foibleſſe; chancelante ſur ſes pieds tendres & délicats, elle rampoit plutôt qu'elle ne marchoit : ne pouvant plus porter à la fois le fardeau de ſes deux enfants, elle fut à la fin forcée d'en poſer un à terre, de porter l'autre un peu plus loin, puis de venir reprendre celui qu'elle avoit laiſſé derriere; ainſi, en diminuant ſa charge, elle doubloit ſes pas. Déplorable expédient, qui, bien loin de la ſoulager, acheva de l'abbattre par un ſurcroît de fatigue!

FATUITÉ.

1. Il étoit orgueilleux & timide; recevoit-il un bienfait, il ſe diſoit le bienfaiteur. Fadelouk-Kan mentoit avec dignité, & parloit toujours de ſa probité, parce que perſonne n'en avoit rien à dire. D'ailleurs, il ſe vantoit de devoir ſon être à vingt grands perſonnages, qui tous y avoient eu part: mais il en eſt des enfants à pluſieurs peres, comme des ouvrages faits par une ſociété de ſavants; rarement ſont-ils eſtimés.

2. A l'approche du comte de Blanzé, tous les aſpirants baiſſerent le ton. C'étoit l'homme de la cour le plus redoutable pour une jeune femme. Il étoit décidé qu'on ne pouvoit lui réſiſter, & l'on s'en épargnoit la peine. Il étoit beau comme le jour, ſe préſentoit avec grace, parloit peu, mais très-bien; & s'il diſoit des choſes communes, il les rendoit intéreſſantes par le ſon de voix le plus flatteur & le plus beau regard du monde. On n'oſoit dire que Blanzé fût un fat, tant ſa fatuité avoit de nobleſſe.

3. Que ſeroit-ce donc ſi les femmes étoient obligées de répondre de tout ce que la fatuité des hommes leur fait imaginer ſur leur compte? Ne tirent-ils point parti, & des égards innocents qu'on a pour eux, & même du peu de cas qu'on fait de leur perſonne? Qu'on les regarde, c'eſt deſir; qu'on ne les regarde point, c'eſt diſſimulation.

4. Charmante Miſs, m'a-t-il dit, j'eſpere vous trouver autant de bonté que de charmes. Vous ne ſauriez vous imaginer ce que j'ai ſouffert depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir. Il m'a fait là-deſſus une très-profonde révérence; & paroiſſant s'allonger, à meſure qu'il ſe redreſſoit & qu'il levoit la tête en arriere, on auroit cru qu'il étoit devenu plus haut, pour s'être baiſſé. L'agréable fat! ai-je dit en moi-même.

(*GRANDISSON.*)

5. Je viens de voir un homme qui attendoit un grand ſeigneur dans ſa ſalle: je l'examinois, parce que je lui trouvois un air de probité mêlé d'une triſteſſe timide. Sa phyſionomie & les chagrins que je lui ſuppoſois, m'intéreſſoient en ſa faveur. Hélas! diſois-je en moi-même, l'honnête-homme eſt preſque toujours triſte, preſque toujours ſans biens, preſque toujours humilié; il n'a point d'amis, parce que ſon amitié n'eſt bonne à rien. On dit de lui: c'eſt un honnête-homme; mais ceux qui le diſent, le fuient, le dédaignent, le mépriſent, rougiſſent même de ſe trouver avec lui; & pourquoi? C'eſt qu'il n'eſt qu'eſtimable.

En faiſant cette réflexion, je voyois, dans la même ſalle, des hommes d'une phyſionomie libre & hardie, d'une démarche ferme, d'un regard bruſque & aiſé. Je leur devinois un cœur dur à travers l'air tranquille & ſa-

risfait de leur visage : il n'y avoit pas jusqu'à leur embompoint qui ne me choquât. Celui-ci, disois-je, est vétu simplement, mais dans un goût de simplicité garant de son opulence ; & l'on voit bien, à son habit, que son équipage & ses valets l'attendent à la porte.

L'or & l'argent brillent sur les habits de cet autre : ne rougit-il pas d'étaler sur lui plus de bien que je n'ai de revenu ? Non, disois-je, il n'en rougit point.

Je fais le philosophe ici ; mais si j'avois affaire à lui, je verrois s'il a tort de s'habiller ainsi, & si ses habits superbes ne reprendroient pas sur mon imagination les droits que ma morale leur dispute.

C'étoit donc dans de pareilles pensées que je m'amusois avec moi-même, quand ce grand seigneur vint dans la salle. L'homme pour qui je m'intéressois, ne se présenta à lui que le dernier. Sa discrétion n'étoit pas sans mystere ; c'est que son visage indigent n'étoit pas de mise avec celui de tant de gens heureux. Enfin il s'avança ; mais le grand seigneur sortoit déja de la salle, quand il l'aborda. Il le suivit donc du mieux qu'il put ; car l'autre marchoit à grands pas. Je voyois mon homme essoufflé tâcher de vaincre, à force de poitrine, la difficulté de s'exprimer en marchant trop vîte ; mais il avoit beau faire, il articuloit fort mal. Quand on

demande des graces aux puiſſants de ce monde, & qu'on a le cœur bien placé, on a toujours l'haleine courte.

J'entendis le grand ſeigneur lui répondre, mais ſans le regarder, & prêt de monter en carroſſe : la moitié de ſa réponſe ſe perdit dans le mouvement qu'il fit pour y monter. Un laquais de ſix pieds vint fermer la portiere, & le carroſſe avoit déja fait plus de vingt pas, que mon homme avoit encore le cou tendu pour entendre ce que le ſeigneur lui avoit dit.

Suppoſons à préſent que cet homme ait de l'eſprit ; croyez-vous en vérité que ce qu'il ſentit en ſe retirant, ne valût pas bien ce que l'auteur le plus ſubtil pourroit imaginer dans ſon cabinet en pareil cas ? Allez l'interroger ; demandez-lui ce qu'il penſe de ce grand ſeigneur : il vient d'en eſſuyer cette diſtraction hautaine que donne à la plûpart de ſes pareils le ſentiment giganteſque qu'ils ont d'eux-mêmes. Ce ſeigneur, par un ton de voix indiſcret, & ſans miſéricorde, vient d'inſtruire toute la ſalle que cet honnête-homme eſt ſans fortune. Quel eſt encore une fois l'auteur dont les idées ne ſoient de pures rêveries, en comparaiſon des ſentiments qui vont ſaiſir notre infortuné ?

6. Et puis, que de prétentions à l'eſprit ! que de ſéchereſſe & de faux dans les idées ! que de gauche au milieu de tout cela ! quel fatiguant égoïſme ! qui ne riroit de le voir

affectant tout ce que la philoſophie peut avoir de plus auſtere, donner dans tous les travers des petits-maîtres les plus décidés, & y joindre une pédanterie qui ne ſert qu'à les rendre plus odieux ? Jamais je n'avois rencontré de fat philoſophe; mais, à ce qu'ils ſont, il me paroît à deſirer qu'inſupportable comme en eſt l'eſpece, elle ne pullule pas abſolument autant que l'autre, qui, du moins, dédommage quelquefois, par un peu de graces, de l'excès de ſes ridicules. Un de ceux de ce nouveau ſtoïcien, eſt de penſer des femmes, & à toutes ſortes d'égards, on ne peut pas plus mal; & dans le fond, ce n'eſt pas leur faute; car toutes celles qu'il a attaquées, ont reçu ſes inſolents hommages de façon à devoir lui prouver que, ſi nous n'avons pas plus de vertu qu'il ne nous fait l'honneur de paroître nous en ſuppoſer, nous ne péchons point par le goût autant qu'il lui plaît de le dire.
(*Lettr. de la ducheſſe de... au duc de...*)

7. Le grand Condé, ennuyé d'entendre un fat parler ſans ceſſe de *Monſieur* ſon pere & de *Madame* ſa mere, appella un de ſes gens, & lui dit : *Monſieur* mon laquais, dites à *Monſieur* mon cocher de mettre *Meſſieurs* mes chevaux à *Monſieur* mon carroſſe.

FAUSSETÉ.

1. La fauſſeté, mon cher Aza, ne me déplaît pas moins ſous le maſque tranſparent de la plaiſanterie, que ſous le voile épais de la ſéduction.

(*Mᵉ DE GRAFFIGNI.*)

2. Une premiere aventure qui inſpire la fatuité à un jeune homme, rend la fauſſeté néceſſaire aux femmes : on a obligé un ſexe à rougir de ce qui fait la gloire de l'autre.

(*M. DUCLOS.*)

3. Effacez donc juſqu'au moindre ſoupçon de cette faute, & que ce qui n'eſt pas vrai, ne ſoit pas même vraiſemblable.

(*OVIDE.*)

4. Il y a du faux par-tout ; il y a une fauſſe valeur, une fauſſe honnêteté, une fauſſe libéralité, une fauſſe galanterie, une fauſſe éloquence, une fauſſe raillerie, de faux agréments : il faut y regarder de bien près, pour ne pas prendre l'un pour l'autre, & il eſt fort difficile qu'on ne s'y méprenne, lorſqu'on n'a point de regle pour en juger, & qu'on ne fait que ſuivre l'impreſſion des autres. (*NICOLE.*)

5. Tout ce qui eſt excellent en ſoi-même eſt toujours expoſé à la contrefaction & à l'impoſture.

6. Calmits, plus dérangée qu'elle, mais plus fauſſe, trompoit ſon mari & ſes amants

avec toute la prudence & l'adreſſe poſſible. Elle avoit le ton de tout le monde; elle écoutoit avec les vieilles, raiſonnoit avec les jeunes, étoit ſérieuſe avec les prudes, & vive avec les coquettes; elle aveugloit par de fauſſes confidences, & ſur-tout avoit l'art de ſe faire adorer des familles; contoit des hiſtoires aux papas, demandoit des conſeils aux mamans, les rendoit aux filles, & recevoit favorablement les déclarations de leurs freres. Son bonheur fut fondé ſur ſa fauſſeté; le malheur de Roſalie le fut ſur ſa franchiſe. Calmits avoit pour principe, que la ſincérité eſt la plus ſotte des vertus, & la fauſſeté le plus néceſſaire de tous les vices.

FAUTES.

1. Chacun excuſe volontiers une faute où il auroit pu tomber lui-même.

2. Eugénie m'a éclairée ſur la plûpart des choſes: elle me les a fait voir telles qu'elles ſont; & ſi elle ne m'a pas empêchée de faire de grandes fautes, elle me les a du moins fait ſentir. (*Mᵉ DE TENCIN.*)

3. Les fautes imperceptibles ſont les péchés les plus pernicieux.

(*Apologie de l'univerſité.*)

4. Je ne ſavois point les uſages & le cérémonial des gens titrés; & je voyois bien qu'elle ne diſtingueroit pas une faute d'ignorance d'une faute de bon-ſens. (*Mᵉ STHALL.*)

5. Il eſt implacable ſur les fautes des autres, & eſt ravi de ſe fourmir à lui-même une raiſon de juſtifier les ſiennes.

(*Me DE MAINTENON.*)

6. Les remontrances auroient pu être de ſaiſon avant que le mal fût fait; mais rien n'étoit plus déſobligeant que d'inſiſter ſur une faute qui étoit déja commiſe, & qui ne pouvoit plus être réparée.

(*Hiſt. d'Henriette.*)

7. Je crois qu'il eſt toujours plus sûr de laiſſer tomber une balourdiſe, que d'entreprendre de l'excuſer, encore moins de la juſtifier. C'eſt un mauvais pas où l'on s'enfonce d'autant plus, qu'on fait d'efforts pour s'en dégager.

8. Quand on a le courage d'avouer ſes fautes, on doit avoir celui de les réparer; &, dans ce cas, rien au monde n'eſt plus aiſé.

9. L'hiſtoire doit avouer les fautes des grands hommes; ils en ont eux-mêmes donné l'exemple. (*FONTENELLE.*)

10. Il n'y a rien de ſi ordinaire que de faire des récits des fautes ingénieuſes que l'on a faites; & ce qu'on prétend par-là, eſt de faire conclure à ceux à qui on les fait, non qu'on a fait une faute, mais que l'on a de l'eſprit.

11. Il faut extrêmement diſtinguer les fautes d'obſcurciſſement & le défaut de lumiere, des fautes de paſſions; les fautes de l'eſprit,

des fautes du cœur. Il n'y a proprement que Dieu qui ſoit juge des fautes qui naiſſent d'ignorance, où la cupidité ne paroît point avoir part; & il n'eſt pas permis aux hommes d'en déterminer le degré.

12. Ce ne ſont pas toujours les fautes qui nous perdent; c'eſt la maniere de nous conduire après les avoir faites. L'humble aveu de nos fautes déſarme la haîne, émouſſe la colere. Les femmes qui ont eu le malheur de ſe dérober à leur devoir, de bleſſer la bienſéance & la vertu, doivent ce reſpect à l'uſage & à l'honnêteté violée, de paroître avec un air humilié. C'eſt une eſpece de réparation que le public demande; il ſe ſouvient de vos fautes, dès que vous les oubliez. Le repentir aſſure le changement. Prevenez la malignité naturelle qui eſt dans tous les hommes. Mettez-vous à la place que leur orgueil vous deſtine: ils vous veulent humiliée; quand vous aurez fait leur ouvrage, ils n'auront rien à vous demander. La ſuperbe, après les fautes, les rappelle & les immortaliſe.

13. Je ne ſais s'il eſt permis de juger des hommes par une faute qui eſt unique; & ſi un beſoin extrême, ou une violente paſſion, ou un premier mouvement, tirent à conſéquence.

Voyez ERREUR, EXPÉRIENCE.

FAVORIS.

1. Les Guiſes, maîtres de la cour, devinrent les maîtres du royaume ; l'un eſt ſouvent une ſuite néceſſaire de l'autre.

2. Ce n'eſt ni la grande beauté, ni le grand eſprit qui conduiſent une favorite au deſpotiſme ; c'eſt plutôt une ſage diſcrétion qui oſe ſacrifier à la complaiſance un eſprit perſonnellement intereſſé, qui ſur-tout dans des bagatelles, dans de petits caprices, dans de ſottes paſſions, préfere toujours ſa ſatisfaction particuliere à celle des autres. Un pareil ſacrifice donnera toujours des avantages & plus grands & plus ſolides que cette opiniâtreté ſi ordinaire à vouloir tout faire à ſa tête.

3. Il n'étoit pas en faveur ; mais il étoit en état d'obtenir de certaines choſes ordinaires qui font pourtant l'établiſſement des gens ; il y a bien des degrés au-deſſous de la faveur des autres qui font la fortune des particuliers.

4. Je ne m'accoutume point à la chûte de ce miniſtre ; je le croyois plus aſſuré que les autres, parce qu'il n'avoit point de faveur. (*Mᵉ DE SEVIGNÉ.*)

5. On peut dire que le duc d'Olivarès, qui regne à Madrid en ſouverain, a choiſi Philippe IV pour ſon favori. Le miniſtre commande, & le roi obéit : la foibleſſe du maître ſoutient l'autorité du ſerviteur ; & cette na-

tion eſt dans un ſi grand déſordre, que ceux qui ſont faits pour recevoir les ordres ſont les ſeuls à les donner. (*Eſpion turc.*)

6. Sa faveur n'a pu le garantir; tant il eſt vrai que, dès qu'une fois les choſes ont pris un train mal réglé, la faveur même des perſonnes les plus puiſſantes n'eſt plus d'aucune utilité. Cela arrive ſur-tout quand tout eſt dirigé par le caprice d'une femme. S'oppoſer à ſes vues, la contredire; c'eſt le moyen ſûr de trouver la diſgrace. Suivre aveuglément ſes volontés, c'eſt s'expoſer au même danger, parce que les ſuites d'une action ſont toujours miſes ſur le compte de ceux qui la font, rarement de ceux qui l'ordonnent.

7. Jacques I alloit entrer en guerre avec l'Eſpagne quand il mourut: mais il étoit de la deſtinée de ce roi pacifique de mourir en paix, & il ceſſa de vivre, quand il voulut faire la guerre. Ce qui eſt étonnant, c'eſt que ce prince, le plus foible de tous les hommes, étoit le plus entêté de la *prérogative royale*, & de l'abſolu pouvoir. Buckingham eut le même empire ſur l'eſprit de Charles I qu'il avoit eu ſur Jacques I ſon pere. Les exemples ſont rares d'un favori qui paſſe d'un regne à l'autre. Le connétable de Montmorenci eut le même bonheur de poſſéder les bonnes graces de François I & de Henri II. Mais ſi on y prend garde, ces deux hommes eurent des reſſemblances, par leſquelles on pourroit expliquer la continua-

tion de leur faveur, c'eſt qu'ils étoient brouillés avec leur premier maître lorſqu'il mourut. (*M. le préſident* HÉNAULT.)

8. La faveur met un homme au deſſus de ſes égaux; & ſa chûte au deſſous.

9. Robert d'Evreux, comte d'Eſſex, parut à la cour d'Angleterre pour la premiere fois en 1577. Ce ſeigneur joignoit à la phyſionomie la plus noble un eſprit vif & agréable, cultivé par les voyages qu'il avoit faits dans les différentes cours de l'Europe. L'éclat de ſon mérite attira ſur lui les regards de toute la cour. La reine n'y fut pas plus inſenſible; & les bienfaits dont elle le combla, découvrirent ſes ſentiments. Elle lui donna une clef de ſa chambre, ce qui étoit la marque de la plus grande faveur, & lui fit préſent d'un de ſes gants, pour le porter ſur ſon chapeau, faveur qu'elle ne fit jamais à d'autres qu'à lui, & qui dans ce temps, étoit la plus grande marque d'amour qu'une maitreſſe pût donner à un homme qu'elle croyoit épouſer. Eliſabeth avoua depuis à ſes dames, qu'elle n'avoit aimé le comte d'Arondel que par des motifs de religion; le comte de Leiceſter qu'à cauſe des obligations qu'elle lui avoit: mais que les comtes de Devonshire & d'Eſſex étoient les ſeuls qu'elle eût aimés tendrement.

10. Lépidus, dit Tacite, ſavoit ſi bien accorder dans chaque circonſtance le devoir de ſa charge avec le reſpect qu'il devoit à ſon prince, qu'au milieu des flatteurs dont

Rome & le ſénat étoient remplis, il conſerva toujours & ſon autorité & les bonnes graces de Tibere. Preuve bien évidente qu'il peut y avoir de grands hommes, & des gens de bien ſous de mauvais princes, & qu'il n'y a jamais une ſi grande ſtérilité de vertus, qu'il ne s'en voye ſouvent de grands exemples à imiter.

11. Les Mignons de Henri III étoient des jeunes gens de qualité que *René de Villequier*, & enſuite *François d'O*, deux ſeigneurs de la cour très-voluptueux, & qui préſidoient aux plaiſirs du roi, introduiſirent auprès de ſa perſonne. De ce nombre étoient *Lévi*, *Caylus*, *Maugiron*, *Livarot*, *S. Luc*, *Cauzade*, *Joyeuſe & Nogaret*. Preſque tous eurent une fin tragique; le roi même périt malheureuſement.

« 12. Le nom de *Mignons* commença alors » à trotter par la bouche du peuple, à qui ils » étoient fort odieux, tant pour leurs façons » de faire, badines & hautaines, que pour » leurs accoûtrements efféminés, & les dons » immenſes qu'ils recevoient du roi. Ces » beaux *Mignons* portoient les cheveux lon- » guets, friſés & refriſés, remontant par deſ- » ſus leurs petits bonnets de velours, comme » font les femmes, & leurs fraiſes de chemi- » ſes d'atour empeſées & longues de dix pieds; » de ſorte qu'à voir leurs têtes, il ſembloit » que ce fût le chef de S. Jean en un plat ».

(*L'Etoile, Journ. de Henri III.*)

13. Plus je ſerois près du Sultan, plus je ſerois à portée de ſa fureur. Le plus grand adorateur du feu y tombe-t-il un moment ; l'eût-il adoré toute ſa vie, le feu brule ſon adorateur.

Voyez FEU, PRÉSENTS, SUJETS.

FEINTE.

1. C'eſt à mon ſens un plus cruel ſupplice de feindre de l'amour pour une femme qu'on n'aime plus, que pour une femme que l'on n'aime point.

2. Une femme ſurpriſe avec ſon amant par ſon mari qui étoit borgne, courut au devant de lui, diſant qu'elle avoit ſongé qu'il voyoit des deux yeux; il faut, dit-elle, que je m'en éclairciſſe, elle lui ferma ſon bon œil, & l'amant eut le temps de s'évader.

3. Un ſeigneur mit ſon ſuiſſe en ſentinelle juſqu'à ce que certaine perſonne fût arrivée, & lui dit de reſter là en attendant, ſans faire ſemblant de rien. La perſonne ne vint pas, & il oublia de dire au ſuiſſe de ſe retirer. Il le trouva à la même place le lendemain : que fais-tu donc là, lui dit-il ? je fais ſemblant de rien, répondit le ſuiſſe.

FEMMES.

1. Trois choſes meuvent les femmes puiſſamment, l'intérêt, le plaiſir & la vanité. Il n'y en a peut-être aucune qui ne ſoit dominée par une de ces paſſions; & celles qui les

réuniſſent toutes trois ſont des monſtres.

2. J'ai décrit botaniquement la plus belle plante de notre eſpéce, je veux dire la femme: ſi elle eſt ſage, quoique métamorphoſée en fleur, elle n'en ſera pas plus facile à cueillir. (*LA METRIE.*)

3. Ariſtote maintient que la femme eſt une belle erreur de la nature.

4. Les femmes s'embraſſent par coutume, en ſe trouvant; & par plaiſir, en ſe quittant. (*MISAPOUF.*)

5. Euripide diſoit que les dieux avoient donné aux hommes des remédes contre les bêtes, mais qu'il n'y en avoit point pour ſe défendre d'une mauvaiſe femme.

6. Toutes les femmes ſont marquées, dit ſaint Cyprien, du coin de Satan, ayant braſſelets, pompons, perruques empruntées, bagues, paniers & robes, pour cacher aux yeux des hommes ce qui paroît aux yeux de Dieu.

7. Il y a trois eſpeces de femmes; des vertueuſes, des foibles & des coquettes. Ce ſont celles qui tiennent le milieu, qu'un auteur qui veut amuſer & ſe faire lire généralement, doit mettre ſur la ſcene. Tout le monde y trouve ſon compte. Les vertueuſes veulent bien pardonner à celles qui ſont foibles; elles entrevoient qu'on peut quelquefois céder aux hommes, ſans être bien criminelles, & cela leur ſuffit. Les coquettes trouvent le rang du milieu plus hono-

rable que le leur ; la vertu, vue de plus près, les charme, & les engage ſouvent à la ſuivre.

8. Celle qui n'a point encore aimé eſt ſi honteuſe de ſa premiere foibleſſe, qu'elle voudroit ſe la cacher à elle-même ; pour la ſeconde, elle ſe contente de la cacher aux autres ; mais la troiſieme, elle ne ſe ſoucie plus de la cacher à perſonne.

9. C'eſt une choſe étrange, qu'on ne puiſſe parler des femmes avec une juſte modération ; on en dit toujours trop ou trop peu. On ne parle point aſſez des femmes vertueuſes, & l'on parle toujours trop de celles qui ne le ſont pas.

10. Les femmes ont plus de petits défauts ; les hommes plus de vices achevés.

11. Je n'ai point encore fait connoiſſance avec les femmes ; cependant il eſt néceſſaire que je trouve moyen de m'introduire auprès d'elles ; c'eſt un ſexe qui ne pardonne point, lorſqu'il croit être mépriſé. Elles ſont propres à découvrir les choſes qu'on veut ſavoir, & à divulguer celles qu'on veut rendre publiques. De plus elles ſont auſſi capables de pénétrer les ſecrets du cœur, que le peuvent être les courtiſans les plus rafinés & les plus ingénieux : il y en a même pluſieurs qui ne peuvent cacher que ce qu'elles ne ſavent pas. (*Eſp. turc.*)

12. Ariſtote a ſoutenu un étrange ſenti-

ment : il a cru que la Nature ne formoit des femmes que lorſque l'imperfection de la matiere ne pouvoit parvenir au ſexe parfait. Voſſius loue Cajétan d'avoir avoué cela à l'égard de la nature univerſelle. Ainſi, ſelon ces deux docteurs, la nature humaine ne ſe propoſe pas d'engendrer des femmes, ſon but eſt toujours de faire des mâles ; mais parce que, ſi elle parvenoit toujours à ce but-là, l'univers en ſouffriroit trop, il y a une nature univerſelle qui y remédie. Quel pitoyable jargon ! & que voilà une idée de ſageſſe bien biſarre, & une étrange philoſophie ! La nature humaine opéreroit afin de ſe conſerver, & néanmoins elle n'auroit pas pour but de produire l'être ſans lequel il n'eſt pas poſſible qu'elle ſe conſerve. C'eſt une grande abſurdité, & néanmoins quantité de médecins & de philoſophes ont ſoutenu que la nature ne fait des femelles que quand elle s'eſt déroutée, & qu'ainſi elle n'en produit que par hazard, que par accident, que par force. Ce que je trouve encore de bien étrange, eſt de voir que dans le concile de Mâcon, on ait gravement mis en queſtion ſi la femme étoit une créature humaine, & qu'on n'ait décidé l'affirmative qu'après un long examen.

13. La plûpart des femmes n'ont aucun caractere ; c'eſt un ſujet trop tendre, pour conſerver une impreſſion durable : elle eſt

brune, ou elle eſt blonde; c'eſt par-là qu'on les diſtingue le mieux. (*POPE.*)

14. Une des choſes qui nous rend plus malheureuſes, c'eſt que nous comptons trop ſur les hommes; c'eſt auſſi la ſource de nos injuſtices. Nous leurs faiſons des querelles, non ſur ce qu'ils nous doivent, ni ſur ce qu'ils nous ont promis, mais ſur ce que nous avons eſpéré d'eux. Nous nous faiſons un droit de nos eſpérances, qui nous fourniſſent bien des mécomptes.

(*Marquiſe DE LAMBERT.*)

15 Le bien rend la femme ſuperbe; la beauté, ſuſpecte; & la laideur, odieuſe.

16. Une bonne femme, une bonne mule, une bonne chevre, ſont trois mauvaiſes bêtes.

17. Une belle femme qui a les qualités d'un honnête-homme, eſt ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux: l'on trouve en elle tout le mérite des deux ſexes.

18. Une dame auteur, qui doit bien connoître le ſexe, a dit quelque part qu'on n'amuſe pas long-temps les femmes avec de l'eſprit.

19. Non, belle, douce amie, fait Aucaſſin, il ne ſe peut que m'aimiez tant que je vous aime. Nulle femme ſauroit aimer un homme tant que l'homme ſait l'aimer. Amour de femme n'eſt qu'en ſes yeux, en l'extrémité de ſon ſein, & au bout de ſes

pieds ; mais amour d'homme eſt enfoncé au beau milieu de ſon cœur, ſans que rien ne peut l'en arracher.

(*Amours du bon vieux temps.*)

Voyez AUTORITÉ, BABILLARDS, BEL-ESPRIT, FERMETÉ, GAITÉ, GOUVERNEMENT, INSOLENCE, OBÉISSANCE, PLAIRE, PRÉVENTION, SÉRAILS, SOUMISSION. VICES.

FEMMES DE QUALITÉ.

1. La femme de qualité a tous les défauts de la bourgeoiſe, mais, pour ainſi dire, tirés au clair par l'éducation & l'uſage. Elle poſſede un goût de hardieſſe ſi heureux, qu'elle jouit du bénéfice de l'effronterie, ſans être effrontée. Peut-être ne doit-elle cet avantage qu'à la nature de l'eſprit des hommes facile à donner des droits plus amples à qui les étonne par de plus fortes impreſſions. L'air de mépris le mieux entendu de la femme de qualité pour la bourgeoiſe, ce ſont ſes careſſes & ſes honnêtetés ; & là-deſſus, rien n'eſt plus poli que la femme de qualité, dit la bourgeoiſe. L'innocente! qui ne voit pas le ſtratagême, & qui ne ſent pas que, par cette politeſſe, la voilà marquée au coin de ſubordination.

(*MARIVAUX.*)

2. Auſſi-tôt qu'une femme paroît à la cour, ſon mari ſemble être la perſonne qui lui convient le moins. Ceux qui n'ont point en-

core de commerce réglé, viennent offrir leurs ſoins. Les amans déja pourvus veulent du moins en être les médiateurs. On conſulte particuliérement les convenances de ſociété, &, ſi l'on peut, le repos du mari & le goût de la femme.

3. La lenteur eſt un des attributs de la dignité; c'eſt pourquoi les bourgeoiſes qui veulent jouer les femmes de qualités, parlent lentement & de la voix de quelqu'un qui ſe trouve mal. (*M. DE CRÉBILLON.*)

4. Si on remonte aux temps qui ont précédé François I, on trouvera qu'avant la licence ſcandaleuſe introduite à la cour de ce prince, les femmes de la premiere condition, ſur-tout celles qui étoient jeunes & belles, n'alloient point à la cour: tout au plus elles y paroiſſoient très-rarement, pour aller rendre leurs devoirs à la reine; enſuite leur honneur étoit de demeurer à la campagne dans leur famille.

FERMENTATION.

Pour être véritablement fermenteſcible, il faut qu'une liqueur ſoit animée par un eſprit végétal; la fermentation étant le propre du genre végétal, comme la ſenſibilité eſt celui de l'animal.

Ce qu'on appelle diſſolvant en général, n'eſt pas moins l'inſtrument de la liqueur qui fermente, que la lime l'eſt de la main de l'ouvrier. Il faut diſſoudre les matieres,

pour les rendre capables des mouvements fermenteſcibles ; & c'eſt le propre des diſſolvants, qui briſent ou dénouent les liaiſons par leſquelles les principes des choſes ſont amaſſés & ſolidement réunis les uns avec les autres ; mais cette diſſolution n'eſt qu'une diſpoſition premiere pour la fermentation, qui eſt dûe toute entiere aux eſprits ſéminaux. Ainſi les diſſolvants entrent dans le ſyſtême de la fermentation ; ils y contribuent comme inſtruments, mais ils ne la font pas comme cauſe : d'où vient que tout ce qu'ils diſſolvent, n'en devient pas pour cela fermenteſcible. Telles ſeront, par exemple, les matieres que l'eſprit de nître, le vinaigre, & les eaux-fortes auront diſſoutes.

FERMETÉ.

1. M. le premier préſident témoigna une intrépidité extraordinaire. Quoiqu'il ſe vît l'objet de la fureur du peuple, on ne vit pas un mouvement ſur ſon viſage, qui ne marquât une fermeté inébranlable & une préſence d'eſprit preſque ſurnaturelle ; ce qui eſt quelque choſe de plus grand que la fermeté. (*C. DE RETZ.*)

2. Il avoit en effet mérité le titre d'intrépide, & il l'eût ſans doute conſervé juſqu'à la mort, s'il n'eût fallu l'affronter que dans les combats : mais lorſqu'il s'agit de la voir d'un œil tranquille, ce n'eſt alors, ni le courage

courage du général, ni même la férocité du ſoldat, qui inſpirent la fermeté ; c'eſt la vertu du philoſophe. (*M. DUCLOS.*)

3. Un honnête homme qui s'eſt malheureuſement écarté de ſon devoir, croit ne pouvoir en quelque façon excuſer le parti qu'il a pris, que par ſa fermeté à le ſoutenir. Les véritables conjurés & les plus dangereux ſont ceux qui auroient été les ſujets les plus fideles, s'ils n'euſſent pas été ſéduits ; c'eſt l'erreur qui les jette dans le crime.

4. Ce qu'un François a réſolu n'eſt pas toujours des plus ſenſés, mais bien, ou mal, il l'exécute.

5. Je ſuis perſuadé qu'il n'y a point d'homme bien fait, galant, ſpirituel, aimable, qui n'ait attaqué en vain pluſieurs femmes long-temps avant que de ſe faire écouter réellement par quelqu'une, qu'il aura même pourſuivie long-temps avant de s'en faire aimer. Je ſuis perſuadé qu'une femme aimable n'agaceroit pas deux fois inutilement un galant homme, de ceux néanmoins qui ne ſont pas entiérement tournés vers l'indifférence. La femme réſiſte donc plus que l'homme ; elle a donc plus de fermeté, plus de ſageſſe, plus de vertu effective ou ſimulée.

6. L'aſſurance eſt la faculté qu'un homme a de ſe poſſéder, ou bien de dire & de faire

des choſes indifférentes, ſans la moindre gêne, ou aucune émotion dans l'eſprit.

Ce qui rend d'ordinaire un homme aſſuré, eſt une connoiſſance médiocre du monde, mais ſur-tout une réſolution fixe & déterminée de ne rien avancer, & de ne point agir contre les regles de l'honneur & de la bienſéance.

L'aſſurance & la modeſtie ſont deux qualités aimables, & peuvent fort bien ſe trouver dans la même perſonne. Lorſqu'elles ſont ainſi mêlées & unies enſemble, elles forment ce que nous appellons une aſſurance modeſte qui tient un juſte milieu entre la timidité & l'impudence.

Si la même perſonne peut être modeſte & aſſurée, il n'eſt pas moins poſſible qu'elle ſoit impudente & timide.

(*Spectateur Anglois.*)

7. Agéſilas voyant un malfaiteur endurer conſtamment le ſupplice : Ha ! le méchant homme, dit-il, d'abuſer ainſi de la vertu !

8. L'intrépidité eſt l'extrême fermeté éprouvée par la préſence du danger, des peines & des ſouffrances : elle caractériſe particulierement le héros.

9. Henri V, roi d'Angleterre, ayant contraint en 1419 la ville de Rouen à ſe rendre à diſcrétion, choiſit pour victimes, Robert de Layet, Jean Jourdain, & Alain Blanchard, qui s'étoient ſignalés par leur fer-

meté dans toutes les délibérations ; mais Layet & Jourdain, moyennant une ſomme conſidérable, obtinrent la vie de Henri, qui étoit auſſi avare que cruel. Blanchard, qui étoit pauvre, fut décapité. « Je n'ai » pas de bien », diſoit ce brave homme, en allant à la mort ; « mais, quand j'en aurois, » je ne l'emploierois pas pour empêcher un » Anglois de ſe déshonorer ».

10. Lorſque les Eſpagnols s'établirent en 1502 à Saint-Domingue, deux cavaliers eſpagnols, dont l'un ſe nommoit Valdenebro, & l'autre Pontevreda, apperçurent paſſer un Indien. Le premier quitte ſon compagnon, & court ſur l'inſulaire, pour le percer de ſa lance. L'Indien lui décoche une fleche, ſans l'atteindre, & l'Eſpagnol lui paſſe ſa lance au travers du corps. L'Indien l'arrache auſſi-tôt de ſon corps, & l'alloit percer, mais l'Eſpagnol lui enfonce ſon épée dans le ventre : l'Indien la retire encore : Valdenebro plonge ſon poignard dans le corps de l'Indien, qui l'arrache de même. Pontevreda, voyant ſon ami en péril, vient au grand galop le ſoutenir. L'Inſulaire perdoit tout ſon ſang par ſes plaies : Pontevreda lui en fait trois autres dont l'Indien ſe tire avec le même ſuccès. Les deux Eſpagnols déſarmés prennent la fuite, & l'Indien tombe mort, ayant en main deux lances, deux épées & deux poignards. (*Hiſt. de S. Dom.*)

11. Il y a des entrepriſes qui ſeroient une

extravagance dans un homme ordinaire, & qui ſont toutes ſimples dans un héros. Après la bataille de Pharſale, Céſar avoit envoyé ſon armée victorieuſe en Aſie, & lui-même il paſſoit avec un ſeul vaiſſeau le détroit de l'Helleſpont. Il rencontra Caſſius en mer avec dix gros navires de guerre : tout autre eût pris la fuite, & eût eu raiſon ; Céſar au contraire marcha droit à Caſſius, & le ſomma de ſe rendre.

12. Que ne peuvent enſemble l'amour & la vertu ! Une femme à peine relevée de couches, jeune, jolie & délicate, née pour jouir de toutes les commodités de la vie, ſe réſout à faire un long voyage à pied, chargée de deux enfants au berceau, obligée de les allaiter, & n'ayant pas de quoi ſe nourrir elle-même ! Elle mourroit plutôt que de s'avilir pour ſauver ſa vie ; mais il s'agit ici de celle de ſes enfants, dépôt ſacré dont la conſervation eſt ſon premier devoir. Ariana ſonge qu'elle eſt mere. A ce nom ſeul tous les préjugés diſparoiſſent : elle prend le parti de demander l'aumône.

(*La patience récompenſée.*)

13. Le pape Grégoire IV étant mort, Sergius II eſt élu & ſe fait inſtaller, ſans attendre le conſentement de l'empereur. C'eſt le premier pas qu'ont fait les papes, pour ſe tirer de la dépendance des empereurs. Lothaire envoie ſon fils Louis en Italie : le pape, au milieu de ſon clergé, le reçoit ſur

les degrés de l'égliſe de ſaint Pierre. « Si » vous êtes venu à bon deſſein, lui dit-il, » je ſouffrirai que vous entriez dans l'égliſe, » ſinon je ne permettrai pas qu'on vous en » ouvre les portes ». Louis proteſte qu'il n'a que de bonnes intentions, & les portes s'ouvrent.

14. La ville de Grenoble, capitale du Dauphiné, entra dans le parti de la ligue: *Leſdiguieres* la reprit pour Henri IV. Il dépêcha *Saint-Julien*, ſon ſecrétaire, pour en porter la nouvelle à Sa Majeſté, & pour lui en demander le gouvernement que le roi lui avoit promis un an auparavant, en cas qu'il la reprît.

Le conſeil s'oppoſa à ſa demande, ſur ce que le roi s'étoit engagé expreſſément à ne donner le gouvernement des villes qu'on prendroit, qu'à des Catholiques.

Saint-Julien ſe retira ſans répliquer; & rentrant un moment après, il dit: *Meſſieurs, votre réponſe inattendue m'a fait oublier un mot; c'eſt que ne trouvant pas à propos de donner à mon maître le gouvernement de Grenoble, vous ſongiez aux moyens de le lui ôter.*

Le conſeil décida que c'étoit-là un cas tout particulier, & le brevet fut expédié ſur le champ.

15. Il n'y a point de princes qui aient plus fait voir de fermeté que ſaint Louis dans les fers chez les Sarraſins; le roi Je priſonnier de guerre chez les Anglois; Cl

les VII ſur la fin de ſon regne; François I, vaincu à Pavie, & conduit en Eſpagne; Henri IV, qui, comme Charles VII, fut obligé de conquérir ſon royaume à la pointe de l'épée.

Voyez OPINIATRETÉ.

FÊTES.

1. Il y avoit parmi les Anciens des fêtes & des féries. Les fêtes étoient des jours ſolemnels où l'on faiſoit des jeux & des ſacrifices avec pompe: les féries étoient ſeulement des jours de repos où l'on s'abſtenoit du travail. *Feſtus* prétend que ce mot vient *à feriendis victimis*.

2. On a fait une obſervation ſur Pâques arrivé l'année 1761 le 22 Mars: on remarque que cette fête tombe le même jour alternativement une fois au bout de 247 ans, & trois fois conſécutivement au bout de 95.

3. Si, dans les fêtes qu'on donne, on ne s'attendoit pas à tant de plaiſirs, on en auroit davantage; c'eſt l'imagination qui gâte tout, à force de tout embellir.

4. L'uſage de la fève pour faire des rois, dont les enfants, chez les Romains, ſe ſervoient en décembre pour la fête des Saturnales, & que nous avons en Janvier pour celle des Rois, vient de ce qu'on s'en ſervoit à Athênes, pour donner les ſuffrages dans la création des magiſtrats, comme dans les autres affaires. On les choiſiſſoit blan-

ches ou noires, percées ou entieres, ſelon qu'on vouloit favoriſer ou nuire. C'étoit avant qu'on s'y ſervît de coquilles.

5. Du-Cange fait mention d'une fête des ânes, qui ſe célebroit à Beauvais le 14 de Janvier de chaque année, en mémoire de la ſainte Vierge fuyant en Égypte avec l'enfant Jéſus. On faiſoit monter ſur un âne une jeune fille tenant un bel enfant dans ſes bras; L'évêque & tout le clergé la ſuivoient de la cathédrale à la paroiſſe de ſaint-Etienne: elle aſſiſtoit à la meſſe, & depuis l'*Introït* juſqu'au *Credo*, le peuple chantoit par intervalles: *hin-han*, *hin-han*, *hin-han*; le prêtre, en finiſſant *ite*, *miſſa eſt*, entonnoit trois fois *hin-han*, *hin-han*, *hin-han*.

Voici la proſe que l'on chantoit pendant la meſſe:

Orientis partibus
Adventavit aſinus
Pulcher & fortiſſimus,
Sarcinis aptiſſimus.

Hez! Sire aſne, car chantez:
Belle bouche, réchignez.
Vous aurez du foin aſſez,
Et de l'avoine à planter.

Lentus erat pedibus,
Niſi foret baculus,
Et eum in clunibus
Pungeret aculeus.

Hez! Sire aſne, car chantez, &c.

Ecce magnus auribus,
Subjugalis filius,
Asinus egregius,
Asinorum dominus.

Hez! Sire asne, car chantez, &c.

Aurum de Arabiâ,
Thus & myrrham de Sabâ,
Tulit in ecclesiâ
Virtus asinaria....

(*Mémoires par M. du Tillot.*)

Voyez ACCIDENT.

FEU CÉLESTE.

Les Anciens ont distingué le feu pur ou céleste qui occupe principalement la région supérieure, qui est lumineux, & qui n'est point brûlant, d'avec le feu élémentaire ou sublunaire qui est engagé entre les parties des mixtes, qui est animé du mouvement de chaleur, & qui cause, par cette qualité, la pourriture, l'embrâsement, & toutes les altérations qui arrivent à ces corps. Le feu céleste fournit, comme ils l'ont remarqué, le feu élémentaire: c'est un feu en puissance, qui entretient & excite, par son mouvement de lumiere, le feu élémentaire ou ce feu actuel qui agit dans les corps, & qui, au mouvement de chaleur près dont il est animé, est de même nature que le feu céleste.

Nos anciens médecins se sont fort appli-

qués à examiner si la chaleur naturelle des animaux consistoit dans un feu céleste ou dans un feu élémentaire. Ils regardoient cette chaleur comme un principe divin & comme le principe de la vie; c'est pourquoi ils hésitoient à la rapporter au feu élémentaire, qui est le principe de la corruption & de la destruction des corps. Ils étoient fort partagés sur ce principe; cependant la plupart le font consister dans le feu élémentaire, parce que, selon tous ces médecins, le feu de la chaleur naturelle est toujours joint à une humeur ou à une huile radicale qui lui sert d'aliment; ainsi on ne pouvoit le regarder comme un feu pur.

Voyez FEU ÉLÉMENTAIRE.

FEU ÉLÉMENTAIRE.

1. Après avoir médité sur l'activité qu'a la nature pour produire des êtres organisés, après avoir vu que sa puissance à cet égard n'est pas bornée en elle-même, mais qu'elle est seulement arrêtée par des inconvénients & des obstacles extérieurs, après avoir reconnu qu'il doit exister une infinité de parties organiques vivantes qui doivent produire le vivant, après avoir montré que le vivant est ce qui coûte le moins à la nature, je cherche quelles sont les causes principales de la mort & de la destruction, & je vois qu'en général les êtres qui ont la puissance de convertir la matiere en leur pro-

pre ſubſtance, & de s'aſſimiler les parties des autres êtres, ſont les plus grands deſtructeurs. Le feu, par exemple, a tant d'activité, qu'il tourne en ſa propre ſubſtance preſque toute la matiere qu'on lui préſente, il s'aſſimile & ſe rend propres toutes les choſes combuſtibles, auſſi eſt-il le plus grand moyen de deſtruction qui nous ſoit connu. Les animaux ſemblent participer aux qualités de la flamme; leur chaleur intérieure eſt une eſpece de feu: auſſi, après la flamme, les animaux ſont les plus grands deſtructeurs, & ils aſſimilent & tournent en leur ſubſtance toutes les matieres qui peuvent leur ſervir d'aliments; mais quoique ces deux cauſes de deſtruction ſoient très-conſidérables, & que leurs effets tendent perpétuellement à l'anéantiſſement de l'organiſation des êtres, la cauſe qui la reproduit eſt infiniment plus puiſſante & plus active, il ſemble qu'elle emprunte, de la deſtruction même, des moyens pour opérer la réproduction, puiſque l'aſſimilation eſt une cauſe de mort, & en même temps un moyen néceſſaire pour produire le vivant.

2. Le feu eſt ſi abondant dans la nature, que l'eau elle-même en eſt remplie. Elle ſe durcit, quand le feu l'abandonne; elle devient fluide, & ſe raréfie à proportion que le feu y entre & en écarte les parties: & bien-loin que l'eau ſoit ennemie du feu,

comme on le croit, elle ne l'empêche d'agir ſur le bois, que parce qu'elle le faiſit elle-même, & s'envole avec lui ſur les aîles de l'air raréfié; elle n'éteint le feu que parce qu'elle l'abſorbe: elle eſt à l'égard du feu, ce qu'eſt l'éponge à l'égard de l'eau. L'éponge n'a ni haîne, ni antipathie pour l'eau; & ſi l'eau diſparoît ſous l'éponge, c'eſt parce que l'une s'inſinue dans les pores de l'autre: de même le feu ne diſparoît ſous l'eau, que parce qu'il s'y inſinue & s'y enveloppe; de ſorte qu'on peut dire avec vérité, que l'amas des eaux de l'Océan eſt auſſi un Océan de feu, puiſqu'il ne s'y trouve pas deux parcelles d'eau coulantes & déſunies, qui ne doivent leur mobilité à une parcelle de feu qui s'y eſt gliſſé. Et comme l'éponge & les corps ſpongieux contiennent l'eau, & l'empêchent de s'écouler, l'eau de même contient le feu; elle lui ſert de bride, & l'empêche de s'échapper. Le feu eſt donc partout, il heurte, il fait effort par-tout; mais ſon action n'eſt pas efficace par-tout; il faut qu'il ſoit aidé, pour prévaloir à ce qui lui réſiſte, ou à ce qui le captive. Il demeure tranquille dans les corps où il eſt logé, juſqu'a ce que ſon action, jointe à celle de pluſieurs parcelles ſemblables, le rende vainqueur des obſtacles qu'il trouve. Pline le naturaliſte diſoit que c'étoit le plus grand des miracles, qu'il ſe fût écoulé un ſeul jour,

ſans que la nature entiere eût été embrâſée.

3. Le feu étoit adoré à Perſépolis, & cette ville fameuſe a été dévorée par le feu : image des rois & de leus favoris.

4. Les Indiens s'imaginent que ce monde doit finir, & qu'enſuite Dieu en créera un nouveau, & que le premier monde ſera détruit par le feu. Il eſt remarquable que preſque toutes les nations s'accordent enſembe ſur la maniere dont le monde ſera détruit ; c'eſt une tradition que les philoſophes ſe ſont tranſmis les uns aux autres. Ovide dit, en termes formels, que c'eſt une choſe arrêtée par la force d'une fatalité inévitable, que le ciel, la mer & la terre doivent être conſumés par le feu.

5. Le bois doit ſe conſumer plus vîte dans les grands froids, qu'en tout autre temps, parce que la flamme étant environnée d'un air plus denſe, elle ne doit rien perdre de ſon activité.

Un réchaud de charbons allumés doit bientôt s'éteindre aux rayons du ſoleil, ſurtout pendant l'été, parce que ce réchaud eſt environné d'un air fort raréfié, dépourvu de force & d'élaſticité.

Voyez CHALEUR, ÉLÉMENTS, ÉTHER, FEU CÉLESTE, FROIDEUR.

FIDÉLITÉ.

1. N'avons-nous pas à la cour une eſtime ſinguliere pour les amans, dont le commerce eſt fondé ſur une paſſion que la conſtance rend reſpectable. De tels amants ſont plus eſtimables que des époux que les loix forcent de vivre enſemble.

2. Vous demandez de la fidélité à votre maitreſſe; vous ſeriez peut-être bien fondé ſi elle n'avoit jamais aimé que vous, & ſi vous n'aviez jamais aimé qu'elle; mais elle a eu déja des paſſions qui ont fini.

(*FONTENELLE.*)

3. Ah! dit Zulica, en rêvant, c'eſt qu'on nous trouve ſi blâmables quand nous aimons, qu'avec une ſeule paſſion, la plus longue & la plus ſincere qu'on puiſſe voir, nous avons encore bien de la peine à échapper au mépris, & que tel eſt notre malheur, que ce que l'on regarde en vous comme des vertus, nous eſt toujours compté pour des vices. (*M. DE CRÉBILLON.*)

4. Mais il honoroit tant Monſieur, & avoit tant de conſidération pour Madame, qu'il eût fort ſouhaité obéir à tous les deux; &, de cette maniere, il n'a été fidèle ni à l'un, ni à l'autre. (*PAMÉLA.*)

5. A l'égard de la fidélité françoiſe, il ſemble qu'on doit tenir pour ſuſpects des gens qui ne liſent pas comme ils écrivent,

& qui n'écrivent pas comme ils parlent. Ils aiment l'argent, qu'ils regardent comme la matiere premiere, & comme la cauſe ſeconde de toute choſe. (*Eſpion turc.*)

6. Artemiſe, reine de Carie, aima tellement ſon mari, qu'étant mort, elle but ſa cendre, lui voulant ſervir de ſépulcre.

7. L'an 58 de Jéſus-Chriſt les Friſons envoient des députés à Rome, pour traiter une affaire. Pendant leur ſéjour dans cette capitale du monde, & tandis qu'ils ſollicitent une audience de l'empereur Néron, on donne au peuple romain des divertiſſements dans le théâtre de Pompée. Les députés Friſons s'y rendent par hazard : ils demandent où ſont les places des ſénateurs, celles des chevaliers. On les leur montre ; & voyant au milieu des ſénateurs d'autres perſonnages vêtus différemment, ils veulent ſavoir quels ils ſont. On leur explique que ce ſont les ambaſſadeurs & les députés des plus braves nations alliées du peuple romain. « S'il eſt ainſi, diſent-ils, en ſe mettant parmi » eux, voilà nos places : pour la fidélité » & le courage, les Friſons germains ne le » cedent à aucun peuple de la terre.

Voyez VEUVAGE.

FIERTÉ.

1. J'évitois mes égales, dont j'aurois été mépriſée, & dédaignois la compagnie de mes inférieures. (*Mᵉ* RICCOBONI.)

2. Le bourgeois eſt quelquefois fier avec les gens au-deſſus de lui; mais c'eſt une fierté qu'il ſe donne, & non pas qu'il trouve en lui; il fait comme ceux qui ſe hauſſent ſur leurs talons, pour paroître plus grands. (*MARIVAUX.*)

3. Il y a bien de la différence entre un homme fier & un homme orgueilleux. La fierté part d'un ſentiment noble & louable; c'eſt une vertu, quand elle eſt réglée; ce n'eſt qu'un vice, quand elle ne l'eſt pas. Mais la vaine gloire eſt toujours un ridicule. On peut dire à un homme: vous êtes trop fier; mais on ne lui dit point vous êtes trop glorieux, parce que c'eſt lui dire une injure, c'eſt l'appeller fat. Il ſied bien à un homme d'être fier dans de certaines occaſions; il n'y a point d'occaſion, où il ne ſe dégrade, quand il eſt glorieux: ordinairement même le glorieux n'eſt pas fier. L'homme fier veut être intérieurement content de lui: il ſuffit au glorieux d'avoir contenté les autres: c'eſt aſſez pour lui, que ſes actions paroiſſent louables; l'autre veut que les ſiennes le ſoient à ſes yeux mêmes. En un mot, l'homme fier a du cœur; le glorieux n'a que l'orgueil de perſuader qu'il en

a : l'un a de vraies vertus dans l'ame ; l'autre en joue qu'il n'a pas, & qu'il ne ſe ſoucie pas d'avoir. L'un a du plaiſir à être honnête-homme ; l'autre voudroit bien ſouvent s'exempter de faire comme s'il l'étoit. Il ne tient pas à la probité, il tient à l'honneur qu'elle procure ; auſſi en manque-t-il dans mille petits détails qu'on ne ſait point. L'homme fier eſt un bon ami ; c'eſt à vous perſonnellement que ſon amitié s'adreſſe. Le glorieux n'eſt ami de perſonne ; & quand il paroît le vôtre, ce n'eſt pas vous qu'il aime, c'eſt votre rang, c'eſt votre fortune, c'eſt l'éclat qui vous environne, & l'eſtime où vous êtes dans le monde ; c'eſt-à-dire qu'il vous aime comme riche, comme grand ſeigneur, comme puiſſant, comme accrédité, comme honoré des autres, & jamais comme homme qu'il eſtime & qui lui plaît. Vous n'êtes rien pour lui, vous ne valez pas votre habit ; il l'aime mieux que vous, quand il eſt magnifique.

Diſtinguez pourtant le fanfaron du glorieux ; on prendroit ſouvent le glorieux pour un fanfaron ; mais l'homme qui n'eſt que fanfaron, peut être un très-honnête homme ; il peut avoir toutes les vertus qu'il vous montre ; ſon défaut c'eſt de les avoir avec faſte, de vouloir les rendre étonnantes, & quelquefois il a dans l'ame de quoi pouvoir les rendre telles, de quoi tenir tout ce qu'il promet ; c'eſt ſeulement dommage qu'il le promette ;

promette ; il peut être reſpectable dans le fond, pendant qu'il eſt un fanfaron dans la forme. Il n'a quelquefois tort que dans les manieres.

4. Il ſemble à certaines ames fieres juſqu'à la férocité, que les bienfaits dont on les comble, les dégradent autant, qu'ils annobliſſent celui qui les confere.

5. Un jardinier du Béarn vint à Paris, pour voir Henri IV qui l'avoit traité autrefois avec beaucoup de bonté. Il ſe rend au louvre ; le prince, environné de ſa cour, reconnoit bien ce jardinier qui lui avoit pluſieurs fois préſenté de ſes fruits ; mais il feint de ne pas appercevoir les mines qu'il lui faiſoit pour ſe faire reconnoître : enfin il ſe retire dans ſon cabinet, fait venir ſon bon Béarnois, l'embraſſe, & lui demande s'il eſt bien aiſe de le voir tranquille poſſeſſeur de ſes états : « Vraiment oui, répond » le jardinier ; mais tout ce qui me fâche, » c'eſt qu'il me ſemble que vous êtes devenu » un peu fier ».

6. L'empereur Fréderic I, ſurnommé Barberouſſe, faiſoit aux Lombards, en 1175, une guerre difficile & ruineuſe : ſon armée s'affoibliſſoit chaque jour ; &, pour comble de malheur, Henri-le-Lion, duc de Saxe & de Baviere, venoit de quitter l'armée impériale, pour ſe venger de l'empereur qui retenoit toute la ſucceſſion de la princeſſe Mathilde. Fréderic en eſt informé : il ſort de

Pavie aſſiégée par les Lombards, & dans laquelle il avoit lui-même introduit un foible ſecours. Suivi d'une partie de la garniſon, il marche ſur le ventre aux Lombards, & joint le duc au ſac de Côme. Il le conjure de revenir avec ſes troupes. Il va même juſqu'à ſe jetter à ſes pieds, pour le toucher; mais Henri demeure inflexible, & ne daigne pas ſeulement relever ſon empereur. L'impératrice étoit préſente : « Levez-vous, » Monſeigneur, lui dit-elle avec indigna» tion; ſouvenez-vous de cet accident, & que » Dieu s'en ſouvienne auſſi».

FIGURES.

1. En effet, je ſuis perſuadé qu'il ſe fait plus de figures un jour de marché à la halle, qu'il ne s'en fait en pluſieurs jours d'aſſemblées académiques. Ainſi, bien-loin que les figures s'éloignent du langage ordinaire des hommes, ce ſeroient au contraire les façons de parler ſans figure, qui s'en éloigneroient, s'il étoit poſſible de faire un diſcours où il n'y eût que des expreſſions non figurées. Ce ſont encore les façons de parler recherchées, les figures déplacées & tirées de loin, qui s'écartent *de la maniere commune & ſimple de parler*, comme les parures affectées s'éloignent de la maniere de s'habiller qui eſt en uſage parmi les honnêtes gens....

Enfin il y a des figures de mots qu'on

appelle *tropes* : les mots prennent, par ces figures, des ſignifications différentes de leur ſignifications propres. . . . Ces figures ſont appellées *tropes*, du grec *tropé*, *converſio*, dont la racine eſt *trepo*, *verto*, *je tourne*. Elles ſont ainſi appellées, parce que, quand on prend un mot dans le ſens figuré, on le tourne, pour ainſi dire, afin de lui faire ſignifier ce qu'il ne ſignifie point dans le ſens propre. *Voiles*, dans le ſens propre, ne ſignifient point *vaiſſeaux* ; les voiles ne ſont qu'une partie du vaiſſeau : cependant *voiles* ſe dit quelquefois pour *vaiſſeaux*. . . . .

La liaiſon qu'il y a entre les idées acceſſoires, je veux dire entre les idées qui ont rapport les unes aux autres, eſt la ſource & le principe des divers ſens figurés que l'on donne aux mots. Les objets qui font ſur nous des impreſſions, ſont toujours accompagnés de différentes circonſtances qui nous frappent, & par leſquelles nous déſignons ſouvent, ou les objets mêmes qu'elles n'ont fait qu'accompagner, ou ceux dont elles nous réveillent le ſouvenir. Le nom propre de l'idée acceſſoire eſt ſouvent plus préſent à l'imagination que le nom de l'idée principale, & ſouvent auſſi ces idées acceſſoires, déſignant les objets avec plus de circonſtances que ne feroient les noms propres de ces objets, les peignent, ou avec plus d'énergie, ou avec plus d'agrément. De-là le ſigne pour la choſe ſignifiée, la

cauſe pour l'effet, la partie pour le tout, l'antécédent pour le conſéquent, & les autres ſortes de tropes. Comme l'une de ces idées ne ſauroit être réveillée, ſans exciter l'autre, il arrive que l'expreſſion figurée eſt auſſi facilement entendue, que ſi l'on ſe ſervoit du mot propre: elle eſt même ordinairement plus vive & plus agréable, quand elle eſt employée à propos, parce qu'elle réveille plus d'une image; elle attache ou amuſe l'imagination, & donne aiſément à deviner à l'eſprit...

Il n'y a peut-être point de mot qui ne ſe prenne en quelque ſens figuré, c'eſt-à-dire, éloigné de ſa ſignification propre & primitive.

Les mots les plus communs, & qui reviennent ſouvent dans le diſcours, ſont ceux qui ſont pris le plus fréquemment dans un ſens figuré, & qui ont un plus grand nombre de ces ſortes de ſens; tels ſont *corps*, *ame*, *tête*, *couleur*, *avoir*, *faire*, *&c.*

Un mot ne conſerve pas, dans la traduction, tous les ſens figurés qu'il a dans la langue originale. Chaque langue a des expreſſions figurées qui lui ſont particulieres, ſoit parce que ces expreſſions ſont tirées de certains uſages établis dans un pays & inconnus dans un autre, ſoit par quelqu'autre raiſon purement arbitraire.

(*Du Marsais.*)

2. La figure ronde étoit celle que les Anciens eſtimoient le plus ; ils la regardoient comme ſacrée : c'eſt pourquoi ils faiſoient leurs autels ronds, leurs tables rondes.

Voyez DURETÉ, FORMES, MÉTAPHORES, SANTÉ.

FINANCES.

1. Il n'eſt pas poſſible de trouver un moyen prompt de payer les aiſés, ſans obérer le roi & ſans appauvrir le peuple. C'eſt une vieille maladie, il faut des remedes doux & lents. Le roi eſt le pere de la France, & le contrôleur-général en eſt le médecin.

2. Les richeſſes immenſes de la France montent peut-être, en matieres d'or & d'argent, à un milliard du titre de ce jour (le marc d'or à 680 liv. & celui d'argent à 50 liv.),& ſe trouvent réparties comme l'étoient les richeſſes de Rome, lors de la chûte de la république. On ſait encore que la capitale forme, pour ainſi dire, l'état même ; que tout aborde à ce gouffre, à ce centre de puiſſance ; que les provinces ſe dépeuplent exceſſivement, & que le laboureur, accablé de ſa pauvreté, craint de mettre au jour des malheureux. Il eſt vrai que Louis XIV, s'appercevant, il y a plus d'un ſiecle (en 1666), de ce mal invetéré, crut encourager la propagation de l'eſpece, en promettant de récompenſer ceux qui auroient dix enfants ; c'eſt-à-dire de récom-

penſer des prodiges ; il eût mieux valu remonter aux cauſes du mal, & y apporter les véritables remedes. Or, ces cauſes & ces remedes ne ſont pas difficiles à trouver. (*Encyclopédie.*)

3. M. de Colbert diſoit ſouvent : le François changeroit les rochers en or, ſi on le laiſſoit faire.

4. Sans la pratique, dit M. Riviere, il eſt impoſſible d'être inſtruit des matieres de finances & d'adminiſtration.

5. Plût à Dieu qu'ils fuſſent tous eunuques (les financiers) ; ainſi qu'étoit l'ancienne coutume des Macédoniens, de ne commettre la garde de leurs tréſors qu'à ceux qui étoient tels : par ce moyen, ils n'auroient pas tant de ſoins d'acquérir pour leur poſtérité.

6. Les véritables richeſſes d'une nation ne peuvent venir que de la terre : toutes les autres ſont chimériques ou précaires. L'agriculture produit ſeule dans l'état une valeur qui n'exiſtoit pas.

7. Si le ſyſtême des fermes avoit été établi en Angleterre, cette monarchie ne ſeroit jamais parvenue à l'état de grandeur où elle ſe trouve aujourd'hui. C'eſt à la régie qu'elle doit toute ſa puiſſance. Cette nation eût perdu par-là un capital en fonds de terre de pluſieurs milliards, dont ſon agriculture lui paie tous les ans le revenu...

On entend dire tous les jours que les fermes donnent à vivre à trois cent mille ſujets, qui, ſans cette reſſource, ſeroient embarraſſés de ſubſiſter. C'eſt préciſément cette reſſource qui diminue continuellement les richeſſes naturelles de la France.

Il eſt clair que d'un laboureur à un employé, c'eſt-à-dire d'un ſujet qui a créé tous les ans dans l'état une valeur de 300 liv., à celui qui la conſume; d'un homme qui *entretient*, à un autre qui eſt *entretenu*; il y a une différence entre ces deux ſujets d'une valeur de ſix cents livres, au déſavantage de l'état; ce qui, multiplié par trois cent mille, fait une perte réelle de cent quatre-vingts millions tous les ans, pour la monarchie.

8. Les chevaliers romains étoient les traitants de la république; ils étoient avides, ils ſemoient les malheurs dans les malheurs, & faiſoient naître les beſoins publics des beſoins publics. Bien loin de donner à de telles gens la puiſſance de juger, il auroit fallu qu'ils euſſent été ſans ceſſe ſous les yeux des juges. Il faut dire cela à la louange des anciennes loix françoiſes; elles ont ſtipulé avec les gens d'affaire, avec la méfiance que l'on garde à des ennemis. Lorſqu'à Rome, les jugements furent tranſportés aux traitants, il n'y eut plus de vertu, plus de police, plus de loix, plus de magiſtrature, plus de magiſtrats. (*Eſprit des Loix.*)

9. Le corps politique eſt ſujet à tous les ſymptômes du corps phyſique. Le vice des finances eſt une de ces maladies internes dont les progrès lents font inſenſiblement des ravages d'autant plus dangereux, qu'ils ſont cachés, & qui menace enfin toute cette vaſte machine d'une deſtruction prochaine, à moins qu'une main hardie n'en vienne ranimer les reſſorts.

(*M. Brizard.*)

10. A l'égard des concuſſions dont on accuſoit Jacques Cœur, elles ſe réduiſoient, peut-être à quelques irrégularités preſqu'inévitables, & ſouvent inconnues à ceux qui ſont chargés d'une adminiſtration conſidérable; irrégularités dont on ne peut faire des crimes, que lorſque la paſſion, plus que la juſtice, veut interpréter une loi à la rigueur. (*M. Duclos.*)

11. L'amour de Henri IV pour ſes peuples lui rendoit odieux les gens de finance qui s'acquittoient mal de leur devoir. Il s'éleva ſous ſon regne une eſpece de compagnie à qui l'on donna le nom de *croquants*. Un nommé Hoteman, tréſorier de l'épargne, parut avec une ſuite de quarante-cinq chevaux, pour aller à ſa maiſon de campagne. Ventre-ſaint-gris, dit Henri IV, ſi je n'étois pas ce que je ſuis, je me ferois *croquant*.

Voyez Calomnie, Gibet.

FINESSE.

1. Quand on veut dire des choſes fines, je voudrois que, pour les rendre agréables, on en cachât un peu la fineſſe.

(*M. DE SAINT-MARC.*)

2. Non-ſeulement j'ai cette certitude; mais il m'eſt clair qu'il a voulu que je l'euſſe; car comment ſuppoſer un homme auſſi fin aſſez mal-adroit pour ſe découvrir à ce point, voulant ſe cacher.

(*M. ROUSSEAU de Geneve.*)

3. Bien des gens croient que ce qui paroît le plus fin, eſt le plus vrai.

(*Cardinal DE RETZ.*)

4. Vous m'allez dire qu'il eſt des femmes bien ſottes; il eſt vrai; mais enfin je ſuis aſſez ſot moi-même, pour ne pouvoir me figurer qu'elles le ſoient au point qu'elles le ſont; & il y a des gens que je manquerois à tromper, parce que je les voudrois tromper par des voies trop fines.

(*FONTENELLE.*)

5. C'eſt avoir fait un grand pas dans la fineſſe, que de faire penſer de ſoi que l'on n'eſt que médiocrement fin.

6. La fineſſe n'eſt ni une trop bonne, ni une trop mauvaiſe qualité: elle flotte entre le vice & la vertu; il n'y a point de rencontre où elle ne puiſſe, & peut-être où elle ne doive être ſuppléée par la prudence.

7. La fineſſe eſt l'occaſion prochaine de la fourberie ; de l'une à l'autre, le pas eſt gliſſant : Le menſonge ſeul en fait la différence : ſi on l'ajoûte à la fineſſe, c'eſt fourberie.

8. Il y a un certain degré d'eſprit & de lumiere au-delà duquel vous n'êtes plus ſenti. Celui qui le paſſe, ſait qu'il le paſſe, mais le ſait preſque tout ſeul ; ou du moins ſi peu de gens le ſavent avec lui, que ce n'eſt pas la peine de le paſſer. Bien plus, c'eſt que c'eſt même un déſavantage qu'une ſi grande fineſſe de vue ; car ce que vous en avez de plus que les autres, ſe répand toujours ſur tout ce que vous faites, & embarraſſe leur intelligence ; vous ajoûtez à ce que vous dites de ſenſible, des choſes qui ne le ſont pas aſſez ; de ſorte que ce qu'on entend bien dans vos penſées, dégoûte de ce qu'on y entend mal : on vous croît obſcur & non pas fin ; on vous accuſe de vouloir briller, quand vous n'avez point d'autre tort que celui d'exprimer tout ce qui vous vient.

Peignez la nature à un certain point, mais abſtenez-vous de la ſaiſir dans ce qu'elle a de trop caché, ſinon vous paroîtrez aller plus loin qu'elle, ou la manquer. En fait d'eſprit dans le monde, on confond deux ſortes d'hommes ; l'homme qui tâche d'être fin, & l'homme qui l'eſt naturellement. Le langage de ces deux hommes-là a je ne

fais quel air de reſſemblance, qui fait qu'on ne les diſtingue point. Il faut avoir de bons yeux pour diſtinguer la fineſſe du rafinement. (*MARIVAUX.*)

9. Il eſt une ſorte de fineſſe que les eſprits bornés qualifient de *penſées ſingulieres*, & dont Fontenelle, Monteſquieu & Marivaux offrent beaucoup d'exemples: elle naît d'une grande pénétration, & d'une ſagacité ingénieuſe qui ſaiſit des rapports cachés; mérite rare qui n'eſt ſenti que de trop peu de lecteurs. Les idées communes médiocrement rendues contribuent davantage à la réputation, parce qu'elles ſont plus à la portée du vulgaire, qui eſt né pour la médiocrité.

10. Un jeune auteur avoit compoſé une comédie ſemée de traits les plus fins & les plus délicats, toute brillante d'eſprit. L'intrigue un peu compliquée étoit néanmoins très-judicieuſe, bien ſuivie, & bien démêlée. Il va lire ſa piece à un critique fort célebre. A peine a-t-il commencé ſa lecture, que le front du juge ſe déride. Un ſouris flatteur renaît à chaque inſtant ſur ſon viſage. Les endroits dont l'auteur étoit le plus ſatisfait, obtiennent une approbation plus marquée. On l'écoute juſqu'au bout avec une attention qui, toute ſeule, auroit été un éloge. Déja il ne doute plus du ſuccès de ſon ouvrage. Vous ne réuſſirez point, lui dit froidement le critique; les trois quarts

du parterre n'entendront rien aux endroits de votre piece qui vous plaiſent davantage, & qui me plaiſent le plus auſſi. Tous ces traits ſi délicats & ſi ingénieux ne prendront point ; ils paſſeront par-deſſus les têtes : trop heureux encore s'ils ne ſont pas ſifflés.

Allez lire votre piéce à MM. de l'Académie Françoiſe ; mais ne la donnez pas aux comédiens. En vérite, ajoûta-t-il en riant, vous êtes bien ſimple d'écrire avec tant de fineſſe.

11. Rien de plus ordinaire qu'un homme fin par défaut de jugement.

Voyez DÉDICACES, DÉLICATESSE, DISCRÉTION.

FLATTERIE.

1. L'envie & la flatterie ſont deux défauts tout-à-fait oppoſés. La premiere fait paroître un mépris apparent pour les autres, qui cache une eſtime effective : car l'envie, dans le fond, eſt un ſentiment qui fait honneur ; elle ne ſe porte que vers ce qu'elle eſtime ; elle vit par le mérite, & ne meurt qu'avec lui : au-lieu que la flatterie cache, ſous une eſtime apparente, un mépris très-véritable, puiſqu'elle ne naît que ſur la ſuppoſition de la foibleſſe de celui qui en eſt l'objet.

2. On peut dire qu'il y a des ſatyres qui louent beaucoup, & des panégyriques fort outrageux. Alexandre ne voit point,

dans les enivrements de ſa vanité, que la froideur macédonienne lui fait plus d'honneur que l'idolâtrie des Perſes ; il eſt cependant bien obligé à ſes amis de ce qu'ils ne veulent point ſe moquer de lui.

(*PASCAL.*)

3. A ma place, on eſt ſi expoſée à la flatterie, qu'on doit ſe défier de la vérité même.

4. Dès qu'on dit au roi que perſonne ne ſe plaint, c'eſt alors qu'il croit qu'on a plus à ſe plaindre. (*Mᵉ DE MAINTENON.*)

5. Quand les princes ſont une fois livrés à des hommes qui ont l'art de ſe rendre néceſſaires, ils ne peuvent plus eſpérer aucune liberté. Ceux qu'ils mépriſent le plus, ſont ceux qu'ils traitent le mieux.

(*FENELON.*)

6. Décius dit, en parlant de Céſar dans Shakeſpear: il ſe plaît à entendre dire qu'on ſurprend les lions avec des filets, & les hommes avec des flatteries: mais quand je lui dis qu'il hait les flatteurs, il m'approuve, & ne s'apperçoit pas que c'eſt en cela que je le flatte le plus.

(*M. l'abbé LE BLANC.*)

7. Quelques grands accordent de la conſidération, préciſément parce qu'on leur en refuſoit. C'eſt une nouvelle preuve de la vieille maxime, que, pour réuſſir dans le monde, le choix eſt aſſez indifférent entre la flatterie & l'audace.

8. La complaiſance ſans bornes eſt une flatterie d'action, plus ſéduiſante que les éloges les mieux aprêtés. Il y a une flatterie plus fine encore, & ſouvent employée par des hommes ſans force de caractere, qui ont des ames viles & des vues ambitieuſes: c'eſt la flatterie d'imitation qui répand dans une cour les vices & les travers de deux ou trois perſonnes, & les vices & les travers d'une cour ſur toute une nation. Les ſuccès de ces différents genres de flatterie, en ont fait un art qu'on cultive ſous le nom d'art de plaire: il a ſes difficultés; tout le monde n'eſt pas propre à les vaincre; & on n'y réuſſit gueres, quand on eſt né pour ſervir ſon prince & ſa patrie.

9. La flatterie eſt eſſentiellement une louange fauſſe; au-lieu qu'on peut flatter par des louanges véritables. Le terme de *flatter* ne ſignifie ſouvent que plaire, parler & agir dans le deſſein de ſe rendre agréable. On dit *avoir des manieres flatteuſes*, pour dire, *avoir des manieres douces & inſinuantes*. Il n'eſt jamais permis de donner de fauſſes louanges; non parce que ces louanges pourroient inſpirer de l'orgueil, mais parce qu'il n'eſt jamais permis de parler contre la vérité. Au contraire, on peut, & même on doit ſouvent donner des louanges véritables, quoiqu'elles puiſſent flatter l'amour-propre d'autrui, ſans flatterie & ſans adu-

lation. Par exemple, lorſqu'à la faveur de quelques louanges, on fait paſſer des avis ſalutaires, une correction utile; lorſque, dans la converſation, ſoit en la faiſant tomber ſur certains ſujets, ſoit par une contradiction adroite, on donne lieu aux autres de paroître & de briller, & qu'on fait valoir leur eſprit, ne flatte-t-on pas leur vanité? Le mot n'eſt point trop fort; &, bien entendu, il ne choque en rien la bonne morale.

Au reſte, quand on ne peut plaire qu'en employant le déguiſement & le menſonge, il faut alors renoncer à plaire.

(*M. l'abbé* TRUBLET.)

10. Phocion reprenoit aigrement les Athéniens, au-lieu que l'orateur Demades les flattoit par ſes harangues. Ce peuple te tuera, s'il entre en fureur, lui dit Demades: & toi, s'il entre en ſon bon ſens, lui répliqua Phocion.

11. La flatterie ſe trouvera toujours venir des inférieurs aux ſupérieurs: ce n'eſt qu'avec l'égalité, & avec la liberté, ſource de l'égalité, qu'elle ne peut ſubſiſter: la dépendance la fait naître: les captifs l'emploient pour leurs geoliers, comme les ſujets pour leurs ſouverains.

12. L'empereur Adrien, ayant perdu ſon mignon Antinoüs, deſira qu'on lui bâtit des temples & des autels; ce qui fut exécuté avec tout le dévouement qu'on pouvoit at-

tendre d'une nation accoutumée depuis long-temps aux plus honteuſes baſſeſſes.

Voyez LOUANGES, NOMS.

FLEURS.

1. De tous côtés je ceuillois des fleurs, attiré par leur odeur & leur éclat; je ne me laſſois point de les ſentir & de les regarder: j'en ôtois les feuilles une à une, & je faiſois une curieuſe anatomie de leur compoſition; ſi une fleur me ſemble ſi belle, combien doit l'être toute une prairie?

2. Aujourd'hui les fleurs tiennent lieu de rhétorique, dont nous avons perdu la ſemence.

3. Le payſage y repréſente en tout temps une fin d'automne; l'air y eſt froid, le ſoleil ſans force, de petites gelées blanches couvrent la terre, & les arbres, à demi dépouillés, y ſont couronnés de feuilles mortes; les oiſeaux gardent un profond ſilence, & les fleurs, panchées ſans force vers la terre qui les a fait naître, ſemblent n'attendre que le moment d'y rentrer. (*GAUDRIOLE.*)

4. Les plantes ſont mâles & femelles. Le fœtus des plantes, ou, pour le dire néologiquement, la plante *embryonnée* tombe au moindre mouvement, dès qu'elle eſt mûre: c'eſt l'accouchement végétal. Les plantes ſont encore l'amour ſans peine; car, ou elles portent en ſoi le double inſtrument de

de la génération, & ſont les ſeuls hermaphrodites qui puiſſent s'engroſſer eux-mêmes, ou ſi, dans chaque fleur, les ſexes ſont ſéparés, il ſuffit que les fleurs ne ſoient pas trop éloignées les unes des autres, pour qu'elles puiſſent ſe mêler enſemble. Quelquefois même le congrès ſe fait, quoique de loin, & même de fort loin. Le palmier de Pontanus n'eſt pas le ſeul exemple d'arbres fécondés à une grande diſtance. On ſait depuis long-temps que ce ſont les vents, ces meſſagers de l'amour végétal, qui portent aux plantes femelles la ſemence des mâles. (*M. LINNÆUS.*)

5. Les fleurs ſont deſtinées à parer la terre par leurs brillantes couleurs; & la plûpart même, pour rendre la fête plus belle, répandent, de toutes parts, une odeur bienfaiſante dont les airs ſont parfumés. Elles en ont aſſez peu durant la chaleur du jour, lorſque nous les viſitons le moins; mais il ſemble qu'elles aiment à conſerver toutes leurs délices pour le ſoir & le matin, où la promenade eſt le plus agréable.

6. On ne voit dans la zône torride, ni pins, ni chênes, ni ormes, ni noyers. Il y a autant, & plus de différence entre les arbres des Indes & ceux d'Europe, qu'il y en a entre les habitants des deux pays. Il en eſt de même des fleurs: à la réſerve des tubéreuſes, des tourne-ſols, des jaſmins,

des lauriers-roſes, toutes les autres fleurs qu'on y voit, ſont inconnues en Europe. On les cultive avec beaucoup de ſoin, pour en orner les idoles. Les cotoniers ſont des arbriſſeaux très-communs, & d'un grand revenu pour le peuple de l'Inde.

7. Deux perſonnes ayant demeuré pendant cinq ou ſix heures, par un temps fort chaud, dans un lieu où il y avoit beaucoup de roſes pâles, furent purgées pendant douze heures, avec tant de violence, par haut & par bas, qu'elles crurent en mourir. Elles ſentoient une humeur qui tomboit abondamment de la tête. C'étoit, ſans doute, obſerve M. *Lémeri*, que les parties volatiles des roſes avoient pénétré dans les glandes du cerveau, & en avoient diſſout la pituite qui deſcendoit dans l'eſtomac. (*Hiſt. de l'académie.*)

8. Dans la Virginie, on voit une fleur monſtrueuſe. Elle eſt de la groſſeur d'une tulipe, & lui reſſemble beaucoup par la tige; elle eſt couleur de chair, couverte d'un duvet à l'une de ſes extrémités, & toute unie à l'autre. Sa figure repréſente les deux ſexes de l'homme & de la femme. Quel badinage de la nature!

(*Voyages de l'abbé Prevôt.*)

Voyez RÉSURRECTION DES PLANTES.

FŒTUS.

1. Quoique le fœtus ne tienne pas immédiatement à la matrice, qu'il n'y ſoit attaché que par de petits mammelons extérieurs à ſes enveloppes, qu'il n'y ait aucune communication du ſang de la mere avec le ſien, qu'en un mot il ſoit, à pluſieurs égards, auſſi indépendant de la mere qui le porte, que l'œuf l'eſt de la poule qui le couve, on a prétendu que tout ce qui affectoit la mere, affectoit auſſi le fœtus; que les impreſſions de l'une agiſſoient ſur le cerveau de l'autre; & on a attribué à cette influence imaginaire les reſſemblances, les monſtruoſités, & ſur-tout les taches qu'on voit ſur la peau. J'ai examiné pluſieurs de ces marques, & je n'ai jamais apperçu que des taches qui m'ont paru cauſées par un dérangement dans le tiſſu de la peau. Toute tache doit néceſſairement avoir une figure qui reſſemblera, ſi l'on veut, à quelque choſe; mais je crois que la reſſemblance que l'on trouve dens celles-ci, dépend plutôt de l'imagination de ceux qui les voient, que de celle de la mere. On a pouſſé, ſur ce ſujet, le merveilleux auſſi loin qu'il pouvoit aller; non-ſeulement on a voulu que le fœtus portât les repréſentations réelles des appétits de ſa mere, mais on a encore prétendu que, par une ſympathie ſinguliere, les taches qui repréſentoient des fruits,

par exemple, des fraiſes, des ceriſes, des mûres, que la mere avoit deſiré de manger, changeoient de couleur ; que leur couleur devenoit plus foncée dans la ſaiſon où ces fruits entroient en maturité. Avec un peu plus d'attention, & moins de prévention, l'on pourroit voir cette couleur des taches de la peau changer bien plus ſouvent: ces changements doivent arriver toutes les fois que le mouvement du ſang eſt accéléré, & cet effet eſt tout ordinaire dans le temps où la chaleur de l'été fait mûrir les fruits. Ces taches ſont toujours, ou jaunes, ou rouges ou noires, parce que le ſang donne des teintes de couleur à la peau, lorſqu'il entre en trop grande quantité dans les vaiſſeaux dont elle eſt parſemée. Si ces taches ont pour cauſe les appétits de la mere, pourquoi n'ont elles pas des formes & des couleurs auſſi variées que les objets de ces appétits ? Que de figures ſingulieres on verroit, ſi les vains deſirs de la mere étoient écrits ſur la peau de l'enfant !

Comme nos ſenſations ne reſſemblent point aux objets qui les cauſent, il eſt impoſſible que le deſir, la frayeur, l'horreur, qu'aucune paſſion en un mot, aucune émotion intérieure, puiſſent produire des repréſentations réelles de ces mêmes objets; & l'enfant étant, à cet égard, auſſi indépendant de la mere qui le porte; que l'œuf

l'eſt de la poule qui le couve, je croirai tout auſſi volontiers, ou tout auſſi peu, que l'imagination d'une poule qui voit tordre le cou à un coq, produira, dans les œufs qu'elle ne fait qu'échauffer, des poulets qui auront le cou tordu, que je croirai la force de l'imagination de cette femme qui, ayant vu rompre les membres à un criminel, mit au monde un enfant dont les membres étoient rompus.

Mais ſuppoſons, pour un inſtant, que ce fait fût avéré, je ſoutiendrois toujours que l'imagination de la mere n'a pu produire cet effet. Car quel eſt l'effet du ſaiſiſſement & de l'horreur ? Un mouvement intérieur, une convulſion, ſi l'on veut dans le corps de la mere, qui aura ſecoué, ébranlé, comprimé, reſſerré, relâché, agité la matrice ; que peut-il réſulter de cette commotion ? Rien de ſemblable à la cauſe ; car, ſi cette commotion eſt très-violente, on conçoit que le fœtus peut recevoir un coup qui le tuera, qui le bleſſera, ou qui rendra difforme quelques unes des parties qui auront été frappées avec plus de force que les autres ; mais comment concevra-t-on que ce mouvement, cette commotion communiquée à la matrice, puiſſe produire, dans le fœtus, quelque choſe de ſemblable à la penſée de la mere, à moins que de dire ; comme Harvey, que la

matrice a la faculté de concevoir des idées, & de les réaliſer ſur le fœtus.

Mais, me dira-t-on, comment donc expliquer le fait? Si ce n'eſt pas l'imagination de la mere qui a agi ſur le fœtus, pourquoi eſt il venu au monde avec les membres rompus? A cela je réponds que, quelque témérité qu'il y ait à vouloir expliquer un fait lorſqu'il eſt en même temps extraordinaire & incertain, quelque déſavantage qu'on ait à vouloir rendre raiſon de ce même fait ſuppoſé comme vrai, lorſqu'on en ignore les circonſtances; il me paroît cependant qu'on peut répondre, d'une maniere ſatisfaiſante, à cette eſpece de queſtion, de laquelle on n'eſt pas en droit d'exiger une ſolution directe. Le choſes les plus extraordinaires, & qui arrivent le plus rarement, arrivent cependant auſſi néceſſairement que les choſes ordinaires & qui arrivent très-ſouvent. Dans le nombre infini de combinaiſons que peut rendre la matiere, les arrangements les plus extraordinaires doivent ſe trouver, & ſe trouvent en effet, mais beaucoup plus rarement que les autres; dès-lors on peut parier, & peut-être avec avantage, que, ſur un million, ou, ſi l'on veut, mille millions d'enfants qui viennent au monde, il en naîtra un avec deux têtes, ou avec quatre jambes, ou avec des membres rompus, ou avec telle difformité ou

monſtruoſité particuliere qu'on voudra ſuppoſer. Il ſe peut donc naturellement & ſans que l'imagination de la mere y ait eu part, qu'il ſoit né un enfant dont les membres étoient rompus : il ſe peut même que cela ſoit arrivé plus d'une fois ; & il ſe peut enfin encore plus naturellement, qu'une femme qui devoit accoucher de cet enfant, ait été au ſpectacle de la roue, & qu'on ait attribué à ce qu'elle y avoit vu, & à ſon imagination frappée, le défaut de conformation de ſon enfant.... Mais indépendamment de cette réponſe générale qui ne ſatisfera gueres que certaines gens, ne peut-on pas en donner une particuliere, & qui aille plus directement à l'explication de ce fait ? Le fœtus n'a, comme nous l'avons dit, rien de commun avec la mere, ſes fonctions en ſont indépendantes, il a ſes organes, ſon ſang, ſes mouvements, & tout cela lui eſt propre & particulier. La ſeule choſe qu'il tire de ſa mere, eſt cette liqueur ou lymphe nourriciere que filtre la matrice. Si cette lymphe eſt altérée, ſi elle eſt envénimée du virus vénérien, l'enfant devient malade de la même maladie. Le virus vénérien attaque les parties les plus ſolides des os, & il paroît même agir avec plus de force, & ſe déterminer plus abondamment vers ces parties les plus ſolides, qui ſont toujours celles du milieu de la longueur des os ; car on ſait que l'oſſification com-

mence par cette partie du milieu. Il a donc pu ſe faire très-naturellement que l'enfant ſoit venu au monde avec les os rompus dans leur milieu, parce qu'ils l'auront en effet été dans cette partie par le virus vénérien. Comme il eſt ſouvent queſtion, dans le monde, de ces marques des enfants, & que, dans le monde, les raiſons générales & philoſophiques ſont moins d'effet qu'une hiſtoriette, il ne faut pas compter qu'on puiſſe jamais perſuader aux femmes que les marques de leurs enfants n'ont aucun rapport avec les envies qu'elles n'ont pu ſatisfaire; cependant ne pourroit-on pas leur demander, avant la naiſſance de l'enfant, quelles ont été les envies qu'elles n'ont pu ſatisfaire, & quelles ſeront par conſéquent les marques que leur enfant portera? J'ai fait quelquefois cette queſtion, & j'ai fâché les gens, ſans les avoir convaincus.

2. Dans le fœtus, l'accroiſſement des bras eſt plus prompt que celui des jambes, & les doigts des mains ſe ſéparent plutôt que ceux des pieds.

Le fœtus dort preſque toujours dans le ſein de la mere.

Le fœtus n'a aucune communication avec l'air libre, & les expériences que l'on a faites ſur ſes poumons, ont prouvé qu'ils n'avoient pas reçu l'air, comme ceux de l'enfant nouveau né; car ils vont à fond dans l'eau, au lieu que ceux de l'enfant qui a

reſpiré, ſurnagent: le fœtus ne reſpire donc pas dans le ſein de la mere.

3. Selon Ariſtote, la liqueur du mâle eſt le ſculpteur, le ſang menſtruel le marbre, & le fœtus eſt la figure.

4. *Gaſpar à Reis* dit que la femme de *François Arevallos de Suaſſo* tomba malade à Madrid dans les derniers mois de ſa groſſeſſe; elle mourut, ou du moins, la croyant morte, on l'enterra. Le mari arriva vers le milieu de la nuit. Apprenant que ſa femme, qu'il aimoit beaucoup, étoit morte & enterrée, il voulut la voir encore une fois. A peine eût-on ouvert le cercueil, qu'on entendit les cris d'un enfant. On leve le ſuaire, & l'on voit paroître la tête de l'enfant qui faiſoit effort pour ſe débarraſſer. Il vécut long-temps après avec le ſurnom de *Fils de la terre*, que tout le monde lui donna. *Dom Jean de Barrientos*, de la ville de Ségovie, fit ſerment qu'il l'avoit vu depuis Lieutenant-général de la ville de Cherez.

Il eſt donc évident que les enfants ne meurent pas toujours avec leur mere, quand c'eſt vers le terme de leur groſſeſſe. L'uſage de certaines femmes ignorantes qui enſeveliſſent celles qui meurent groſſes, d'enfermer dans le cercueil une aiguille, des ciſeaux & du fil, eſt une preuve que l'expérience les a convaincues que les femmes peuvent accoucher après leur mort.

Voyez MONSTRES.

FOIBLESSES.

1. Les ames foibles s'empoiſonnent elles-mêmes, & font du venin de tout.

2. Mépriſable aux yeux des autres après ma foibleſſe, je devois être reſpectable aux ſiens ; l'univers entier pouvoit me dédaigner, me regarder comme une vile créature ; mais lui ! il me devoit de la vénération. (*Mᵉ RICCOBONI.*)

3. J'ai obſervé que les gens foibles ne plient jamais quand ils le doivent.

4. Les hommes qui ſont foibles, tournent ſi court, quand ils changent de ſentiment, qu'ils ne meſurent plus leurs allures ; ils ſautent au lieu de marcher.

(*C. DE RETZ.*)

On aime à ſavoir les foibleſſes des perſonnes eſtimables : nous eſpérons de leur reſſembler par quelqu'endroit : ſi leurs qualités éminentes nous rabaiſſent, leur foibleſſe les rapproche de nous ; cela nous conſole.

5. Je voulois lui parler de ce que je ſentois, & j'étois trop heureuſe de trouver en elle, non-ſeulement des conſeils, mais de ces foibleſſes aimables qui nous rendent plus indulgents pour celles d'autrui.

(*Mᵉ DE LA FAYETTE.*)

6. Je croyois n'être plus vain ; mais je vois bien que je n'ai changé que de façon de l'être. J'ai cependant fait ce que j'ai pu,

pour guérir de ma vanité ; mais tout ce que mes efforts ont opéré contre elle, c'eſt que, de courageuſe qu'elle étoit autrefois, elle eſt devenue lâche : nos foibleſſes combattues ſous une figure, nous échappent ſous une autre. Il n'eſt pas queſtion de les détruire ; il s'agit de quelque choſe de plus pénible & de plus glorieux, c'eſt de les pourſuivre ſans ceſſe. (*MARIVAUX.*)

7. Les effets de la foibleſſe ſont inconcevables, & je maintiens qu'ils ſont plus prodigieux encore que ceux des paſſions les plus violentes. Elle aſſemble, plus ſouvent qu'aucune autre paſſion, les contradictoires. (*C. DE RETZ.*)

8. On corrigeroit plutôt les vices que les foibleſſes.

9. Enfin il en eſt des mœurs & des ſentiments, comme des vérités hiſtoriques. Les événements importants & avantageux doivent être tranſmis à la poſtérité. Mais il y a plus de malignité que de zele à révéler de petites anecdotes, de foibleſſes inſéparables de l'humanité, commiſes par les héros, dans le ſecret de leurs maiſons. Celles-ci ſont des aſyles ſacrés. Il y a plus que de l'indiſcrétion à pénétrer, à publier des myſteres cachés avec tant de ſoin. Les grands perſonnages n'ont-ils pas acquis, par une longue ſuite de ſervices, le droit d'être impunément hommes chez eux. (*M. Charpentier : la décence, &c.*)

10. Il eſt étonnant que la foibleſſe ne ſache employer que la ſuperſtition & la violence. On a toujours remarqué que les cœurs les plus foibles ſont ordinairement les plus cruels. (*Philoſophe bienfaiſant.*)

F O I.

1. Le cœur a ſes raiſons que la raiſon ne connoît point. On le ſent en mille choſes. C'eſt le cœur qui ſent Dieu, & non la raiſon. Voilà ce que c'eſt que la foi parfaite, Dieu ſenſible au cœur.

La foi dit bien ce que les ſens ne diſent pas, mais jamais le contraire ; elle eſt au-deſſus, & non pas contre. (*PASCAL.*)

2. Dieu ſe cache ici-bas ſous le voile de la foi. (*Evêque de Chartres.*)

3. Saint Paul dit que la foi eſt la ſubſtance des choſes à eſpérer, & l'argument de ce qui ne paroît point.

4. Les proteſtants diſent que les bonnes œuvres ſont des œuvres mortes, ſans la foi ; nous diſons que la foi, ſans les bonnes œuvres, eſt une foi morte.

5. Si les hommes y faiſoient réflexion, ils verroient que la foi & la raiſon ſont d'accord ſur la plûpart des devoirs & des actions des hommes ; que les choſes dont la religion nous éloigne, ſont ſouvent auſſi contraires au repos de cette vie, qu'au bonheur de l'autre ; & que la plûpart de celles où elle nous porte, contribuent plus au

bonheur temporel, que tout ce que notre ambition & notre vanité nous font rechercher avec tant d'ardeur.

6. Foi entre le ſeigneur & le vaſſal. Le ſire, ſuivant l'ancien axiome du droit féodal, ne doit pas moins au vaſſal, que le vaſſal au ſire; on excepte ſeulement le reſpect que l'inférieur ne peut exiger, & que le ſupérieur a droit d'attendre. Du reſte, la foi eſt réciproque entre eux; ſi elle eſt violée de l'un ou de l'autre côté, le fief eſt réputé ceſſer; il ne ſubſiſte que par cette union mutuelle, tous deux encourant le blâme de félonie; le premier, quand il manque de fidélité & de reconnoiſſance; le ſecond, quand il manque de protection & de juſtice.

FOLIE.

1. A l'égard du mépris que vous voulez inſpirer pour moi, dit Momus, il eſt bon que vous ſachiez, ô Conſus, qu'avec cette marotte, à laquelle vous bornez mon pouvoir, je fais plus que Jupiter ne fait avec ſon ſceptre, Neptune avec ſon trident, l'Amour avec ſes fleches, Mercure avec ſon caducée, Hercule avec ſa maſſue. Marotte aimée des Dieux & des hommes! c'eſt par toi que le grand Jupiter s'eſt fait taureau; que la ſuperbe Junon diſputa à Vénus le prix de la beauté; que l'antique Cybèle ſe paſſionna pour Atys; que Vénus fut bleſſée

par Diomede; qu'Apollon & Minerve, métamorphoſés en vautours, ont été vus perchés ſur un arbre; que Vulcain rendit les Dieux témoins de l'infidélité de ſa femme. C'eſt toi qui fis qu'Alexandre enleva la belle Hélene; que Ménélas, qui l'avoit épouſé fille, la redemanda adultere; que Priam refuſa de la rendre; que les Troyens ne l'y obligerent pas; que toute la Grece s'arma pour la r'avoir; que tous les princes Grecs, quittant leurs maiſons pour punir une infidelle, donnerent, pendant dix ans, à leurs femmes une belle occaſion de le devenir; que les Dieux diviſés prirent part à cette guerre, qu'ils firent & dirent, auſſi-bien que les héros Grecs & Troyens, tant de choſes ridicules, que je ne puis encore y penſer ſans rire. Oui, Conſus, je ne crains pas de le dire; tout m'en eſt témoin: c'eſt moi qui gouverne principalement les dieux & les hommes; &, malgré cette démarche grave, cette mine auſtere, & cet air appliqué que vous affectez, ô Conſus, que ne dirois-je pas, ſi je voulois rapporter tous les avis que vous avez donnés, toutes les réſolutions que vous avez fait prendre, & tous les jugements où vous avez décidé par la ſeule influence de ma marotte? (*DE S. HYACINTHE.*)

2. La triſteſſe, dit Salomon, loge dans le cœur des ſages, & la joie dans le cœur des fous.

3. L'homme qui cache ſa folie, vaut

mieux que l'homme qui cache ſa ſageſſe.

4. La Champagne avoit l'honneur excluſif de fournir des foux à nos Rois.

(*Récréations hiſtoriques.*)

5. Les frénétiques ſont ſeulement des fous d'un certain genre. Les folies de tous les hommes étant de même nature, elles ſe ſont ſi aiſément ajuſtées enſemble, qu'elles ont ſervi à faire les plus forts liens de la ſociété humaine; témoin ce deſir d'immortalité, cette fauſſe gloire, & beaucoup d'autres principes ſur quoi roule tout ce qui ſe fait dans le monde; & l'on n'appelle plus fous que de certains fous qui ſont, pour ainſi dire, hors d'œuvre, & dont la folie n'a pu s'accorder avec celle de tous les autres, ni entrer dans le commerce ordinaire de la vie.

6. Cicéron a dit: tout eſt plein de folie. Or vous n'ignorez pas que plus un bien eſt étendu, plus il eſt excellent.

7. Tous les hommes, dit Jérémie, ſont devenus fous à force de ſageſſe.

8. Qu'ai-je affaire, moi, déeſſe de la Folie, d'un temple particulier? j'en ai un ſi vaſte, ſi beau! c'eſt toute la terre. Je ne manque de prêtres, ni de miniſtres, que dans les lieux où il n'y a point d'hommes. Ne me croyez point aſſez extravagante pour me ſoucier des ſtatues & des tableaux: ces figures ſont d'une conſéquence bien dangereuſe pour notre culte. Il arrive ſouvent que ces dévots de chair & de ſang prennent

la ſtatue pour le ſaint; & alors nous nous trouvons honteuſement dans le cas d'un homme qui ſe voit ſupplanté par ſon vicegérent. Tous les mortels ſont mes ſtatues, & ils me repréſentent au naturel, quand ils ne le voudroient pas. Je conſens donc très-volontiers que les autres Dieux aient leurs temples, l'un dans un coin de la terre, l'autre dans un autre coin; & qu'ils ne ſoient célébrés que certains jours de l'année. Qu'on adore Phebus à Rhodes, Vénus en Chypre, Junon à Argos, Minerve à Athènes, Jupiter ſur le Mont Olympe, Neptune à Tarente, Priape à Lampſaque; mon ſort divin ſera toujours plus glorieux que le leur, tant que la terre ſera mon temple, & tous les hommes mes victimes.

9. Salomon a dit: je ſuis le plus fou de tous les hommes.

FORME.

1. Mon pere étoit un petit homme gros & court; ſa taille étoit l'image de ſon eſprit; de ſorte que les ſourds pouvoient juger de ſon eſprit par ſa taille; & les aveugles, de ſa taille par ſon eſprit.

(*MISAPOUF.*)

2. C'eſt à l'extrémité du Chilli, vers les terres magellaniques, que ſe trouve, à ce qu'on prétend, une race d'hommes dont la taille eſt giganteſque. M. Frézier dit avoir appris de pluſieurs Eſpagnols qui avoient

vu

vu quelques-uns de ces hommes, qu'ils avoient quatre varres de hauteur, c'eſt-à-dire, neuf ou dix pieds; ces géants ſont appellés *Patagons*. Un homme de ſix pieds eſt un très-grand homme, & un homme de quatre pieds eſt très-petit; les géants & les nains, qui ſont au-deſſus & au-deſſous de ces termes de grandeur, doivent être regardés comme des variétés individuelles & non accidentelles, & non pas comme des différences permanentes qui produiroient des races conſtantes.

(*M. DE BUFFON.*)

3. Ariſtote ne croit pas qu'une femme puiſſe avoir rang parmi les belles, ſi elle n'eſt d'une grande taille.

4. La principale matiere que les eſprits ſéminaux mettent en œuvre, eſt le ſuc de la terre; ils ont beſoin d'en varier de plus en plus les compoſitions de beaucoup d'autres matériaux. Ce ſont des matieres terreuſes, les unes ſalines, les autres ſulphureuſes. Chacunes ont reçu, à raiſon de leurs différentes configurations, beaucoup de propriétés différentes, toutes relatives; les unes, pour ſe coaguler mutuellement, lei autres, pour ſe diſſoudre; celles-ci, d'une maniere impétueuſe; celles-là paiſiblement, & ſans le moindre effort; enfin en mille & mille façons différentes; & toutes ſuivant les loix d'une méchanique ſi réguliere, mais ſi abſolue, que c'eſt aſſez

de les mêler ou de les ſéparer, pour appercevoir leurs effets.

5. La forme des corps conſiſte dans les différents états ou modifications dont la matiere eſt ſuſceptible.

On diviſe les formes en ſimples ou primitives, & en compoſées.

Les formes primitives dépendent immédiatement des propriétés de la matiere; ſavoir, de ſon *étendue*, de ſa *diviſibilité*, de ſa *mobilité*, & de ſon *impénétrabilité*. Par ſon étendue & ſa diviſibilité, elle peut être réduite en parties plus ou moins grandes, & terminées par différentes ſurfaces; par ſa mobilité, ſes parties peuvent être tranſportées & agitées diverſement, de même qu'elles peuvent reſter dans le repos: par ſon impénétrabilité, ſes parties ne peuvent perdre leur étendue les unes dans les autres, elles ne peuvent que s'entr'approcher, ſe toucher, & s'arranger de différentes manieres entr'elles. Ainſi toutes les formes ſimples qui répondent aux propriétés que nous connoiſſons dans la matiere, ſe réduiſent à cinq; ſavoir, la *grandeur* des parties, leur *figure*, leur *mouvement*, leur *repos*, & leur *ſituation*...

De ces cinq genres de formes primitives qui produiſent une infinité de formes compoſées d'où réſulte une multitude de corps, il y en a quatre primitives; ſavoir, la gandeur, la figure, le repos & la ſituation,

qui ne ſont évidemment que de ſimples états ou de ſimples dépendances de la matiere : mais la cinquieme, qui comprend tous les différents mouvements qu'on remarque dans la nature, ne peut pas être regardée comme une ſimple modification de la matiere; car il eſt viſible que le mouvement eſt une action ou une cauſe qui produit tous les changements qui arrivent à cette ſubſtance. En effet, c'eſt par le mouvement, que la matiere peut être diviſée en différentes parties, & que ces parties prennent différentes figures, différentes grandeurs, & différents arrangements, ou différentes ſituations entre elles : or, cette action ſuppoſe un agent, une force, ou une puiſſance, & on ne voit pas que la matiere puiſſe être cet agent ou cette force qui agit ſur elle-même.

Pluſieurs philoſophes anciens & modernes ont penſé que cette force appartient eſſentiellement à la ſubſtance des corps; mais en même temps ils la diſtinguent tous de la matiere, parce qu'on ne comprend pas comment la matiere pourroit ſe mouvoir elle-même. Ils croient, à la vérité, que, ſi l'on ne peut pas découvrir cette force dans la matiere, c'eſt que la matiere ne fait qu'une partie de l'eſſence de la ſubſtance des corps, & que nous ne connoiſſons pas aſſez cette ſubſtance, pour lui attribuer avec certitude d'autres propriétés

que celles que nous appercevons conſtamment dans la matiere. Ainſi les autres propriétés qui ne ſe remarquent pas toujours dans la ſubſtance corporelle, comme la force motrice qui ne ſe manifeſte que lorſqu'elle met les corps en mouvement, & la faculté de ſentir & de diſcerner, qui ne ſe laiſſe entrevoir que dans les animaux, nous ſont entiérement inconnues dans leur principe. Quoiqu'on ne les apperçoive jamais que dans la matiere, on ne peut, que par conjecture, les regarder comme des propriétés dépendantes ou indépendantes de cette ſubſtance. C'eſt pourquoi les philoſophes penſent diverſement ſur le principe du mouvement : on ne ſait s'il a été créé avec la matiere, & s'il forme avec elle la ſubſtance des corps, ou ſi le mouvement eſt une action immédiate & continuelle de l'auteur de la nature ſur la matiere.

(*Eſſai phyſiq. ſur l'économie animale.*)

Voyez CORPS, FIGURES.

FORTUNE.

1. La fortune nous accable en diverſes manieres ; mais perſonne n'eſt épargné.

2. Le deſtin eſt une divinité ſévere dont le temple eſt inacceſſible.

3. C'eſt au ſage de ſaiſir l'occaſion ; ſon unique plaiſir doit être le ſoin de ſortir des mains de la fortune.

4. Les magiſtrats & les orateurs d'Athe-

4. Bâtiſſent ſi vîte leur fortune, qu'on voit auſſi-tôt le faîte que les fondements.

5. Je me trouve depuis trois ans, moi & mes confreres les actioniſtes, dans le cas de la définition que le merveilleux écuyer de dom Quichotte faiſoit d'un chevalier errant, toujours prêt à être empereur, ou roué de coups de bâton.

6. Je m'efforce quelquefois de moi-même contre la mauvaiſe fortune, & la gloire de la dompter me la fait dompter gaiement.

7. Vous ne voudriez pas devoir votre fortune à une femme, vous, qui pouvez la devoir à votre mérite.

8. Rien ne fait mieux comprendre le peu de choſe que Dieu croit donner aux hommes, en leur abandonnant les richeſſes, l'argent, les grands établiſſements, & les autres biens, que la diſpenſation qu'il en fait, & le genre d'hommes qui en ſont le mieux pourvus.

9. Les malheureux ne le ſont pas toujours, & même la fortune nous apprend, par ſon inconſtance, que c'eſt aux malheureux à eſpérer, & aux heureux à craindre.

10. Il n'y a que les miſérables qui reconnoiſſent le pouvoir de la fortune; car les perſonnes heureuſes attribuent toujours leurs ſuccès à leur prudence & à leur mérite.

11. De courir fortune, il y a du danger; & veut fortune être cherchée, courue point:

car fortune ſe trouve par rencontre; elle eſt bien près, qui en recule.

(*MONTAIGNE.*)

12. Il n'y a preſque pas de condition ſi miſérable dans la vie où il n'y ait quelque choſe de poſitif ou de négatif, qui doit être regardé comme une faveur reçue de la providence: & l'expérience d'un état le plus affreux où l'homme puiſſe être réduit en ce monde, fournit à tous cette belle leçon, qu'il eſt toujours en notre pouvoir de trouver quelque ſujet de conſolation, qui, dans l'examen des biens & des maux, faſſe pencher la balance du bon côté.

13. Comme ſi la bonne fortune étoit incompatible avec la bonne conſcience: les hommes ne ſe rendent gens de bien qu'en la mauvaiſe.

Voyez ASSIDUITÉ, POLITIQUE.

FOURBERIE.

1. Mais, s'il a deſſein de la tromper, je le condamne tout-à-fait. Les gens comme lui font entendre d'ordinaire à ces belles-là qu'il n'eſt pas du bon air de ſe défendre, que ce n'eſt point-là comme en uſent les femmes de qualité: & là-deſſus, ces pauvres créatures ſe rendent, ſeulement pour montrer qu'elles ſavent vivre. Je veux qu'on reſpecte la ſimplicité; ſi l'on veut être fourbe, qu'on le ſoit dans le grand monde, où le commerce de la fourberie eſt établi.

(*MARIVAUX.*)

2. L'honneur du ſtratagême, diſoit Philippe, m'appartient tout entier; au lieu que j'ai à partager la gloire du combat avec mes ſoldats & mes capitaines.

3. Il donnoit à ſa perfidie le beau nom de politique, fondé ſur ce qu'il étoit prince: tout fourbe ſe croit un habile homme.

(*GRIGRI.*)

4. Les fourbes croient aiſément que les autres le ſont; ils ne peuvent gueres être trompés, & ils ne trompent pas longtemps.

5. Celui qui n'eſt pas ſcrupuleux à manquer de parole en de petites choſes, ne ſentira jamais de ſi cruels remords pour de grandes fautes, que celui qui regarde avec horreur tout ce qui va le moins du monde contre la juſtice & la vérité. Si l'on veut conſerver ſa candeur, on ne doit jamais s'habituer à ce que l'on déſapprouve ſoi-même.

6. Le pere Hardouin, jéſuite, croit que tous les écrits qui ont paſſé juſqu'ici pour anciens, ont été fabriqués dans le trézieme ſiecle par des moines qui ſe donnerent le mot, pour s'appeller les uns, Homere, Platon, Ariſtote, Plutarque; & les autres, Tertullien, Origene, Baſile, Auguſtin. Il dit que l'Énéide & les Odes d'Horace ont été compoſées par des moines; qu'Énée n'étoit autre choſe que J. C. & Lalagé, maitreſſe d'Horace, la religion chrétienne. Ces extra-

vagances ne méritoient point d'autre réponſe que celle que fit Boileau à quelqu'un qui l'entretenoit de ce ſyſtême, par rapport à Virgile & Horace. Ces écrivains, dit-il, du trézieme & du quatorzieme ſiecle, qui ont compoſé de ſi beaux ouvrages dans des ſiecles ſi barbares, étoient bien ſots ou bien humbles, de cacher ainſi leurs noms & d'emprunter ceux des Anciens, pour ſe déguiſer. (*Lettres critiques.*)

7. Dom Louis de Haro diſoit du cardinal Mazarin, qu'il avoit un grand défaut en politique, c'eſt qu'il étoit toujours fourbe. (*Anti-Machiavel.*)

Voyez DÉDICACE, FINESSE.

FRAYEUR.

1. L'an 896 l'empereur Arnould, étant avec ſon armée devant Rome qu'il alloit aſſiéger, un lievre, effrayé par le bruit, ſort du milieu du camp, & ſe ſauve vers la ville. Il s'éleve un grand cri; les ſoldats ſe mettent à le pourſuivre : cette débandade eſt ſuivie du plus heureux ſuccès. Les Romains, n'appercevant pas le lievre, ſont épouvantés de voir les Allemands courir à eux; ils abandonnent leurs remparts. Le ſoldat entaſſe à l'inſtant charrois, ſelles, bâts, & tout ce qu'il trouve ſous ſa main, & gagne auſſi-tôt les murailles abandonnées. Les Romains avoient fui de l'autre côté du Tibre; ils ne tarderent pas à ſe rendre.

2. Un marchand ſe repoſoit ſous un arbre, à quelques pas d'un gibet, où tenoit encore un pendu. Vers la brune, deux hommes paſſerent aux environs du gibet, & tout en ſe moquant, ne voyant que le pendu, lui demanderent s'il vouloit les ſuivre au marché. Le marchand, couché ſous l'arbre, croyant qu'on lui adreſſe la parole, répond à ces gens: « Attendez-moi, je ſuis prêt à » vous accompagner ». Les deux paſſants croient que c'eſt le pendu qui leur répond, & fuient à toutes jambes.

(*Le monde enchanté.*)

3. Lothaire, roi de France, diſpute à l'empereur une partie de la Lorraine. L'an 977, il entre bruſquement dans cette province avec une armée, & pouſſe juſqu'à Aix-la-Chapelle. Otton, qui ſe mettoit à table avec l'impératrice ſon épouſe, n'a que le temps de ſe ſauver à Cologne. Lothaire entre dans le palais, & ſe fait ſervir le dîner qui avoit été préparé pour l'empereur.

FRANÇOIS.

1. Et, ſoit vanité, ſoit inclination, je voulus être aimée d'un François, pour l'amour de moi-même.

2. Il faut l'avouer, nous ſommes les enfants gâtés de l'Europe: chez nous, tout eſt excellent, tout eſt ſavoureux, tout eſt douillet, tout eſt divin.

3. Je m'étonne, quand je penſe à cette immenſe proviſion d'eſprit qui ſe trouve à Paris. Je crois que, ſi cela dure, on vendra de l'eſprit chez les Pariſiens, comme on y vend des graces ; car enfin tout veut être aujourd'hui François, comme autrefois tout étoit Romain.

4. Tout ce qui occupe un François eſt bien près de l'ennuyer.

5. Les Étrangers accuſent, il eſt vrai, notre ſociété d'un peu de frivole, & nous ne le nions pas : c'eſt même par ce brillant, que nous leur impoſons le plus. Notre ſociété eſt un peu enfantine, & par-là d'autant plus gracieuſe & aimable. Sérieux dans le ſérieux, il y a long-temps que j'ai obſervé que nous étions frivoles dans le frivole. Je conviens que cela même eſt dans nos mœurs, & que notre caractere réſulte de notre gouvernement, le plus parfait, le plus ancien qui ſoit dans l'Europe, parce qu'il a le mélange de force & de ſuavité, dont la plûpart des autres n'ont que les extrémités. Notre gouvernement eſt abſolu ; mais je crois que M. Rouſſeau a tort de le traiter de deſpotique : il eſt réfuté par lui-même, ne fût-ce que par cette frivolité de mœurs, de caractere & de ſociété, qui ne peut réſulter que de la grande & très-honnête liberté après laquelle les autres courent, mais dont nous jouiſſons de tout temps, d'autant mieux

que nous en parlons & y penſons moins.

(*Le pere* CASTEL.)

6. Du moins ai-je donné occaſion aux François de prouver encore aux Étrangers que la légereté de notre eſprit n'ôte rien de la force de notre ame, & qu'il ne faut qu'une étincelle, pour enflammer à l'inſtant ces ſemences de feu que nous portons toujours au fond du cœur. Je crois bien connoître ma nation, je l'ai bien étudiée : voilà pourquoi je l'aime ſi paſſionnément.

(*M.* BELLOY.)

7. Dans la guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne, à la journée de Luzara, Philippe V ſe mit à la tête d'une compagnie de gendarmerie, & chercha les endroits les plus périlleux. Eugène fut vaincu autant qu'il pouvoit l'être. Les relations envoyées à Verſailles ne dirent point qu'il avoit fui, mais qu'il s'étoit retiré. L'eſtime qu'on avoit pour lui, il l'avoit pour nous. Tâchez, écrivoit-il à un général, de battre les François ; car on ne les défait point.

8. Ce n'eſt pas l'eſprit qui manque aux François, ni même le travail, c'eſt le goût ; & il n'y a que le goût ancien qui puiſſe former parmi nous, & des auteurs, & des connoiſſeurs.

9. Quand l'hiſtoire commença vers le milieu du troiſieme ſiecle, à parler des Francs ou François, elle déſigna les Saliens, les Attuaires, les Ampſivares, les Kamaves,

les Bricteres, & les Cattes, nations de la Germanie, qui ſe liguerent enſemble pour la défenſe de leur liberté. Ce motif les unit ſi étroitement, qu'ils ne firent bientôt plus qu'un peuple ſous le nom de *Francs*. Ce nom étoit le ſymbole de la cauſe pour laquelle ils combattoient; *Francs*, en tudeſque, ſignifie *libres*... Les Grecs diſoient en proverbe: ayez le François pour ami, ne l'ayez pas pour voiſin... On donna le nom de *franchiſe* à un caractere ouvert, plein de droiture & de ſincérité... Parmi les Francs & les Gaulois, on ne comptoit point par jours, mais par nuits. On lit au titre 49 de la loi ſalique: « Si quelqu'un a perdu ſon » eſclave, ſon cheval ou ſon bœuf, il a qua» rante nuits de terme pour s'en ſaiſir ».

10. On croit que les Francs habitoient cette étendue de pays terminée à l'orient par l'*Elbe*, au midi par le *Mein*, au couchant par le *Rhin*, au nord par la *mer ſeptentrionale*; C'eſt ce qu'on appelle aujourd'hui la *Franconie*; la *Thuringe*, la *Heſſe*, la *Friſe*, & la *Weſtphalie*.

11. Les Francs ou anciens François étoient ſi agiles, qu'ils tomboient ſur leur ennemi auſſi-tôt que le trait qu'ils lançoient ſur lui... La furie avec laquelle ils commençoient le combat, les rendoit invincibles, à moins que la prudence du général ennemi ne ſuppléât au déſordre que cauſoit la premiere attaque, par la terreur qu'ils répandoient

par-tout... Tels ſont les hommes qui, mêlés avec les Gaulois, ont donné leur nom à la monarchie françoiſe fondée par Clovis; & c'eſt de ces rigides obſervateurs des belles loix de la nature, de ces hommes ſi ſcrupuleux ſur le point-d'honneur, qui puniſſoient ſéverement les abominations qui déſhonoroient la Grece & l'Italie, que nous deſcendons.

Voyez AFFAIRES, CARACTERES, COURAGE, HUMEUR, REGNES, ROBINS, ROIS.

FRANCHISE.

1. Balzac ſoutient que les habiles gens peuvent dire d'eux-mêmes par franchiſe, ce que d'autres diroient par vanité.

2. Je hais à mort de ſentir le flatteur, qui fait que je me jette naturellement à un parler ſec, rond & crud, qui tire, à qui ne me connoît d'ailleurs, un peu vers le dédaigneux: j'honore le plus ceux que j'honore le moins; & où mon ame marche d'une grande allégreſſe, j'oublie les pas de la contenance; & m'offre maigrement & fierement à ceux à qui je ſuis; & me préſente moins à qui me ſuis le plus donné.

(*MONTAIGNE.*)

3. Il y a des gens qui diſent qu'il y a de l'effronterie à prêcher ſes imperfections & ſes tares: plaiſante réformation, qui veut garantir l'ordure du fait par la pudeur de la négation.

4. Dans ſes entretiens familiers, Cicéron n'étoit, ni ſophiſte, ni rhéthoricien, ni idolâtre de celui-ci, ni furieux contre celui-là, ni de l'un, ni de l'autre parti; il étoit là, Madame, le vrai Cicéron; & ſe moquoit ſouvent en particulier de ce qu'il avoit adoré en public.

C'étoit là où il définiſſoit les hommes, & ne les embelliſſoit pas; où il parloit de Caton, comme d'un pédant du portique, ou, pour le plus, d'un citoyen de la république de Platon; où il diſoit que la pourpre du ſénat étoit la plus fine, mais que le fer des Rebelles étoit le meilleur; où il avouoit que Céſar étoit l'ouvrier de ſa fortune, mais que Pompée n'étoit que l'ouvrage de la ſienne.

5. Il eſt à mon ſens d'un plus grand homme de ſavoir avouer ſa faute, que de ſavoir ne la pas faire.

6. La franchiſe, pour être une vertu, doit être réglée par la prudence; ſans quoi, c'eſt bétiſe, c'eſt imbécillité.

7. Druſus, aux ouvriers qui lui offroient, pour trois mille écus, mettre ſa maiſon en tel point, que ſes voiſins n'y auroient plus la vue qu'ils y avoient: je vous en donnerai, dit-il, ſix mille, & faites que chacun y voye de toutes parts. (*MONTAIGNE.*)

8. Il vaut mieux avouer ſimplement ce qu'on ne ſait pas, que de prétendre ſavoir ce qu'on ignore.

9. La diſcrétion eſt à l'ame ce que la pu-

deur eſt au corps: un excès de franchiſe eſt une indécence, comme la nudité.

10. Domitius, pere de Néron, prédit les vices & les déréglements de ſon fils, non par aucune regle d'aſtrologie, qui, dans ce temps-là, étoit pourtant à la mode, mais tout ſimplement par la connoiſſance qu'il avoit d'Agrippine & de ſoi-même. Il eſt impoſſible, diſoit-il naïvement à ſes amis, qu'un enfant né d'Agrippine & de moi devienne jamais honnête-homme.

11. La reine Eliſabeth ſe promenant un jour dans ſes jardins, Marguerite Lambrun, qui ſe faiſoit appeller alors *Antoine Sparck* ſous un habit d'homme, & qui ſe diſoit Ecoſſois, voulant percer la foule avec trop de précipitation, laiſſa tomber un piſtolet. Les gardes, qui s'en apperçurent, ſe ſaiſirent d'elle ſur le champ. La reine voulut l'examiner elle-même, & la fit approcher. « Madame, dit hardiment cette femme, » quoique je porte cet habit, je ſuis femme; » je m'appelle Marguerite Lambrun; j'ai » ſervi pluſieurs années la reine Marie que » vous avez injuſtement fait mourir. J'ai » réſolu, au péril de ma vie, de venger » ſa mort ſur vous. La reine, ſans s'émouvoir, lui répondit: « Vous avez cru faire » votre devoir, en voulant m'ôter la vie; » quel eſt aujourd'hui le mien envers vous »? « Je vais dire mon ſentiment à votre Ma-

» jeſté, répartit Margueritte Lambrun; » pourvû qu'il lui plaiſe de me dire ſi elle » me demande cela en qualité de reine, ou » en qualité de juge ». En qualité de reine, reprit Eliſabeth. « Eh bien! votre Majeſté » doit me faire grace... » Mais quelle aſſu- » rance me donnerez-vous que vous n'entre- » prendrez pas une ſeconde fois une action » ſemblable ? » Madame, répliqua cette » femme, la grace que l'on veut donner » avec tant de précaution, n'eſt plus une » grace; ainſi votre Majeſté peut en uſer » comme juge avec moi ». La reine ſe re- tourna vers quelques perſonnes de ſa cour, & leur dit: « Il y a trente ans que je ſuis » reine; mais je ne me ſouviens pas d'avoir » jamais trouvé perſonne qui m'ait donné » une pareille leçon ». La reine lui accorda ſa grace toute entiére.

Voyez SINCÉRITÉ, VÉRITÉ, VOL.

FRERES.

1. Périſſe le frere inhumain qui accepte les dons de la colere; oſe, à l'abri des loix, jouir ſeul d'un bien dont l'équité exige le partage, & peut contempler dans l'abbaiſ- ſement, dans la miſere, celui que la nature deſtine à être ſon premier ami.

2. Une Perſanne étant interrogée pour- quoi elle aimoit mieux ſauver la vie à ſon frere, qu'à ſon fils: parce que, dit-elle, je

je puis bien avoir d'autres enfants, mais non pas d'autres freres, mes pere & mere étant morts.

3. Les Anciens avoient un proverbe touchant la haîne des freres : *Fratrum inter ſe iræ ſunt acerbiſſimæ.*

4. Malherbe avoit un grand mépris pour les hommes en général ; &, après avoir fait le récit du péché de Caïn & de la mort de ſon frere Abel, il diſoit : voilà un beau début : ils n'étoient que trois ou quatre au monde, & l'un d'eux va tuer ſon frere.

Voyez BIENFAITS, HAINE.

FRIPONS.

1. Il faut des fripons à la cour, auprès des grands & des miniſtres même les mieux intentionnés. Honneur, vertu, conſcience, qualités toujours reſpectables, ſouvent inutiles ; que voulez-vous quelquefois que l'on faſſe d'un homme de bien ?

La raiſon en eſt ſimple, le fripon eſt ſouple, inſinuant, doucereux, maniable & flexible à tout ce qu'on veut, parce qu'il eſt fripon. L'homme d'honneur a de la nobleſſe ; ſa douceur eſt majeſtueuſe ; il reprend avec bonté, obéit avec dignité, ne plie que ſous la regle, réſiſte ſouvent, & devient quelquefois intraitable ; c'eſt le caractere de la vertu : le fripon eſt valet, & l'homme vertueux eſt ami. (*LA BRUYERE.*)

2. Il devroit être fort riche, car il a, dit-

on, raiſonnablement volé ; mais il eſt tant de ces fripons incapables de rien amaſſer ; ce n'eſt pas aſſez de prendre, il faut ſavoir conſerver. (*Me RICCOBONI.*)

3. Quand on n'a plus beſoin des fripons, on les paie mal.

4. Un fripon qui, ſur ſa bonne mine, s'étoit introduit au jeu du comte de Soiſſons, prit ſi bien ſon temps qu'il lui coupa le cordon de ſon chapeau ; le comte fut le ſeul qui s'en apperçut ; & tandis que le fripon cherchoit à s'eſquiver, le prince l'arrête par une oreille, & la lui coupe net, en lui diſant : quand vous me rendrez mon cordon, je vous rendrai votre oreille.

(*Mercure de France.*)

FROIDEUR.

1. Le vulgaire confond, ſous le nom de froideur, le ſentiment de froid avec la qualité ou la cauſe qui rend les corps froids ; mais les phyſiciens entendent, par le mot de froideur, une qualité des corps qui eſt oppoſée à la chaleur : or la chaleur eſt une qualité qui raréfie les corps, ou qui tend à les raréfier ; la froideur ſeroit donc une qualité qui condenſe les corps, ou qui tend à les condenſer : c'eſt ainſi que tous les anciens philoſophes l'ont effectivement entendu.

Il eſt certain du moins que le reſſerrement eſt le ſeul changement qui accompagne

la froideur dans les corps, & qui augmente ou diminue dans chaque corps, ſelon que cette qualité s'accroît ou s'affoiblit. C'eſt le ſeul état des corps par lequel elle ſe rend remarquable, lorſque nous ne pouvons pas en juger par le toucher; c'eſt-à-dire, lorſque le ſentiment de froideur eſt inſuffiſant pour nous la faire appercevoir...

Chaque corps doit ſe condenſer dans le froid, avec la même facilité & dans la même proportion qu'il ſe raréfie dans le chaud; & la condenſation ne peut s'étendre qu'autant que la raréfaction eſt grande: cette condenſation doit donc, comme la raréfaction, ſe faire diverſement & irrégulierement dans les différents corps; c'eſt-à-dire, qu'elle doit être fort petite dans les uns, fort grande dans les autres, & preſque toujours inégale dans ſa progreſſion...

La condenſation des corps froids ne peut donc être, tout au plus, qu'un effet de la froideur, & non la froideur même; puiſque la froideur n'eſt pas égale dans différents corps également condenſés... La froideur peut être fort grande dans un corps, ſans qu'il y arrive aucun changement ſenſible; car il y a des corps où un grand froid n'eſt pas ſeulement accompagné de la moindre condenſation apparente...

Les thermometres, les pyrometres, & les autres inſtruments deſtinés à meſurer la chaleur & la froideur, ne nous marquent

qu'indéterminément les augmentations & les diminutions de la froideur, ſans nous marquer préciſément combien cette qualité augmente ou diminue ; car nous ne ſavons pas au juſte les différents rapports qu'il y a entre pluſieurs degrés égaux d'augmentation de froid, parce que les différents corps ſe condenſent diverſement, & parce que chaque corps ne ſe condenſe pas également ni uniformément.

On ne peut pas ſoutenir que le ſentiment de froideur dépende de l'état des parties intégrantes des corps froids, puiſque la condenſation, qui eſt le ſeul changement que nous remarquions dans ces corps, eſt imperceptible dans quelques-uns où la froideur eſt fort ſenſible, & qu'elle eſt au contraire fort remarquable dans d'autres où cette qualité eſt inſenſible.

Il peut ſe trouver autant de mouvement, du moins autant de mouvement connu, dans les parties intégrantes des corps froids, que dans celles des corps chauds, parce que des condenſations & des raréfactions égales, qui augmentent ou diminuent avec la même viteſſe, ſuppoſent le même mouvement dans les parties intégrantes des corps qui ſe condenſent ou qui ſe raréfient.

Le mouvement de vibration qui accompagne la chaleur, accompagne auſſi le froid, parce qu'il dépend de l'action réciproque

de ces deux qualités qui agiſſent toujours enſemble dans les corps. . . L'éther ne perd rien de ſa force, lorſque la chaleur ceſſe ou diminue; elle ne peut que changer d'état ou de maniere d'agir; & elle doit ſans ceſſe ſe manifeſter par des effets. Or, puiſque la condenſation des corps eſt l'effet qui accompagne la froideur, & qu'elle augmente ou diminue, à proportion que cette qualité s'accroit ou s'affoiblit, elle eſt donc, dans le froid, l'effet de la force de l'éther, qui ne ceſſe jamais d'agir, ni dans la chaleur, ni dans la froideur. . .

Le froid qui a été obſervé à Kamzatka, ſurpaſſoit encore de dix degrés celui de Tornéo; ainſi le froid dominoit alors à Kamzatka, de cent-trois degrés au-deſſus du point de température : & ſi on compte du premier degré de congélation, le froid glacial de ce pays-là étoit de quatre vingt-trois degrés : ce froid n'eſt donc pas comparable avec le froid glacial que nous avons éprouvé en 1709, lequel n'étoit que de trente-trois degrés.

Nous ne connoiſſons point le terme du plus grand froid poſſible, ni le premier degré de la chaleur inſenſible, ou de la chaleur dominée par le froid. On peut faire la même remarque ſur le froid inſenſible & ſur la chaleur qui le domine; car nous ne ſavons pas juſqu'à quel degré la chaleur

peut augmenter dans les corps qui lui réſiſtent le plus, ou qu'elle détruit le plus difficilement; car elle ne s'accroît plus dans les corps, lorſqu'elle eſt parvenue à les diſſoudre. Il y a donc, depuis l'extrême degré de froid, juſqu'à l'extrême degré de chaleur, une gradation de chaleur ou de force raréfiante, & une gradation de froideur ou de force condenſante, dont on ne peut aſſigner les bornes.

Or, ſi la force condenſante ne diminue qu'à proportion que la force raréfiante augmente; & ſi elle n'augmente qu'à proportion que la force raréfiante diminue, la froideur ne peut augmenter ou diminuer, qu'autant que la chaleur diminue ou augmente; & réciproquement la chaleur ne peut diminuer ou augmenter, qu'autant que la froideur augmente ou diminue: en effet ces deux forces ne conſiſtent que dans un même fond de mouvement, compoſé de deux déterminations contraires, dont l'une comprime plus ou moins les corps, & l'autre les dilate auſſi plus ou moins, ſelon que l'une de ces déterminations domine plus ou moins ſur l'autre, & réciproquement. Non-ſeulement les phyſiciens ſont aſſurés que deux déterminations de mouvement, oppoſées l'une à l'autre, peuvent exiſter enſemble dans un même fluide; mais le vulgaire n'en doute pas non plus; car il

les apperçoit ſouvent; en effet, ne les remarque-t-il pas tous les jours; par exemple, dans une riviere où le vent ſouffle fortement contre le courant de l'eau? Ainſi le chaud & le froid, qui ſe trouvent toujours enſemble dans les corps, s'entre-dominent ſucceſſivement, s'entre-réſiſtent ou ſe contrebalancent ſans ceſſe l'un l'autre mutuellement, à raiſon de la force avec laquelle la matiere éthérée agit dans les deux déterminations, par leſquelles elle cauſe la chaleur & la froideur. Lorſque le froid comprime un corps, qu'il rapproche ſes parties, & qu'il les tient fortement rapprochées les unes contre les autres, il rend néceſſairement ce corps dur & maſſif; mais ſi cette force diminue & ſe change à proportion de ſa diminution en force raréfiante, le corps ſera non-ſeulement moins comprimé, mais la force raréfiante tendra, ſelon qu'elle ſera augmentée, à l'étendre, à l'amollir, à le diſſoudre, à le liquéfier, & à diſperſer ſes parties.

C'eſt pourquoi les Anciens, qui ont reconnu que l'action de condenſer & de raréfier, dépendoit de la force de l'éther différemment modifié, ont regardé la chaleur & la froideur comme les deux premieres qualités actives; mais ils reconnoiſſoient auſſi deux premieres qualités paſſives, la *ſéchereſſe* & l'*humidité*, & ils faiſoient naître de

ces quatre premieres qualités qu'ils appelloient manifeſtes ou tactiles, parce qu'elles ſe remarquent par le toucher, d'autres qualités manifeſtes qu'ils nommoient ſecondaires, comme la *rareté* & la *denſité*, la *dureté*, la *molleſſe*, & la *liquidité*, la *friabilité* & l'*onctuoſité*, l'*aſpérité* & le *poli*, la *légéreté*, les *odeurs*, les *ſaveurs*, &c. Cette doctrine des Anciens a paru fort obſcure aux Modernes; ils l'ont rejettée avec mépris; cependant plus on étudie la nature de ces qualités, plus on reconnoît la ſolidité de la théorie de ces premiers maîtres; ſur-tout lorſqu'on enviſage les principes des corps indépendamment de cette multitude d'entités dont les Scholaſtiques ont embarraſſé la phyſique des Anciens. . .

Il n'y a point de froid parfait; la tendance des parties de la matiere éthérée vers un même point, eſt toujours troublée plus ou moins par l'action des corps lumineux, & par l'action des autres cauſes déterminantes actives de la chaleur.

2. Elle le reçut froidement: l'air froid amene à tout, à la rupture & au raccommodement; il conſerve la liberté du choix. (*NÉRAIR & MELHOÉ.*)

3. Elle avoit un ſérieux qui n'étoit pas de ſens, mais de langueur, avec un petit grain de hauteur, & cette ſorte de ſérieux cache bien des défauts. (*C. DE RETZ.*)

4. Prenant la parole avec cette froideur plus insultante que l'éclat de la colere.

(*Mr RICCOBONI.*)

5. J'admire comme les cœurs froids sont toujours les plus délicats.

6. Quel travers n'est-ce pas, par exemple, d'être froid & lent, parce qu'on rencontre quelqu'un de plus vif que soi ?

(*NÉRAIR & MELHOÉ.*)

7. Aux deux côtés du trône de Jupiter, aboutissent deux tuyaux. Par l'un, montent les plaintes & les supplications des mortels mécontents & infortunés, avec un vent si impétueux & un si violent murmure, qu'il n'y a point d'oreille humaine qui puisse le supporter : par l'autre, viennent leurs adorations & leurs remerciements ; mais avec un souffle si doux, que les oreilles toutes parfaites de Jupiter même ont assez de peine à les entendre.

Voyez CHALEUR, DURETÉ, FROTTEMENTS, VENTS, VIBRATION.

FROTTEMENTS.

Les causes déterminantes actives de la chaleur, du moins celles qui nous sont connues, se réduisent à la collision, à la lumiere, à la chaleur elle-même & à l'action de l'air : mais la collision est la seule cause déterminante active qu'on puisse regarder comme primitive ; les autres ne sont que

des cauſes déterminantes ſecondaires.

Sous le terme de colliſion, nous comprenons ici les chocs & les frottements. On connoît aſſez la propriété qu'a ce genre de cauſe, d'exciter de la chaleur; car tout le monde ſait qu'un clou qu'on enfonce à coups de marteau dans un corps ſolide, s'échauffe fort ſenſiblement à l'endroit où il eſt frappé par le marteau. On expérimente auſſi tous les jours qu'un violent frottement peut faire naître une chaleur extrême dans les corps.

L'action ou le frottement immédiat des corps ſur l'éther, peut, comme le frottement des corps entre eux, cauſer dans ce fluide, des ondulations, des ſecouſſes, ou des vibrations, capables de produire de la chaleur: telle eſt l'action du ſoleil ſur la matiere éthérée qui environne cet aſtre qui nous communique la lumiere, & qui, par cette lumiere, produit la chaleur que le ſoleil occaſionne.

La lumiere eſt la cauſe active déterminante la plus générale de la chaleur; mais elle eſt auſſi la plus difficile à démêler & à déterminer. On eſt convaincu, par des faits déciſifs, que l'action de l'éther qui excite, par l'impreſſion qu'il fait ſur nous, le ſentiment que nous appellons lumiere, conſiſte dans une eſpece de mouvement de vibration ou d'ondulation, du moins dans un mouvement qui n'eſt pas égal ou uniforme... Ceux

qui ont aux yeux quelques maladies qui rendent ces organes plus ſenſibles qu'à l'ordinaire, éprouvent, par un ſentiment très-douloureux, la violence de ce mouvement inégal ou de vibration, lorſque leurs yeux ſont frappés par une lumiere fort vive.

Le mouvement de vibration de la lumiere ſuppoſe que le fluide auquel il appartient, ſoit expoſé à des chocs ou à un frottement qui puiſſe y exciter ce mouvement, de même que nous voyons que la lumiere, ou le mouvement qui nous la cauſe, peut être excité par le choc de deux pierres, ou d'une pierre contre un morceau d'acier, ou bien par le frottement de deux corps durs & combuſtibles, lorſque ce frottement eſt aſſez violent pour embraſer ces corps. Nous remarquerons même que, dans tous les feux d'embraſement, ce n'eſt point l'éther brûlant ou animé du mouvement de chaleur, qui eſt lumineux; & que la lumiere qui accompagne ces feux, conſiſte toujours dans le mouvement de vibration, qui eſt cauſé dans l'éther voiſin par le choc des parties du mixte embraſé, leſquelles s'échappent dans ce fluide avec violence.

Voyez SOLEIL, VIBRATION.

FUNÉRAILLES.

1. Les Romains faiſoient de grandes dépenſes aux funérailles, &, entr'autres ſpectacles, ils donnoient des jeux qu'ils appelloient funebres. Là, par une coutume tout-à-fait barbare, des gladiateurs combattoient à outrance, & s'égorgoient en l'honneur du mort dont ils célébroient la mémoire.

2. Il n'eſt pas impoſſible que l'ame ait quelque connoiſſance des honneurs qu'on rend au corps qu'elle a quitté; mais ſi elle jouit d'un état plus heureux, il y a peu d'apparence qu'elle ſoit touchée d'autre choſe que du bonheur qu'elle poſſede. Si elle eſt dans une condition douloureuſe, des honneurs qui ne changent rien à ſon ſort, ſont un foible dédommagement pour ſes peines. Il eſt donc beaucoup plus probable que le plaiſir de la gloire n'eſt qu'un ſentiment anticipé, qui doit ſa naiſſance à la force de l'imagination. On ſe repréſente, pendant la vie, les honneurs qu'on peut eſpérer après la mort, & l'on trouve de la douceur dans cette conſidération, comme on en trouveroit au ſouvenir de quelque honneur paſſé.

3. A la mort du prince de Galles, fils d'Édouard III, roi d'Angleterre, le parlement, qui n'aſſiſte jamais aux funérailles des princes, fit, en cette occaſion, une exception à la regle, & ſuivit le convoi.

4. Selon *Céſar*, *Tite-Live* & *Tacite*, les Gaulois & les Germains brûloient les morts, ou enterroient avec eux leurs armes & leurs chevaux. *Suétone* rapporte qu'aux pompes funebres chez les Romains, on louoit un *Pantomime* à-peu-près de la taille & de la figure du mort, qui contrefaiſoit ſi bien ſon air, ſa contenance & ſon geſte, qu'il ſembloit que c'étoit lui-même qui marchoit à ſon convoi.

5. Les enterrements ſont pompeux en Angleterre: un vil artiſan ſe fait conduire au cimetiere en carroſſe à ſix chevaux. On vend des cercueils de toutes couleurs.

(*Lettres d'un François.*)

Voyez SÉPULTURE.

GAIETÉ.

1. IL eſt une gaieté toute ſpirituelle, qui naît du calme des paſſions, & qu'on peut appeller l'épanouiſſement d'une ame tranquille.

On doit diſtinguer deux eſpeces de gaieté qui ſont en quelque ſorte indépendantes de nous ; celle de tempérament, & celle de caractere : l'une provient de la diſpoſition des organes, & l'autre de la tournure de l'eſprit.

La gaieté des mourants, car il en eſt une, vient d'un grand fond de religion, ou d'une grande inſenſibilité, qu'on peut appeller folie. On voit plutôt l'une que l'autre, parce qu'il n'eſt pas naturel à l'homme de finir comme la bête, ſans rien craindre & ſans rien eſpérer.

Les riches, preſque toujours avares ou prodigues, n'ont qu'une gaieté qui va & vient comme leur argent.

Les ſots s'amuſent de tout, & ne s'amuſent de rien ; leur eſprit n'a ni aſſez de conſiſtance, ni aſſez de pénétration, pour bien percevoir & bien ſentir. Il ne faut pas les confondre avec les ignorants, dont la gaieté trouve ſouvent ſa place dans la ſociété, quoiqu'elle ne ſoit jamais piquante.

(*M.* CARACCIOLI.)

2. Cet abîme de fourberies & de ſcélérateſſes n'eſt point de la connoiſſance du laboureur ; c'eſt un état de trouble & de miſere que ſa condition lui épargne ; il pleut à propos, cela lui ſuffit ; le voilà gai, mais gai comme un homme qui n'a eu que des deſirs innocents, & qui les voit ſatisfaits. Sa gaieté ne ſuſpend aucune autre inquiétude ; il n'a d'autre affaire que d'en jouir ; elle ne fait trève à aucun autre intérêt qu'il faille ménager le lendemain ; ſon ame ſe repoſe toute entiere, & le bonhomme ſe couche content, ſe leve de même, reprend ſon travail avec plaiſir, & meurt enfin auſſi tranquillement qu'il a vécu ; car une vie paſſée dans le repos a cela d'heureux, qu'elle eſt douce pendant qu'on en jouit, & qu'on ne s'y trouve point attaché, quand on la quitte. Les adieux d'un payſan ſont bientôt faits, lorſqu'il meurt ; ſon ame n'a pas contracté de grandes liaiſons, n'a pas ſouffert de ces ſecouſſes violentes qui laiſſent tant d'ardeur pour la vie : la mort ne la rappelle pas de bien loin, quand il faut qu'elle parte ; elle ne tient preſqu'à rien.

(*MARIVAUX.*)

3. Depuis ſeize ans juſqu'à vingt, toutes les femmes ſont d'un bon caractere ; leurs eſpérances & leurs attraits les tiennent en bonne humeur.

4. On trouve, dès Turin, une gaieté mélancolique, ſournoiſe & concentrée, une

gaieté de chat, une gaieté toute à ſoi, & qui ne ſait point ſe répandre dans la ſociété. (*Voyage d'Italie.*)

5. Les yeux de l'hypocondre n'apperçoivent qu'un crêpe lugubre qui lui dérobe tous les charmes de la nature ; mais la gaieté découvre, juſques dans la moindre fleur, des nuances agréables.

6. Les vieillards, néceſſairement voiſins de la mort, & preſque toujours environnés d'infirmités, ne ſauroient avoir qu'une gaieté d'habitude ; ils ne rient qu'autant qu'ils ont ri pendant leur vie.

7. Le cérémonial des grands gêne la gaieté de l'ame ; &, crainte de manquer à l'étiquette, on manque au plaiſir.

8. La gaieté des indigents n'eſt qu'une ſituation forcée, & qui n'a lieu que par intervalles ; on doit plutôt appeller cette joie une ivreſſe ou un tranſport, qu'une véritable gaieté ; bientôt les beſoins ſe font ſentir.

9. Que j'aime à m'égarer avec ces perſonnes gaies dont l'imagination ſe promene ſur tous les objets riants, & recueille des plaiſirs purs, qui, paſſant juſqu'au cœur, s'y concentrent & s'y fixent ! C'eſt alors que les chagrins s'anéantiſſent, comme s'ils n'avoient jamais exiſté, & que l'eſprit & le cœur forment un concert qui endort les paſſions, & qui réveille toutes les idées du bonheur ; c'eſt alors que, dans une ivreſſe réfléchie,

réfléchie, l'ame ſe ſavoure elle-même, & jouit du plaiſir d'être.

(*M. le marquis* CARACCIOLI.)

10. La réflexion doit triompher de la mélancolie, lorſque nous avons le malheur d'être nés triſtes. La gaieté, quand on s'en fait une habitude, n'a jamais les mêmes agréments, que ſi elle étoit naturelle; mais elle plaît, parce qu'on aime la complaiſance.

11. Les hommes les plus ſérieux dans leurs ouvrages ſont ſouvent les plus enjoués dans le commerce du monde: les affections de l'ame ſe retrouvent toujours; nous devons rire & méditer.

12. Les gens de la campagne ſemblent nés pour avoir la gaité en propre; il ne faut cependant que la vue de leur ſeigneur, pour leur faire croire qu'ils ne ſont pas les plus heureux. Virgile a dit très-ſagement que les laboureurs ſeroient les hommes les plus fortunés, s'ils connoiſſoient leur bonheur.

GALANTERIE.

1. Ma mere, que je ſois de la partie, lui dit Valvile qui avoit été charmant ce jour-là, qui, à mon gré, ne m'avoit jamais tant aimée, qui ne me l'avoit jamais dit avec tant de grace, ni ſi galamment, ni ſi ſpirituellement; (& tant pis, tant de galanterie & tant d'eſprit n'étoient pas bon ſigne; il falloit apparemment que ſon amour ne fût

plus ni ſi ſérieux, ni ſi fort; & il ne me diſoit de ſi jolies choſes, qu'à cauſe qu'il commençoit à n'en plus ſentir de ſi tendres.)

2. Il avoit un nombre infini de maitreſſes, & c'étoit même un défaut en lui; car il ménageoit également celles qui avoient du mérite, & celles qui n'en avoient pas.

3. Les prémices des jeunes gens les plus aimables appartiennent de droit à des vieilles. (*M. Duclos.*)

4. La plûpart des meres s'imaginent qu'il ſuffit de ne parler jamais de galanterie devant les jeunes perſonnes pour les en éloigner: Madame de Chartres avoit une opinion oppoſée; elle faiſoit ſouvent à ſa fille des peintures de l'amour; elle lui montroit ce qu'il a d'agréable, pour la perſuader plus aiſément ſur ce qu'elle lui en apprenoit de dangereux; elle lui contoit le peu de ſincérité des hommes, leurs tromperies & leur infidélité; les malheurs domeſtiques où plongent les engagements: elle lui faiſoit voir quelle tranquillité ſuivoit la vie d'une honnête femme, & combien la vertu donnoit d'éclat & d'élévation à une perſonne qui avoit de la beauté & de la naiſſance: mais elle lui faiſoit voir auſſi qu'elle ne pouvoit conſerver cette vertu, que par une extrême défiance de ſoi-même, & par un grand ſoin de s'attacher à ce qui ſeul peut faire le bonheur d'une femme, qui eſt d'aimer ſon mari & d'en être aimée.

5. L'ambition & la galanterie étoient l'ame de cette cour, & occupoient également les hommes & les femmes : il y avoit tant d'intérêts & tant de cabales différentes, & les dames y avoient tant de part, que l'amour étoit toujours mêlé aux affaires, & les affaires à l'amour. Perſonne n'étoit tranquille ni indifférent ; on ſongeoit à s'élever, à plaire, à ſervir, ou à nuire ; on ne connoiſſoit, ni l'ennui, ni l'oiſiveté, & on étoit toujours occupé de plaiſirs ou d'intrigues. (*Mᵉ DE LA FAYETTE.*)

6. Entr'autres imprécations, les Lacédémoniens faiſoient celle-ci : *que ta femme ait un galant.*

7. L'amour ne ſera dans votre île, ni une occupation importante & paſſionnée, comme en Italie, ni un commerce religieux de reſpects, comme en Eſpagne ; ce ne ſera point, comme en Angleterre, un ſentiment ſérieux & profond, ni une paſſion jalouſe & emportée, comme parmi les Turcs : ce ſera un amuſement vif & badin, un goût paſſager & folâtre, épuré des fadeurs du ſentiment, & des ſottiſes d'une conſtance ridicule ; un lien fragile, tiſſu d'une ſoie légere, formé par la main du plaiſir, & briſé par celle de l'inconſtance. Jamais l'ennui n'aura le temps de s'introduire dans une intrigue ; on fera accepter ſes ſoins, dès la premiere entrevue ; on en ſera récompenſé, dès la ſeconde ; &, dès la troiſieme, on ſe ſéparera,

comme on s'étoit pris, ſans reproches & ſans infidélité. On effleurera tout, ſans rien uſer ; les plaiſirs circuleront, comme les regards ; & les maitreſſes ſeront à-peu-près un joli meuble qu'on prendra par caprice, pour s'en ſervir deux fois, & dont on ſe défera de même, pour le céder à d'autres à qui il pourra faire plaiſir.

8. Les Angloiſes ſont froides & dédaigneuſes en apparence ; mais emportées, voluptueuſes, vindicatives, moins ſpirituelles, & plus raiſonnables que les Françoiſes : celles-ci aiment le jargon des ſentiments, celles-là préferent l'expreſſion du plaiſir : mais à Londres, comme à Paris, on s'aime, on ſe quitte, on renoue, pour ſe quitter encore.

9. Préſentement ce ſont les filles qui interceptent les billets doux de leurs meres.

10. Comment donc ! Son libertinage, ou plutôt ſa galanterie, le rend illuſtre ; elle en fait un héros qu'on eſt curieux de voir ; on ſe le montre au ſpectacle ; on épie le moment qu'il vous ſalue. Où eſt-il, ſe dit-on ? Il vient de paroître ; tenez, le voilà ; c'eſt lui ; c'eſt là ce fameux violateur de l'ordre : auſſi faut-il voir combien il ſe tient droit, les airs qu'il ſe donne, & avec quelle ſuperbe confiance il produit ſon viſage.

11. N'eſt-il pas un peu extraordinaire que vous puiſſiez compter tant de femmes qui font honneur à votre goût ; & que vous

n'en puiſſiez pas nommer une qui en faſſe à votre cœur ?

(*Lettr. de la ducheſſe de... au duc de...*)

12. Qu'au reſte, il avoit raiſon, parce qu'on ne pouvoit gueres être tout à-la-fois homme à bonnes fortunes, & difficile.

GALLICISMES.

1. Tous ceux qui ſavent les langues par principes, ſavent auſſi qu'elles ſe ſont réſervé pluſieurs expreſſions contraires aux loix de la grammaire, comme pour ſecouer quelquefois le joug de cette pédante de qui elles ne ſauroient ſe paſſer; tant la liberté eſt naturelle en tout : c'eſt ce qu'on appelle, en françois, des *Galliciſmes* : & il faut que les agréments de cette liberté ſoient bien grands, puiſqu'il ſe trouve que ces ſortes de licences que les langues ſe donnent, ſont leurs plus grandes beautés.

2. Couple n'eſt maſculin que dans le ſens où il renferme, outre l'idée du nombre, un rapport acceſſoire à quelque liaiſon entre les choſes, ſoit d'appariation de ſexe, de parenté, d'amitié, ou de ſervice commun. On dit donc, d'un mâle & d'une femelle d'animaux, & même d'un garçon & d'une fille qui peuvent s'unir :

Voilà un beau couple ;
De deux freres ou de deux amis:
Ce fut un heureux couple ;

De deux chevaux deſtinés au même attelage :

C'eſt un couple bien aſſorti.

Mais quand ce mot n'a d'autre idée que celle du nombre, il fait exception à la regle, prenant le genre féminin.

Il a avalé une couple d'œufs.

Nous avons tué une couple de perdrix.

Je n'ai vu, dans toute cette nombreuſe aſſemblée, qu'une couple de jolies perſonnes.

Il n'y a dans ſa baſſe-cour qu'une couple de dindons.

3. L'eſſence du *galliciſme* conſiſte en effet à être un écart de langage excluſivement propre à la langue françoiſe. Le *galliciſme* en françois eſt à ſa place, & il y eſt ordinairement pour éviter un vice...

Chacun a ſon opinion, c'eſt un *galliciſme* où l'uſage autoriſe la tranſgreſſion de la ſyntaxe de concordance, pour ne pas choquer l'oreille par un *hiatus* déſagréable. Le principe d'identité exigeoit que l'on dît *ſa opinion* : l'oreille a voulu qu'on fît entendre *ſon n-opinion* ; & l'oreille l'a emporté, *ſuavitatis causâ*...

ELLES SONT toutes DECONCERTÉES ; VOUS AVEZ beau DIRE ; il eſt incroyable LE NOMBRE DE VAISSEAUX QUI PARTIRENT POUR CETTE EXPÉDITION ; NOUS venons d'arriver, NOUS allons partir...

toutes ces façons de parler ſont des *galliciſmes*... Le projet de détailler tous les *galliciſmes* ne ſeroit pas ſans de grandes difficultés ; le nombre en eſt prodigieux, & pluſieurs habiles gens ont remarqué que, ſi l'on en excepte les ouvrages purement didactiques, plus un auteur a de goût, plus on trouve, dans ſon ſtyle, de ces irrégularités heureuſes & ſouvent pittoreſques, qui ne paroiſſent violer les loix générales du langage, que pour en atteindre plus sûrement le but. D'ailleurs, à moins de bien connoître les langues anciennes & modernes où la nôtre a puiſé, il arriveroit ſouvent de prendre pour *galliciſmes*, des expreſſions qui ſeroient peut-être des *helléniſmes*, *latiniſmes*, *celticiſmes*, *teutoniſmes*, ou *idiotiſmes* de quelqu'autre genre.

(*Dictionn. encyclopédique.*)

GÉNÉALOGIES.

1. Les anciens Romains étoient auſſi fous qu'on l'eſt aujourd'hui ſur le chapitre des généalogies. De combien de familles ne diſoient-ils pas qu'ils deſcendoient, ou d'un compagnon d'Hercule, ou de quelqu'autre perſonnage des temps fabuleux ?

2. Dès l'an 1137, le prince Henri de Welf-d'Eſt, gendre de l'empereur Lothaire mort, étoit redoutable en Allemagne autant qu'en Italie. Il avoit des droits au trône impérial. Cependant le pape Innocent II, voyant

Henri maître abſolu du duché de Toſcane, des terres de la comteſſe Mathilde, des appanages de la famille d'Eſte, & des duchés de Baviere & de Saxe, empêcha ſon élection à l'empire, & fit nommer à ſa place Conrad, duc de Franconie. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller la jalouſie qui ſubſiſtoit entre Conrad, héritier de Henri, qui deſcendoit des Gibelins, & la famille italienne de Henri, qui deſcendoit des princes d'Eſt, & qui devoit hériter de la famille allemande des Guelfes. Cette élection fut l'époque des grandes diviſions des Guelfes & des Gibelins, qui ravagerent l'Italie pendant tant d'années.

3. A la bataille de Vinsbergs, qui ſe donna après la mort du duc Henri, entre ſon frere, le duc Welf, & Conrad, les Bavarois ſe ſervirent, pour cri de guerre, du nom de leur général Welf, & les Impériaux firent entendre le nom de Wiblingen, chef-lieu du patrimoine des empereurs de la maiſon de Franconie. Ces deux noms furent enſuite appliqués au parti de Conrad & à celui de Welf. L'uſage s'en répandit inſenſiblement en Italie, où, dans un ſens plus étendu, l'on appella *Gibelins*, le parti des empereurs, & *Guelfes*, celui des papes.

4. Quelqu'élevés que ſoient les hommes, il y en a bien peu qui n'aient dans leur famille ancienne ou moderne, quelques parents pauvres, ou quelqu'anecdote fâcheuſe;

c'eſt par-là qu'ils devroient entamer à leurs enfants l'hiſtoire de leur généalogie.

5. On ne va point conſulter de généalogiſte, qu'il ne vous demande auſſi-tôt de quelle famille on veut deſcendre.

(*Mercure galant.*)

Voyez FAMILLES, NAISSANCE.

GÉNÉRATION.

1. Antoinette Bourignon dit que le péché a défiguré dans les hommes l'œuvre de Dieu, & qu'au lieu d'hommes qu'ils devoient être, ils ſont devenus des monſtres dans la nature, diviſés en deux ſexes imparfaits, impuiſſants à produire leurs ſemblables ſeuls, comme ſe produiſent les arbres & les plantes, qui, en ce point, ont plus de perfection que les hommes ou les femmes, incapables de produire ſeuls. Je m'étonne qu'elle n'ait pas pris garde que ſa prétendue ſupériorité des plantes ſur l'homme, par rapport à la faculté d'engendrer, eſt une fauſſe ſuppoſition; car il eſt bien vrai que chaque plante produit ſa graine, ſon fruit, ſa ſemence indépendamment d'une autre plante de différent ſexe, mais il n'eſt pas vrai qu'elle produiſe une autre plante en elle-même & par elle-même. Qu'a-t-elle donc de plus que l'homme? Eſt-ce que l'homme ne produit pas en lui-même, & ſans le ſecours de l'autre ſexe, ce qui eſt comme la graine ou le noyau dans les plantes, d'où ſort un

autre individu ? Oui, dira-t-on ; mais ſans la conjonction avec l'autre ſexe, cet autre individu n'aura pas lieu. Penſez-vous, repliquerai-je, que la ſemence des plantes n'ait pas beſoin d'être reçue dans la terre, afin de devenir une plante ? N'eſt-ce pas une dépendance d'autrui auſſi grande, mais moins délectable que celle que vous trouvez de l'autre côté, vous, Mademoiſelle Bourignon ? Il eſt certain que, ſelon ſon hypotheſe, l'état parfait de l'homme ne ſeroit point, comme celui de la plante ſur ce fait-là ; l'homme produiroit en lui-même & par ſa ſeule vertu, non pas de quoi faire un autre homme dans un autre ſujet, mais un autre homme. La plante ne fait point cela ; elle fait en elle-même ce de quoi la terre fait ſortir une autre plante. (*BAYLE.*)

2. Nous ſavons que le bouc & la brebis s'accouplent & produiſent enſemble, mais perſonne ne nous a dit encore s'il en réſulte un mulet ſtérile, ou un animal fécond qui puiſſe faire ſouche par des générations nouvelles ou ſemblables aux premieres : de même, quoique nous ſachions que le bélier s'accouple avec la chevre, nous ignorons s'ils produiſent enſemble, & quel eſt ce produit : nous croyons que les mulets en général, c'eſt-à-dire, les animaux qui viennent du mélange de deux eſpeces différentes, ſont ſtériles, parce qu'il ne paroît pas que les mulets qui viennent de l'âne &

de la jument, non plus que ceux qui viennent du cheval & de l'âneſſe, produiſent rien entr'eux ou avec ceux dont ils viennent : cependant cette opinion eſt mal fondée peut-être. Les Anciens diſent poſitivement que le mulet peut produire à l'âge de ſept ans, & qu'il produit avec la jument : ils nous diſent que la mule peut concevoir, quoiqu'elle ne puiſſe perfectionner ſon fruit. Il ſeroit donc néceſſaire de détruire ou de confirmer ces faits qui répandent de l'obſcurité ſur la diſtinction réelle des animaux ; & ſur la théorie de la génération : d'ailleurs, quoique nous connoiſſions aſſez diſtinctement les eſpeces de tous les animaux qui nous avoiſinent, nous ne ſavons pas ce que produiroit leur mélange entr'eux ou avec des animaux étrangers. Nous ne ſommes que très-mal informés des jumars, c'eſt-à-dire, du produit de la vache & de l'âne, ou de la jument & du taureau : nous ignorons ſi le zebre ne produiroit pas avec le cheval ou l'âne ; ſi l'animal à large queue, auquel on a donné le nom de mouton de Barbarie, ne produiroit pas avec notre brebis ; ſi le le chamois n'eſt pas une chevre ſauvage ; s'il ne formeroit pas, avec nos chevres, quelque race intermédiaire ; ſi les ſinges different réellement par les eſpeces, ou s'ils ne ſont, comme les chiens, qu'une ſeule & même eſpece, mais variée par un grand

nombre de races différentes ; ſi le chien peut produire avec le renard & le loup ; ſi le cerf produit avec la vache, la biche avec le dain, &c. Notre ignorance ſur tous ces faits, eſt, comme je l'ai dit, preſque forcée, les expériences qui pourroient les décider, demandant plus de temps, de ſoin & de dépenſe, que la vie & la fortune d'un homme ordinaire ne peuvent le permettre. J'ai employé quelques années à faire des tentatives de cette eſpece ; j'en rendrai comte lorſque je parlerai des mulets ; mais je conviendrai d'avance qu'elles ne m'ont fourni que peu de lumieres, & que la plûpart de ces épreuves ont été ſans ſuccès.

De-là dépendent cependant la connoiſſance entiere des animaux, la diviſion exacte de leurs eſpeces, & l'intelligence parfaite de leur hiſtoire ; de-là dépendent auſſi la maniere de l'écrire, & l'art de la traiter.

3. Un petit bourgeois, nommé Blunet, eut de ſa femme vingt-un enfants en ſept années de ſuite. Ces enfants trijumeaux ont non-ſeulement été baptiſés, mais ils ont vécu, les uns pluſieurs jours, les autres pluſieurs mois, & il en eſt reſté douze des plus forts. On doutoit lequel des deux contribuoit le plus à cette eſpece de prodige ; mais il abuſa d'une jeune ſervante qu'il avoit, laquelle, au bout de neuf mois, accoucha de trois enfants mâles, qui, malgré la foibleſſe &

le jeune âge de leur mere, ne laiſſerent pas de vivre trois ſemaines. Il n'y a peut-être pas d'exemple pareil dans l'antiquité.

4. Il ſeroit difficile de déterminer l'âge auquel l'homme devient capable de produire ſon ſemblable, & le temps où il ceſſe d'avoir des deſirs. Il y a des obſervations qui prouvent qu'il y a eu des hommes qui ont été peres à dix ans, & qu'il s'eſt trouvé des femmes de neuf ans qui ont mérité le nom de mere. On trouve dans les annales de Suabe, qu'en 1278, une fille qui n'étoit âgée que de huit ans, accoucha d'un garçon; & ſaint Jérome aſſure qu'un enfant de dix ans engroſſa une nourrice avec laquelle il couchoit. Le climat influe beaucoup ſur la diſpoſition plus ou moins avancée, qui rend propre à la génération. Des relations témoignent que celui qui veut ſe marier dans le royaume de Calicut, peut prendre une fille au-deſſous de huit ans. Aux Maldives les filles ne ſont pas tout-à-fait ſi précoces; mais à dix ou onze ans on ſe preſſe de les marier. Il y a dans l'Inde des contrées où les femmes accouchent à ſept, & ſont vieilles à trente-ſix.

5. Saint Auguſtin, parlant de la longue vie des patriarches, dit que les années de ce temps-là étoient comme aujourd'hui. L'écriture fait mention du vingt-ſeptieme jour du mois, & du dixieme mois: ſi ce n'avoit été que des années de mois, il s'en-ſuivroit

qu'Henoch & autres, dont il eſt dit qu'ils ont engendré à ſoixante-cinq, ſoixante-dix, cent-cinq, auroient eu des enfants à cinq, ſix & ſept ans.

6. Saint Thomas demande ſi les anges ont le matin une connoiſſance des choſes plus claire que l'après-midi; s'ils paſſent d'une extrémité à l'autre, ſans paſſer par le milieu; & il aſſure que les hommes ſe faiſoient, dans l'état d'innocence, par l'intuition des idées, ou d'une maniere ſpirituelle, & que les parties de la génération ne ſont venues aux hommes, qu'après le péché, comme les marques perpétuelles de la déſobéiſſance du premier homme.

Voyez CIRCONCISION, CONCEPTION, DÉGÉNÉRATION, ÊTRES, FEU, INSECTES, MOLÉCULES ORGANIQUES, NOURRITURE.

GÉNÉROSITÉ.

1. Je ſuis bien-aiſe de trouver une occaſion de m'expliquer depuis vos derniers bienfaits... N'en parlons point, interrompit-il vivement. Attendez, repris-je, pour être tout-à-fait généreux, il faut ſe prêter à la reconnoiſſance.

2. Que vous êtes injuſte, Zilia, me dit-elle! Quoi! vous voulez faire accepter des richeſſes immenſes à mon frere, vous que l'offre d'une bagatelle offenſe; rappellez votre équité, ſi vous voulez en inſpirer aux autres. Ces paroles me frapperent; je re-

connus dans mon action plus d'orgueil & de vengeance, que de généroſité. Que les vices ſont près des vertus!

(*Mᵉ DE GRAFFIGNI.*)

3. J'avois l'ame généreuſe, &, de tous les plaiſirs auxquels j'étois ſenſible, je n'en connoiſſois pas de plus grand, de plus cher, ni qui me fût plus néceſſaire, que le plaiſir d'obliger les autres. Quand je pouvois rendre un ſervice à quelqu'un, je n'avois pas beſoin d'étudier mes façons, pour ſauver aux gens la petite confuſion qu'on a ſouvent d'être obligé dans bien des choſes: j'étois là-deſſus tout ſentiment; je n'avois qu'à laiſſer faire mon cœur; il n'y avoit rien à ajoûter à ſon induſtrie naturelle, non plus qu'au talent qu'il avoit de cacher ſon induſtrie même.

Né avec de pareilles diſpoſitions, j'enviſageois avec volupté toutes les ſortes de partages que je ferois de ma fortune aux autres. Quand je ſerois riche, je ne puis ſubſiſter avec mon bien, diſois-je en moi-même, car il ne ſuffit que pour moi; & mon cœur, pour-ainſi dire, n'a pas le néceſſaire. Etre né bon, & ne pouvoir exercer ſa bonté, n'eſt-ce pas n'avoir pas de quoi vivre? Quoi! voir les beſoins d'un honnête-homme, & n'être pas en état de les ſoulager, n'eſt-ce pas les avoir ſoi-même? Je ſerai donc pauvre avec les indigents, ruiné avec ceux qui ſeront ruinés, & je

manquerai de tout ce qui leur manquera : tâchons de me mettre à l'abri d'une vie ſi triſte.

4. Cicéron diſoit à Céſar : vous n'avez rien de plus grand dans votre fortune, que le pouvoir de ſauver tant de citoyens, ni de plus digne de votre bonté, que la volonté de le faire. Il faudroit donc que les peines qu'un prince inflige, fuſſent toujours au-deſſous de l'offenſe, & que les récompenſes qu'il donne, fuſſent toujours au-deſſus du ſervice.

5. Le fameux Scythe Anacharſis, un jour ſurpris par une nuit obſcure, apperçut une maiſon bâtie au bas d'une montagne : il vint y demander l'hoſpitalité, & ce fut le maître même de la maiſon à qui il parla... Entrez, dit-il à Anacharſis d'un ton ſévere ; les hommes en général ne méritent pas qu'on les oblige ; mais ce ſeroit être auſſi méchant qu'eux, que de les traiter comme ils le méritent. Venez ; les vices de leur cœur m'ont valu des exemples de vertu.

6. L'excès de mes bontés ſurpaſſera celui de vos malheurs : aimez-moi, s'il ſe peut ; mais duſſiez-vous être ingrat, le bonheur d'en faire, ſurpaſſe la peine d'en rencontrer.

7. Trois hommes étoient liés enſemble d'amitié : le premier mourut, léguant à l'un de ſes amis le ſoin de nourrir ſa mere, & à l'autre celui de donner une dot à ſa fille. Le ſecond n'ayant pas ſurvécu long-temps, le

le troiſieme maria la fille & nourrit la mere. Si l'on demande lequel de ces trois hommes a donné la plus grande marque de généroſité, on ſentira que c'eſt l'indigent teſtateur: en effet un homme capable de faire un pareil teſtament, n'en auroit pas beſoin pour faire encore plus que ce qu'il demande.

Voyez ENNEMIS, PARDON.

GÉNIE.

1. La raiſon & l'expérience vous démontrent que le génie prend aux hommes par les pieds; voilà pourquoi les enfants ont tant de plaiſir à ſauter, à courir, à jouer. A ſeize ans, la ſeve de l'eſprit monte vers les reins; c'eſt le temps où l'amour commence à nous occuper: à quarante ans, elle monte au cœur; c'eſt l'âge de la gloire & de l'ambition: à cinquante ans, elle monte à la tête; c'eſt l'âge de la maturité & du jugement: à quatre-vingts ans, elle teint les cheveux & les blanchit: la liqueur alors a parcouru la machine hydraulique; le barometre caſſe. (*Nouvel Aretin.*)

2. Le génie ſe dit du talent naturel & de la diſpoſition qu'on a à une choſe plutôt qu'à une autre.

3. L'avantage de ce que les François appellent génie, conſiſte dans le degré de la force de l'ame; le reſte eſt produit par le goût qu'on a pour un objet, l'attention ſoutenue, la facilité à percevoir les reſſem-

blances, & la promptitude à découvrir les différences. (*M. SULTZER, de Berlin.*)

4. Il eſt très-difficile, & peut-être impoſſible, de poſſéder, au même degré de perfection, des talens différents. Rien ne décèle davantage la foibleſſe du génie, que ce goût vague qui nous porte ſucceſſivement à tous les genres ; le véritable génie n'en a qu'un.

5. L'académie s'eſt empreſſée de vous choiſir (*M. de Marivaux*), & elle aime en vous d'avance ce caractere liant, affable, ſociable, obligeant, d'un cœur ſans vanité, ſans humeur, ſans ces petiteſſes dont l'amour-propre ſe pare & ſe nourrit, tandis qu'il offenſe & qu'il révolte celui des autres. On diroit que cet amour-propre, ſi commun parmi les hommes, & qui eſt en eux comme une ſeconde nature, ne vous ait pas été connu.

Que dis-je ? il ne vous eſt pas connu ! Vous le connoiſſez ſi bien que, dans vos feuilles philoſophiques, vous en avez dépeint tous les traits, creuſé toutes les ſubtilités, démaſqué toutes les adreſſes : vous l'avez pourſuivi juſque dans ſes retranchements les plus cachés, la fauſſe humilité, la modeſte hypocriſie, & la faſtueuſe ſincérité.

Ce n'eſt pas là le ſeul vice de l'homme que vous avez pourſuivi ; Théophraſte moderne, rien n'a échappé à vos portraits cri-

tiques. L'orgueil du courtiſan, l'impertinence des petits-maîtres, la coquetterie des femmes, la pétulance de la jeuneſſe, la ſotte gravité des importants, la fourberie des faux dévots, tout a trouvé en vous un peintre fidele & un cenſeur éclairé. Tantôt ſous l'écorce d'une parabole, tantôt ſous les aventures d'un roman, vous avez dévoilé les paſſions malignes & intéreſſées qui dévorent le cœur de la plûpart des hommes, & qui rendent leur ſociété, toute polie qu'elle eſt, plus dangereuſe que les forêts où les tigres habitent. Ceux qui ont lu vos ouvrages, racontent que vous avez peint, ſous diverſes images, la licence immodeſte des mœurs, l'infidélité des amis, les ruſes des ambitieux, la miſere des avares, l'ingratitude des enfants, la biſarre auſtérité des peres, la trahiſon des grands, l'inhumanité des riches, le libertinage des pauvres, le faſte frivole des gens de fortune; que tous les états, tous les ſexes, tous les âges, toutes les conditions, ont trouvé, dans vos peintures, le tableau fidele de leurs défauts, & la critique de leurs vices; que, pénétrant plus avant dans le cœur humain, vous en avez tiré au grand jour les vertus hypocrites, & ce fond d'orgueil & de vanité qui enveloppe & cache les vices de ceux que le monde trompé appelle de grands hommes, & qui ſouvent ſont au fond de grands monſtres...

Voilà, m'a-t-on dit, ce qui ſe trouve répandu dans cette foule d'écrits, de romans, de pieces de théâtre que vous avez donnés au public avec une prodigieuſe fécondité. C'eſt dans ces pieces diverſes, que vous avez ſemé, à pleines mains, cette vivacité, ce brillant qui vous eſt propre ; chaque phraſe, chaque mot, quelquefois eſt une penſée. (*M. LANGUET, archev. de Sens.*)

6. Les ouvrages de MM. de Fontenelle & Marivaux ſont riches en ces ſortes de traits qui peignent des effets de paſſion peu communs, des ſentiments fins, délicats, qui paroiſſent ſe contredire & ſe combattre, & par-là d'autant plus agréables à conſidérer. Perſonne n'a pouſſé auſſi loin la ſcience du cœur, que ces deux écrivains.

7. Le génie & le goût ont une liaiſon ſi intime dans les arts, qu'il y a des cas où on ne peut les unir, ſans qu'ils paroiſſent ſe confondre ; ni les ſéparer, ſans preſque leur ôter leur fonction. Il n'eſt pas poſſible de dire ce que doit faire le génie, en imitant la nature, ſans ſuppoſer le goût qui le guide. (*M. LE BATTEUX.*)

8. Pour bien juger dans les beaux-arts, il faut réunir pluſieurs qualités rares. Un grand goût ſuppoſe un grand ſens, une longue expérince, une ame honnête & ſenſible, un eſprit élevé, un tempérament un peu mélancolique, & des organes délicats.

9. Si le goût dépend d'un ſentiment très-délicat dans le cœur, & d'une grande juſteſſe dans l'eſprit, il faut donc avouer que les hommes ne connoiſſent pas la grandeur du préſent qu'ils font aux dames, quand ils leur paſſent le don du goût.

10. Il ſe rencontre des génies excellents, mais tardifs, qui ne commencent à parler & à raiſonner, qu'où les autres ne parlent & ne raiſonnent plus.

11. Ce n'eſt nas qu'il n'y ait beaucoup de défauts dans l'*Eſprit des loix*; mais ce ſont des défauts inſéparables du génie; & nous dirons ce que Fontenelle diſoit de Newton & de Deſcartes : *Ce n'étoient point les bornes de ſon génie, c'étoient celles de l'eſprit humain.*

12. Ce n'eſt pas le bel-eſprit, c'eſt le ſentiment qui doit juger le génie.

(*M. DE BELLOY.*)

13. Tel eſt le privilége du véritable génie; il ſe fait une route où perſonne n'a marché avant lui; il court ſans guide, ſans art, ſans regle; il s'égare dans ſa carriere; mais il laiſſe loin derriere lui tout ce qui n'eſt que raiſon & qu'exactitude.

Tel à-peu-près étoit Homere; il a créé ſon art, & l'a laiſſé imparfait; c'eſt un cahos encore; mais la lumiere y brille déja de tous côtés.

14. Un éleve qui a du génie apprend à bien

faire, en voyant ſon maître faire mal.

15. Ce qu'un homme né avec du génie fait de mieux, eſt ce que perſonne ne lui a montré à faire. (*Abbé* DUBOS.)

Voyez INVENTION.

GENS DU MONDE.

Agathon, fier de ſa nobleſſe & de ſon équipage, dédaigne les talens, & ne pardonne d'en acquérir qu'à ces hommes placés au-deſſous de ſa ſphere; qui n'ont que cette reſſource pour ſe tirer du néant. L'idée de Dieu l'importune, parce qu'elle lui rappelle un être ſupérieur à lui; les vertus ſociales lui répugnent, parce qu'elles l'aſſujettiroient à des déférences; l'équité même n'eſt pas faite pour lui, parce qu'elle borneroit ſes prétentions. Auſſi eſt-il impie, dur & intéreſſé; faux dans ſes promeſſes, perfide dans ſes engagements; incapable de tendreſſe, de commiſération & de reconnoiſſance: ce n'eſt point un méchant entraîné au mal par le plaiſir de faire le mal; c'eſt un fat qui croit valoir aſſez, ſans ſe donner la peine d'être vertueux.

GENTILS-HOMMES.

1600. Edit portant réglement ſur le fait des tailles, par lequel Henri IV déclare que la profeſſion des armes n'annobliroit plus celui qui l'exerceroit, & même qu'elle ne ſeroit pas cenſée avoir annobli parfaitement la perſonne de ceux qui ne l'avoient exercée que depuis l'an 1563, c'eſt-à-dire, depuis l'époque des guerres de religion en France. Cet article demande d'être éclairci. *Tous les hommes d'armes* étoient gentils-hommes du temps de Louis XII; c'eſt-à-dire, tous ceux qui compoſoient les compagnies d'ordonnance; mais il ne faut pas entendre, par les gentils-hommes d'alors, les gentils-hommes iſſus de race noble; il ſuffiſoit, pour être réputé tel, qu'un homme né dans le tiers-état fît uniquement profeſſion des armes, ſans exercer aucun autre emploi: il ſuffiſoit à plus forte raiſon, que cet homme né dans le tiers-état, eût acquis un fief noble qu'il *deſſervoit par ſervice competent*; c'eſt-à-dire; qu'il ſuivît ſon ſeigneur en guerre, pour être réputé gentil-homme. Ainſi donc alors on s'annobliſſoit ſoi-même; & on n'avoit beſoin ni de lettres du prince, ni de poſſéder des offices, pour obtenir la nobleſſe: un homme extrait de race noble, & le premier noble de ſa

race, s'appelloient également gentils-hommes. Cette nobleſſe ainſi entendue ſubſiſta en France juſqu'au regne de Henri III. Alors la nobleſſe acquiſe par la poſſeſſion des fiefs, & celle acquiſe par la profeſſion des armes, ceſſa d'être nobleſſe. L'article deux cent cinquante-huit de l'ordonnance de Blois, rapporté à l'année 1579, ſupprima celle acquiſe par les armes. Depuis ce temps le gentil-homme n'eſt plus celui qui a ſervi à la guerre, ni qui a acquis des ſeigneuries ou fiefs nobles; mais celui qui eſt extrait de race noble, ou qui a eu des lettres d'annobliſſement, ou enfin qui poſſede un office auquel la nobleſſe ſoit attachée. On peut être ſurpris que Henri IV, qui devoit tant à ſes braves capitaines, reconnût ſi peu leurs ſervices militaires. Louis XV, par ſon édit de la nobleſſe de 1750, a prouvé le cas qu'il en faiſoit, & éterniſé ſon regne par cette nouvelle loi, ainſi que par l'établiſſement d'une école militaire.

(*M. le préſid. HÉNAULT.*)

Voyez NOBLESSE, ROTURE.

GÉOGRAPHIE.

1. La géographie eſt la deſcription de la terre: cette ſcience conſidere le globe terreſtre, compoſé de la terre & de l'eau, & comprend l'*hydrographie*, qui donne la connoiſſance des mers & des rivieres. On y joint auſſi la *chorographie*, c'eſt-à-dire la deſcription des régions des royaumes & des provinces; & la *topographie*, ou la deſcription des lieux particuliers, comme de Paris & des environs.

2. La géographie a eu la même marche que les conquêtes d'Alexandre, & enſuite celles des Romains: ce ſont les conquérants qui ont ouvert les barrieres du monde aux géographes, & non les géographes qui ont éclairé les conquérants.

(*M.* DANVILLE.)

3. L'Allemagne eſt trois fois & demie plus grande que l'Angleterre, plus grande d'un cinquieme que la France, plus grande auſſi que l'Eſpagne d'un cinquieme, environ quatre fois plus grande que le Portugal; une fois & demie plus que l'Italie; cinq fois plus que le Danemarck; huit fois environ que les provinces unies; grande environ comme la Suede; auſſi grande que la Turquie en Europe; à-peu-près la même choſe à l'égard de la Pologne; mais cinq ou ſix fois moins grande que la Moſcovie européenne.

4. Sparte ou Lacédémone, ville de la Laconie, étoit ſituée ſur les bords du fleuve Eurotas: c'eſt aujourd'hui Miſithra, bâtie un peu au-deſſous des ruines de l'ancienne Lacédémone, ſur le même fleuve, que les géographes modernes appellent Vaſilipotamos.

Cythere, île conſacrée à Vénus, ſituée à la pointe du Péloponneſe: on la nomme aujourd'hui Cérigo.

Les bois ſacrés d'Idalie, conſacrés à Vénus, étoient dans l'île de Chypre, & auprès de ces bois, il y avoit une petite ville qui portoit le même nom.

Naxos eſt une des principales Cyclades: ce ſont des îles de la mer Égée ou de l'Archipel, ainſi appellées, parce qu'elles forment une eſpece de cercle autour de l'île de Délos.

Les Arcaniens étoient des peuples de l'Epire, province de Grece.

Le Péloponneſe étoit une province & preſqu'île de la Grece: c'eſt aujourd'hui ce que nous appellons la Morée.

Les deux grands états de la Thébaïde & de la baſſe Egypte furent diviſés en de petits royaumes que les Grecs ont appellés dynaſties, c'eſt-à-dire, principautés.

Les Sicyoniens ont été nommés Dannes, Achées & Achives. Les provinces de ce royaume ſont Attique, Béotie, Mégare, Etolie, & Phocide.

Le Nil, fleuve qui arroſe l'Ethiopie, la Nubie, & l'Egypte. Sa ſource, ſi long-temps inconnue, eſt au pied des montagnes de la lune, dans le royaume de Goiam.

Il ne faut pas toujours juger de la couleur des mers, par les noms que les Anciens leur ont donnés. En effet les eaux de la mer rouge n'ont point du tout cette couleur; celles de la mer blanche paroiſſent noires, & celles de la mer noire paroiſſent blanches. On a donné au Pont-Euxin le nom de mer noire, nom de deuil & de triſteſſe, parce que la navigation y eſt très-dangereuſe; à l'Archipel celui de mer blanche, à cauſe de la sûreté qu'on y trouve ſur ſes eaux. La mer rouge a été ainſi nommée, à cauſe de la couleur de ſon ſable.

GÉOMÉTRIE.

1. La géométrie eſt la ſcience qui enſeigne à meſurer la matiere en toutes ſes dimenſions, longueur, largeur, & hauteur. Le mot de géométrie à la lettre, eſt l'art de meſurer la terre.

2. Selon la méthode des géometres, la diviſion d'un ſujet en doit ſuivre la définition: il en faut faire, pour ainſi dire, une anatomie exacte. Il faut analyſer, décompoſer, réſoudre le tout en ſes parties, le genre en ſes eſpeces, l'eſprit en ſes facultés, le corps en ſes dimenſions, chaque dimenſion en ſes éléments, &c. ſelon la na-

ture de la matiere qu'on examine, ou le deſſein qu'on ſe propoſe...

A meſure que nos raiſonnements nous éloignent des axiômes, nous ſentons à chaque pas que nous avons beſoin d'un plus grand nombre de propoſitions, pour démontrer les ſuivantes. Il faut réunir les principes des lignes, pour connoître la nature & la meſure des angles; réunir les principes des lignes & des angles, pour découvrir les rapports des figures ou des ſurfaces terminées; réunir les principes des lignes, des angles, & des ſurfaces terminées, pour meſurer les ſolides; réunir enfin les principes des lignes, des figures, des ſolides élémentaires, pour nous introduire dans les ſecrets d'une géométrie plus ſublime....

Il n'y a point de vérités ſtériles; je conclus qu'il n'y en a point de profanes. Je ne parle ici que des vérités proprement dites qui exiſtoient avant le monde, avant qu'il y eût des hommes pour les connoître, avant qu'il y eût des propoſitions pour les exprimer; qui ſubſiſteroient encore, quand nous ceſſerions tous d'être: je parle des vérités néceſſaires, éternelles, & immuables, univerſelles, & par-tout les mêmes, comme celles de l'arithmétique & de la géométrie, pour me borner à des exemples inconteſtables.

Or, ces ſortes de vérités ſont, pour ainſi dire, toutes conſacrées par le rapport eſſen-

tiel & immédiat qu'elles ont avec l'être infini. Elles en portent le caractere par la néceſſité de leur exiſtence ; elles en réveillent naturellement l'idée , par leur étendue qui n'a point de bornes ; elles ſe répandent comme lui , ſans ſe diviſer , dans toutes les intelligences qui les veulent connoître ; elles nous tiennent toujours , comme dit ingénieuſement M. de Fontenelle , ou dans l'infini , ou ſur le bord de l'infini. Nous voyons qu'elles en ſortent par la généralité des principes qui les démontrent ; & après un certain cours de lumiere dont la fin nous échappe , nous les y voyons rentrer par la multitude innombrable & par l'univerſalité des conſéquences qu'on en peut détruire. En un mot toutes les vérités nous élevent naturellement juſqu'à la vérité ſuprême. Il n'y a , pour y atteindre , qu'à nous laiſſer conduire à la trace de leur lumiere ; ce ſont des rayons qui nous menent droit au ſoleil.

3. C'eſt particuliérement en matiere de philoſophie , que les Anglois ont été les maîtres des autres nations. Après trois mille ans de vaines recherches , Newton eſt le premier qui a découvert & démontré la grande loi de la nature , par laquelle toute partie de la matiere peſe vers un centre , & tous les aſtres ſont retenus dans leur cours : il eſt le premier qui ait vu en effet la lumiere ; avant lui on ne la connoiſſoit pas. Ses principes mathématiques , où

regne une phyſique toute nouvelle, ſont fondés ſur la découverte du calcul qu'on appelle *de l'infini*, dernier effort de la géométrie.

Bradley, éclairé par les découvertes de Newton, trouva la parallaxe des étoiles fixes, placées à douze millions de millions de lieues loin de notre petit globe.

(*M. DE VOLTAIRE.*)

Voyez ARITHMÉTIQUE, INFINI GÉOMÉTRIQUE.

GESTES.

1. Le geſte eſt à la parole ce que la parole eſt à la penſée; il lui donne un corps, & la fait ſentir même aux ſourds. Tout l'extérieur aide à la parole, mais il ſemble que la main parle. Chaque mouvement de l'ame a un geſte qui lui eſt propre. La main appelle, congédie, ſupplie, menace, aſſure les choſes par ſerment: hors de ſa proportion, elle choque. Le geſte doit ſe former naturellement, & ſuivre la parole ſans étude. Si l'art y participe, c'eſt pour le remettre dans le naturel. On le redreſſe dans le ſecret du cabinet; en public, il n'eſt plus temps d'y penſer. Le geſte trop régulier eſt une ſuite & une marque d'indifférence dans l'orateur. L'intérêt qu'il prend aux grandes choſes dont il parle, doit laiſſer en lui un peu de déſordre. Dans les mouvements pathétiques, on oublie la régula-

rité de l'action. La geſticulation violente & réitérée donne l'idée d'un déclamateur. Le prédicateur ne doit ni l'être, ni en avoir la réputation. Réguliérement le geſte que fait la main droite, part du côté gauche, & va ſe terminer au côté droit : il commence avec la parole, & finit avec elle. L'exorde n'en ſouffre qu'à peine. La main gauche accompagne ſouvent la droite : on ne la remue ſeule, que pour des geſtes de rebut ou de mépris. Ni l'une, ni l'autre ne doivent être portées plus loin que l'épaule. La main peut diſtinguer les actions, mais non pas les déſigner, les peindre. Il ſeroit indécent d'imiter l'action d'un eſcrimeur, d'un joueur d'inſtrument, ou de quelqu'artiſan : l'on trouve même à redire à des partitions ſur les doigts ; dans le geſte, ils doivent demeurer unis. Le geſte ne doit pas être vague, ni venir après coup. La main ſe repoſe ſouvent ſur la poitrine ou ſur la chaire. Les geſtes outrés ſont plutôt des convulſions, que des mouvements d'éloquence. Les tranſports, dont les Anciens donnoient des regles, étoient plus propres à l'amphithéâtre qu'à la tribune : la chaire les ſouffroit encore moins.

2. Le comédien en général doit uſer plus ou moins de geſtes de toute eſpece, ſelon le caractere de ſa nation. En France, il doit geſticuler beaucoup moins qu'en Italie.

Le comique noble demande beaucoup moins de geſtes paſſionnés, que le comique du genre oppoſé. La nature livrée à elle-même, a des mouvements moins meſurés, que lorſqu'elle eſt retenue par le frein de l'éducation. Les gens du grand-monde ont les mêmes paſſions que le peuple ; mais chez eux les paſſions ſont hypocrites, & elles affectent un air modéré & raiſonnable. Un ſeigneur a, pour l'ordinaire, un dépit tranquille : Lucas, dans ſa colere, s'agite, renverſe table & ſiéges, bat ſa femme & ſes enfants.

(*M. RÉMOND DE SAINTE-ALBINE.*)

3. Il vaut mieux ne point faire de geſtes, que d'en faire de mauvais ; quand ils ſont faux, c'eſt-à-dire, qu'ils ne s'accordent point avec ce qu'on dit ; quand ils ſont lâches, & qu'ils n'expriment que foiblement ; quand ils ſont outrés, qu'ils ſont plus forts que le ſentiment ; quand ils ſe contrediſent, que les deux bras ne s'accompagnent point, ou qu'ils diſent le contraire des yeux, de la tête ; quand ils ſont peu variés. Il y a des acteurs dont les geſtes ont la même configuration, la même étendue, la même chûte : il faut même, quand on dit la même choſe pluſieurs fois, que le geſte change, quoique les mots ne changent point.

(*M. LE BATTEUX.*)

4. La célebre Duclos, actrice du théâtre françois, rempliſſoit le rôle de *Camille* dans la

la tragédie des *Horaces*. Un jour, après ſes imprécations contre Rome victorieuſe, & voulant quitter la ſcene avec une ſorte de précipitation, elle s'embarraſſa dans la queue traînante de ſa robe, & tomba. L'acteur, plus poli qu'il ne convenoit à la ſituation d'Horace outré des diſcours injurieux de ſa ſœur, ôta ſon chapeau d'une main, & lui préſenta l'autre pour la relever. Il la reconduiſit avec délicateſſe dans la couliſſe, où, ayant remis ſon chapeau, & tiré ſon épée, il parut la tuer avec brutalité. Baron n'eût pas manqué, en comédien habile, de la tuer dans ſa chûte, &, profitant de cet incident heureux, il eût corrigé en même temps la férocité de l'action & le défaut de vraiſemblance.

5. Il n'y auroit peut-être pas de meilleur juge du langage par geſtes, & en général du jeu de théâtre, qu'un ſourd. Un obſervateur philoſophe rapporte une expérience qu'il a faite, & dont il aſſure avoir tiré plus de lumiere ſur les mouvements & les geſtes, que de toutes ſes lectures. Il ſe plaça aux troiſiemes loges un jour qu'on repréſentoit une piece qui lui étoit familiere. Dès que le public ſe mit en devoir d'écouter, il mit ſes doigts dans ſes oreilles. Les gens qui l'entouroient, ne furent pas médiocrement ſurpris : il les tenoit continuellement bouchées, tant que l'action & le jeu des acteurs lui ſembloit répondre

au dialogue qu'il ſe rappelloit : il n'écoutoit, & ne ſe débouchoit les oreilles, que lorſqu'il ſe trouvoit égaré par les geſtes. Il y a bien peu de comédiens, ajoûte ce philoſophe, en état de ſoutenir une pareille épreuve. (*Diſc. ſur l'art dramatique.*)

Voyez PANTOMIME.

GIBET.

1. Mille gens parlent de la belle Hélene, qui ne ſavent pas qu'elle fut pendue. Elle s'étrangla elle-même ; & auprès du chêne auquel elle ſe pendit, il croiſſoit une herbe qu'on nommoit *hélénéion*, qui rendoit querelleurs ceux qui en mangeoient.

2. Philippe de Valois, ſixieme du nom, fit arrêter, au commencement de ſon regne, Pierre Remi, ſieur de Montigni, ſucceſſeur de Marigni & de la Guette dans l'adminiſtration des finances. Par arrêt du parlement, où ſe trouverent dix-huit chevaliers, vingt-cinq ſeigneurs & princes, & le roi même, Remi fut condamné à être pendu au gibet de Mont-Faucon, qu'il avoit fait rebâtir. Selon d'autres, ce fut Enguerrand de Marigni, miniſtre d'état, qui le fit réparer, & y fut accroché. Le plus rude ſupplice des mauvais financiers, le plus utile au public, n'eſt pas de les pendre, mais de rogner tellement les griffes à leur rapacité, qu'ils ne puiſſent pas mériter de l'être.

3. Pendant le mois d'Octobre 1606, les rumeurs populaires furent grandes à Paris contre ceux qui alloient & venoient aux prêches à Charenton : pour à quoi donner ordre, du commandement même de Sa Majesté, fut aviſé de dreſſer une potence à la porte Saint-Antoine, pour y attacher le premier, tant d'une religion que de l'autre, qui ſeroit ſi oſé de troubler le repos public. Sur quoi avint une groſſe conteſtation entre les lieutenants civil & criminel, à ſavoir auquel des deux il appartenoit de la faire planter. Le chevalier du Guet répondit fort judicieuſement, qu'afin de les mettre d'accord, il en falloit planter une pour le lieutenant-criminel, & l'autre pour le lieutenant-civil.

4. Un Anglois qu'on alloit pendre avec ſon camarade, voyant celui-ci pleurer, lui dit : lâche, tu n'es pas digne d'être pendu.

5. Les Anciens tenoient le figuier entre les gibets, & l'on s'y pendoit pour cela plus volontiers qu'aux autres arbres. Timon, Athénien, voulant en arracher un qui lui faiſoit nuiſance en ſon jardin, auquel pluſieurs s'étoient déja pendus, fit crier à ſon de trompe, que ſi quelqu'un s'y vouloit pendre, il ſe dépêchât d'y venir, parce qu'il le vouloit faire arracher.

(*MONTAIGNE.*)

6. Sixte-Quint diſoit qu'il aimoit mieux voir les gibets remplis, que les priſons.

7. En 1550 on vit, pour la premiere fois, une femme condamnée à être pendue. Elle étoit vétue d'une longue robe, liée au-deſſous des genoux. La nouveauté du ſpectacle attira une foule prodigieuſe de peuple. On n'avoit point encore connu ce ſupplice pour les femmes.

8. Le marquis de Coaſlin ſomme un officier de rendre un petit fort, ſous peine d'être pendu, s'il differe juſqu'à l'arrivée du canon. L'officier, peu effrayé de la menace, répond qu'il ſe défendra de ſon mieux avec les ſept hommes qu'il commande. Forcé de ſe rendre à diſcrétion, on décide qu'il doit être pendu ſur le champ. M. de Coaſlin ordonne de ſuſpendre l'exécution, juſqu'à ce qu'il ait parlé au maréchal de la Meilleraye. Il en obtient aiſément la grace de l'officier; mais à ſon retour, il trouve qu'on l'avoit déja pendu. Il fait les plus vifs reproches au prévôt de l'armée, qui lui répond : « Il ne m'a pas été poſſible de » différer l'exécution, parce que les ſpecta- » teurs s'ennuyoient d'attendre ſi long- » temps ».

9. Un jeune homme de Paris ſe ſerra la poitrine, le ventre, les bras, les poignets, les cuiſſes & les jambes, avec des cordes à nœuds coulants, dont les bouts étoient fixés à des cloux qu'il avoit plantés dans les quatre murailles. . . Conduit à M. B. . .

alors lieutenant de police, il l'assura qu'il avoit déja fait plusieurs fois des épreuves à-peu-près semblables, & qu'il y trouvoit un plaisir indicible; qu'il souffroit pourtant d'abord; mais que, lorsque la compression des ligatures étoit arrivée à un certain point, cette premiere souffrance étoit délicieusement payée par la sensation agréable qui succédoit.

La mort des pendus est très-douce : c'est une vérité si solidement établie par le célebre *Wepfer*, dans son traité *de apoplexiâ*, pag. 174, &c. qu'il n'est pas permis d'en douter. L'auteur de la gazette salutaire, dont j'emprunte cette observation, ne conseille cependant à personne de se faire pendre. (*Anecdotes de médecine.*)

10. Un jeune libertin jettant des pierres contre le gibet: courage, lui dit Diogenes, tu l'attraperas.

11. Mont-Faucon, gibet que Pierre de Brosse fit ériger, & il y fut pendu le premier. Ce Pierre de Brosse, dont l'abbé Brice fait mention dans sa description de Paris, étoit un homme de néant, originaire de Tours, dont saint Louis s'étoit servi en qualité de chirurgien & de barbier, dans ses voyages d'outre mer; né avec beaucoup d'esprit, & ayant acquis une grande expérience dans sa profession, il gagna les bonnes graces de Phi-

lippe-le-Hardi, fils de ce prince, qui l'admit dans ſa plus intime faveur ; mais en ayant inſolemment abuſé, il ſe fit de puiſſants ennemis qui travaillerent à ſa perte avec chaleur. On trouva en effet qu'il étoit coupable d'empoiſonnement contre des perſonnes du premier rang, & fut condamné à la mort en 1277. Les ducs de Bourgogne, de Brabant, & Robert, comte d'Artois, voulurent être préſents à ſon ſupplice, pour lui faire honneur.

(*Nouvelle école du monde.*)

Voyez EXEMPLE.

GLADIATEURS.

1. Les gladiateurs ſe piquoient d'obſerver tellement la plus ſcrupuleuſe décence en expirant ſur l'arene, qu'ils ne craignoient point de mourir, mais de faire une grimace.

2. Sous le conſulat d'Appius-Claudius, & de M. Fulvius, les enfants de Brutus, pour honorer la mémoire de leur pere, firent voir à Rome, dans le marché aux bœufs, les premiers combats de gladiateurs. Pour les athletes, ils ont été introduits par la magnificence de M. Scaurus.

3. La folie & l'extravagance des Romains alla ſi loin, que les fils des ſénateurs mêmes, & les chevaliers romains comparurent dans l'amphithéâtre, pour y combattre les animaux, comme les plus vils des gladia-

teurs: mais, (pourroit-on le croire?) les Dames romaines, malgré la timidité de leur ſexe, y combattirent auſſi.

Suétone, dans la vie de Domitien, parle des combats de ces femmes des ſenateurs, auſſi bien que Dion-Caſſius. Sévere abolit la coutume qu'elles deſcendiſſent dans l'arene, pour y combattre.

4. Les ſpectacles des gladiateurs & des beſtiaires étoient en abomination parmi les plus ſages des Anciens, tels que Séneque, Pline le jeune, &c.

5. Il me ſembloit, dans cette guerre, que nous allions tous combattre à la façon des anciens Andabates*, c'eſt-à-dire, à tâtons. (*C. DE RETZ.*)

6. M. *Figg*, ſous lequel pluſieurs Anglois de diſtinction ſe ſont fait honneur d'avoir appris à ſe battre, dit un jour à un de ces ſoupers où l'on ſe faiſoit gloire de l'inviter: Meſſieurs, aucun homme n'a plus de compaſſion que moi pour les malheureux; mais dès que je ſuis ſur le théâtre, ſi je vois de la chair, il faut que je coupe.

Voyez VALEUR.

* Les Andabates étoient des gladiateurs qui combattoient les yeux fermés.

GLOIRE.

1. C'eſt une politique d'orgueil, d'aller à la gloire, en lui tournant le dos.

2. Qu'eſt-ce que la gloire de l'homme après ſa mort ? C'eſt, dit un Ancien, un bon vent après le naufrage.

3. La gloire la plus belle, ou du moins la plus propre, conſiſte dans l'eſtime & dans l'admiration ; mais la gloire la plus ſenſible & la plus marquée, eſt celle qui conſiſte dans la conſidération & dans le reſpect. La raiſon en eſt que tout le monde n'eſt pas en état de diſcerner un homme qui a du mérite, d'avec un autre qui n'en a point ; au lieu que chacun peut diſtinguer un grand ſeigneur d'une perſonne du commun.

4. Il apprit d'eux à deſirer la gloire, & d'Épaminondas à l'acquérir.

5. La terre reſſemble à de grandes tablettes où chacun veut écrire ſon nom. Quand ces tablettes ſont pleines, il faut bien effacer les noms qui y ſont déja écrits, pour y en mettre de nouveaux. Que ſeroit-ce, ſi tous les monuments des Anciens ſubſiſtoient ? Les Modernes n'auroient pas où placer les leurs. Les trois cent ſoixante ſtatues de Démétrius de Phalere ne pouvoient être long-temps ſur pied dans Athenes ; Démétrius-Poliorcete les briſa ; la gloire du pre-

mier Démétrius tenoit trop de place.
(*FONTENELLE.*)

6. Celui qui ſe diſtingue dans un grade ſubalterne, me paroît d'autant plus eſtimable, qu'il a moins de facilité de ſe faire remarquer. (*Mr RICCOBONI.*)

7. La vanité eſt ſi ancrée dans le cœur de l'homme, qu'un goujat, un marmiton, un crocheteur, ſe vante, & veut avoir ſes admirateurs, & les philoſophes mêmes en veulent: ceux qui écrivent contre la gloire, veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit; & ceux qui les liſent, veulent avoir la gloire de les avoir lus; & moi qui écris ceci, j'ai peut-être cette envie; & peut-être que ceux qui le liront, l'auront ici.

8. La douceur de la gloire eſt ſi grande, qu'à quelque choſe qu'on l'attache, même à la mort, on l'aime.
(*PASCAL.*)

9. Nous voyons dans Suétone, qu'au lieu de briſer les ſtatues des empereurs dont la mémoire étoit odieuſe, on en ôtoit les têtes, à la place deſquelles on mettoit ſans doute celle du nouvel empereur; de là vient en partie, qu'on a trouvé depuis tant de têtes antiques ſans corps.

10. Qu'appellez-vous, pendant ſa vie, répartis-je? Eſt-ce que cette gloire ne lui ſurvivra pas? Oh! me dit la fée, tu m'impatientes; cherche ailleurs des gloires qui ſurvivent; tu n'en ſais pas le défaut de ces

gloires-là ; apprends qu'on n'en jouit ſouvent qu'à la fin de ſes jours, comme qui diroit à l'article de la mort : c'eſt un tréſor d'avare ; il n'y a que les héritiers qui en profitent : ſi tu veux l'immortalité pour ton fils, je n'ai pas ce qu'il te faut.

11. On n'entendoit parmi les Athéniens, que des exhortations qu'ils ſe faiſoient les uns aux autres de ſe montrer gens de cœur ; que ni eux, ni leurs ennemis, n'étoient point changés depuis la bataille de Marathon, ſi ce n'eſt que la victoire avoit augmenté le courage des Athéniens, & abattu celui des Perſes. Nous ne combattons pas, comme eux, diſoient-ils, pour un pays & pour une ville ſeulement, mais pour les trophées érigés aux champs de Marathon & de Salamine, afin qu'ils ne paroiſſent pas l'ouvrage de Miltiade & de la fortune, mais l'ouvrage des Athéniens.

12. Des batailles perdues, la diminution du peuple, l'affoibliſſement du commerce, l'épuiſement du tréſor public, le ſoulévement des nations voiſines, pouvoient faire accepter à Carthage les conditions de paix les plus dures : mais Rome ne ſe conduiſoit pas par le ſentiment des biens & des maux, elle ne ſe déterminoit que par ſa gloire ; & comme elle n'imaginoit point qu'elle pût être, ſi elle ne commandoit pas, il n'y a point d'eſpérance ni de crainte qui pût

l'obliger à faire une paix qu'elle n'auroit point impoſée.

(*Grandeur & décadence des Romains.*)

Voyez BATAILLES, MERVEILLEUX.

GORGE.

1. Une gorge voilée à moitié par une modeſtie qui n'eſt pas toujours une marque de pudeur.

2. L'amour a fait la gorge de la bergere différente de celle du berger ; elle ne peut reſpirer, ſans qu'elle s'éleve, malgré la pudeur même, comme pour s'attirer autant de deſirs, que de regards.

3. Les Maldivois aiment l'exercice & ſont induſtrieux dans les arts ; ils ſont ſuperſtitieux & fort adonnés aux femmes : elles cachent ſoigneuſement leur ſein, quoiqu'elles ſoient extraordinairement débauchées, & qu'elles s'abandonnent fort aiſément : elles ſont fort oiſives, & ſe font bercer continuellement. (*M. DE BUFFON.*)

4. Le pere Gardeau, religieux de ſainte Génevieve, rebuté du peu de fruit de ſes exhortations ſérieuſes & fréquentes contre les immodeſties des femmes qui découvroient exceſſivement leurs gorges, s'aviſa un jour de les apoſtropher ainſi : *Couvrez-vous donc au moins en notre préſence ; car afin que vous le ſachiez, nous ſommes de chair & d'os comme les autres hommes.* Chacun ſe prit à rire, & les femmes ſur-tout ; mais lui, redoublant

ſon ſérieux, leur dit: *Quand on vous parle décemment & en paroles couvertes, vous faites la ſourde oreille, & ne voulez point entendre; & quand on vous parle en termes clairs, vous les trouvez comiques, & vous vous mettez à rire. A votre malédiction donc, ſi, les entendant ſi bien, vous n'en faites pas un meilleur uſage.* Un long diſcours fort étudié & rempli des paſſages des peres, & de lieux communs théologiques, ſur la modeſtie, étoit ſans doute moins propre que cette vive apoſtrophe, à produire un heureux effet; & ſi les femmes d'alors ne ſe corrigerent point, c'eſt que, comme le remarque très-bien l'Eccléſiaſtique XXV, 26, *brevis omnis malitia ſuper malitiam mulieris.*

5. Phryné, courtiſanne d'Athenes, étoit accuſée d'impiété devant le ſénat. Le célebre Hypéride qui plaidoit pour elle, voyant que ni la force de ſes preuves, ni tout ce que l'art de bien dire a de plus touchant, ne pouvoit émouvoir ſes juges; ſaiſi d'une eſpece de fureur, lui découvrit la gorge, pour derniere fleur de rhétorique, & gagna ſon procès.

6. Suivant tous les hiſtoriens, les Dames ont été peu parées pendant huit ou neuf cents ans; leur coëffure étoit ſimple, peu de friſure, nulle dentelle, du linge uni, mais fin; leurs robes étoient fort ſerrées, & couvroient tout-à-fait la gorge; les veuves étoient habillées à-peu-près comme

ſont aujourd'hui nos religieuſes. Cet air de modeſtie a duré juſqu'à Charles VI : c'eſt ſous ſon regne que les Dames commencerent à ſe découvrir les épaules. Sous Charles VII, elles prirent des pendants d'oreilles, des colliers & des braſſelets : ſous François I, elles vinrent à la cour, où elles n'avoient jamais paru : ſous la mere des derniers Valois, elles pouſſerent encore plus loin le luxe & la vanité ; c'eſt à-peu-près dans ce temps que le mot de Dame eſt devenu un titre d'office chez la reine & chez les princeſſes.

7. M. Le Beuf, dans le journal de médecine, parle d'un berger qui étoit réglé comme le ſexe, & dont le ſein étoit auſſi beau que celui d'une fille de vingt ans. Il n'étoit pas le ſeul de ſa famille que la nature jouât ainſi ; car, à ce qu'il dit lui-même à l'auteur de cette obſervation, ſon pere, & quinze freres qu'il avoit, participoient tous à ce dernier phénomene.

8. Les mammelles ne ſont pas exemptes des biſarreries de la nature ; ordinairement les femmes n'ont que deux tétons, mais on en a vu qui en avoient davantage : *Blaſius*, par exemple, en a remarqué trois dans une femme ; *Walochus* & *Borrichius* ont fait la même obſervation : *Thomas Bartholin* parle d'une perſonne qui en avoit quatre. Pour ce qui eſt de la conformation de ces parties

& de leur grandeur, elle eſt monſtrueuſe dans certains pays: au rapport des voyageurs, au Cap de Bonne-Eſpérance, les femmes les ont ſi longues, qu'elles les jettent par-deſſus l'épaule. Quels ſont les Amours qui vont ſe nicher là?

9. Les Sicambres, une des tribus des Francs, commençoient à plier & à fuir dans une bataille; leurs femmes les arrêtent, & leur diſent, en découvrant leur ſein: « frappez, lâches, & tuez-nous, plutôt que » de nous expoſer aux opprobres de l'eſcla» vage ». Ce ſpectacle & ces reproches animent le courage & la fierté des Sicambres; ils ſe rallient; le combat recommence; ils repouſſent & défont entiérement l'ennemi qui ſe croyoit déja vainqueur. Un hiſtorien prétend que c'eſt depuis cette victoire, & en mémoire de la part que les femmes y avoient eue, qu'elles commencerent, & qu'elles ont continué à laiſſer leur gorge découverte.

(*M. DE SAINT-FOIX.*)

Voyez LIBERTÉ, VŒU.

GOURMANDISE.

1. Mᵉ la ducheſſe de . . . eſt mal depuis quelques jours ; elle a vomi , & ſans indigeſtion ; car on pourroit quelquefois l'en ſoupçonner, ſans avoir même mauvaiſe opinion de ſon eſtomac.

(*Mᵉ DE MAINTENON.*)

2. Un paſſage du poëte Caïus-Titius nous apprend que l'on faiſoit cuire à Rome, dans le ventre d'un cochon, pluſieurs autres animaux, & qu'on appelloit cela un cochon de Troye, par alluſion au cheval de Troye, qui étoit rempli de ſoldats. Ces excès avoient beſoin d'être réprimés. La gourmandiſe étoit ſi énorme, que pluſieurs enfants de bonne famille ſe proſtituoient & ſe vendoient, afin de manger de bons morceaux. L'ivrognerie étoit devenue ſi commune, que les bourgeois alloient ſaouls aux aſſemblées où il s'agiſſoit de délibérer du ſalut de la patrie. Les ſiecles ſuivants, qui ont vu à Rome tant de vices effroyables, n'y ont gueres vu le regne de l'ivrognerie : aujourd'hui c'eſt un défaut qu'on ne connoît point du tout en ce pays-là; mais, pour les anciens Romains, ils vivoient comme de vrais ſeptentrionaux.

3. C'étoit par le moyen de ces apparences de dédain pour les viandes, c'étoit par l'indolence avec laquelle elles y touchoient, qu'elles ſe perſuadoient être ſobres, en ſe

conſervant le plaiſir de ne pas l'être.
(*MARIVAUX.*)

4. La coutume de prendre un vomitif avant le repas, qui étoit aſſez familiere à Céſar, étoit commune auſſi parmi les autres Romains. Ils ne la croyoient pas moins favorable à leur ſanté qu'à leur gourmandiſe. Ils vomiſſoient, dit Séneque, pour manger, & ils mangeoient pour vomir. Cette pratique paſſoit pour être ſi excellente, que les athlètes l'obſervoient conſtamment pour entretenir leurs forces.

5. On emploie à flatter le goût mille gens dont l'unique occupation eſt de dépeupler les eaux & les forêts. Rien n'eſt en ſûreté dans l'air, ſur la terre, ni dans toute la nature: on devance, on renverſe toutes les ſaiſons, pour hâter des fruits & des légumes, qu'on ne trouve bons, que parce qu'ils ſont hors de prix; & l'on s'en dégoûte, lorſqu'ils ſont dans leur bonté, à cauſe que tout le monde en mange. On prévient toujours la faim, & les riches ſont aſſez ſots en matiere de plaiſirs, pour ne l'avoir jamais connue ni ſentie. Enfin, on a pouſſé l'art d'irriter l'appétit & la gourmandiſe à ſon comble; il y a plus de métiers pour la bouche, que pour toute autre choſe; & la moitié du monde n'eſt occupée qu'à faire manger l'autre.

6. Imitez le convive ſenſuel; il goûte de tous

tous les mets, mais légérement ; il ſe ménage de maniere qu'il aime mieux deſirer quelque choſe qui n'ait pas été ſervi, que de ne pouvoir profiter de tout ce qu'on ſervira ; tandis que le gourmand, gonflé & hors d'haleine, dès le premier ſervice, n'a plus de deſir, du moins qu'il puiſſe ſatisfaire.

7. L'homme ſait uſer en maître de ſa puiſſance ſur les animaux ; il a choiſi ceux dont la chair flatte ſon goût ; il en a fait des eſclaves domeſtiques ; il les a multipliés plus que la nature ne l'auroit fait ; il en a formé des troupeaux nombreux, & par les ſoins qu'il prend de les faire naître, il ſemble avoir acquis le droit de ſe les immoler ; mais il étend ce droit bien au-delà de ſes beſoins ; car indépendamment de ces eſpeces qu'il s'eſt aſſujetties, & dont il diſpoſe à ſon gré, il fait auſſi la guerre aux animaux ſauvages, aux oiſeaux, aux poiſſons ; il ne ſe borne pas même à ceux du climat qu'il habite ; il va chercher au loin, & juſqu'au milieu des mers, de nouveaux mets, & la Nature entiere ſemble ſuffire à peine à ſon intempérance, & à l'inconſtante variété de ſes appétits : l'homme conſomme, engloutit lui ſeul plus de chair que tous les animaux enſemble n'en dévorent ; il eſt donc le plus grand deſtructeur, & c'eſt plus par abus, que par néceſſité. Au lieu de jouir modérément des biens qui lui ſont offerts, au lieu de les diſpenſer avec équité, au lieu

de réparer à meſure qu'il détruit, de renouveller lorſqu'il anéantit, l'homme riche met toute ſa gloire à conſommer, toute ſa grandeur à perdre en un jour à ſa table plus de biens qu'il n'en faudroit pour faire ſubſiſter pluſieurs familles; il abuſe également, & des animaux, & des hommes, dont le reſte demeure affamé, languit dans la miſere, & ne travaille que pour ſatisfaire à l'appétit immodéré, & à la vanité encore plus inſatiable de cet homme qui, détruiſant les autres par la diſette, ſe détruit lui-même par les excès.

8. Henri IV ne faiſoit aucun cas des grands mangeurs & dormeurs: il diſoit qu'ils n'étoient capables de rien de grand, & que, s'il aimoit la table, ce n'étoit que pour s'égayer l'eſprit.

Voyez DÉBAUCHE, DESTRUCTION, NOURRITURE, USAGES.

GOUTS.

1. Comme l'eſprit juge toujours en faveur des attachements du cœur, il nous trompe ſouvent, en confondant les vices avec les vertus, les défauts avec les perfections. En Éthiopie, les belles perſonnes ſont les plus noires; en Europe, ce ſont les plus blanches; il n'eſt peut-être pas ſi facile qu'on s'imagine de décider qui ſont ceux qui ſe trompent. Il en eſt ainſi des qualités de l'ame. La vivacité qui fait une grande partie du

mérite le plus éclatant en certains pays, paſſe en d'autres pour un défaut très-eſſentiel.

2. C'eſt à qui lui donnera les dîners les plus élégants ; car notre miſere nous borne aux délicateſſes du goût, & nous défend les profuſions de la magnificence. (*Mᵉ DE MAINTENON.*)

3. Tout ce qui me reſta pour Mᵉ de Ferval, ce fut ce qu'ordinairement on appelle un goût, mais un goût tranquille, & qui ne m'agita plus ; c'eſt-à-dire que, ſi on m'avoit laiſſé en ce moment le choix des femmes, ç'auroit été elle à qui j'aurois donné la préférence.

(*MARIVAUX.*)

4. Quand j'eus paſſé mes premieres années, je voulus me former le goût moi-même (& c'eſt à mon gré la meilleure maniere). Je ne m'embarraſſe pas de penſer comme les autres, il ſuffit que mes ſentiments me plaiſent, pour me paroître juſtes ; je ſens de cette maniere un plaiſir que le reſte du monde n'éprouve point, & je trouve mille charmes, où les autres ne rencontrent que de l'ennui. Dis-moi, ma chere Volatile, ne ſuis-je pas bien heureuſe ? Oui ſans doute, répondit la nymphe ; il y a plus de mauvaiſes choſes que de bonnes ; & ſi vous aimez ce qui ne vaut rien, vous avez de quoi vous ſatisfaire.

(*Princeſſe hétéroclyte.*)

5. Le goût, par rapport aux viandes, dépend beaucoup de l'habitude & de l'éducation ; il en eſt de même du goût de l'eſprit. Les idées exemplaires que nous avons reçues dans notre jeuneſſe, nous ſervent de regle dans un âge plus avancé ; telle eſt la force de l'éducation, de l'habitude & du préjugé. Les organes accoutumés à une telle impreſſion, en ſont flattés de telle ſorte qu'une impreſſion différente ou contraire les afflige ; ainſi, malgré l'examen & les diſcuſſions, nous continuons ſouvent à admirer ce qu'on nous a fait admirer dans les premieres années de notre vie ; & de-là peut-être les deux partis, l'un des Anciens, l'autre des modernes.

(*DU MARSAIS.*)

6. Comme l'imagination des hommes ſait créer des êtres à ſa maniere, & que ces êtres peuvent être beaucoup plus parfaits que ceux de la ſimple nature, il eſt arrivé que le goût s'eſt établi avec une ſorte de prédilection dans les arts, pour y régner avec plus d'empire & plus d'éclat. En les élevant & en les perfectionnant, il s'eſt élevé & perfectionné lui-même ; &, ſans ceſſer d'être naturel, il s'eſt trouvé beaucoup plus fin, plus délicat, & plus parfait dans les arts, qu'il ne l'étoit dans la nature même. (*M. LE BATTEUX.*)

7. Le goût qui tient aux arts, & qui en fait la perfection, peut être mis en princi-

pes, parce qu'il ſe forme ſur l'expérience; mais pour le goût qui tient aux ſenſations & aux ſentiments, & qui vient de la diſpoſition des organes, il eſt purement machinal, & ne peut être réduit à des principes, étant indépendant de tout raiſonnement; il n'en eſt pas de même de l'intelligence. Quand on conviendra de mes principes, on conviendra de mes conſéquences; je puis donc eſpérer de ſoumettre à mon avis une perſonne intelligente: je n'ai pas la même autorité ſur les ſentiments, & ne puis me flatter d'amener une perſonne ſenſible à mon goût, ni elle de m'inſpirer le ſien; je n'ai point de liens pour l'attirer à moi; je n'ai point de route pour aller à elle; rien ne ſe tient dans les goûts, ils ſont uniquement dans la dépendance & dans la diſpoſition des organes. Suivant ces regles, l'amour s'inſpire, & ne ſe mérite point.

(*Me la ducheſſe* DU MAINE.)

8. Les Perſannes ſe recherchent encore plus ſur la propreté que les Turques; les hommes ſont auſſi de différents goûts ſur la beauté; les Perſans veulent des brunes, & les turcs des rouſſes.

(*M.* DE BUFFON.)

9. Plus le goût s'épure, plus la fécondité des auteurs eſt à l'étroit: Hardi a fait lui ſeul preſqu'autant de tragédies que tous les poëtes enſemble; Rotrou en a fait plus que Corneille, Corneille plus que Racine, parce

qu'il hazardoit encore davantage, & perfectionnoit moins.

10. Une Dame célebre a prétendu que le goût eſt une harmonie, un accord de l'eſprit & de la raiſon : une autre perſonne a cru que le goût eſt une union du ſentiment & de l'eſprit.

11. Ce qui fait croire que le goût tient plus au ſentiment qu'à l'eſprit, c'eſt qu'on ne peut rendre raiſon de ſes goûts, parce qu'on ne ſait point pourquoi on ſent ; mais on rend toujours raiſon de ſes opinions & de ſes connoiſſances... La juſteſſe de goût juge de ce qui s'appelle agrément, ſentiment, bienſéance, délicateſſe, ou fleur d'eſprit, ſi on oſe parler ainſi, qui fait ſentir, dans chaque choſe, la meſure qu'il faut garder... De plus, le goût a pour objet des choſes ſi délicates, ſi imperceptibles, qu'il échappe aux regles ; c'eſt la nature qui le donne ; il ne s'acquiert pas.

(*Marquiſe* DE LAMBERT.)

12. Les Anciens avoient plus d'eſprit que nous ; nous avons plus d'eſprit que les Anciens : voilà les vraies cauſes de la corruption du goût, s'il vient à ſe corrompre.

(*MARIVAUX.*)

13. Le goût eſt un heureux don de la Nature, qui ſe perfectionne par l'étude & par l'exercice : il apperçoit, d'un coup d'œil, les défauts & les beautés d'un ouvrage ; il les compare, les apprécie, & les juge ;

mais cet examen & ce jugement ſont ſi fins & ſi prompts, qu'ils paroiſſent plutôt l'effet du ſentiment & d'une eſpece d'inſtinct, que de la diſcuſſion.

14. La ſcience d'un homme de goût eſt proprement l'art de juger les talents, ſans aucun talent.

Voyez ARCHITECTURE, CHOIX, CURIOSITÉ, DÉLICATESSE, ENTHOUSIASME, GÉNIE, INVENTION, MODELES, NATIONS.

GOUVERNEMENTS.

1. Avant que les nations fuſſent policées, le gouvernement domeſtique, dit M. Kraft, avoit fort varié chez les différents peuples. Dans pluſieurs pays, les femmes à qui l'on confioit l'autorité domeſtique, s'en ſervirent pour acquérir la puiſſance civile. On en voit quantité d'exemples parmi les Lyciens, les Cantabres, les Égyptiens, les Gaulois, &c. Chargées du gouvernement, elles en remplirent les fonctions avec diſtinction : dans d'autres contrées, les femmes ont été regardées comme des eſclaves, ou comme des êtres ſubalternes qui devoient ſuivre le deſtin de leurs époux, & les accompagner au tombeau : on ſait que Mahomet leur refuſoit l'entrée du paradis.

2. Je me ſouviens d'avoir demandé un jour à un homme qui me contoit mille réglements des eccléſiaſtiques de Veniſe, comment il ſe pouvoit faire que le ſénat ſouf-

frît des choſes qui faiſoient ſi peu d'honneur à la religion & à l'état. On me fit réponſe que le bien public obligeoit le ſouverain à uſer de cette indulgence ; &, pour m'expliquer cette énigme, on ajoûta que le ſénat étoit bien-aiſe que le peuple eût le dernier mépris pour les prêtres & pour les moines irréguliers; car alors ils ſont moins capables de le faire ſoulever: bien plus, une des raiſons pourquoi les J... ne plaiſent point là au ſouverain, c'eſt qu'ils gardent mieux le *décorum* de leur caractere, & qu'ainſi, ſe faiſant plus reſpecter au menu peuple par un extérieur plus réglé, ils ſont plus en état d'exciter une ſédition.

Où en ſeroit-on, ſi l'autorité ſouveraine avoit beſoin de ſe maintenir par un tel expédient, & ſi le clergé ſe rendoit plus formidable par ſes bonnes, que par ſes mauvaiſes mœurs ? Ce déſordre ſeroit mille fois plus déplorable que celui dont parle Tacite, lorſqu'il dit que, ſous un mauvais gouvernement, la grande réputation n'expoſe pas à moins de périls que la mauvaiſe.

3. Le gouvernement féodal dégénere preſque toujours en anarchie.

4. Le gouvernement républicain produit un caractere particulier; le gouvernement monarchique en produit un autre encore mieux marqué que le précédent, parce que le peuple copie le monarque. Dans un état tout compoſé de marchands, comme la Hol-

lande, on voit une façon de vivre unie, qui fixe d'abord le caractere; il en eſt de même en Allemagne, en Eſpagne, & en France, où la grande nobleſſe & les gentils-hommes campagnards donnent le ton aux autres. Les religions & les ſectes mettent auſſi du leur dans la formation du caractere. Or l'Angleterre eſt un compoſé de tout cela; ſon gouvernement eſt tout-à-la fois, monarchie, ariſtocratie, & démocratie; la nation eſt moitié noble, moitié marchande; toutes les ſectes y ſont tolérées, & la grande liberté dont on jouit, fait que chacun donne carriere à ſon humeur & à ſes penchants. Voilà pourquoi les Anglois ſont la nation de l'univers la moins caractériſée; leur caractere eſt de n'en avoir point.

5. Soit que les particuliers obéiſſent à un monarque, ou qu'ils ſoient gouvernés par un ſénat, ils peuvent être également libres. Pour prononcer ſur la liberté, il faut moins examiner la forme que les effets d'un gouvernement; ſi le peuple eſt heureux, il eſt libre.

6. C'eſt dans les grandes villes, c'eſt ſous les grands empires, que ceux qui ne veulent point ſe mêler des affaires de l'état, jouiſſent le plus ſûrement des avantages de leur condition, & de cette ſorte de liberté qui fait le bonheur d'un homme raiſonnable. On prouveroit aiſément à tout homme qui aura lu l'hiſtoire avec attention, que

les peuples en général étoient plus heureux ſous Néron, qu'ils ne le ſont aujourd'hui dans la république de Hollande.

7. Plus un peuple eſt aiſé, plus il devroit être uni. Les Anglois étant plus riches & plus déſunis que leurs voiſins, il faut qu'il y ait un vice dans le gouvernement, qui en trouble l'harmonie; & que ces richeſſes viennent d'une cauſe phyſique, toute différente d'une cauſe morale, qui produit leur déſunion; comme la ſituation de leur île, leurs poſſeſſions dans l'Amérique, &c.

8. A la révolution qui arriva dans le gouvernement politique de l'Italie, vers le milieu du treizieme ſiécle, les papes regnent enfin dans Rome en ſouverains indépendants. Les empereurs, trop foibles pour ſoutenir leur autorité contre les efforts de preſque toutes les villes d'Italie, qui aſpirent à la liberté, vendent à prix d'argent les plus beaux droits de la dignité impériale. Florence obtient le titre de *république*; Naples & la Sicile, la ſeule portion de l'Italie que les Grecs euſſent conſervée, forment une monarchie particuliere; Milan & la Savoie ſont gouvernés par leurs ducs.

9. Quelquefois un grand peuple n'eſt gouverné que de la quatrieme main. Antoine gouvernoit le monde; Cléopâtre gouvernoit Antoine; Dellius, confident & rival d'Antoine, gouvernoit Cléopâtre, & une femme de chambre de Cléopâtre gouvernoit

Dellius: en ſuivant cette progreſſion, il étoit poſſible qu'un chat, favori de la femme de chambre, gouvernât l'univers.

10. On rapporte qu'Hégiage diſoit ſouvent, pour excuſer la rigueur dont il uſoit envers ſes peuples, que le gouvernement ſévere, & même violent, étoit préférable au gouvernement foible & trop indulgent; que le ſévere ne fait tort qu'à quelques particuliers, & que le doux bleſſe tout le peuple. (*GULISTAN.*)

Voyez ARGENT, BLED, INITIATION.

GRACE.

1. Il n'y a point de doctrine plus propre à l'homme, que celle-là qui l'inſtruit de ſa double capacité de recevoir & de perdre la grace, à cauſe du double péril où il eſt toujours expoſé, de déſeſpoir ou d'orgueil. (*PASCAL.*)

2. Rien, entre les créatures, de plus grand que l'homme; rien, dans l'homme, de plus grand que ſon ame; rien, dans ſon ame, de plus grand que la grace.

3. Les Pélagiens ne conſiderent pas, dit ſaint Auguſtin, que celui qui eſt condamné, reçoit la peine qui lui eſt due, & celui qui eſt délivré, reçoit la grace qui ne lui eſt pas due; en ſorte que l'un n'a point de ſujet de ſe plaindre, ni l'autre de ſe glorifier. Mais, diſent les Pélagiens, il eſt injuſte, dans une même mauvaiſe cauſe, de délivrer

l'un, & de punir l'autre. Il eſt donc juſte, répond ſaint Auguſtin, de punir l'un & l'autre ; nous devons donc rendre graces au ſauveur de ne nous avoir pas traité comme nos ſemblables ; car, ſi tous les hommes étoient délivrés, on ne verroit pas ce que la juſtice doit au péché : ſi perſonne ne l'étoit, on ne connoîtroit pas le bienfait de la grace, dont il ne faut chercher la cauſe, ni dans la diſtinction du mérite, ni dans la néceſſité du deſtin, ni dans le caprice de la fortune, mais dans la profondeur des tréſors de la ſageſſe de Dieu, que l'apôtre admire, ſans les ouvrir. Et enſuite les juſtes n'ont-ils donc aucun mérite ? Ils en ont ſans doute, puiſqu'ils ſont juſtes ; mais ils n'en ont point eu pour devenir juſtes ; &, comme dit l'apôtre, ils ont été juſtifiés gratuitement par la grace.

On ne peut pas dire, dit ſaint Auguſtin, qu'Adam ne fût pas ſéparé de la maſſe de perdition, qui n'étoit point encore : pourquoi donc n'a-t-il pas reçu la perſévérance ? Et, ne l'ayant pas reçue, comment eſt-il coupable ? Pour répondre à cette objection, ſaint Auguſtin diſtingue la grace des deux états ; de l'état d'innocence où étoit le premier homme avant ſon péché, & de l'état de la nature corrompue où nous ſommes.

Cette diſtinction a excité de grandes diſputes entre les plus célebres théologiens.

4. Conſidérez, ma chere niece, avec un peu de raiſon & d'équité, ce que ſeroit mon perſonnage auprès du roi, ayant tous les jours de nouvelles graces à lui demander; s'il me les accordoit, il n'auroit plus à diſpoſer de rien; s'il me les refuſoit, il m'affligeroit; s'il m'affligeoit, il auroit trop de bonté, pour n'en être pas fâché; & je ſerois donc la triſteſſe de ſa vie.

5. Je ſuis morte, mon cher duc, & je ne veux plus demander, ni remercier.

(*Mᵉ DE MAINTENON.*)

6. Ma rivale, après tout, n'avoit pas tant de quoi triompher : ſi elle étoit plus brillante que moi, ce n'étoit pas qu'elle fût plus aimable, c'eſt ſeulement qu'elle ſe portoit bien, & que j'avois été malade : j'étois diſpenſée d'avoir mes graces, & elle étoit obligée d'avoir les ſiennes ; auſſi les avoit-elle : & voilà juſqu'où elles alloient, pas davantage ; au lieu qu'on ne ſavoit pas juſqu'où iroient les miennes, quand elles ſeroient revenues (*MARIVAUX.*).

7. Des graces ſans apprêt, libres & tout-à-la-fois modeſtes ; un air noble & ingénu ; ce je ne ſais quoi enfin qui ſe ſent ſi bien, & ſe définit ſi mal.

8. Et quand il faudra être méchant, tu le ſeras pour moi : tu refuſeras les uns & les autres, tu puniras ; les graces, je les ferai bien tout ſeul.

9. Le roi eſt naturellement bon, &, pour

le fléchir, je ne lui laiſſerai pas ignorer à quelles indignités le malheur de mon mari m'a réduite; il ſaura en quelles mains il a remis ſon autorité reſpectable, & par quels crimes vous voulez la profaner: il jugera que les outrages où j'ai été expoſée, doivent en quelque ſorte diminuer la peine de mon mari; & peut-être ſera-t-il flatté que j'aie aſſez compté ſur ſa généroſité, pour préférer de lui devoir une grace que j'ai eu horreur d'acheter par un crime.

(*M. DUCLOS.*)

10. L'on a trop multiplié les graces, & ſur-tout les grades, depuis quelque temps: tout le monde veut être colonel, & les uns & les autres, brigadiers; après quoi, on ne ſait plus qu'en faire; & perſonne ne veut plus reſter capitaine.

11. Il a eu le plaiſir de voir céder à ſon zele ces préjugés qui, en France plus qu'ailleurs, ne ſuccombent ſous la raiſon, que quand elle paroît ſous le voile des graces.

12. Les graces ne ſont pas la récompenſe des baſſeſſes qu'il faut faire pour les obtenir.

13. Les Graces, filles de Jupiter & de Vénus, & ſes compagnes ordinaires; elles étoient trois, Euphroſine, Thalie, Aglaé. On les peint avec un air riant; elles ont les mains entrelacées les unes dans les autres, & ſont preſque nues, parce qu'elles n'empruntent rien de l'art.

Les poëtes diſent que les Graces ſont petites, & d'une taille fort menue, pour faire entendre que les agréments conſiſtent dans de petites choſes, dans un geſte, dans un ſouris, quelquefois dans un air négligé. Les Muſes & Mercure ſont ſouvent dans la compagnie des Graces : Pauſanias les fait auſſi compagnes de la déeſſe de la Perſuaſion : en effet, le grand ſecret de parſuader, c'eſt de plaire.

Les Graces préſidoient aux bienfaits & à la reconnoiſſance. Ce fut à cette précieuſe prérogative, qu'elles dûrent la plupart des autels que les Athéniens & tous les peuples de la Grece leur avoient érigés ; & ſuivant cette derniere idée, on a trouvé les plus belles allégories dans les attributs de ces déeſſes.

Elles ont un viſage riant, pour marquer que nous devons également nous faire un plaiſir de rendre de bons offices, & de reconnoître ceux qu'on nous rend. Elles ſont nues, parce qu'il faut obliger ſes amis avec ſincérité, & ſans affectation. Elles ſont jeunes ; la mémoire d'un bienfait ne doit jamais vieillir. Elles ſont vierges ; quelle vertu demande plus de prudence & de retenue, que l'inclination bienfaiſante ! Socrate, voyant un homme qui prodiguoit ſes bienfaits : *Que les dieux te confondent*, s'écria-t-il ; *les Graces ſont vierges, & tu en fais des courtiſannes.* Elles ſont vives &

légeres ; ce qui ſignifie qu'un bienfait ne doit pas ſe faire attendre. Enfin elles ſe tiennent par la main, pour apprendre aux hommes, qu'ils doivent, par des bienfaits réciproques, ſerrer les nœuds qui les attachent les uns aux autres.

Cette ſeconde allégorie des Graces qui préſident aux bienfaits & à la reconnoiſſance, a preſque pour nous le mérite de la nouveauté. Nous ne connoiſſons gueres en France, que les Graces compagnes de la *Beauté*, & toujours ſuivies de l'*Amour*. Celles-ci ſont peut-être plus touchantes; les autres ſont plus ſolides, puiſqu'elles tiennent de près à la vertu.

14. Homere, liv. XIV de l'Iliade, feint que Junon, craignant que Jupiter ne favoriſât les Troyens, fait deſſein de l'en empêcher. Pour y réuſſir, elle ſe pare extraordinairement, & prie Vénus de lui prêter ſon *ceſte*; c'eſt-à-dire, cette merveilleuſe ceinture, où ſe trouvent tous les charmes les plus ſéducteurs, les attraits, l'amour, les deſirs, les graces, les amuſements, les entretiens ſecrets, les innocentes tromperies, & le charmant badinage, qui inſenſiblement ſurprend l'eſprit & le cœur des plus ſenſés. Cette fiction eſt une des plus belles d'Homere.

15. Il y a de la différence entre la bonne-grace & le bon-air. La bonne-grace eſt naturelle, & le bon-air eſt acquis ; la bonne-

grace

grace eſt jolie, & le bon-air eſt beau ; la bonne grace attire l'amitié ; & le bon-air, l'eſtime.

(*BUSSI-RABUTIN.*)

Voyez ARCHITECTURE, FRANCHISE, JE NE SAIS QUOI, PLAIRE, PROPORTION, NOMS.

GRAMMAIRE.

1. Quelques grammairiens délicats ont prétendu diſtinguer dans les meilleurs écrivains françois, un caractere propre de ſtyle, différent de celui qui vient du génie, & qui n'eſt que le goût particulier de chaque province. J'en connois un qui croit ſentir, en liſant Pierre Corneille & Mezerai, que ce poëte & cet hiſtorien étoient Normands ; pour les Gaſcons & les Provençaux, il ſe fait fort de les reconnoître à la premiere page, & je lui en ai vu faire l'eſſai très-heureuſement. Il pouſſe ce diſcernement beaucoup plus loin; car il ſe croit sûr de pouvoir découvrir, après la lecture d'un ouvrage, la condition, l'âge & les inclinations naturelles de l'auteur, quelque ſoin qu'il ait pu prendre pour les déguiſer. Cette ſorte de critique eſt une eſpece de métopoſcopie, qui n'a point d'autres principes que l'expérience du monde, & la connoiſſance du cœur humain. Mais ſans être obligé de la croire plus infaillible que les regles ordinaires de la phyſionomie, on conçoit qu'elle doit être d'un très-agréable uſage

pour celui qui l'exerce, & qui apperçoit ainſi dans un livre mille choſes qui échappent aux yeux des autres.

Tout a l'humeur gaſconne en un auteur gaſcon :
Calprenède & Juba parlent du même ton.
DESPRÉAUX.

2. Tout le monde écrit *ſangle* & *ſangler*; cependant on écrivoit auparavant *cengle* & *cengler*. Ces mots viennent en effet du latin *cingula* ; & les mots latins en *in*, changent ordinairement cette ſyllabe en *en*, dans notre langue : ainſi *cinis* fait *cendre* ; *infans*, *enfant* ; *inſerere*, *enter* ; *inter*, *entre* ; *intrare*, *entrer*, &c. ou bien en *ein*, comme *fingere*, qui fait *feindre* ; *pingere*, *peindre* ; *tingere*, *teindre*, &c. Pourquoi donc a-t-on quitté, dans le mot *ſangle*, l'ancienne ortografe, même contre l'étymologie ? M. Dumarſais ſoutenoit que l'ancienne ortografe n'étoit fondée que ſur la prononciation. On écrivoit alors de cette façon, diſoit-il, parce que l'on prononçoit en effet de même. Ç'avoit toujours été, à ſon avis, la prononciation qui avoit décidé de l'ortografe. On veut doubler les lettres dans *accoucher*, *affamer*, *alléger*, *appaiſer*, *arranger*, *attirer*; & cela fondé ſur ce que l'on prétend que la lettre *a* doit faire doubler la lettre initiale du ſimple, quand elle entre dans la compoſition d'un mot, comme prépoſition. Or ces mots ſont compoſés de la prépoſition *a*, & des mots *coucher*, *faim*, *léger*,

paix, *rang*, & *tirer*. Mais on ne fait aucune difficulté d'écrire *adoucir*, *amener*, *avilir*; & dont les ſimples ſont *doux*, *mener*, *vil*; & qui ſont compoſés de même de l'*a*, comme prépoſition; ce n'eſt donc pas encore une regle générale.

Sur une prétendue regle, que les compoſés des mots en *an*, doublent cette finale; du mot *an*, on fait *année*, par deux *nn*; de *van*, *vanner*; de *tan*, *tannerie*; de *payſan*, *payſanne*; & cependant tout le monde écrit la mer *océane*, d'*Océan*; la cour *otomane*, d'*otoman*; *courtiſane*, de *courtiſan*. Que devient donc la regle? ou plutôt en eſt-il aucune de certaine & de fixe en fait d'ortografe, ſi l'on n'admet pas pour ſeule regle invariable la repréſentation de la prononciation.

Les lètres ne ſont que des ſignes; mais tout ſigne doit ſignifier quelque choſe, conduire à quelque choſe, déterminer à quelque choſe. Or des lètres doubles, que l'on ne doit pas prononcer, ne ſignifient rien, ſur-tout lorſque, come il arive ſouvent, elles ne marquent pas l'étymologie, ainſi qu'on le voit dans home, done, honeur, &c. car on dit en latin, *homo*, *donare*, *honor*, &c. De quelle utilité les lètres doubles ſont-elles donc dans les mots? Elles embaraſſent, en métant dans la néceſſité d'être en garde contre l'envie de les pro-

noncer. Il faut aprendre d'abord que ces lètres doubles doivent être miſes, & enſuite qu'elles ne doivent pas être prononcées : double étude totalement inutile.... Les lètres & les ſons ; c'eſt-à-dire, l'ortografe & la prononciation, ſe ſerviront mutuellement : les ſons aprendront coment il faut ortografier, & les lètres coment il faut prononcer. Tout ſera uniforme ; il n'y aura plus qu'une ortografe, qu'une prononciation, & par conſéquent qu'une langue ; & cette langue ſera invariable.

(*MANNORY.*)

Voyez ABSTRACTION.

GRANDS.

1. Il n'eſt rien de grand pour les grands cœurs.

2. Les rois aiment que l'on tienne à leur perſonne, & ils ſe défient avec raiſon de leur dignité. (*FONTENELLE.*)

3. Il y a pluſieurs ſortes de grandeurs, & qui demandent pluſieurs ſortes d'hommages.

4. Il y a des grandeurs réelles & perſonnelles, & des grandeurs d'inſtitution. On doit du reſpect aux perſonnes élevées en dignité ; mais ce n'eſt qu'un reſpect extérieur : on doit de l'eſtime & un reſpect de ſentiment au mérite.

Quand, de concert, la fortune & la vertu on mis un homme en place, c'eſt un double empire, & qui exige une double ſoumiſſion ; mais il ne faut pas que le brillant de la grandeur vous éblouiſſe ; il y a des ames baſſes qui ſont toujours proſternées. Il faut ſéparer l'homme de la dignité.

5. Les hommes, dit M. de Saint-Mard, n'eſtiment grand, que ce qui leur coûte des efforts, comme le mépris de la mort & des richeſſes ; la valeur dans les hommes, la chaſteté dans les femmes.

6. Il comprit la petiteſſe de la plûpart des grands que le haſard a rendu tels, & à qui

la nature a refuſé la grandeur du génie, la grandeur des idées, la grandeur des ſentiments, & qu'il faut néanmoins traiter de grandeur; parce qu'ils ont un grand pouvoir de faire du mal.

7. Les grands & les petits ont mêmes accidents, mêmes fâcheries, & mêmes paſſions: mais les uns ſont au haut de la roue, & les autres près du centre, & ainſi moins agités par les mêmes mouvements.

(*PASCAL.*)

8. Nullement empreſſé de faire ſa cour, M. l'abbé Terraſſon trouvoit plus aiſé de ne point vivre avec la plûpart des grands, que d'être avec eux à ſa place, ſans ſe dégrader, & ſans ſe compromettre. Il fuyoit ſur-tout ceux dont l'orgueil perce à travers leur accueil même, & à l'égard deſquels la fierté eſt ſouvent une vertu dans un homme de lettres, & la douceur un vice. Mais il eſtimoit beaucoup les grands d'une ſociété ſimple & aimable, qui cultivent, ſans prétention, les ſciences & les beaux-arts; qui les aiment, ſans vanité, & qui, s'il eſt permis de parler le langage du temps, ne font pas ſervir leur naiſſance & leurs titres de ſauve-garde à leur eſprit.

(*M. DALEMBERT.*)

9. La vertu touche peu les grands, parce que la vertu, loin de les flatter, les contredit & les condamne dans leurs foibleſ-

ſes. Faut-il s'étonner s'ils ne ſont point aimés, puiſqu'ils n'aiment rien que leur grandeur & leurs plaiſirs ? (*FÉNELON.*)

10. Les grands & grandes ont peu de tenue en leurs amitiés & inimitiés, & s'accordent aiſément en leurs différends, comme larrons en foire ; & s'aiment & haïſſent de même, ce que nous autres petits ne faiſons pas ; car, ou il ſe faut battre, venger & mourir ; ou en ſortir par des accords bien pointillés, bien tamiſés & bien ſolemniſés ; & ſi ne nous entr'aimons-nous mieux.

(*BRANTÔME.*)

11. D'ailleurs, Lafin connoiſſoit la cour & les hommes ; il avoit, avec les grands, le caractere qu'ils ont avec leurs inférieurs ; il ſongeoit à les faire ſervir à ſes intérêts ; au lieu d'être la victime des leurs. Le maréchal de Biron n'étoit pour lui qu'un moyen & un inſtrument pour y parvenir. Les grands n'étoient, à ſes yeux, que des hommes rampants dans le beſoin, faux dans leurs careſſes, ingrats après le ſuccès, perfides à tous engagements. Il n'avoit point pour eux cet attachement déſintéreſſé dont la plûpart ſont ſi peu dignes. Il n'avoit pas la vanité ridicule de rechercher leur liaiſon, & de ſe croire honoré d'eſſuyer leur faſte. Il n'étoit point la dupe d'un coup d'œil careſſant, qui marque le beſoin qu'ils ont des autres, plus que l'eſtime qu'ils font de leurs perſonnes. Il entra dans les deſſeins du ma-

réchal de Biron, avec un deſſein formé de profiter de ſes ſuccès, ou de le ſacrifier lui-même à ſa sûreté, en le trahiſſant, ſi l'affaire tournoit mal. Lafin étoit né pour être grand ſeigneur. (*M. DUCLOS.*)

12. Mᵉ de Maintenon avoit toujours eu pour maxime, qu'il faut voir les grands comme ami, & jamais comme protégé.

13. Les grands du monde, dont toute la dignité eſt empruntée & relative, ne doivent être vus que de loin, & dans toute leur parure, pour conſerver leur autorité, & de peur qu'étant vus de près, on ne découvre leur petiteſſe naturelle. Qu'ils ménagent, avec avarice, le foible caractere de grandeur qu'ils peuvent avoir; qu'ils choiſiſſent ſcrupuleuſement les jours qui les font briller davantage; & qu'ils ſe gardent bien de ne ſe commettre jamais en des lieux qui ne contribuent pas à les faire paroître élevés.

Voyez EXEMPLE, FATUITÉ, HUMEUR, INJUSTICE, SECRET.

GRANDS-HOMMES.

1. Il ſemble que le héros eſt d'un ſeul métier, qui eſt celui de la guerre, & que le grand-homme eſt de tous les métiers, ou de la robe, ou de l'épée, ou du cabinet, ou de la cour: l'un & l'autre, mis dans la balance, ne pèſent pas un homme de bien.

2. Il s'eſt trouvé quelques grands-hommes qui ont aimé les plaiſirs; mais ils en

avoient honte eux-mêmes; ils n'en jouiſſoient qu'en paſſant; ce n'étoit pas par-là qu'ils étoient grands, ils ont eu beſoin de mille vertus, pour faire excuſer cette foibleſſe, qui leur a fait perdre le fruit de tous les autres avantages de la nature & de la fortune.

Un ſeul plaiſir a ſouillé la gloire d'Alexandre, & lui a fait perdre la vie. Les délices de Capoue enleverent à Annibal le fruit de ſes victoires. Ses plaiſirs de quelques jours ont coûté à ſa patrie l'empire du monde & ſa liberté.

3. Il n'eût tenu qu'à Céſar d'être un grand-homme; il n'avoit qu'à préférer la gloire d'être plus vertueux que Brutus, à celle d'être plus puiſſant que Pompée.

Dans les ſiecles modernes, Henri IV fut un grand capitaine & un bon roi; Richelieu & Alberoni furent de grands miniſtres; Condé fut un grand général; Victor-Amedée un grand politique; Louis XIV un grand roi, qui forma de bons généraux, d'habiles miniſtres, & des gens célebres; Cromwel fut un grand ſcélérat; Charles XII ne fut qu'un homme extraordinaire; Pierre Alexiowitz fut un grand monarque, & preſqu'un grand-homme.

4. Les grands-hommes ſont quelquefois un peu ſots; c'eſt un tribut qu'ils doivent à l'Humanité, & qu'ils ne paient que trop exactement.

5. Un grand-homme eſt l'image ſenſible d'une divinité inviſible; & c'eſt avec raiſon qu'on lui donne le nom de demi-dieu. Il tient le milieu, dit Séneque, entre la nature & la Divinité; étant au-deſſous de celle-ci, & au-deſſus de l'autre.

6. Il faut comparer les grands-hommes les uns avec les autres: d'une exacte diſcuſſion de ce qui leur appartient, il ſe forme un réſultat plus juſte & plus animé que ne le peut être tout jugement abſtrait ſur les différens genres de mérite.

7. ...Ainſi qu'il arrive à la mort de tous les hommes extraordinaires, on accompagnoit la ſienne de circonſtances merveilleuſes, comme ſi on vouloit qu'ils ne puſſent ceſſer de vivre, que comme ils ont vécu.

8. Les grands-hommes ne ſont jamais accablés du poids de leurs diſgraces; ils ne ſongent qu'à les réparer.

9. Le foible eſt inquiet; le grand-homme eſt tranquille.

10. Il y a peu de belles vies en détail; les grands-hommes ne le ſont qu'en gros.

11. Combien de rois inconnus ou mépriſés euſſent été d'excellents citoyens, & peut-être des hommes illuſtres, ſi la fortune ne les eût placés à la tête de leurs compatriotes. Parmi cette foule de ſouverains qui ſurchargent nos faſtes, nous comptons, il eſt vrai, avec orgueil, un Clovis, un Charlemagne, un Philippe-Auguſte, un

Louis IX, Charles V, Louis XII, François I, Henri IV, Louis XIV, & le Monarque bienfaiſant que l'équitable poſtérité ſaura bien mettre à côté de ce petit nombre de héros. Quels noms, & quels hommes! Cependant leur gloire eſt-elle parvenue juſqu'à nous pure & ſans mélange? Ayons le courage de l'avouer; car nous avons le droit de tout exiger de ceux à qui nous ſommes prêts de tout ſacrifier. Nous voudrions plus d'humanité dans le fondateur de notre monarchie; des mœurs plus épurées dans le reſtaurateur des lettres; moins de ſévérité dans le vainqueur de Bouvines; plus de politique & de fermeté dans le patron de la France; moins d'imprudence dans le pere du peuple; plus de bonheur dans le héros de Marignan; moins de goûts paſſagers dans l'immortel Henri; & moins d'ambition peut-être dans ce monarque qui fixa ſi long-temps l'univers ébloui de ſa gloire: tant il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, d'atteindre à la perfection en tout genre. Les plus grands des mortels ſont ceux qui mettent le moins d'intervalle entre eux & ce point fixe qu'ils doivent toujours avoir devant les yeux.

(*M. BRIZARD.*)

GRAVURE.

1. Il eſt étonnant que les Anciens, qui poſſédoient au ſuprême degré l'art de la *ſculpture*, & celui de la *gravure* ſur les pierres précieuſes, n'aient pas inventé la *gravure* ſur *cuivre* & ſur *bois*. De la premiere invention à l'autre, le trajet étoit court. Un ſi beau ſecret n'a paru qu'après celui de l'imprimerie; car l'impreſſion des figures & des eſtampes n'a commencé à être en uſage que dans le quinzieme ſiecle.

L'invention en fut trouvée par *Maſo-Finiguerra*, orfevre de Florence, qui travailloit à émailler ſur de l'argent. Mais *Albert Durer* & *Lucas* furent des premiers à donner une eſpece de perfection à la gravure ſur le cuivre & ſur le bois. *Marc-Antoine*, après eux, fit de plus grands progrès dans cet art, avec le ſecours de Raphaël.

Ce fut *Hugues Carpi* qui inventa alors la *gravure* en taille de bois, & de clair obſcur, qui fait paroître une eſtampe, comme ſi elle étoit réhauſſée de blanc au pinceau.

Environ vers le même temps, le *Parméſan* & le *Beccafumi* trouverent le ſecret à l'eau-forte, maniere beaucoup plus expéditive que la gravure au burin; mais l'une & l'autre ont été portées depuis au-delà de ce qu'elles étoient dans leur commencement.

C'eſt *Auguſtin Carache*, frere d'*Annibal*, qui ſemble avoir donné le premier au bu-

rin ce goût de perfection qu'il retient encore aujourd'hui ; & l'on grave à préſent à l'eau forte, d'une maniere à faire honte aux premiers ouvrages qui ont paru dans ce genre.

La gravure en cuivre a les traits enfoncés dans la planche ; celle qui eſt en bois, les a relevés. Un des arts dont la perfection ſemble perſonnelle à la France, eſt l'art de la gravure en taille-douce. (*M. PATTE.*)

2. Un peintre allemand a trouvé l'art de graver les planches en couleur, à l'aide de différents cuivres. Il conſiſte en trois couleurs qui produiſent, par leur mélange, autant de teintes qu'il en puiſſe naître de la palette d'un habile peintre.

Nos gravures en pierres précieuſes, ſorties des mains de M. *Guay*, ſont des chef-d'œuvres à mettre en parallele avec ceux des Anciens : il eſt, dans ce genre, ce que *du Vivier* a été pour les médailles.

3. La maniere de graver à l'eau-forte eſt une invention très-avantageuſe, & d'une grande utilité ; car, quoique les eſtampes n'en ſoient pas ſi nettes, que des planches qui ſont gravées avec le burin, néanmoins il y a beaucoup plus d'art & d'eſprit.

4. Il faut être peintre, pour graver. On ne prétend point conclure qu'il faille que le graveur ſache ſe ſervir du pinceau (heureux qui allie cette connoiſſance à l'autre) ; mais qu'il poſſede ces différentes parties de la

peinture, qui apprennent à donner le relief aux objets, par des oppoſitions hardies, à les dégrader habilement, pour y répandre la vagueſſe & l'harmonie, ſans leſquelles, l'ouvrage devient inſipide.

5. On admire à quel point les Goltzius & les Wiſcher ont porté le burin ; ce dernier ſur-tout, qui, par une touche auſſi large que graſſe & vigoureuſe, mérite, ſans contre-dit, le premier rang dans ce genre.

6. Tantôt louant les Italiens, un amateur rend juſtice à la correction de Marc-Antoine Carrache, & lui préfere celle d'Auguſtin ſon frere, qui ſe préſente ſous des travaux plus agréables ; puis, ſatisfait des beautés propres au burin, il paſſe à celles de l'eau-forte, qui, moins recherchée dans ſa parure, lui peint l'aimable nature dans ſa ſimplicité. Telle il la chérit dans les eſtampes du Parmeſan, du Guide, & d'autres excellents peintres, qui ont laiſſé couler leurs penſées ſur le cuivre, avec cette facilité qu'on admire dans leurs deſſins. Il eſt vrai qu'à regret, il voit ces précieuſes eaux-fortes dénuées de ce clair-obſcur, le charme des connoiſſeurs ; mais il s'en conſole bientôt avec le *Bénédette*, celui des Italiens qui s'y eſt le plus diſtingué. Voilà comme le vrai connoiſſeur ſait apprécier les différents maîtres ; & ne cherche, dans leurs ouvrages, que le talent qu'ils ont eu : plus flatté d'imiter l'abeille délicate, il ne

s'attache qu'aux beautés qu'il y trouve, pour en tirer le ſuc nourriſſant dont ſon goût s'alimente...

Quel artiſte eût égalé le célebre Rembrand, s'il eût réuni l'élégance du deſſin aux excellentes qualités que la nature lui avoit prodiguées ? Où trouver plus de hardieſſe dans le pinceau, plus de fierté dans le coloris ? La chaleur de ſa peinture a paſſé juſques dans la maniere de graver, dont il eſt l'inventeur. Quelle touche ! quelle harmonie ! quels effets ſurprenants ! En un mot, quel génie aſſez hardi, pour oſer les choſes étonnantes qu'on y remarque ! Sont-ce des eſtampes, ou des deſſins ? En effet la belle pâte & l'extrême facilité qui les aſſaiſonnent, pourroient induire en erreur, ſi la fermeté du travail, dans certains endroits, ne les déceloit.

C'eſt ainſi que Rembrand, par des routes inconnues à ceux qui l'avoient précédé, a rapproché la gravure de ſon vrai point de vue, qui eſt de rendre toutes ſortes d'objets, uniquement par l'ombre & la lumiere, en les oppoſant alternativement, avec une ſi belle entente, qu'il en réſulte ce relief ſi ſéduiſant que perſonne juſqu'ici n'a compris à l'égal de ce grand artiſte. Loin de penſer auſſi timidement que beaucoup d'autres, il a toujours enviſagé ſon art comme la ſcene, où les caracteres ne frappent point, s'ils ne ſont exagérés. Ce

principe eſſentiel a toujours été la baſe de tous ſes travaux, avec d'autant plus de raiſon, que, pour tirer le relief d'une ſuperficie platte, on trouve encore plus d'obſtacles à vaincre, que ſur la ſcene, où des hommes parlent à des hommes.

Fortement perſuadé de ce principe, cet artiſte exécute avec tant d'impétuoſité, qu'il en réſulte ſouvent un certain déſordre dans le faire, qui ne peut rebuter que ceux dont les idées ſuperficielles ne cherchent dans la gravure que des travaux refroidis par trop d'arrangements. Trop faits aux affetteries de nos modes, le type de leur façon de penſer, ils ſont inſenſibles aux beautés négligées de Rembrand, ſans faire attention que ſes ouvrages ſont la pierre de touche du degré de connoiſſance qu'ils ont acquis dans ce bel art: car en vain ſe flatte-t-on d'être connoiſſeur, ſi Rembrand, malgré tous ſes défauts, ne plaît pas.

7. L'art de la gravure, contemporain de l'art typographique, a les mêmes avantages de multiplier à l'infini, & de répandre au loin les chef-d'œuvres du génie. Il ſeroit à ſouhaiter qu'ils ne ſerviſſent qu'à cet uſage. Il y a cet inconvénient de moins dans la gravure, qu'on ne perd pas autant de temps à regarder une mauvaiſe planche, qu'à lire un mauvais livre. (*Comte* ALGAROTTI.)

8. Les Grecs & les Romains ont eu des graveurs & des ciſeleurs fort habiles; c'eſt

ce

ce que les Latins entendent par le mot *cælator*. Ces anciens ouvriers, qui étoient une ſorte d'orfévres, ciſeloient le métal, avec le ciſelet, le burin & le marteau.

GROSSESSE.

1. Dans l'île Formoſe, qui n'eſt pas éloignée de la Chine, les femmes ont de la barbe comme les hommes. La plûpart des écrivains qui ont parlé de cette île, n'ont fait aucune mention des hommes à queue, & ils different beaucoup entre eux dans la deſcription qu'ils donnent de la forme & des traits de ces inſulaires; mais ils ſemblent s'accorder ſur un fait qui n'eſt peut-être pas moins extraordinaire que le premier; c'eſt que, dans cette île, il n'eſt pas permis aux femmes d'accoucher avant trente-cinq ans, quoiqu'il leur ſoit libre de ſe marier long-temps avant cet âge. Rechteren parle de cette coutume dans les termes ſuivants: « D'abord que les femmes ſont mariées, » elles ne mettent point d'enfants au monde; » il faut au moins, pour cela, qu'elles aient » trente-cinq ou trente-ſept ans. Quand elles » ſont groſſes, leurs prêtreſſes vont leur fou- » ler le ventre avec les pieds, s'il le faut, » & les font avorter avec autant ou plus de » douleur, qu'elles n'en ſouffriroient en ac- » couchant. Ce ſeroit non-ſeulement une » honte, mais même un gros péché de laiſſer » venir un enfant avant l'âge preſcrit. J'en

» ai vu qui avoient déja fait quinze ou ſeize » fois périr leur fruit, & qui étoient groſſes » pour la dix-ſeptieme fois, lorſqu'il leur » étoit permis de mettre un enfant au monde.

2. M.... demandoit un jour à Mᵉ de Clermont ſi elle étoit groſſe. Vous vous moquez, Monſieur, lui dit-elle; il y a trois ans que je ſuis veuve. En vérité, Madame, répliqua M.... avec diſtraction, je vous avois toujours cru fille.

3. Voilà les médecins, les philoſophes, les juriſconſultes, & les théologiens, aux priſes pêle-mêle avec nos femmes, ſur la diſpute à quel terme les femmes portent leur fruit. Et moi je ſecours, par l'exemple de moi-même, ceux d'entre eux qui maintiennent la groſſeſſe d'onze mois. Le monde eſt bâti de cette expérience: il n'eſt ſi ſimple femmelette qui ne puiſſe dire ſon avis ſur toutes ces conteſtations; & ſi nous n'en ſaurions être d'accord. En voilà aſſez pour vérifier que l'homme n'eſt non plus inſtruit de la connoiſſance de ſoi en la partie corporelle, qu'en la ſpirituelle.

(*MONTAIGNE.*)

4. Je me ſouviens d'avoir ouï mettre en queſtion ſi, pour épargner tant de crimes à celles qui n'ont pas la force de ſe contenir, & pour ſauver à la république tant de ſujets qu'on lui ôte, il ne ſeroit pas néceſſaire d'énerver un peu l'empire du point-d'honneur; c'eſt-à-dire, de diminuer notablement

l'gnominie d'une femme non-mariée qui fait des enfants ; car on remarque que, dans les pays moins délicats ſur cette affaire, & où de telles perſonnes trouvent aiſément à ſe marier, & ſe produiſent dans les compagnies la tête levée, les avortements ſont beaucoup plus rares, les juges moins occupés à punir celles qui étouffent leurs enfants. Un homme grave répondit auſſi-tôt, & prouva par de très-bonnes raiſons, que le remede ſeroit pire que le mal, & qu'il n'y a rien que la république doive maintenir avec plus de ſoin, que la crainte du déshonneur, lorſqu'elle eſt liée, comme dans le cas préſent, à des actions criminelles. Cependant, diſoit-il, les magiſtrats doivent être extrêmement réſervés à infliger une note d'infamie. Un homme flétri perd le frein qui le retenoit dans ſon devoir, & l'on craint moins l'infamie, lorſqu'on la voit mettre à tous les jours...

Voulez-vous voir clairement combien la force du point-d'honneur eſt ſupérieure à celle de la conſcience, conſidérez l'une des ſix cents femelles qui avoient défait leur enfant. La religion les en détournoit par pluſieurs grands motifs ; elle leur montroit le parricide, la damnation éternelle de l'enfant, l'injuſtice de leur intention, & le bon uſage qu'il falloit faire de leur faute. Elles vouloient conſerver la réputation de femmes d'honneur. Ce deſſein étoit injuſte ; c'étoit

un vol, une uſurpation toute pure d'un bien qui ne leur appartenoit pas ; c'étoit même une uſurpation deſtinée à un très-mauvais uſage, à tromper le public en général, & un mari en particulier ; car elles ſouhaitoient d'être en état de ſe donner à un homme, comme une fille chaſte & pudique, & ſans nulle tare. Le profit qu'elles pourroient tirer de laiſſer connoître leur faute, étoit grand par rapport à leur ſalut ; elles en pouvoient tirer mille raiſons d'humilité & de contrition : le point-d'honneur n'eut qu'à ſe montrer, il renverſa tout ce grand nombre de batteries. Ne faut-il pas reconnoître qu'il eſt mille fois plus fort que la conſcience...

Notez que celles qui gardent leur fruit, accouchent ſans faire aucun cri, à moins qu'elles ne ſoient dans un lieu où elles ne craignent pas de ſe diffamer par la découverte du myſtere. Nouvelle preuve de la force inconcevable du point-d'honneur. Il ſupprime les effets de la plus vive douleur dans un ſexe tendre qui gémit, qui pleure, qui crie, pour la moindre choſe.

5. C'étoit une choſe bien commode au temps du ſiége de Troye, de pouvoir dire qu'on étoit groſſe du fait d'un Dieu.

6. Il eut la bonté de prendre garde à mon ajuſtement. O la charmante taille ! s'écria-t-il, en meſurant la mienne avec ſes mains. Quel dommage, ſi vous la perdiez ! C'eſt

pourtant cette perte, ajoûta-t-il, que je regarde comme la ſeule choſe, ſans laquelle mon bonheur ne ſera jamais complet. Taiſez-vous, méchant que vous êtes, lui dis-je en lui mettant la main ſur la bouche; vous ne vous étiez point encore émancipé juſques-là depuis que je ſuis à vous. Un ſouhait auſſi innocent, reprit il en me baiſant la main, me peut être permis, d'autant mieux qu'il remplit les vues de l'inſtitution : ma Paméla ſeroit-elle donc ſi fâchée que ce fût-là ſon état ? Vos ſouhaits, lui dis-je en cachant mon viſage dans ſon ſein, ſeront toujours la regle des miens; mais briſons, je vous prie, là-deſſus. Il me donna un tendre baiſer, en me remerçiant, & changea de converſation : je penſe que je ne fus pas trop libre. (*PAMÉLA.*)

7. Ma femme, étant enceinte de mon fils aîné Thomas, revint un jour à la maiſon, prête à tomber en défaillance, ſur ce qu'elle avoit rendu viſite à une de ſes parentes, dont le mari venoit de lui faire préſent d'un carroſſe coupé & de deux chevaux joliment enharnachés : elle m'aſſura qu'il lui étoit impoſſible de vivre encore huit jours, à moins qu'elle n'eût un équipage ſemblable. Plutôt que de perdre un héritier, je lui accordai ſa demande. L'année d'enſuite, lorſqu'elle portoit Marion dans ſon ſein, elle eut en tête un nouveau ſervice de vaiſſelle d'argent, & autant de

porcelaine qu'il en faudroit pour garnir la boutique d'un marchand ; je la satisfis encore pour éviter d'être pere de quelque pagode à l'indienne. Si elle eût continué sur le même pied, ma ruine étoit infaillible. Il me semble que dans tout contrat de mariage, on devroit insérer une clause qui rendît le pere garant pour les envies de sa fille.

8. Après la prise de Rome par l'armée de Charles V, les commissaires des quartiers dressèrent un compte exact des filles ou femmes que les ennemis avoient rendu enceintes ; l'on trouva que le nombre se montoit à trois mille sept cents ; & il s'en trouva encore plus de mille à la campagne & aux environs de Rome.

Voyez COMPLAISANCE, ENFANTS, ESCLAVES, FŒTUS, HERMAPHRODITES, INCONTINENCE, SÉDUCTION.

GUERRE.

1. Il y a de l'horreur & de l'infamie attachée au meurtre ordinaire qui est sujet à la rigueur des loix, & qui par conséquent ne s'unit point avec l'intérêt des particuliers que ces loix retiennent dans le devoir ; mais une guerre injuste qui enferme une infinité de meurtres & de brigandages, n'est, si elle est heureuse, qu'un objet d'estime & d'admiration. Il ne faut point dire ici comme quelques-uns, que les injustices se con-

ſacrent par leur grandeur, & que l'excès du crime en fait la gloire, il y auroit de l'excès dans cette penſée; mais on peut dire que cette biſarre inégalité de nos préjugés ſur les mêmes choſes, vient de l'habitude que nous nous ſommes faite, de ne juger des qualités, que par le rapport qu'elles ont avec l'état de ceux qui les poſſedent.

2. L'enthouſiaſme porte à la conquête, la religion raiſonnable à la défenſe, & l'eſprit moderne d'irreligion à la poltronnerie.

3. Quand les armes ſont floriſſantes, les arts, le commerce, & tout l'état fleuriſſent ſous leur ombre; mais, dès qu'elles viennent à languir, il n'y a plus ni sûreté, ni force, ni gloire, ni valeur, & l'on ne peut pas ſe flatter qu'en demeurant dans le repos, on puiſſe jouir d'une vie commode & tranquille.

Un grand empire ne peut ſe maintenir ſans armes; s'il n'attaque, il eſt attaqué.

(*MONTÉCUCULLI.*)

4. Vous ſeul aimerez-vous la guerre pour elle-même? & que vous ſervira d'avoir été ſi long-temps incorruptible au milieu d'un monde corrompu? Eſt-ce là le prix de tant de conſtance? Dans l'un & l'autre camp, tout ce peuple arrivera coupable; Caton lui ſeul va le devenir.

(*M. DE MARMONTEL, trad. de Lucain.*)

5. Que de gens aiment la guerre, & non pas la patrie!

6. Je ne ceſſe de demander la paix, quoique je comprenne fort bien que quand nous n'aurons plus la guerre d'épée, nous aurons une guerre de plume, & qu'il eſt plus aiſé de déſarmer des ſoldats, que d'accorder des docteurs. (*Mᵉ DE MAINTENON.*)

7. Alexandre a entrepris beaucoup de choſes qui ſembloient au-deſſus de ſon pouvoir, & en eſt venu à bout; & M. le prince eſt louable de n'avoir pas toujours entrepris tout ce qu'il pouvoit. (*Le pere RAPIN.*)

8. Ce n'eſt pas le grand nombre qui décide des ſuccès à la guerre, mais l'habileté des chefs, & la bonté des troupes diſciplinées avec ſoin, & formées dans tous les exercices & les manœuvres militaires.
(*M. LE BLOND.*)

9. Silene étoit le nourricier, le gouverneur & le compagnon de Bacchus. Il combattit contre les géants pour les dieux, qui, pour le récompenſer de ſes ſervices, firent l'honneur à ſon âne qui l'avoit porté dans cette bataille, de le métamorphoſer en aſtre. (*LA FOSSE.*)

10. Dans une bataille, dit Xénophon, ceux qui craignent le plus les dieux, ſont ceux qui craignent le moins les hommes.

11. Un auteur périodique anglois diſoit pendant la guerre de 1757: Nous avons négocié pour tous, nous avons combattu pour tous, & nous avons payé pour tous.

12. Les anciens Gaulois attaquoient bruſ-

quement & avec fureur ; ainſi ſont les François : ils étoient toujours prêts à ſe battre, les François le ſont auſſi : ils ſont comme des anges à la premiere attaque ; à la ſeconde, ils ſont des hommes ; à la troiſieme, ils le ſont davantage.

13. Si l'on prend la balance de Laurent de Médicis, à meſurer la puiſſance des grands, & qu'on mette d'un côté ce que les troupes auxiliaires cauſent d'embarras dans la guerre, de ſoupçons dans la politique, & de dépenſes dans les finances, & qu'on mette de l'autre, le petit nombre de ſervices effectifs qu'elles rendent ; on peut conclure sûrement que les troupes auxiliaires qui dépendent de pluſieurs, qui viennent peu-à-peu, & non pas en même temps, augmentent le nombre, & diminuent les forces. (*MONTÉCUCULLI.*)

14. Ce procédé étoit différent de celui des guerriers européens, qui cependant nous traitent de ſauvages. Ils tâchent de ſe trouver deux mille contre cinq cents, tandis qu'en une querelle particuliere, deux Européens qui en attaqueroient un ſeul, ſeroient à jamais déshonorés.

(*Negre philoſophe.*)

15. Les croiſés auroient pu être utiles à la chrétienté ; c'eſt dans cet eſprit-là qu'ils ſe raſſemblerent. Mais qu'arriva-t-il ? Ils firent, pour la plûpart, comme des brigands marqués d'une croix blanche, qui vendoient

leurs biens, pour envahir ceux des infideles, & qui abandonnoient leurs femmes, pour violer celles des autres.

16. Sous la premiere, la ſeconde, & bien avant ſous la troiſieme race de nos rois, on faiſoit une diſtinction entre *guerre du roi* & *guerre de l'état*; & par conſéquent les forces du roi & celles de l'état, étoient bien différentes. Les guerres du roi étoient celles qu'il avoit avec les grands ou petits vaſſaux, & pour leſquelles il ne pouvoit convoquer que les hommes de ſes terres, & les vaſſaux-liges de ſes ſeigneuries; & quand il s'agiſſoit d'une guerre qui regardoit toute la nation, le roi ſe trouvoit à la tête d'une armée quelquefois de deux cent mille hommes. La politique ordinaire des grands & des petits vaſſaux, étoit de ſouhaiter que l'état fût puiſſant, & que le roi ne le fût pas aſſez, pour les abaiſſer & les humilier.

Philippe-Auguſte eſt le premier des Capétiens qui ait fait voir aux François un prince qui diſtinguoit ſes intérêts de ceux de la nation. Nos rois juſques-là n'avoient employé leur domaine qu'à ſoutenir la majeſté du trône; l'état avoit ſoin de fournir aux frais de la *guerre*; & dans cette conjoncture, les ſeigneurs & le peuple ſe joignoient au monarque, pour venger les injures faites à la monarchie; & par-là le vaſſal devint, en quelque ſorte, juge des motifs qui déterminoient le ſouverain à prendre les armes.

Philippe-Auguſte, pour ſecouer cette eſpece de dépendance, imagina de ſoudoyer des armées qui fuſſent entiérement dévouées à ſes ordres. Comme ſes revenus, quoique conſidérablement augmentés, ne ſuffiſoient point pour cette énorme dépenſe, il ſe vit obligé d'augmenter les impoſitions, tant ſur les laïcs, que ſur les eccléſiaſtiques.

Voyez ACCUSATION, BATAILLE, DEVOIRS, EXEMPLE, FRANÇOIS, PAIX, PEUR, POPULATION, RELIGION, ROBINS, SERVICES, SUCCESSION.

GUERRE CIVILE.

1. M. de Valençay, conſeiller d'état, me venoit dire tous les dimanches au matin à l'oreille: ſauvez l'état, ſauvez la ville, j'attends vos ordres. Ce qui me toucha le plus ſenſiblement de toutes ces exhortations, fut une parole de M. de la Moignon, dont j'eſtimois autant le bon-ſens, que la probité. « Je vois, Monſieur, me dit-il un jour, » qu'avec l'intention du monde la plus droite, » vous allez tomber de l'amour public dans » la haîne publique. Il y a déja quelque » temps que les eſprits, qui étoient tous » pour vous dans le commencement, ſe » ſont partagés. Vous avez gagné du ter- » rein par les fautes de vos ennemis; je vois » que vous commencez à le reperdre; que » les Frondeurs croient que vous ménagez » les Mazarins, & que les Mazarins croient

» que vous appuyez les Frondeurs. Je ſais » que cela n'eſt pas vrai ; mais ce qui me » fait peur pour vous, c'eſt qu'il commence » à être cru par une eſpece de gens dont l'o- » pinion forma toujours, avec le temps, » la réputation publique; ce ſont ceux qui » ne ſont ni Frondeurs, ni Mazarins, & » qui ne veulent que le bien de l'état. Cette » eſpece de gens ne peut rien dans le com- » mencement des troubles, elle peut tout » dans les fins ». Il n'y a rien de plus ſenſé que ce diſcours; mais comme il ne m'étoit pas tout-à-fait nouveau, & que j'avois déja fait beaucoup de réflexions qui au moins en approchoient, il ne m'émut pas au point du dernier mot par lequel il le termina. « Voici d'étranges conjectures, ajoûta-t- » il; il eſt d'un homme ſage d'en ſortir » avec précipitation, & même avec perte; » parce que l'on court fortune d'y perdre » tout ſon honneur, quoique l'on s'y con- » duiſe avec toute ſorte de ſageſſe. Je doute » fort que le connétable de Saint-Paul ait » été auſſi coupable, & ait eu d'auſſi mau- » vaiſes intentions qu'on nous le dit ». Cette derniere parole, qui eſt d'un ſens droit & profond, me pénétra d'autant plus, que le pere dom Carouges, chartreux, que j'avois été voir la veille dans ſa cellule, m'avoit dit à propos de la conduite que je tenois: « Elle eſt ſi nette, elle eſt ſi haute, que » tous ceux qui n'en ſeroient pas capables

» au poſte où vous êtes, y conçoivent du » myſtere; &, dans les temps embarraſſés & » malheureux, tout ce qui paſſe pour » myſtere, eſt odieux ». (*C. DE RETZ.*)

2. Dans le temps déteſtable de Charles IX & de Henri III, il s'agiſſoit ſeulement de ſavoir ſi on ſeroit l'eſclave des Guiſes; pour la derniere guerre de Paris, elle ne mérite que des ſifflets : il me ſemble que je vois des écoliers qui ſe mutinent contre le préfet d'un collége, & qui finiſſent par être fouettés. Le cardinal de Retz, avec beaucoup d'eſprit & de courage mal employés, rebelle ſans aucun ſujet, factieux ſans deſſein, chef de parti ſans armée, cabaloit pour cabaler, & ſembloit faire la guerre civile pour ſon plaiſir. Le parlement ne ſavoit ce qu'il vouloit, ni ce qu'il ne vouloit pas: il levoit des troupes par arrêt; il les caſſoit; il menaçoit; il demandoit pardon : il mettoit à prix la tête du cardinal Mazarin, & enſuite venoit le complimenter avec cérémonie. Nos guerres civiles, ſous Charles VI, avoient été cruelles; celles de la ligue furent abominables; celle de la fronde fut ridicule. (*M. DE VOLTAIRE.*)

3. La France eſt ſouvent en proie à une ſorte de guerre civile, quelquefois pour deux pages de controverſe. Il y a plus de ſoixante ans, que ce feu, tantôt couvert, & tantôt ſoufflé avec violence, déſole ces beaux climats. Sont-ce là les libertés de l'é-

gliſe gallicane ? Hélas ! dis-je, ce peuple eſt pourtant né doux ; qui peut l'avoir tiré ainſi de ſon caractere ?

4. Vous remarquerez que, dans ces guerres civiles qui durerent ſi long-temps, la puiſſance de Rome s'accrut ſans ceſſe au dehors. Sous Marius, Sylla, Pompée, Céſar, Antoine, Auguſte, Rome, toujours plus terrible, acheva de détruire tous les rois qui reſtoient encore.

Il n'y a point d'état qui menace ſi fort les autres d'une conquête, que celui qui eſt dans les horreurs de la guerre civile. Tout le monde, noble, bourgeois, artiſan, laboureur, y devient ſoldat ; & lorſque, par la paix, les forces y ſont réunies, cet état a de grands avantages ſur les autres, qui n'ont gueres que des citoyens. D'ailleurs, dans les guerres civiles, il ſe forme ſouvent de grands hommes ; parce que, dans la confuſion, ceux qui ont du mérite, ſe font jour ; chacun ſe place & ſe met à ſon rang ; au lieu que, dans les autres temps, on eſt placé, & on l'eſt preſque toujours tout de travers. Et, pour paſſer, de l'exemple des Romains, à d'autres plus récents, les François n'ont jamais été ſi redoutables au dehors, qu'après les querelles des maiſons de Bourgogne & d'Orléans, après les troubles de la ligue, après les guerres civiles de la minorité de Louis XIII, & de celle de Louis XIV. L'Angleterre n'a jamais été ſi reſpectée que

ſous Cromwel, après les guerres du long parlement. Les Allemands n'ont pris la ſupériorité ſur les Turcs, qu'après les guerres civiles d'Allemagne. Les Eſpagnols, ſous Philippe V, d'abord après les guerres civiles pour la ſucceſſion, ont montré en Sicile une force qui a étonné l'Europe: & nous voyons aujourd'hui la Perſe renaître des cendres de la guerre civile, & humilier les Turcs.

(*Grandeur & décad. des Romains.*)

5. Nous avons eu, en France, deux ſortes de guerres civiles: les unes avoient pour prétexte la religion; & elles ont duré, parce que le motif ſubſiſtoit après la victoire: les autres n'avoient pas proprement de motif, mais étoient excitées par la légereté ou l'ambition de quelques grands; & elles étoient d'abord étouffées. (*Ibid.*)

Fin du ſecond Volume.

M. D C C. L X X.